





Bibliothèque bleue

No. 3



Quint. 41

Le Grand 35

LES ENFANS DE FORTUNATUS.

HISTOIRE

DES ENFANS

DE FORTUNATUS.



Chevreaux *Lefevre*

chez Costard

A PARIS;

Rue Saint Jean-de-Beauvais, la première porte cochère
au-dessus du Collège.



M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PQ

801

B4

#2

coll. spec.



HISTOIRE

DES ENFANS

DE FORTUNATUS.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de Fortunatus : commencement de l'histoire de ses enfans. Début de Dom Andolosio.

FORTUNATUS s'affoiblissoit de jour en jour ; une langueur accablante avoit engourdi ses sens ; la source de ses pleurs étoit tarie ; le froid dégoût ne lui laissoit plus sentir la différence des richesses & de l'infortune ; tout lui déplaisoit : ses enfans essayèrent vainement de ranimer ses forces expirantes ; ils auroient bien désiré qu'il eût ajouté au récit de ses premières aventures , la relation de celles qu'il avoit eues par le moyen de son chapeau ; car avant la mort de Cassandre , il s'étoit transporté en mille climats divers , sans qu'elle se fût apperçue de son absence ; il consacroit à cet amusement deux heures par jour. Lorsqu'il l'eut perdue , les vertus de sa bourse & de son chapeau lui devinrent si indifférentes , que non-seulement il n'en fit plus aucun usage , mais qu'il négligea d'instruire l'avenir de ce qu'il avoit vu dans ses derniers voyages.

Je vais reprendre son histoire & celle de ses enfans à l'endroit où il l'a laissée. Ceux qui ont admiré les

vertus singulieres attachées à la bourse & au chapeau ne peuvent que désirer de savoir comment elles ont fini. Si Fortunatus se repentit quelquefois de n'avoir pas préféré la force, la prudence, ou une longue vie aux richesses, lorsque le génie de la fortune lui en donna le choix, ses enfans éprouverent aussi qu'on est souvent malheureux avec tous les moyens de satisfaire ses desirs, & qu'on n'est jamais pauvre avec la sagesse.

Lorsque Fortunatus sentit que la douleur avoit épuisé ses forces, & qu'il ne lui restoit que peu d'instans à vivre; il appella ses enfans, & après les avoir embrassés: Venez voir, leur dit-il, un second exemple de la fragilité des biens de la terre; votre mere vous a donné le premier; mais plus heureuse que moi, son ame s'est rejointe à l'Être des êtres, aussi pure qu'elle en étoit émanée; aucun remord n'a troublé sa dernière heure: me voilà enfin arrivé à ce terme fatal, où l'homme dépouillé de tout, n'a d'autre espérance que dans le bien qu'il a fait; ni d'autres ennemis à craindre que les fautes qu'il a commises. Je n'en ai jamais eu qu'une à me reprocher; c'est d'avoir préféré la fortune à la sagesse. Que m'importe dans ce moment d'avoir eu en ma puissance le moyen d'être plus riche qu'aucun Souverain de la terre, d'avoir passé mes jours dans les plaisirs & dans l'abondance! Tout a passé comme un songe; je ne suis qu'un cadavre animé par un souffle tout prêt à s'exhaler. Tout ce que je fus a disparu; ma seule misere est réelle. Je sens cependant un espece de volupté qui me fait espérer que mon ame tranquille pourra partager avec votre mere la félicité dont elle jouit; c'est le souvenir des bienfaits que j'ai répandus sur les malheureux. Voilà, mes enfans, le seul avantage que vous devez retirer des dons que je vous laisse: ne les séparez jamais; ne confiez à personne le secret de leur vertu, dans la crainte d'inspirer à quelqu'un le desir de vous les ravir; n'en faites usage que pour le bonheur de vos semblables; ne regardez les richesses que comme un dépôt sur lequel vous n'avez aucun droit de propriété, & que la Providence ne vous a confié que pour le distribuer avec sagesse. Tout indigent

qui souffre , peut sans injustice vous accuser d'être un dépositaire infidèle & l'auteur de ses souffrances. Graces au Ciel , mes chers enfans , j'ai fait tout ce que j'ai pu , pour découvrir les malheureux & pour les soulager ; je desire que vous m'imitiez en cela : quant aux autres vertus , suivez les traces de votre mere. Il en est une sur-tout que je vous recommande ; c'est l'amitié : l'union est rare entre les freres ; leur discorde tire ordinairement sa source du peu d'intelligence qui regne entre leur pere & leur mere. Vous savez quelle tendresse unissoit vos parens ; ils n'avoient que la même volonté , les mêmes desirs & le même amour pour vous : que leur souvenir ne s'efface jamais de vos cœurs ; si jamais il s'élevoit quelque nuage entre vous , n'oubliez pas que ce seroit un outrage que vous feriez à notre cendre.

Pendant ce discours , les deux freres , la vue baissée , recueilloient avidement les paroles de leur pere ; & lorsqu'il parla de leur union , ils se regarderent , rendirent leurs bras l'un vers l'autre , & se précipiterent sur le vieillard expirant : on eût dit que ces trois ames alloient se confondre & s'exhaler ensemble. Fortunatus ranima ses forces pour les embrasser , & rendit son ame en prononçant leur nom & celui de Cassandre. On eut beaucoup de peine à les arracher d'auprès de lui ; ils se promirent une amitié éternelle ; & pour rendre leurs sermens plus sacrés , ils la jurèrent en présence des froides reliques de leur pere. Ils n'ordonnerent pas de pompeuses funérailles ; mais ils écrivirent à tous les Gouverneurs de l'Isle de Chypre de leur envoyer la liste des pauvres de leurs Provinces , & firent distribuer cinq ducats à chacun. Il ne s'en trouva point à Famagouste ni à dix lieues aux environs ; Fortunatus n'en avoit laissé aucun. Tous ceux à qui il avoit fait du bien assisterent à son enterrement ; ils le pleuroient comme leur pere. Un mausolée superbe fut élevé à leurs frais sur sa tombe , & il ne fut permis à ses enfans de contribuer à cette dépense , que comme citoyens. On n'y grava pour toute épitaphe que ces mots : AUX MANÈS GÉNÉREUX DE FORTUNATUS ; L'AMOUR ET LA RECONNOISSANCE.

Lorsque l'année du deuil fut expirée, D. Andolosio qui en avoit passé une partie à lire l'histoire des voyages de son pere, & le recueil des observations qu'il avoit faites sur les mœurs, les loix & la religion des pays qu'il avoit parcourus, desiroit de marcher sur ses traces : il rougissoit de son oisiveté; mais il craignoit de déplaire à son frere qu'il aimoit & qu'il ne vouloit point quitter. Mon chere Ampedo, lui dit-il un jour, attendrons-nous donc dans la moleste, la fin d'une vie triste & languissante? Notre pere nous a exhortés de l'imiter; pourquoi ne commençons-nous pas à suivre la route qu'il nous a frayée? Le monde est le livre où il a puisé la plupart de ses vertus; c'est en comparant les mœurs des peuples qu'on perfectionne les siennes : la réflexion nous fait tirer un égal avantage de l'exemple des actions vertueuses & des prestiges des vices. Si notre pere se fût borné aux objets que la nature offroit au tour de lui, il n'eût point acquis les vastes connoissances que nous admirons dans les ouvrages qu'il nous a laissés, & qui le feront survivre à lui-même. Croyez-moi, mon frere, quittons nos foyers, & commençons une vie digne des enfans de Fortunatus. La vie la plus digne de lui, répondit D. Ampedo, est d'être bienfaits & sages. Nous pouvons l'être ici comme ailleurs : les voyages ne peuvent satisfaire que la curiosité; une vie active, n'est qu'une distraction continuelle; une vie tranquille & retirée nous laisse tout le tems de la réflexion. Le mal couvre la face de la terre; on n'évite ses pieges dans un pays, que pour y tomber dans un autre. Combien de traverses mon pere n'a-t-il pas eu à essuyer? Combien de fois n'a-t-il pas été la dupe des méchans? Si c'est à ce creuset que sa vertu s'est épurée, pouvons-nous espérer le même avantage, nous qui n'avons qu'à desirer pour être au-dessus de tous les événemens? L'homme qui s'expatrie pour devenir meilleur ou pour tenter la fortune, n'attend l'un & l'autre que de son expérience exercée par mille revers. Quelle expérience peut se flatter d'acquérir celui qui n'a rien à desirer ni rien à craindre? Si vous voulez m'en croire, mon cher Andolosio, nous resterons ici; si nous

n'y trouvons pas assez d'occasions pour exercer notre bienfaisance, nous établirons des correspondances dans les pays les plus éloignés, pour y faire passer nos dons; le commerce nous en offre mille facilités; si nous craignons qu'on nous trompe, nous pouvons nous en éclaircir aussi-tôt; le chapeau enchanté nous en donne le moyen; vous ou moi pourrions nous transporter sur les lieux.

D. Andolofio ne voulut point contrarier son frere; il ne répondit que par un soupir, & tomba dans la tristesse. Ampedo ne souffroit pas moins que lui: eh bien, lui dit-il, puisque vous voulez absolument voyager, quelque douloureux qu'il soit pour moi de me séparer de vous: partez; mais comment remplir les volontés de notre pere, qui nous a ordonné de ne pas diviser les dons qu'il nous a faits? Andolofio après avoir rêvé un moment, fit entendre à Ampedo que cet avis n'étoit qu'une simple recommandation: chacun d'eux auroit désiré que la bourse lui restât; non par aucun motif d'intérêt, mais pour avoir le moyen de faire des heureux. Enfin il fut convenu qu'Ampedo qui restoit dans le Palais garderoit le chapeau, afin de pouvoir se transporter par-tout où il voudroit, & de revenir aussi-tôt qu'il le désireroit; & qu'Andolofio emporteroit la bourse qu'il garderoit pendant six ans, au bout desquels il reviendrait & la remettroit à son frere qui la garderoit à son tour six autres années; qu'ainsi elle appartiendrait à l'un & à l'autre. Andolofio fit faire plusieurs coffres avant son départ, & les remplit de l'or qu'il tira de la bourse pendant huit jours.

Lorsque tout fut ainsi préparé, qu'Andolofio eut choisi deux bons Ecuyers pour l'accompagner, les deux freres, avant de prendre congé l'un de l'autre, allèrent sur le tombeau de leur pere; ils le prièrent de diriger le jeune Voyageur, de l'éclairer du haut des Cieux; ils arrosèrent son tombeau de leurs larmes. Ils s'adressèrent ensuite aux mânes de leur mere; ils lui renouvelèrent le vœu qu'ils avoient fait de ne s'écarter jamais des principes qu'elle leur avoit donnés. Quelque impatience qu'Andolofio sentît de se mettre en route, il ne

pouvoit s'arracher qu'avec peine de ces lieux funebres. Ampedo le prit par la main, le conduisit chez leurs amis, & après l'avoir embrassé plusieurs fois, il le mena dans son vaisseau, & ne le quitta que lorsque le signal du départ fut donné.



CHAPITRE II.

*Misere au sein des richesses. Caractère des François
& des Espagnols.*

TANDIS qu'Andolosio voguoit sur les mers & formoit les projets les plus vastes, Ampedo faisoit des vœux pour lui : mais comme si le Ciel eût voulu punir le jeune téméraire de n'avoir pas voulu écouter les avis de la sagesse, une tempête furieuse souleva les flots ; les matelots n'eurent pas le tems de plier les voiles ; les vents opposés les déchirerent ; les mâts furent brisés ; le vaisseau porté contre un rocher se brisa, & l'équipage est englouti. Andolosio après avoir lutté pendant long-tems contre les vents & les flots, manque de forces, & est enseveli dans une mer profonde : c'en étoit fait, si un de ses chevaux qu'un coup de vent avoit écrasés contre la pierre & qui avoit été précipité dans le même endroit, dilaté par l'eau, n'eût été repoussé vers la surface. Andolosio se sentit soulevé du fond de la mer : il ne fut à quoi il devoit son salut, que lorsqu'il fut parvenu au-dessus des flots. Il étoit encore éloigné du rocher que la foudre frappoit à chaque instant : d'une main il saisit la queue du cheval, & de l'autre il souleva ses habits qu'il opposa aux vents ; afin de se diriger vers le rocher. Cet manœuvre lui réussit ; il y touchoit déjà lorsqu'un requin, attiré par l'odeur du cheval, s'élance de la mer & saisit la tête de l'animal. Andolosion profite d'un coup de vent dont il élude en partie la violence au moyen de sa voile ; il se trouve à portée d'une pointe du rocher dont il s'empare, & abandonne sa proie au requin qui la lui disputoit : il gravit la ro-

che escarpée, & crut se retrouver dans le Palais de son pere, lorsqu'il en eut atteint le sommet. Il attendit patiemment que la mer fût calmée; il vit avec douleur les débris de son vaisseau flotter sur les ondes. Quand le soleil eut dissipé les nuages, que la crainte du danger qu'il venoit de courir se fut dissipée, un nouvel effroi vint le saisir. Que devenir sur ce rocher au milieu d'une mer qu'il ne connoissoit pas! Il invoqua le ciel & son pere; il se souvint trop tard des conseils de son frere : malheureux! disoit-il, pourquoi au lieu de cette bourse que j'ai gardée, & qui ne peut ici m'être d'aucun secours, n'ai je pas pris le chapeau que j'ai laissé à mon frere, & qui ne peut lui servir qu'à satisfaire une vaine curiosité?

Pressé par la faim, accablé de lassitude, D. Andolosio apperçut au pied du rocher quelques coquillages que la mer y avoit jettés; il y descendit, & remonta après s'en être rassasié. Ses habits étoient encore mouillés, le soleil avoit été trop foible la veille pour les sécher; ses rayons commençoient à faire sentir leur chaleur. Andolosio se dépouilla & étend ses vêtemens; sa bourse, à laquelle il n'avoit pas encore pensé, s'offrit à ses yeux; il voulut éprouver si elle n'avoit point perdu sa vertu; il y fouilla & en tira de l'or : il lui vint dans l'idée que s'il en ramassoit une certaine quantité, il pourroit lui servir à engager le premier vaisseau qu'il appercevroit à le prendre sur son bord. Il en avoit tiré beaucoup, lorsqu'il se sentit saisi par le milieu du corps : la frayeur fit tomber la bourse de sa main : son ennemi s'en empara. Andolosio remis de son étonnement courut à lui, & commença le combat le plus terrible. Ce ravisseur étoit un des Ecuyers d'Andolosio qui s'étoit sauvé du naufrage, sur une planche du vaisseau; il avoit gagné le sommet du rocher en suivant les traces de son maître, lorsqu'il étoit remonté; il s'étoit arrêté quand il l'avoit vu fouiller dans la bourse enchantée : quoiqu'au milieu des mers, dans un lieu d'où le hazard seul pouvoit le tirer, cet or funeste le tenta. Il avoit connu Fortunatus à Famagouste; sa fortune lui avoit long-tems paru une énigme. Il vit

Andolosio tirer des monceaux d'or d'une bourse toujours vuide : tout fut éclairci dans l'instant ; il jura de s'en emparer & de se défaire de son maître. Ils se battirent en furieux : Andolosio eut toujours l'adresse d'éviter les coups du ravisseur : enfin il le terrasse ; & quoiqu'il eût tout à redouter d'un scélérat qui connoissoit son secret , il lui offrit la vie. Non , lui dit son Ecuyer en se dégageant ; je ne m'étois donné à toi que pour te ravir un fortune que j'ai toujours vue avec indignation ; je ne pouvois supporter que ton pere fût dans l'abondance , tandis que je languissois dans la misere. Malheureux , lui dit-il , que ne lui faisois-tu connoître ton état ? ses mains bienfaisantes ont-elles jamais été fermées à l'indigent ? Qui ? moi ! reprit-il , recevoir des bienfaits de ton pere , me charger du fardeau de la reconnoissance ! ce que tu me proposes me rend plus furieux encore , que l'aspect de ton or & de ta bourse n'enflamment ma cupidité. A ces mots , il se relève , prend l'essor , & veut se précipiter sur Andolosio , qui se détourne adroitement : son élan l'emporta plus loin qu'il ne croyoit ; il tomba sur le bord du rocher , qui dans cet endroit étoit à pic. Andolosio profite de la circonstance , court après lui , & le précipite ; il tomba sur un pointe qui fracassa tous ses membres ; il y expira bientôt après , en vomissant un torrent d'imprécations contre le ciel & contre son vainqueur.

Andolosio chercha sa bourse & ne la trouva plus : il se rappella que ce monstre la tenoit dans sa main ; mais il étoit impossible à tout effort humain de parvenir jusqu'à l'endroit où son cadavre s'étoit arrêté. Après avoir quelque tems cherché le moyen de la r'avoir , que m'importe ce don , s'écria-t-il ! qu'en ai-je à faire sur ce roc escarpé , où jamais mortel n'a abordé , s'il n'y a été jetté par la tempête ? Tout mon regret est que mon frere en soit privé. O ! mon frere , faut-il que j'expire loin de toi , entouré de ces viles richesses qui ont ébloui cet infâme assassin , & auxquelles dans ce moment je préférerois l'aliment le plus grossier. O ! mon cher Ampedo , tu n'apprendras jamais ma triste destinée , tu en mourrois de douleur. Que penseras-tu

de moi, lorsque le tems de mon retour sera expiré ? Ou l'incertitude de mon sort te causera les plus cruelles allarmes, ou peut-être me croyant un ami infidèle.... Ampedo ne lui donna pas le tems d'achever : non mon frere, s'écria-t-il, en l'embrassant, jamais, jamais je ne concevrai de vous ces idées injurieuses. Andolosio fut confondu ; il ne pouvoit croire ce qu'il voyoit ; à peine pouvoit-il suffire à ses transports.

Le hazard n'avoit presque rien fait dans cette rencontre imprevue ; elle étoit un effet tout naturel de l'amitié guidée par la prudence. La tempête qui avoit brisé le vaisseau d'Andolosio, s'étoit fait ressentir sur le port de Famagouste ; Ampedo savoit la route que son frere devoit tenir. Il consulta les mémoires de Fortunatus, & vit qu'à sept lieues en mer il y avoit quelques écueils : il prit ces mémoires, se couvrit de son chapeau, & désira d'être transporté sur un banc de sable qui s'élevoit un peu au-dessus des flots : il regarda autour de lui, aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre ; rien ne s'offrit à ses regards : il lut encore les mémoires, qui lui indiquèrent à dix lieues un rocher dangereux aux navigateurs ; il l'aperçut comme un point qui se confondoit avec l'horizon ; il voulut y être transporté, & le premier objet qui frappa ses regards, fut son frere nud qui faisoit sécher ses habits.

Après que leur tendresse se fut expliquée par les transports les plus vifs, Andolosio raconta à son frere tout ce qui lui étoit arrivé ; il lui apprit que la bourse étoit entre les mains de son assassin, qu'il ne voyoit d'autre moyen de la ravoir, que de faire tomber le cadavre dans la mer, & de le faire retirer par des plongeurs. Ampedo remarqua que la pointe du rocher formoit un avancement ; il y descendit au moyen du chapeau, il arracha la bourse, & vint l'offrir à son frere. Il le quitta encore, & retourna à Famagouste, acheta un vaisseau tout équipé, auquel il ordonna de se rendre au pied du rocher ; il se chargea de quelques provisions, & rejoignit Andolosio, qu'il ne quitta que lorsqu'il se fut embarqué. Ampedo vouloit lui laisser la bourse & le chapeau : il n'accepta que la bourse, dont

il lui étoit impossible de se passer dans les voyages : le sage Ampedo l'exhorta à les abrégier le plus qu'il pourroit. Andolosio, après lui avoir dit la route qu'il devoit tenir, & le pays où il devoit aller, lui fit promettre de venir le voir dans ses momens perdus.

Andolosio fit voile pour la France : il arriva sans accident au port d'Aigues-mortes ; il traversa le Royaume : il remarqua que dans chaque Province, les habitans avoient un caractère particulier, qui correspondoit au caractère national de quelques-uns des Royaumes dont la France est environnée ; il examina leurs mœurs singulieres, & ne pouvoit se lasser du contraste frappant de la bonté de leur cœur, & de la légèreté de leur esprit ; de leur amour pour les plaisirs, & de leur ardeur pour la gloire ; de leur fanatisme pour la liberté, & de leur attachement pour leurs maîtres ; il ne pouvoit s'empêcher d'aimer cette nation, malgré ses inconvéniens : il ne comprenoit pas comment elle pouvoit faire un sujet de plaisanterie de l'événement le plus triste, tandis que d'un autre côté il avoit éprouvé qu'elle étoit la plus sensible & la plus compatissante. Un François le lui expliqua. Tous les événemens, lui dit-il, ont plusieurs faces ; tout dépend de la manière de les envisager : l'homme est naturellement porté à la tristesse ; le premier côté qu'il voit dans un objet, est le côté affligeant : qu'y gagne-t-il ? Un malheur de plus, un surcroît de chagrin qui grossit le mal & le rend souvent incurable. Vu dans un autre sens, ce même objet offre je ne sais quoi de singulier, de plaisant même qui console ; quelque imperceptible que soit cette face, nous avons l'art de la découvrir & de l'étendre : il en résulte que l'esprit dégagé des idées sombres & confuses qu'entraîne le chagrin, conserve toute son énergie pour réparer le mal passé, ou pour prévenir celui qui pourroit arriver encore. Un Général, par exemple, perd une bataille (car la nation n'en perd guère) ; irons-nous, comme les autres peuples, nous livrer à la honte, au désespoir de l'avoir perdue ? est-ce notre faute ? Qu'en arriveroit-il ? Le découragement jetteroit les troupes dans la langueur, feroit des trans-

fuges, & peut-être des lâches. Une bonne épigramme, une chanson contre la cause de cette perte, venge l'armée, la distrait & la console. Les Athéniens, qui à cet égard ressembloient beaucoup aux François, livroient aux traits de la comédie les auteurs des miseres publiques. La punition étoit cruelle pour le coupable, mais elle étoit d'autant plus satisfaisante pour le peuple, qu'il se vengeoit lui-même, & qu'il rioit. Le sang du traître n'auroit satisfait que la haine; la punition par le ridicule console l'amour propre. Andolosio ne put s'empêcher de s'écrier, heureux le peuple qui rit, & malheur à qui entreprendra de changer son caractère!

Il alla à la Cour, il y parut dans la plus grande magnificence : une femme aimable lui dit : Seigneur Andolosio, la somptuosité n'est pas le goût; vous avez l'air un peu Cypriote; je vous en avertis en amie, reformez-vous sur nos manieres; car sûrement on ne se reformera pas sur les vôtres. Andolosio vouloit plaire; il suivit ce conseil, & s'en trouva bien; il se mit plus galamment que richement; sa bonne mine en parut avec plus d'éclat; sa parure étrangere ne causa plus de distractions; on ne vit que lui; il fut bientôt fait aux mœurs Françaises : il avoit de l'esprit; il parut en avoir cent fois davantage : il fut recherché des courtisans, & adoré des femmes; il cachoit ses prétentions aux uns, & prodiguoit son or aux autres; il fit faire mille infidélités qu'on lui rendit avec usure. La France étoit alors en guerre : il servit avec distinction, & contribua beaucoup aux victoires du Roi; il eut le bonheur de ne pas se faire des ennemis. Dans les fêtes qu'on fit pour la paix, il l'emporta sur tous les Seigneurs dans les courses des chevaux, dans les tournois, dans les bals; il eut l'honneur de rompre des lances avec le Roi même; il eut l'adresse de se laisser vaincre, & le Roi la bonté de lui céder le prix.

On s'étoit informé avec soin de sa naissance : le nom de Fortunatus étoit connu dans toutes les Cours de l'Europe; on y savoit les secours qu'il avoit donnés aux Vénitiens, la révolution qu'il avoit faite à Alexandrie, & les trésors qu'il avoit repandus chez différens peuples.

Le Roi témoigna à son fils une estime particulière; il eût bien voulu le retenir à la Cour. Andolosio prétexta des affaires, & promit d'y revenir. Il étoit lié d'amitié avec un jeune Seigneur dont la femme étoit un modèle de sagesse & de beauté. Andolosio la respectoit; on crut qu'il l'aimoit: quelques femmes jalouses le raillèrent; un petit maître en fit des plaisanteries. Andolosio, avec la permission du Roi, coupa les oreilles au petit maître, persiffla les coquettes d'une manière cruelle, & partit. Il assura le jeune Seigneur de son amitié, & dit sérieusement à tout le monde que l'amant d'une femme ne pouvoit être que l'ennemi du mari: ce fut la seule impression désagréable qu'il laissa sur son compte; mais les François n'eurent à lui reprocher que ce ridicule.

Andolosio prit la route de l'Espagne; ce Royaume lui parut contraster singulièrement avec la France: une gravité sévère, une morgue froide, un mépris insultant pour tout ce qui n'est point Espagnol; dans les femmes une vivacité d'autant plus pétulante, qu'elle est contrainte par la jalousie des amans & des maris; l'amour toujours en fureur, l'amitié sans cesse en défiance; l'esprit & le génie prêts à se livrer à leur effor, mais retenus par la crainte d'exciter contre eux la haine de l'ignorance: voilà ce qu'il apperçut à la ville & à la Cour. Il est vrai que les Espagnols se piquent de la plus grande magnificence, moins par goût pour le luxe que par amour pour le faste. Andolosio avoit de quoi l'emporter sur les plus opulens: il parut à la Cour en habit François: on rit de sa mascarade autant que les Espagnols peuvent rire. Il fit faire des habits dans le costume du pays; il les couvrit d'or & de pierreries, & il s'apperçut que le cas qu'on faisoit de lui, augmentoit en proportion de la richesse qu'il étaloit. Il suivit le Roi à l'armée, à la tête de cinq cent hommes qu'il prit à sa solde; il fit plusieurs actions éclatantes, & fut regardé comme un des plus grands Capitaines de son siècle. Le Roi le fit Chevalier. Il vouloit faire plus, afin de s'attacher un Général dont il espéroit les plus grands services. Il y avoit à la Cour un Grand d'une
richesse

richesse immense, & qui n'avoit qu'une fille. Le Roi la propofa à Andolfo, & offrit de le faire Comte; mais quoiqu'elle fût belle & de la naiffance la plus illuftre, Andolfo redoutoit un engagement auquel l'inclination n'auroit eu aucune part. La fuation étoit très-embarrassante pour lui; il ne vouloit indisposer ni le Roi ni le pere par un refus. Il demanda la permission de la voir. La jeune fille étoit de la plus grande naïveté. A force d'adrefle il lui fit avouer qu'un jeune Efpagnol, à qui elle avoit été destinée en naiffant, & que des malheurs avoient précipité dans l'infortune, avoit trouvé la route de fon cœur; qu'elle en avoit cependant fait le facrifice à fon pere, dont la volonté feroit toujours la regle de fa conduite; que fon pere lui avoit annoncé qu'elle feroit bientôt mariée, & qu'elle ignoroit avec qui. C'est moi que ce mariage regarde, lui dit Andolfo. Elle rougit & baiffa là vue. Ne craignez rien, reprit-il: fi je n'écoutois que mon cœur, je vous difputerois à l'Efpagne entiere. Je n'avois aucun goût pour le mariage avant de vous voir: depuis que je vous ai vue, je fens que votre main feroit le bonheur de ma vie: la douceur de votre caractère & votre fincérité m'ont infpiré la tendrefle la plus vive. Ce n'est pas affez que de vous déclarer ma paffion, je dois vous en donner la preuve la plus forte. Comment appelez-vous l'heureux mortel à qui vous futes destinée? Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, vous m'avez arraché mon fecret; D. Alvar eft perdu. D. Alvar fera votre époux, reprit Andolfo, & vous le recevrez de la main de votre rival. Homme généreux, dit-elle, votre grandeur d'ame l'emporte dans mon cœur. Je ne puis me diffimuler que je n'aime D. Alvar; mais il ne tient qu'à vous de me faire confirmer le facrifice que j'en ai fait. Vous m'aimez & vous me donnez à votre rival, quel exemple pour moi! Andolfo eut quelque peine à réfifter. Non; ajouta-t-il, vous vous devez à D. Alvar; il n'y auroit que moi d'heureux fi j'acceptois votre main, & nous le ferons tous les trois, en vous facrifant une paffion que vous venez de faire naître. Andolfo alla chez D. Alvar qui favoit que le Roi devoit le donner pour époux à Elvire.

D. Alvar pâlit en le voyant ; il le reçut avec une politesse contrainte , mêlée d'un peu de fierté. Je ne fais , lui dit Andolosio , de quel œil vous voyez votre rival ; mais je fais bien qu'il ne mérite pas votre haine. Eh ! Seigneur , répondit D. Alvar , quel plaisir prenez-vous d'insulter votre victime ? Dans d'autres tems peut-être ne l'auriez-vous pas fait impunément. Quoi qu'il en soit , puisque je ne puis être l'époux d'Elvire , vos belles qualités auxquelles je rend justice , me font applaudir à un choix que j'aurois fait moi-même pour elle , si son pere s'en étoit rapporté à moi ; j'espère que vous la rendrez aussi heureuse qu'elle mérite de l'être : c'est une consolation qui me dédommage un peu de la perte que je fais. Personne , reprit D. Andolosio , ne rend plus de justice à Elvire que moi ; comme je desire son bonheur autant que vous-même , & que vous seul pouvez le faire , c'est à vous qu'elle doit être unie , & c'est votre rival qui vient vous offrir sa main. D. Alvar prit encore ce trait pour une raillerie ; il alloit s'emporter : Andolosio l'arrêta , & lui parla de si bonne foi , qu'il le persuada. Demain , lui dit-il , Elvire sera à vous pour jamais ; il alla de ce pas chez le Roi , il se jeta à ses genoux , & le supplia de lui permettre de disposer de la main d'Elvire ; il ne se releva que lorsqu'il en eut obtenu la permission. Sire , ajouta-t-il , un parent de D. Alvar mourut en Chypre , il y a quelques années , dans les bras de mon pere ; il le laissa dépositaire de soixante mille ducats , & le chargea de les remettre à son plus proche parent : j'ai fait des recherches inutiles jusqu'aujourd'hui ; le hazard m'a fait découvrir à Madrid , l'homme que je cherchois : le même hazard fait que ce D. Alvar a un fil à qui Elvire avoit été promise ; mais à cause de l'indigence dans laquelle cette famille est tombée , le pere d'Elvire refuse de la lui donner. Vous devez protéger , Sire , à titre de pere de vos sujets , un infortuné avec lequel on rompt des engagements qui doivent être sacrés , parce qu'il manque de ressources pour les faire valoir. Quant à moi je cède Elvire à D. Elvar , & je suis prêt à lui remettre le dépôt dont je suis chargé. Le Roi donna ordre qu'on fit venir

D. Alvar & son fils. Andolosio se chargea d'aller les chercher lui-même. Il les prévint sur ce qui venoit de se passer. Le jeune D. Avar étoit pénétré ; mais le pere ne connoissant aucun parent de sa famille mort à Famagouste , refusoit de recevoir le dépôt. Croyez-vous , lui dit D. Andolosio , que je vous remisse une somme aussi considérable , si je n'étois bien persuadé que vous êtes celui à qui je dois la remettre ? Pourquoi voudriez-vous que je m'exposasse à la payer deux fois ? Le jeune D. Alvar tira Andolosio à l'écart. Seigneur , lui dit-il , j'admire votre générosité ; mais je n'en suis pas la dupe : le parent dont vous parlez est un être imaginaire ; j'accepte votre bienfait , à condition qu'après la mort de mon pere que la vieillesse & ses maux entraînent au tombeau , ce dépôt vous sera rendu : en attendant , pour appuyer votre généreux mensonge , voilà des lettres d'un frere de ma mere mort aux Indes. Il n'eut que le tems de remettre ces lettres à Andolosio qui dit au pere de D. Alvar de le suivre chez le Roi , où tout ce mystere s'éclairciroit. Andolosio lut les lettres qui renfermoient quelques circonstances dont il tira des preuves de ce qu'il avoit avancé. Il n'y eut que le jeune homme qui ne fut point convaincu. Le pere d'Elvire fut mandé. Le Roi lui fit des reproches amers , & après lui avoir annoncé le retour de la fortune de D. Alvar , il le fit aisément consentir au mariage d'Elvire : elle fut appelée ; les deux jeunes amans avoient les yeux fixés sur Andolosio : ils le regardoient comme un être surnaturel ; lorsque le mariage fut accompli , le jeune D. Alvar dévoila le mystere du dépôt ; il n'étoit plus tems de le rendre , Andolosio avoit pris les plus grandes précautions pour qu'on ne pût revenir sur cet article : on avoit fait signer l'acceptation par le pere & par le fils ; il y eut de part & d'autre un combat de générosité qui ne finit que parce que Andolosio se fâcha très-sérieusement , & les menaça de son inimitié , s'ils insistoient encore.

Andolosio ne passoit pas un jour sans préparer des regrets à toute la Cour sur son départ ; il savoit si bien accommoder son humeur libérale à la fierté Espagnole ,

qu'il faisoit chérir les bienfaits & adorer le bienfaiteur ; ce qui n'est point ordinaire : enfin il prit congé du Roi, & le jour de son départ fut un jour de deuil pour Madrid.



CHAPITRE III.

Suite des voyages d'Andolosio. Ses aventures à la Cour d'Angleterre.

DOM Andolosio navigea vers l'Angleterre ; il vouloit connoître un Royaume qui avoit été le théâtre d'une parties des aventures de son pere. Il voulut y paroître avec le plus grand éclat. Le bruit que ses actions généreuses avoient fait à la Cour de France & à celle d'Espagne, l'avoit devancé à Londres. L'Anglois né froid & peu crédule, ne se décide point sur la réputation ; il veut connoître avant d'estimer, & l'estime est toujours l'avant-coureur de son amitié. Le peuple courut au-devant de lui ; les gens raisonnables l'attendirent. Il avoit fait préparer un Palais superbe. Deux Anglois qu'il avoit eu occasion de connoître à la Cour de France, vinrent le recevoir à Douvres, & le conduisirent chez lui ; les mémoires de Fortunatus avoient déjà donné à Andolosio une idée des mœurs des trois Royaumes ; il pria les deux Anglois de lui donner la liste de toutes les personnes de marque, soit par leur naissance, par leurs dignités, par leurs richesses, & sur-tout par leurs talens : il se fit conduire chez chacun d'eux, & les pria à dîner les uns après les autres, ayant soin d'entremêler les Seigneurs & les Savans. Il s'attira peu à peu l'estime de la nation : il fut souvent déclaré vainqueur dans les tournois. Il proposa des prix, & s'abstint de combattre dans toutes les fêtes qu'il donna. Il voulut aussi que les sciences eussent part à ses libéralités ; il fit publier une récompense pour celui qui dans un an, auroit fait la plus belle découverte, & un autre pour celui qui auroit fait le plus beau poëme à l'honneur de la patrie ; il voulut que ces prix fussent distribués avec la plus

grande solennité ; car dans la carrière de la gloire, l'éclat du triomphe est plus précieux que le triomphe même.

Le Roi ayant appris le cas que la nation faisoit de D. Andolosio, voulut connoître cet homme singulier ; il l'avoit vu plusieurs fois à la Cour, sans y faire une attention particulière. Lorsque le Roi l'eut entretenu, il fut étonné des connoissances & des rares vertus de ce jeune étranger. Les Rois, ainsi que leurs sujets, n'estiment les hommes que par les avantages qu'ils peuvent en retirer. Il demanda à D. Andolosio s'il vouloit le servir, & lui dit de mettre à ses services le prix qu'il jugeroit à propos. La seule récompense que je demande, répondit Andolosio, c'est que vous mettiez autant de justice à me défendre contre les jaloux & les envieux dont les Cours fourmillent, que je mettrai de zele à vous débarrasser de vos ennemis.

Peu de tems après, la guerre s'alluma entre l'Ecosse & l'Angleterre : Andolosio y accompagna le Roi à ses propres dépens. Les Ecoissois, nourris dans les montagnes, sont agiles, robustes & vigoureux ; ils ne craignent ni la rigueur des hivers, ni les ardeurs de l'été : les travaux les plus pénibles ne les effraient point ; ils soutiennent avec la même force la faim, la soif & les attaques de l'ennemi. Aucune de ces qualités n'échappa à Andolosio : il savoit aussi que, comptant trop sur ces avantages, ils n'avoient aucune idée de la discipline militaire. Il conseilla au Roi d'Angleterre d'engager une affaire générale, de marcher à eux avec courage, & surtout avec beaucoup d'ordre. Il partagea l'armée en trois corps ; l'aîle droite, qui étoit la moins nombreuse, devoit attaquer la gauche de l'ennemi : il plaça le Roi au centre, & Andolosio se mit à l'aîle gauche pour attaquer la droite des Ecoissois, lorsqu'il en seroit tems. A peine l'aîle droite eut-elle commencé le combat, que l'armée ennemie se porta, comme l'avoit prévu Andolosio, vers le lieu de l'attaque. Alors le Roi fit renforcer de la moitié de ses troupes, l'aîle droite qui soutint les premiers efforts, tandis qu'Andolosio prit les ennemis en queue, & les força de diviser leur attaque ; c'est

tout ce qu'il demandoit : les Ecoffois ignoroient l'art de se rallier ; ils se rassembloient en pelotons , & venoient fondre sur les Anglois qui leur oppofoient une masse inébranlable , contre laquelle les petites troupes des Ecoffois venoient se brifer ; cependant l'armée Angloife s'avançoit avec un silence terrible & un ordre majestueux , écrasant tout ce qui s'offroit sur son paffage. Alors la déroute devint générale : les ennemis s'éparpillèrent dans la campagne ; & tandis que l'armée Angloife continua fa marche chaffant devant elle l'armée Ecoffoife , Andolfoio envoya un détachement , s'empara des équipages , & fe mit à la tête de quelques troupes avec lesquelles il fit prifonnier plus d'un tiers des ennemis. Il rejoignit le corps d'armée , ne la laiffa repofer qu'une nuit ; & dès le point du jour , il attaqua les ennemis qui s'étoient retranchés. Le combat fut d'autant plus opiniâtre , que le Roi d'Ecoffe combattoit en perfonne derriere fes retranchemens. Andolfoio avec les plus braves Officiers vient à bout de les forcer , fait le Roi prifonnier , l'amene au Roi d'Angleterre , & diffipe le refte de l'armée. Ainfi , en moins de trois jours , commença & finit un guerte , dont la longueur , fans Andolfoio , eût épuifé d'hommes & d'argent l'Angleterre & l'Ecoffe. Andolfoio fut d'avis de faire la paix fur le champ de bataille ; les deux Rois s'en rapportèrent à lui pour en régler les conditions : il falloir l'aveu des Ecoffois ; ils auroient pu réclamer contre tout ce qu'auroit fait leur Roi prifonnier. Andolfoio fe transporta à Edimbourg après avoir pris l'avis des deux Rois : il y affembla le Conseil & les Chefs de la Nation , les ramena tous à ce qui avoit été déjà réfolu entre les Rois & lui , revint au camp , fit figner les Rois , ramena celui d'Ecoffe à fon peuple , qui fit publier la paix dans fes Etats.

Quoiqu'Andolfoio eut la plus grande part à la défaite des Ecoffois , il fut reçu des Grands & du Peuple avec des transports d'admiration & de joie. Le Roi eut defiré de le retenir , afin qu'il eût établi la difcipline militaire , & qu'il eût pu donner à fes troupes les principes de l'art de la guerre dont il venoit de faire

un si savant usage. Andolosio s'excusa, & promit au Roi de mettre par écrit quelques élémens de tactique, & de les lui envoyer; il l'assura que les Ecoissois seroient une des nations les plus redoutables, si leur valeur étoit dirigée par l'art.

D. Andolosio revint à Londres comblé de bénédictions par le Peuple, d'éloges par les Soldats, & d'épigrammes par les Courtisans. La victoire & la paix furent célébrées par des festins, des danses, des joutes & des tournois. Le Peuple le suivoit en foule; il semoit des fleurs sous ses pas: les plus belles femmes lui présentoient des guirlandes de laurier & de roses. Lorsqu'il se présenta à la Cour, la Reine & sa fille vinrent au devant de lui & l'embrassèrent; ce dernier trait exalta jusqu'au dernier point le poison de l'envie. On fit envisager au Roi les transports du peuple pour Andolosio, comme une marque de mépris pour le Prince, & comme une révolte. Le Roi se souvenoit de la récompense que l'Etranger lui avoit demandée: il traita avec l'indignation qu'ils méritoient, les Courtisans envieux; mais il ne put se défendre d'une impression désagréable contre Andolosio: car tel est l'effet de la calomnie, quelque absurde que soient ses imputations, son venin est si corrosif que l'empreinte reste toujours dans l'ame qu'elle a choisi pour l'y disposer.

Quelque tems après D. Andolosio demanda à la Reine & à sa fille, la permission de leur donner une fête: le Roi y consentit. Le festin fut magnifique, & suivi de toute sorte de divertissement pour le peuple. Andolosio, ce vainqueur si redouté, ne put se défendre des charmes de la jeune Princesse. Il est vrai qu'Agripine réunissoit en elle la beauté, les graces, l'esprit & les talens; elle l'emportoit autant à cet égard sur toutes les sujettes de son pere, que par l'éclat de la naissance. Andolosio en fut si frappé, qu'il ne mit plus sa gloire qu'à lui plaire. Le Roi flatté de la fête que son Favori avoit donnée à son épouse & à sa fille, témoigna qu'il auroit été charmé d'en être. Andolosio lui dit que c'étoit par respect qu'il n'avoit osé le prier d'y venir; mais que puisqu'il vouloit lui faire cet honneur, il le prioit

de lui fixer le jour qui lui seroit le plus commode : le Roi ne le remit qu'au lendemain. Il y arriva avec dix personnes choisies de la Cour : la fête fut si brillante & si somptueuse , que le Roi en conçut quelque dépit : il résolut de s'en venger , & s'invita encore pour le troisième jour. Pour jeter Andolosio dans l'embarras , ayant su par des espions qu'il avoit appostés , que le bois & le charbon manquoient dans la cuisine , le Roi envoya chercher le Magistrat chargé de la police de Londres , & lui fit promettre de défendre à tous les Marchands de bois , de vendre ni bois à brûler , ni charbon pendant trois jours à Andolosio , qui ne trouvant pas d'autre moyen , envoya chez tous les Marchands d'épicerie , & fit acheter la canelle & tous les bois odoriférans qu'ils avoient dans leurs magasins. Le Roi arriva avec une partie de la Cour à l'heure indiquée , se promettant bien de rire de l'embarras de D. Andolosio : en entrant chez lui , ils sentirent un parfum délicieux , une odeur céleste qui les surprit. Le Roi voulut en savoir la cause ; quelle fut sa surprise , lorsqu'on lui apprit la ressource dont son hôte s'étoit servi pour préparer le dîner du Roi , & sur-tout lorsqu'on servit ce dîner plus somptueux & plus abondant que le premier. Les Courtisans furent humiliés , & le Roi dissimula son ressentiment : ce qui l'étonna le plus , fut la libéralité d'Andolosio envers les gens de la suite du Roi , au nombre de cinq cents chevaux , & envers ceux des Courtisans. Il donna à chacun cinq ducats. Le Roi ne concevoit pas d'où Andolosio pouvoit tirer une si grande quantité d'or & d'argent , en parla à la Reine à son retour , & lui témoigna un grand desir d'en connaître la source.

La Reine s'étoit apperçue de la passion d'Andolosio pour sa fille : elle imagina de flatter ses feux , afin de pouvoir lui arracher son secret ; elle communiqua son idée au Roi , qui la laissa la maîtresse de faire ce qu'elle jugeroit à propos. Elle fit appeler Agripine ; je fais , lui dit-elle , qu'Andolosio élève ses vues jusqu'à vous ; j'ai vu sa folle passion éclater dans ses yeux ; il est très-important que je sache quels sont vos sentimens à son

égard ; si vous l'aimez , il n'est pas impossible qu'il devienne votre époux , ses richesses immenses , son grand courage , & d'autres circonstances peuvent l'élever au trône ; non pas peut-être d'Angleterre , mais d'Ecosse ou d'Irlande : avec le secours de votre pere , il peut conquérir aisément l'un ou l'autre ; si vous ne l'aimez pas , l'amour qu'il a pour vous peut nous être d'une grande utilité : avant que je m'explique , ouvrez-moi sincèrement votre cœur : vous savez , ma chere Agripine , que je suis encore plus votre amie que votre mere ; ne me cachez rien. Madame , répondit Agripine , je n'aime ni ne hais Andolosio ; je le regarde comme un jeune téméraire dont je voudrois punir l'audace ; je me suis apperçue de son amour , & le mépris que je lui ai marqué , n'a fait que l'enflammer davantage ; mais s'il faut humilier son orgueil , indiquez-moi quelque moyen , & je vous promets de le mettre en usage ; quand à l'épouser , n'espérez pas que ma fierté se rabaisse jusques-là. La Reine fut contente de cette réponse : Agripine , dit-elle , il faut lui cacher votre indignation : le Roi desire savoir d'où Andolosio peut tirer de si grandes richesses ; il y a peu de Souverains qui puissent faire les dépenses qu'il fait , & néanmoins il ne possède aucun fonds de terre ; il faut que vous lui laissiez entrevoir quelque espérance , & que profitant de son amour , vous l'engagiez à vous découvrir un mystere qui ne me paroît pas naturel ; je vous faciliterai les occasions de vous trouver tête à tête avec lui : s'il a l'audace de vous donner quelque rendez-vous , acceptez-le. Votre honnêteté , & le peu d'inclination que vous avez pour lui , me laissent sans inquiétude à ce sujet.

Agripine dès ce moment , commença de laisser entrevoir quelque espérance à Andolosio ; elle le conduisit avec tant d'adresse , qu'il se hazarda de lui demander la permission de la voir dans son appartement : après une longue résistance , elle y consentit : elle lui exagéra le sacrifice qu'elle lui faisoit ; peu à peu , elle alluma dans son cœur la passion la plus vive. Dans une seconde entrevue , elle lui fit sentir que le Roi son pere n'étoit

pas éloigné de les unir ; mais qu'il craignoit que les dépenses excessives auxquelles il s'exposoit , n'épuisassent sa fortune. Andolosio l'assura que ses trésors étoient inépuisables , qu'il n'étoit pas moins riche que Fortunatus , dont la libéralité étoit connue de toute la terre ; que quoique Fortunatus eut beaucoup dépensé dans ses voyages , il étoit en état de dépenser encore davantage.

Agripine changeant de conversation , lui demanda si dans les différentes Cours qu'il avoit vues , il n'avoit jamais rencontré quelque beauté qui eut captivé son cœur. Andolosio lui répondit qu'il avoit porté les armes sous six Rois différens , qu'il avoit vu dans leurs Cours de très-belles Dames , & qu'il n'en avoit jamais vu aucune qui pût lui être comparée pour la beauté , les graces & l'esprit ; qu'elle avoit si bien subjugué son cœur , que rien au monde ne pourroit le détacher d'elle , & qu'enfin , s'il pouvoit se flatter de lui plaire , elle pourroit disposer entierement de lui.

Lorsqu'Agripine vit qu'Andolosio étoit entierement soumis à ses volontés , elle lui parla encore de ses richesses ; si vous voulez me satisfaire là-dessus , dit-elle , il n'y a rien que vous ne puissiez exiger de moi. Le don de mon cœur & de ma main sera le prix de votre confiance. Andolosio exigea d'elle le secret le plus inviolable & le serment le plus sacré , qu'elle accompliroit la promesse qu'elle venoit de lui faire : après qu'il crût s'en être bien assuré , il lui fit voir la source de toute son opulence ; il lui expliqua le mystere de la bourse ; il en tira dix mille guinées dont il lui fit présent. Agripine fut étonnée , & témoigna la plus grande sensibilité de la confiance qu'Andolosio venoit de lui faire ; elle lui renouvela toutes ses promesses , & lui jura qu'elle alloit travailler avec sa mere à leur bonheur commun.

En effet , Agripine courut à la Reine , & lui apprit la découverte qu'elle venoit de faire : elle lui en donna pour preuve les dix mille guinées dont Andolosio lui avoit fait présent. La Reine lui demanda si elle se rappelloit comment la bourse étoit faite ; & sur la description qu'Agripine lui en fit , elle lui ordonna d'en faire

faire une semblable. Le lendemain Andolosio ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. Agripine le reçut avec les témoignages de la plus vive tendresse ; il tomba à ses genoux , & lui demanda enfin des gages de l'amour qu'elle lui juroit. Le Roi étoit à une partie de chasse , d'où il ne devoit revenir que le lendemain : la Reine avoit profité de son absence pour aller passer un jour dans une maison royale à quelques milles de Londres. Les momens étoient précieux ; Agripine sans paroître consentir aux desirs de son amant , l'invita à souper avec elle : la Reine avoit fait mêler au vin qu'on devoit servir à Andolosio , quelques drogues assoupissantes. Une suivante d'Agripine étoit chargée d'avoir soin qu'il n'y eût point de méprise. Lorsque l'heure fut arrivée , cette même suivante conduisit Andolosio avec beaucoup de mystere dans la chambre de la Princesse. Elle joua la pudeur , la tendresse , les remords , la fureur : elle paroissoit être sur le point de se livrer au penchant qui l'entraînoit , & un moment après elle repoussoit Andolosio & versoit un torrent de larmes : il étoit à ses genoux , & s'enflammoit toujours davantage ; elle l'obligea de se relever , & comme si elle n'eût pu consentir à sa défaite qu'à la dernière extrémité , elle la retarda jusqu'après souper : elle ne manqua pas de l'exciter à boire , buvant elle-même comme pour s'étourdir sur sa honte. Andolosio fut toujours la dupe de sa perfidie ; à peine a-t-il bu la liqueur fatale , qu'il tombe dans la léthargie la plus profonde. C'est alors que dépouillant en effet toute pudeur , elle se fait aider par sa suivante à fouiller sa victime : elle trouve la bourse cousue sous son pourpoint , elles l'arrachent , & mettent à la place celle qu'elle avoit fait faire. Agripine essaya si elle avoit la même vertu ; & en insultant à sa dupe , elle en tira une grande quantité de pieces d'or : elle laissa Andolosio plongé dans le sommeil , & courut en triomphe chez la Reine qui étoit revenue ; elles essayerent encore la bourse , & après y avoir puisé des trésors dont leurs yeux ne pouvoient se rassasier , la Reine en apporta une partie à son époux pour le convaincre de la vérité.

A peine la bourse fut-elle entre les mains de la Princesse, que le Roi jaloux d'un si précieux effet, désira de l'avoir en sa puissance, il fit agir la Reine auprès d'elle : Agripine étoit leur fille unique, leur amour aveugle ne leur avoit jamais permis de la contrarier dans ses goûts, ni dans ses penchans ; son humeur altière, son caractère inflexible, dur & capricieux, s'étoit fortifié par leur complaisance, dont enfin ils étoient devenus les premières victimes.

A la seule proposition que la Reine lui fit de donner la bourse à son pere, Agripine devint furieuse. Eh quoi, dit-elle, pour venger le ridicule orgueil de mon pere qui rougissoit de se voir surpassé en magnificence par un simple particulier, pour satisfaire une vaine curiosité, je me ferai avilie jusqu'à prêter l'oreille aux déclarations d'un homme de néant ; j'aurai fait les démarches les plus humiliantes, épuisé tous les ressorts de la coquetterie pour allumer des feux que je détestois, & pour flatter un espoir qui m'outrageoit : je me ferai exposée à la honte & à l'infamie, & l'on voudroit m'en ravir le prix ! Non, dites au Roi qu'il peut m'ôter la vie, mais que je ne lui céderai jamais une proie qui m'appartient à tant de titres. Si Andolosio se fût éveillé dans le tems que je la lui ravissois, n'y alloit-il pas de mes jours ? Vous n'avez pas craint de les exposer pour parvenir à votre but, & vous voudriez que lâchement complaisante, je livrasse ma conquête ! Je veux bien lui en faire part, mais je ne la lui céderai jamais. Le Roi employa vainement les prieres & les menaces ; il ne put rien obtenir : seulement il fut convenu qu'elle lui donneroit tous les jours mille guinées, à quoi elle ne consentit qu'avec beaucoup de peine, parce que son avarice lui faisoit craindre que si elle rendoit les richesses trop communes, l'or ne perdît de son prix.

Cependant Andolosio s'éveilla, & ne voyant plus Agripine auprès de lui, il maudit mille fois son sommeil qui lui avoit fait perdre une si belle occasion : il demanda à la suivante qui étoit restée, ce que la Princesse étoit devenue ? elle lui répondit que le voyant si profondément endormi, Agripine avoit pris son som-

meil pour un marque d'indifférence ; qu'elle avoit beaucoup pleuré , & qu'elle étoit sortie avec indignation. Andolosio s'en prit à la suivante , & la gronda vivement de ne l'avoir pas éveillé : elle lui protesta que sa Maîtresse & elle avoient fait l'impossible pour y réussir ; qu'il falloit que ce sommeil tint de l'enchantement , puisqu'il avoit résisté aux efforts d'une amante emportée par sa passion , & aux siens même qu'animoit l'espoir d'une récompense proportionnée au service qu'elle lui rendoit. Andolosio la conjura à genoux de ramener sa Maîtresse la nuit suivante ; il se disposoit à lui faire un présent considérable pour l'y engager ; mais elle le rerint en lui disant qu'elle ne vouloit de récompense que lorsqu'elle l'auroit méritée. Andolosio n'insista pas , espérant que ce motif la rendroit plus pressante ; il revint chez lui triste , affligé , & ne se doutant pas encore du malheur qui lui étoit arrivé.

CHAPITRE IV.

*Infortune d'Andolosio : vision , aventures extraordinaires.
L'Hermite & les Pommes enchantées.*

LE Roi se persuada qu'Andolosio avoit encore une bourse ; il ne pouvoit pas croire que n'en ayant qu'une seule , il l'eût gardée avec aussi peu de soin. Ce Prince n'avoit sans doute jamais aimé ; il auroit su qu'il n'y a pas de sacrifice que l'amour n'obtienne , & qu'il n'y a presque point de secret qu'il ne pénètre ou qu'il ne divulgue. Soit que le Roi voulût se convaincre de la vérité du fait , soit qu'il eût en vue d'humilier Andolosio , il s'invite à dîner chez lui le lendemain. Andolosio appelle ses gens , leur donne les ordres nécessaires , & veut payer son Maître-d'Hôtel , il veut chercher de l'argent. Quel fut son désespoir quand il vit que la bourse dans laquelle il fouilloit , n'étoit pas la sienne , & qu'elle ne rendoit rien. Il vit d'un coup d'œil toute l'étendue de son malheur ; quelle chute effrayante ! Il

se ressouvint alors de l'avis que son pere lui avoit donné, de ne jamais dire à personne qu'il fût possesseur d'une mine aussi féconde. Voyant que sa perte étoit irréparable, il songea à se défaire de ses domestiques : il les appella, leur partagea le peu qui lui restoit, & les congédia. Tous fondoient en larmes, aucun ne vouloit le quitter ; ils ne pouvoient pas comprendre comment en si peu de tems, un homme aussi riche, avoit pu tomber dans l'indigence. Dans d'autres circonstances Andolosio eût pu trouver une ressource dans ses bijoux ; il les avoit donnés à la Reine, à Agripine, & à une foule de Courtisans qui lui vendoient à ce prix une amitié apparente. Un de ses Ecuyers crut que ce revers venoit de quelque tort qu'on avoit fait à son Maître, il lui offrit de le venger au péril de sa vie ; chacun de ses gens en jura autant. Andolosio plus sage, se garda bien de leur donner rien à connoître : il les remercia, les exhorta à prendre leur parti, & leur promit de les récompenser avec usure, si la fortune lui sourioit encore ; il leur dit de seller son cheval, & de ne pas le suivre ; ils pleuroient tous en lui rendant ce dernier service : on eut dit qu'ils alloient à la pompe funebre de leur pere, & leurs cris redoublèrent quand ils le virent partir.

Andolosio prit la route de Famagouste, s'embarqua à Douvres, traversa la France sans se faire connoître, ne tenant qu'à lui de mettre à l'épreuve ceux qui lui avoient témoigné dans sa splendeur, une amitié que rien ne pouvoit altérer ; il préféra de conserver d'eux la bonne opinion qu'ils avoient tâché de lui donner, à une conviction affligeante. Il arrive enfin à Famagouste ; il y avoit dix ans qu'il en étoit absent ; son frere fut au comble de la joie en le voyant ; il fut surpris de le voir seul, sans équipage & sans suite : Ampedo lui demanda où il avoit laissé ses gens. Hélas ! mon frere, je m'estime encore heureux, répondit Andolosio, d'avoir pu parvenir jusqu'à vous. J'ai à vous apprendre des choses qui diminueront peut-être l'amitié que vous avez pour moi. Que dites-vous, reprit Ampedo ? Non, mon frere, cela n'est pas possible, eussiez-vous commis les crimes les

plus atroces ; mon estime pourroit diminuer , mais jamais mon amitié qui , j'en suis bien certain , vous rameneroit à la vertu. Je n'ai point de crimes à me reprocher , dit Andolosio , mais de grandes imprudences à expier. J'ai perdu la bourse que vous m'aviez confiée : j'en ai une douleur mortelle , non pour moi , qui ai assez vu que de grandes richesses ne nous attirent que de grands ennemis , & que l'homme qui vit tranquille dans une obscure médiocrité , est plus heureux que l'homme opulent , dont le faste excite autour de lui les cris des envieux ou le zele hypocrite des flatteurs : c'est pour vous à qui la sagesse a appris à faire un bon usage des dons de la fortune. Ampedo lui demanda par quel accident il avoit perdu ce don précieux. Ma premiere imprudence , répondit-il , est de n'avoir pas suivi le conseil que mon pere nous donna de ne dire à personne les merveilles de la bourse ; la seconde est de m'être livré trop inconsidérément à une folle passion , & d'avoir aidé moi-même à tendre les filets où je me suis pris. Il lui raconta les ruses perfides de la fille du Roi d'Angleterre , la jalousie de son pere , & tout ce qui lui étoit arrivé dans ce pays. Mon cher frere , reprit Ampedo , vous avez voulu voyager , c'étoit contre mon avis ; vous voyez que mon amitié pour vous prévoyoit ce qui vous arrive. Ah ! mon frere , disoit Andolosio , n'augmentez pas mes regrets , le chagrin me consume , & je ne forme d'autre vœu que de cesser de vivre.

Ampedo pénétré du chagrin de son frere , l'exhorta à la modération , aussi nécessaire dans la tristesse que dans la joie : la perte que vous avez faite , ajouta-t-il , nous est commune ; ne croyez pas que m'en afflige un moment. Nous sommes encore plus riches qu'aucun Particulier de l'Isle de Chypre ; je n'ai dépensé pendant votre absence qu'un des coffres que vous remplites d'or avant votre départ ; nous n'avons qu'à écrire au Sultan , & il nous donnera tout ce que nous voudrons du chapeau. Ces trésors nous suffiront pendant notre vie , & & nous les économiserons de maniere que personne ne s'apercevra que notre fortune ait diminué ; si nous

nous marions , & qu'il nous survienne des enfans , ils feront encore assez riches après notre mort. Ce Palais , les terres que mon pere a laissées , & ce que nous leur épargnerons , pourront les mettre au-dessus des personnes les plus aisées. D'ailleurs la fortune est souvent un obstacle aux talens : tel qui , pour acquérir du bien , eût été obligé de donner l'essor à son génie , languit dans une molle oisiveté , lorsque rien ne lui manque : la médiocrité est la mere du travail , & celui ci n'a jamais marché sans la vertu. Ainsi , mon frere , tranquillisez-vous , & dès ce moment partagez avec moi ce qui nous reste. Mon frere , dit Andolosio , je sens que vous avez raison ; cependant ne fut-ce que pour punir la perfide , je voudrois lui enlever la bourse , & j'en fais un sûr moyen , si vous consentez à me prêter le chapeau. Ampedo lui représenta la difficulté d'une telle entreprise , & lui témoigna qu'il craignoit qu'il ne perdît le chapeau , comme il avoit fait la bourse : il ne lui conseilla pas de s'en servir à cet usage , il lui permit seulement de le prendre pour son plaisir , & de s'en amuser quelquefois.

Andolosio parut quelque tems se conformer aux volontés de son frere. Un jour il envoya tous les domestiques d'Ampedo à la chasse , en leur promettant de les suivre de près : lorsqu'ils furent partis , il vint trouver son frere , & le pria de lui prêter son chapeau pour s'amuser. Ampedo qui étoit bon , & qui ne savoit rien refuser , & sur-tout à son frere , le lui remit. Dès qu'Andolosio l'eut en son pouvoir , il abandonna les chasseurs & se transporta à Gênes. Il s'informa où l'on vendoit les plus beaux bijoux ; il envoya chercher les Marchands , leur en demanda le prix , fit peu de difficultés , & les ayant tous enveloppés , comme pour les faire peser , il désira d'être transporté à Florence , & disparut au grand étonnement des Marchands qui se crurent ruinés ; il en fit autant à Florence & ensuite à Venise. Lorsqu'il fut bien chargé de bijoux , il alla à Londres : il s'informa de l'Eglise où devoit aller Agripine , dressa une table dans la rue par où elle devoit passer , & y étala toutes ses pierreries ;

pierreries; les mettant à un prix excessif, afin qu'aucun Particulier ne fût tenté d'en acheter.

Il attiroit beaucoup de monde, soit par ses propos singuliers, soit par la quantité & par la beauté de ses bijoux, soit encore par la bizarrerie de sa figure qu'il avoit noircie & entierement changée au moyen d'un nez postiche qu'il avoit si bien adapté au sien, que personne ne le reconnut. Il vit arriver la Princesse; elle étoit précédée d'un grand nombre de Gardes, & entourée d'un grand cortège de Courtisans & de Domestiques; car depuis qu'elle avoit en son pouvoir la source des richesses, on avoit abandonné la Cour pour s'attacher à elle.

Les Gardes eurent bien de la peine à s'ouvrir un passage à travers la foule qui entouroit le Marchand de bijoux; Agripine s'arrêta un moment devant sa boutique qui éblouissoit. Andolosio reconnut la maudite Suivante qu'il avoit trouvée auprès de lui en s'éveillant; il lui présenta deux diamans de grand prix; & en donna un à chacune des femmes qui lui parurent les plus attachées à Agripine. Il les pria d'engager la Princesse de le faire venir dans son Palais pour voir ses pierreries à loisir, & promit à chacune un autre diamant, si elles pouvoient lui faire vendre une partie de ses bijoux. Agripine ne voulut pas s'arrêter plus long-tems. Au sortir de l'Eglise ses femmes lui firent voir les présens que le Marchand leur avoit fait: elle fut frappée de l'éclat de ces diamans; elles lui dirent que ce n'étoient que ceux de la seconde espece, & que si la Princesse desiroit de le faire venir au Palais, il lui en montreroit dont elle seroit contente. Agripine donna ordre qu'on le fit venir, & lui fit dire d'apporter tout ce qu'il avoit.

C'étoit tout ce que desiroit Andolosio. Il ne manqua point à l'heure indiquée; il étala ses diamans dans l'anti-chambre de la Princesse, & ses deux Suivantes allerent l'avertir. Quoiqu'elle eût autant de richesses qu'elle pouvoit en désirer, Agripine étoit avare; tant il est vrai que ce vice est dans le cœur, indépendamment de la richesse & de la pauvreté: elle choisissoit

ce qu'il y avoit de plus beau , & n'offroit jamais que la moitié de la valeur. Eh ! quoi , Madame , disoit le faux Marchand ! vous la plus belle , la plus généreuse & la plus riche des Princesses , pour qui j'ai cherché ce qu'il y avoit de plus beau dans le monde , vous voudriez que la peine que j'ai prise fût perdue , ou du moins la récompenser par la perte de la moitié du prix de ma marchandise : si vous ne les achetiez point , vous auriez le chagrin de savoir qu'une autre Princesse moins belle & moins puissante s'en pareroit , & se vanteroit d'avoir des bijoux plus beaux que les vôtres. Choisissez donc tous ceux que vous voudrez , & nous ferons un prix commun. La Princesse en mit plusieurs à part ; après bien des difficultés elle convint d'en donner quatre mille ducats , au lieu de cinq mille que le Marchand en demandoit , ce qui étoit le prix le plus bas. Elle alla prendre sa bourse qu'elle noua à sa ceinture ; mais tandis qu'elle étoit occupée à compter , Andolosio la saisit par le milieu du corps , & désira d'être dans un désert.

A peine eut-il fait ce souhait , qu'ils se trouverent dans une Isle stérile , entourée de rochers affreux , & bordée par des mers orageuses. Il n'y croissoit que quelques ronces & des pommiers sauvages. Ils se trouverent sous un de ces pommiers. Agripine étonnée & confondue , & ne sachant où elle étoit , tenant encore dans ses mains les bijoux qu'elle avoit achetés ; mon ami , dit-elle au Marchand , est-ce un songe : comment me trouvai-je ici avec vous ? comment y sommes-nous venus en si peu de tems ? Le malheureux Andolosio plus frappé de la beauté d'Agripine , qu'ému du souvenir de sa perfidie , étoit à ses genoux & la regardoit sans lui répondre : il eut peut-être vaincu sa timidité & profité de l'occasion que son sommeil lui avoit fait manquer , lorsque la Princesse prenant la posture où il étoit pour une marque du respect qu'un homme de son état devoit à la fille d'un Roi , qui se trouvoit seule avec lui , le fit relever avec le ton de cette bonté orgueilleuse & basse que les Grands prennent lorsqu'ils ont besoin de leurs inférieurs. Mon ami , ajouta-t-elle ,

je me sens défaillir ; je voudrois avoir une de ces pommes qui pendent au haut de ces branches : l'ordre n'étoit point donné, qu'Andolosio étoit au haut du pommier ; malheureusement avant de monter, s'apercevant qu'Agripine étoit sans coëffure à l'ardeur du soleil, il ôta son chapeau & le mit sur la tête de la Princesse. Par hazard, dans le tems qu'Andolosio cueilloit les plus belles pommes, elle s'écria : ô ciel ! que ne suis-je dans mon Palais. Aussi-tôt Agripine y fut transportée : le Roi & la Reine qui étoient dans les plus vives allarmes, furent aussi surpris de la voir reparoître, qu'ils l'avoient été de son enlèvement. La Reine lui fit mille questions à la fois. Qu'est devenu le Marchand ? Dans quel endroit vous a-t-il menée ? Qu'a-t-il fait ? Le Chancelier du Roi disoit, il est sorcier, il faut le brûler en effigie, & je confisque les bijoux au profit de qui il appartiendra. Le Roi demandoit à sa fille, où l'avez-vous laissé ? Sur un pommier, répondit-elle, où il me cueille des pommes dans une Isle déserte : je meurs de fatigue & de sommeil, je vais me reposer : bon soir. Le Chancelier trouvoit les preuves très-claires : un enlèvement, des bijoux, un pommier, & une Isle déserte, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour convaincre de sortilège tous les bijoutiers du monde.

Cependant Andolosio étant descendu de l'arbre, ne vit ni la Princesse, ni son chapeau, ni les diamans, qui dans sa misere auroient pu lui servir de ressource ; il maudit l'arbre, la Princesse & soi-même : il étoit désolé, il erroit de côté & d'autre, appelant la mort à son secours. O mon frere, mon cher frere, s'écrioit-il, que direz-vous en apprenant ma funeste aventure ? Bourse, chapeau, tout est perdu : maudit amour, infernale furie ! Parmi tant de folles malédictions, il oublioit d'exécrer son imprudence. Déjà la nuit couvroit l'Isle de son ombre : il se rappella le rocher contre lequel il avoit fait naufrage, & il se trouva moins malheureux ; car enfin toute horrible qu'étoit cette Isle, il y avoit vu des pommes, & il étoit possible que quelqu'un l'habitât. Il se proposa de la parcourir dès que le jour seroit venu. Il se coucha sous un arbre,

accablé de tristesse, & présageant les plus grands malheurs, si en effet cette île étoit inhabitée.

Vers le milieu de la nuit, il aperçut dans les airs un globe étincelant de lumière qui s'arrêta sur l'arbre voisin; à la clarté de ses rayons, il vit aux branches de l'arbre, les différens membres d'un corps humain suspendus comme des fruits; la tête étoit attachée à la branche supérieure; la bouche souffla. Un vent impétueux agita l'arbre, & tous ces membres se mirent en mouvement: alors il vit les oreilles se détacher, & se joindre à la tête, les yeux allèrent se placer dans les cavités qui leur étoient destinés, le nez se fixa au milieu de la face. Andolosio effrayé, crut reconnoître cette figure: il voulut fuir; la tête lui ordonna de demeurer, & il n'osa désobéir: chacune des parties du corps se détacha d'elle-même, & vola successivement vers le muscle qui devoit l'accrocher à sa partie supérieure. Lorsque le corps fut tout formé, Andolosio reconnut son pere, tel qu'il s'étoit peint dans ses mémoires à l'âge où le Génie de la forêt lui donna à choisir de la fortune ou des vertus. Un rayon du globe lumineux alla frapper ce corps, qui se détacha de l'arbre; un second rayon partit, le frappa encore, & le corps s'anima. Andolosio se prosterna aux pieds de Fortunatus. O mon fils, lui dit-il, que j'ai plus chéri que ma vie: voilà donc où t'a conduit une passion aveugle, ou plutôt ta désobéissance à mes dernières volontés: celles d'un pere devoient être sacrées: j'avois ordonné à ton frere & à toi de ne jamais séparer la bourse & le chapeau. Malgré lui tu les as séparés: contre mes ordres, tu as dévoilé à Agripine la propriété de la bourse, & tu reçois le prix de ton indiscretion. Cependant tu as été sensible aux pleurs des malheureux; le ciel a vu avec satisfaction que tu leur as fait part de tes richesses; en voici la récompense. Je te donne à choisir: tu peux t'avoir ces dons funestes; mais tu ne les obtiendras qu'après avoir essuyé des travaux pénibles, & leur possession sera entourée de dangers auxquels il faudra enfin que tu succombes. Si au contraire tu veux y renoncer, tu jouiras au sein d'une douce médiocrité, d'une vie longue & tranquille. Andolosio

hésita : enfin il dit à son pere qu'aucun danger ne l'éfrayoit ; qu'il préféreroit peu de jours passés avec gloire , à une vie longue coulée dans l'oisiveté ; qu'il mourroit heureux , s'il pouvoit avant sa mort remettre à son frere la bourse & le chapeau dont il l'avoit privé si long-tems. Fortunatus le regarda avec une douleur mêlée de tendresse. Andolosio se levoit pour l'embrasser : soudain le globe s'entr'ouvrit , sa lumiere environna Fortunatus , un faisceau de rayons se plaça sur sa tête, un coupde foudre renversa Andolosio ; tout disparut à ses yeux éblouis ; il se retrouva dans les plus profondes ténèbres.

A la premiere clarté du jour , Andolosio , à la place de l'arbre sous lequel s'étoient passés les prodiges de la nuit , trouva une pyramide formée d'ossemens entrelassés , dont la base étoit portée sur quatre énormes crapaux : un cri perçant lui fit lever la tête ; il vit un hibou plus gros qu'un aigle sur le sommet de la pyramide : il déploya ses aîles ; le vent qu'il fit en les agitant , ébranla les ossemens ; la pyramide s'écroula , & laissa voir une femme d'une beauté éclatante , foulant à ses pieds des couronnes , & répandant autour d'elle l'or & les pierreries. A peine en eut-elle jetté une certaine quantité , que les ossemens dispersés sur la terre , prirent la forme de serpens & de viperes ; ils s'élançerent sur cette femme , elle jeta des cris affreux ; en vain s'efforçoit-elle d'éviter leurs morsures. Andolosio couroit vers elle pour la défendre , lorsqu'un des crapauds l'arrêta ; le second dévora la femme , & le troisieme , en un instant , eût avalé tous les serpens. Le premier de ces hideux animaux quitta Andolosio , fixa ses yeux sur le second , qui vint se précipiter dans sa gueule ; le troisieme ouvrit la sienne , qui servit de tombeau au premier. Andolosio trembloit pour lui-même ; mais le hibou qui s'étoit perché sur un cyprès voisin , s'élança sur le seul crapaud qui restoit , & le dévora. Il s'envola dans les airs : Andolosio remarqua la route qu'il avoit prise , & dirigea sa marche sous ses auspices.

Le soleil avoit déjà fait un tiers de sa course. Andolosio ne voyoit aucun vestige d'homme ; plus il avan-

çoit dans le désert, & plus ce désert paroissoit s'étendre devant lui : il étoit accablé de fatigue & de faim ; il apperçut un arbre chargé de pommes rouges, il en cueillit deux ; à peine les eut-il mangées, qu'il sentit aux tempes une énorme pesanteur ; il y porta ses mains : ô prodiges ! deux cornes semblables à celles d'un bouc, excepté qu'elles étoient plus longues, formoient des volutes au tour de sa tête, ombrageoient son front. Dans sa colere il en frappa l'arbre, dans l'espérance de les ébranler & de les arracher plus facilement ; tous ses efforts furent inutiles. Malheureux que je suis ! s'écria-t-il, le ciel commence à se venger du mauvais choix que j'ai fait ; & de quoi me serviront les dons funestes de mon pere dans l'état horrible où je suis ? Ah ! si j'avois préféré cette heureuse médiocrité à laquelle ne s'attachent jamais les serpens de l'envie, tranquille sur mes foyers, je n'aurois à craindre ni ces horribles cornes, ni d'être dévoré par ces reptiles vengeurs, comme cette femme dont ils ont outragé la beauté, & dont l'éclat & la générosité irritoient leur fureur. Ah ! je ne vois que trop le sort qui m'est réservé. O ciel ! viens à mon secours ; s'il existe un mortel dans ces lieux sauvages, guide moi vers lui, afin qu'il me conseille dans cette affreuse extrémité.

Andolosio erra encore quelque tems, il revit le hibou qui voltigea devant lui, allant, venant & poussant des cris : Andolosio le suivit ; & lorsqu'il s'écartoit de la route que lui traçoit son guide, l'oiseau redoubloit ses cris, battoit des aîles, & le remettoit dans son chemin. Andolosio rencontra enfin une caverne creusée dans le rocher, & ombragée de quelques plantes sauvages. Le hibou se percha sur la roche, & battit des aîles à sa voix. Un vieux Hermite sortit de la grotte, & leva la tête vers le hibou, qui descendit & se percha sur les cornes d'Andolosio. Il se ressouvint que cet oiseau avoit dévoré le crapaud qui avoit mangé ses deux compagnons, lesquels avoient englouti les serpens de l'envie, & la femme orgueilleuse. Andolosio frémit ; le hibou poussa trois cris & s'envola. L'Hermite s'approcha d'Andolosio : malheureux, lui dit-il, qui t'a conduit ici ? Il

y a trente ans que je suis dans ce désert, & tu es le premier mortel que j'y vois. O mon pere, s'écrie Andolosio, plut à Dieu que je n'y fusse jamais venu ! je meurs de faim. L'Hermite le mena dans sa grotte ; il y avoit trente ans qu'il ne connoissoit plus l'usage du pain ni du vin ; il lui donna quelques racines & de l'eau pure. Andolosio lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis trois jours, & lui demanda comment il pourroit se délivrer de ses deux cornes. L'Hermite lui dit qu'aucun remede, qu'aucun effort humain n'en viendrait jamais à bout, mais qu'il alloit les lui ôter : il le prit par la main, le conduisit vers un pommier, cueillit deux pommes blanches & les fit manger à Andolosio : aussitôt ses cornes disparurent. O mon pere, s'écria-t-il, que cette Isle est merveilleuse ! pourquoi le Ciel se plaît-il à opérer tant de miracles dans un désert, où personne ne peut en profiter ? L'Hermite sourit : de quels miracles, reprit-il, Dieu a-t-il besoin pour manifester sa puissance ? Ce monde, son ordre, son existence, la reproduction & la destruction continuelle des êtres, ne sont-ce pas des miracles assez frappans ? Le plus grand de tous les prodiges est l'aveuglement de l'insensé qui ne veut pas les reconnoître. Tout est hazard, tout est concours fortuit des causes secondes pour l'impie : rien n'est miracle pour l'insensible, qui voit avec indifférence les mondes rouler sur sa tête, la marche réglée & majestueuse du soleil, le spectacle toujours uniforme & toujours inconstant de la nature. D'un autre côté, la superstition qui dédaigne toutes ces merveilles, érige en prodiges les fantômes de notre imagination, & explique au gré de nos passions & de ses intérêts, les mouvemens d'une conscience qu'elle trouble. Tu regardes comme un miracle les pommes qui ont produit tes cornes, & comme un plus grand miracle encore celles qui te les ont ôtées : tu en juges par le bien & par le mal qu'elles t'ont fait : eh bien, apprends que ces pommes ne sont pas plus merveilleuses que les eaux de certaines rivières, qui donnent à ceux qui habitent sur leurs bords, ce que dans notre Europe on appelle des goëtres. L'Eternel en créant les êtres, a attaché à

chacun d'eux une propriété qui lui est particuliere, & dont la cause n'est autre chose qu'un certain arrangement dans les parties de la matiere. Mais pourquoi les unes sont-elles salutaires, & les autres nuisibles ? Homme orgueilleux & borné, crois-tu que tout a été créé pour toi : ce que tu trouves malfaisant est salutaire à mille individus que tu ne connois pas ; & ce qui fait tes délices, est un poison pour mille autres qui dévoreroient ou tes alimens ou toi-même. La vie & la mort te paroissent sans cesse aux prises sur la terre ; mais saches que pour éclore, une infinité de germes renfermés dans ton sein n'attendent que ta destruction.

Andolosio étoit étonné du discours de l'Hermite ; il commençoit à admirer ce que, jusqu'à ce moment, il avoit regardé comme des choses communes & vulgaires, & à regarder avec dédain ce qu'il avoit admiré mille fois. Je vois bien, dit-il, que je n'ai eu jusqu'aujourd'hui que de fausses notions de la nature, & je commence à croire que bien des événemens, qui ne sont qu'une suite de l'ordre que la Providence a établi, servent de prétexte à l'imposture des impies ou des ambitieux : qu'il est des vrais miracles, tels que les objets que j'ai vus la nuit dernière. L'Hermite fit un éclat de rire qui démontra tous les raisonnemens d'Andolosio. Ce que tu as vu n'est pas plus merveilleux que tes cornes, ou plutôt tu n'as rien vu, car tu dormois. Andolosio fut prêt à le démentir ; il lui rapporta les propres paroles de Fortunatus, lui parla de cet arbre, aux branches duquel ses membres étoient suspendus. L'Hermite reprit : purs effets de ton imagination qui donnoit un corps aux remords de ta conscience : là-dessus il lui expliqua la théorie des songes ; & après lui avoir fait comprendre comment notre ame agissoit sur nos sens, il ajouta que la désobéissance aux volontés de son pere étoit un des crimes qu'il se reprochoit sans doute le plus ; que sa conscience en étoit troublée, & que son imagination lui retraçoit souvent le crime & ses suites ; que quoiqu'il cherchât à étouffer par des distractions les cris de son cœur, lorsque l'objet de ces distractions avoit disparu, & que l'ame plus libre pouvoit prendre

le dessus, ses remords éclatoient dans toute leur force : il ajouta que c'étoit sur-tout pendant le sommeil, qu'ils exerçoient un empire plus despotique sur l'ame dégagée d'une partie de l'esclavage des sens : que le vrai miracle dont il devoit profiter & remercier la Providence, consistoit dans les remords & les pressentimens d'un avenir funeste qu'elle lui envoyoit.

Malgré cette explication, l'imagination d'Andolosio n'étoit pas moins frappée de ce qu'il avoit vu ou cru voir. L'Hermite profita de cette disposition pour l'exhorter à se livrer à la retraite, à abandonner ses chimeres ambitieuses ; il lui peignit le contentement d'une ame qui ayant pénétré les secrets de la nature, y reconnoît la main invisible qui l'anime, & qui parvient à entrevoir la grandeur d'un être au-dessus de tous les êtres. Andolosio, après l'avoir écouté avec plaisir, soupira & le pria de lui enseigner une route qui pût le conduire hors de ce désert. Il lui demanda en même tems de lui permettre d'emporter quelques pommes de celles qui faisoient venir des cornes, & de celles qui les faisoient disparaître. Elles ne m'appartiennent pas plus qu'à vous, lui répondit l'Hermite ; je ne puis ni vous en donner, ni vous en refuser ; prenez celles que vous jugerez à propos : tout ce que je desire, c'est que vous en fassiez un bon usage, & que vous en retiriez du profit. Andolosio en prit une demi douzaine de chaque espece, & l'Hermite lui fit présent d'un panier de jonc pour les emporter : il le prit par la main & le conduisit sur un chemin qu'il l'exhorta de ne jamais quitter.

Andolosio suivit exactement le conseil de l'Hermite ; il arriva dans un village où il demanda ce qui lui étoit nécessaire ; & après avoir fait un des meilleurs repas de sa vie, parce qu'il avoit faim, & qu'il avoit fait près de vingt lieues depuis la caverne de l'Hermite, il demanda le chemin le plus court pour arriver à Londres en peu de tems. Il apprit qu'il étoit encore en Irlande, & qu'il avoit l'Ecosse à traverser avant d'arriver en Angleterre. Andolosio fut effrayé de la longueur du chemin, non pour lui, mais parce qu'il craignoit

que ses pommes ne se gâtassent : on lui dit que s'il étoit bien pressé d'arriver, il n'avoit qu'à continuer sa route, qu'elle le meneroit à un port, d'où il partoît tous les jours des vaisseaux pour Londres, pour l'Ecosse & pour la Flandre. Andolosio paya son écot, passa son bras dans l'anse du panier, & partit. Il arriva sur le port, au moment où un paquebot faisoit route pour l'Angleterre ; il y entra. Tout le monde fut frappé de la beauté de ses pommes ; on vouloit lui en donner le prix qu'il en auroit voulu. Andolosio fut obligé de leur dire qu'elles n'étoient point à vendre, & que c'étoit un présent que le Roi d'Irlande envoyoit à celui d'Angleterre, pour en peupler son jardin.

CHAPITRE V.

*A trompeur, trompeur & demi. Bourse reconquise.
Vengeance d'Andolosio.*

EN trois jours Andolosio fut rendu à Londres par la Tamise. Pour n'être pas reconnu, il changea aisément son habit, qui étoit riche, pour un beaucoup plus simple. Il mit des cheveux empruntés sur sa tête, & se couvrit l'œil gauche d'un grand emplâtre ; il acheta une petite table qu'il plaça à côté de l'Eglise où Agripine devoit venir. Il étala ses pommes sur un linge bien blanc, & se mit à crier de toutes ses forces : POMMES DU JARDIN D'AMOUR, POMMES DE BEAUTÉ, POMMES POUR LES DAMES. Ce cri singulier fit approcher beaucoup de monde. On lui demanda pourquoi il les appelloit pommes de beauté ; & il dit qu'il suffisoit d'en manger deux pour l'acquérir, quand on n'en avoit point, & pour la conserver jusqu'à la mort, quand on l'avoit, & qu'elles ne produisoient cet effet que sur les femmes : plusieurs les marchanderent, & sur-tout les pommes qui faisoient venir les cornes, parce qu'elles avoient la plus belle apparence : il les tenoit à un si haut prix, que personne n'étoit assez riche pour en acheter.

Lorsqu'il vit approcher la Princesse , il retira adroitement les six ommes qui guérissoient , & ne laissa que les six autres : il cria plus fort que jamais , POMMES DU JARDIN D'AMOUR , POMMES DE BEAUTÉ , POMMES POUR LES DAMES. Agripine , qui vit beaucoup de monde autour du marchand , en fit demander la cause : elle lui fit défendre de vendre ces pommes à d'autres qu'à elle ; mais elle ne voulut en prendre que deux : le marchand qui vouloit s'en défaire , lui représenta que si d'autres en mangeoient , elles pourroient devenir aussi belles qu'elle , & d'un esprit aussi pénétrant ; car il l'assura qu'elles avoient encore cette propriété : qu'à la vérité deux suffisoient , mais qu'il ne pouvoit pas répondre que les quatre qu'elle laissoit , ne fussent mangées par d'autres : qu'au surplus elle ne les payeroit que lorsqu'elle auroit éprouvé l'effet des deux premières. Agripine prit donc les six pommes , en paya deux , & foula aux pieds les quatre autres ; afin que personne n'en mangeât.

Agripine crédule , comme le sont toutes les femmes sur ce qui regarde leur beauté , rentra au plus vite dans son palais , & après avoir beaucoup ricané sur la laidur des femmes de la Cour , elle s'enferma & dévora ses pommes : elle leur trouva un goût délicieux ; à peine les eût-elles mangées , qu'elle sentit une pesanteur affreuse à la tête : elle s'étendit sur son lit , & lorsqu'elle voulut se relever , sa tête se sentit surchargée d'un poids singulier : elle y porta la main , & la retira aussitôt lorsqu'elle eut touché les excroissances qui l'effrayèrent. Elle approcha d'un miroir , & jeta un grand cri : son front étoit orné de deux cornes placées à quatre doigts de distance l'une de l'autre ; elles étoient un peu recourbées vers le derriere de la tête , & leur grosseur d'un pouce & demi de diametre dans leur base , alloit toujours en diminuant : elle fit les plus grands efforts & les plus inutiles pour les arracher : enfin il fallut se résoudre à appeller les deux femmes en qui elle avoit le plus de confiance. O Dieux ! s'écrièrent-elles en reculant d'horreur , par quel accident cet ornement si peu fait pour notre sexe , a-t-il été se placer sur votre front ?

Elle leur recommanda le plus grand secret; elle leur promit une récompense considérable si elles venoient à bout de l'en délivrer; elles y essayèrent en vain, & Agripine leur demanda grace; car il lui sembloit qu'on lui enlevoit le crâne. Elle prit le parti de se mettre dans son lit, & de faire dire qu'elle n'étoit visible pour personne. Cependant elle envoya une de ses femmes chez tous les Médecins de Londres pour les consulter sur sa maladie.

Andolosio, après avoir vendu ses pommes, étoit allé au plus vite changer d'habits, & en acheter un d'une espece bien différente de ceux qu'il avoit: il s'habilla en médecin; couvrit sa tête d'un énorme chapeau, & son nez d'un nez postiche; il s'affubla d'une robe longue & fourrée; & se fit annoncer comme un médecin Arabe.

Cependant la suivante de la Princesse avoit consulté tous les Médecins. Chacun vouloit voir la malade; elle leur disoit, comme elle en étoit convenue avec sa maîtresse, qu'ils ne la verroient qu'autant qu'ils promettoient de la guérir, & qu'il y alloit de leur vie, si après l'avoir vue, ils n'y réussissoient pas. Aucun ne voulut s'y engager: les uns disoient, j'ai un spécifique pour guérir les cornes qui viennent au front des maris, quand leurs femmes leur ont fait infidélité; les autres avoient des remèdes contre celles qui viennent à la tête des courtisans disgraciés, ou d'un auteur tragique qui vient d'être sifflé; mais aucun ne connoissoit la nature des cornes sur lesquelles on le consultoit.

La suivante s'en retournoit aussi triste que si elle eût eu les cornes de sa maîtresse à la tête, lorsqu'elle rencontra le Médecin Arabe. Sa figure la frappa, quoiqu'elle trouvât son nez fort extraordinaire: elle l'arrêta; il lui répondit brusquement qu'il n'avoit pas le tems de l'entendre, qu'on venoit de l'appeller pour guérir une ulcere à la gorge; qu'il avoit ordonné qu'en l'attendant on fit couper la tête au malade; que l'opération devoit être faite, & que s'il manquoit le moment, il ne pourroit ni guérir l'ulcere, ni rajuster la tête, à cause de l'hémorragie. Cette cure parut si extraordinaire à la

suivante qu'elle se jeta à ses genoux ; elle demanda la permission de l'accompagner & de lui expliquer , chemin faisant , la maladie pour laquelle elle le consultoit : il y consentit , & promit sur sa vie de guérir la malade. Elle lui demanda où elle pourroit le trouver : Andolosio lui donna son adresse. Mais ce nez , M. le Docteur , disoit elle , est bien effrayant ; vous qui faites disparaître les cornes , est-ce que vous n'auriez pas quelque remède pour raccommoder votre nez ? car il faut convenir qu'il est bien monstrueux. Le Docteur sourit , l'avertit d'être chez lui dans une heure au plus tard , & passa par une rue détournée pour l'y attendre.

Elle vint chez sa maîtresse au comble de la joie : elle lui raconta la découverte qu'elle venoit de faire ; elle n'oublia point de lui dire qu'il se faisoit un badinage de rajuster une tête coupée ; qu'à la vérité ses cures étoient un peu chères , mais qu'il s'étoit engagé de guérir la Princesse sous peine de la vie. Agripine la gronda de ce qu'elle ne l'avoit pas amené avec elle ; elle s'en excusa sur la cure qu'il alloit faire , & sur l'argent qu'il demandoit d'avance , & qu'elle n'avoit pu lui donner. Agripine la renvoya avec cinq cens ducats : la suivante la prévint sur le grand nez du Docteur , ce qui inquiéta peu sa maîtresse.

Andolosio étoit flatté de ce que tout lui réussissoit au gré de ses desirs : il vit bientôt arriver la suivante , qui après lui avoir remis les-cinq cens ducats , lui recommanda d'entrer dans le palais *incognito* , parce que le pere & la mere de la malade ne savoient rien de sa maladie ; qu'il se gardât bien sur-tout d'en parler à personne. Il la renvoya , en l'assurant qu'il la suivroit de près ; qu'il falloit qu'il prît quelques drogues chez l'Apothicaire. Il y entra & acheta de la rhubarbe & quelques herbes aromatiques , revint ensuite chez lui , & plia le tout ensemble , en y mêlant une moitié de pomme de celles qui faisoient disparaître les cornes. Quand il eut fait une conserve , il alla au palais , où la femme de chambre qui s'étoit accoutumée au grand nez du Docteur , l'attendoit : elle l'introduisit chez la Princesse qui étoit dans son lit , & qui le salua d'une voix plai-

Renaud accabla le traître de caresses : il lui demanda des nouvelles de ce qui se passoit au camp. Hernier l'assura que , si Montfort tenoit encore quinze jours , le Roi seroit obligé de lever le siège , parce que l'armée affoiblie par tant de combats , manquoit de vivres & qu'on ne pouvoit plus en tirer de la France , qui se trouvoit elle-même dans la disette ; que déjà la plupart des Chevaliers s'étoient retirés , & qu'il mouroit tous les jours un grand nombre de soldats.

Renaud , qui n'avoit aucune raison de se méfier d'Hernier , l'engagea de rester avec lui. On chercha tous les moyens de le consoler & de lui faire espérer un meilleur sort ; on le logea dans la Ville , & comme il feignit d'être fort fatigué , il demanda qu'on lui permît d'aller se reposer.

Hernier attendit que tout le monde fut retiré : on avoit combattu pendant toute la journée , Soldats & Chevaliers , tout dormoit ; on n'entendoit aucun bruit. Hernier sort à petit bruit , va baisser le pont , coupe la gorge à la sentinelle , prend les clefs & ouvre la porte. Guyon de Bretagne qui étoit aux aguets , voyant la porte ouverte , fait glisser sa troupe à petit bruit ; on égorge quelques patrouilles , & l'on va se rassembler sur la place. C'en étoit fait des quatre freres & de la garnison , sans la négligence des palefreniers de Renaud ; plongés dans l'ivresse la plus profonde , ils avoient laissé les chevaux à l'abandon ; celui d'Alard , plus vif que les autres , les tourmentoient ; Bayard s'échappe , & ses hennissemens éveillent Alard & Richard ; ils se lèvent , & apperçoivent , au clair de la lune , l'éclat des armes ; ils entendent un bruit confus ; ils courent dans l'appartement d'Hernier & ne le trouvent point ; ils se doutent de la trahison. Alard revient soudain auprès de Renaud , pour l'avertir de tout ce qui se passe. Renaud étoit tout armé ; il se lève ; il ne trouve que trente Cavaliers ; il court sur la place ; il rencontre Guyon avec cent combattans qui fermoient la principale rue. Renaud appelle ses freres , ils passent au fil de l'épée cette petite troupe. Les François tenoient une partie des soldats de Renaud enfermés dans la cour du Château , où le sang ruisseloit ; lorsqu'ils entendirent que Renaud attaquoit Guyon , ils craignirent d'être sur-

pris; ils mirent le feu au Château & dans plusieurs quartiers de la Ville: Renaud & ses freres avoient à combattre contre les ennemis & contre les flammes; ils sortent de la Ville; ils apperçoivent dans le fossé, une troupe qui attendoit le signal; ils s'y précipitent & ne laissent échapper personne. Ils rentrent dans le château. Un grand nombre d'ennemis avoient suivi les quatre héros, comme ils étoient entrés dans le fossé, on les avoit perdus de vue; les François les cherchoient de tous côtés: les fils d'Aymon, en rentrant dans la place, ferment la porte & levent les ponts. N'ayant plus à craindre que le Roi envoyât de nouvelles troupes, & débarrassés de celle qui étoit dehors, ils volent aux lieux où Hernier, avec trois cents combattans, mettoient tout à feu & à sang, à peine sont-ils arrivés que tout change de face: Hernier & les siens cherchent à s'échapper; ils veulent gagner le pont, ils le trouvent levé & la porte fermée. Les fils d'Aymon, qui avoient rassemblé leurs troupes, passent les trois cents combattans au fil de l'épée; il les font jeter par-dessus les remparts dans les fossés: il ne réservent qu'Hernier & douze des siens.

CHAPITRE V.

Danger de Renaud & de ses freres. Hernier leur propose de leur livrer le trésor de Charlemagne. Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre Paladins. Regrets de Renaud à l'aspect de Montfort embrasé. Charlemagne les poursuit avec son armée. Renaud se retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ses enfans.

LE Château & la Ville de Montfort étoient toujours la proie des flammes; elles avoient consommé toutes les vivres; la garnison avoit été égorgée. Il ne restoit plus aux fils d'Aymon que cinq cents hommes. Il étoit très-aisé à Charlemagne de prendre d'assaut ou d'affamer cette malheureuse Ville. Renaud sentit tout le danger de cette

lui écrirai que si elle veut que je la délivre de ses cornes , elle vienne & m'apporte mon chapeau , en m'assurant un état pour le reste de mes jours.

Dans le tems qu'il formoit ces projets , la femme de chambre vint savoir si le remede opéroit : sa maîtresse dormoit encore : malgré son grand nez , le Docteur ne lui étoit point indifférent ; il se mit à jouer avec elle. En répondant à ses agaceries , elle fit tomber le bonnet de la tête du Médecin : comme il se baissoit pour le relever , il apperçut son chapeau enchanté sous le lit de la Princesse , & personne ne paroissoit y faire aucune attention. Andolosio se douta que sa vertu étoit inconnue à tout le monde & à Agripine , qui l'eût conservé plus précieusement. Il pria aussi-tôt la suivante de lui aller chercher dans la chambre voisine une boîte dans laquelle il supposa qu'il avoit laissé quelque drogue dont il avoit besoin : il profita de son absence , prit le chapeau , & le cacha sous sa robe. Agripine s'éveilla , & ses cornes se trouverent diminuées des trois quarts ; elles n'avoient plus que cinq pouces de haut sur environ un pouce & quelques lignes de circonférence à leur base. Vous voilà , Madame , dit le Docteur , aux trois quarts de votre guérison ; ce qui reste à faire est le plus difficile ; il faut extirper les racines de la tête. Il y a deux moyens , l'un de faire une profonde incision de chaque côté du front , autour de chaque corne , & de brûler avec le fer chaud , l'origine de la racine qui est adhérente à la dure-mere. Je ne dois pas vous cacher que cette opération est sujette à bien des inconvéniens ; le moindre est de vous faire mourir subitement , mais c'est peu de chose auprès des autres. Et quels peuvent-ils donc être , s'écria la Princesse effrayée ? C'est , reprit-il , de vous faire devenir folle , ou de vous rendre aveugle , sourde & muette pour le reste de vos jours : je compte pour rien les cicatrices dont votre front sera entièrement sillonné , sans que mon art puisse prévenir ce malheur. N'en parlons plus Docteur , dit Agripine. Il me semble que vous m'avez parlé d'un second moyen : quel est-il ? Celui-ci , répondit-il , n'a qu'un seul inconvénient ; c'est qu'il est fort cher , parce qu'il faut que j'aillè

j'aïlle moi-même, ou du moins que j'envoie quelqu'un de la plus grande confiance, cueillir sur des bords fort éloignés, des plantes qu'on chercheroit inutilement dans ce pays-ci; or cela ne peut se faire qu'à très-grands frais. Je ne puis l'entreprendre si je ne fais pas quelle est la récompense que vous me donnerez. N'en foyez point embarrassé, répondit Agripine, restez auprès de moi; envoyez qui vous voudrez, pourvu qu'il soit diligent, & n'épargnez rien. Ce seroit au mieux, répondit Andolosio, si j'avois de quoi faire les avances. La Princesse étoit avare; mais elle étoit si contente du savoir du Docteur, & avoit une si grande envie d'être guérie, qu'elle se leva, & alla à sa cassette; elle l'ouvrit, étala ses bijoux, & en retira la bourse enchantée qu'elle attachait à sa ceinture: elle y fouilla & compta trois cens piéces d'or. Alors le Docteur feignant de tirer sa bourse pour y mettre cette somme, prit son chapeau, le mit sur sa tête, saisit Agripine & désira d'être dans un désert avec elle. Aussi-tôt ils y furent transportés.

La suivante qui les avoit vus ainsi disparoître courut à la Reine, & lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis que les cornes étoient venues à Agripine, jusqu'au moment de son enlèvement. La Reine en fut très-affligée; elle espéra que puisqu'elle étoit déjà revenue une fois, elle reviendroit encore. Lorsqu'il se fut écoulé environ un mois, elle commença à désespérer; elle alla trouver le Roi à qui elle avoit caché la cause de l'absence de sa fille; elle lui dit que c'étoit son Médecin qui l'avoit enlevée: il comprit que c'étoit Andolosio. Vous l'avez indignement trompé, dit-il à la Reine, & il s'est servi de son déguisement pour se venger, & pour rattraper la bourse que vous lui avez volée. Le trône d'Angleterre ne m'appartient pas plus que la bourse n'appartenoit à Andolosio. Qu'aurez-vous dit de lui, s'il fût venu à main armée me le disputer & me le ravir? Cependant il auroit commis un moindre crime que celui dont nous sommes coupables à son égard? Car j'aurois pu défendre ma couronne; au lieu que vous l'avez lâchement surpris, en vous servant

d'une passion que vous avez fait naître, & que vous avez favorisée. Il est moins permis aux Rois d'être injustes, parce qu'ils le sont impunément, qu'aux autres hommes, parce que leurs injustices sont punies par la rigueur des loix. Quoique je sois fâché d'avoir perdu ma fille, je n'en puis savoir mauvais gré à Andolosio. La Reine affligée se jeta aux genoux de son mari pour l'engager d'envoyer des émissaires de tous côtés afin de retrouver sa fille. Je m'en garderai bien, répondit le Roi; car tout l'univers nous diroit : pourquoi ne l'avez-vous pas mieux gardée? Un Souverain qui s'expose à ce reproche, doit autant qu'il le peut cacher sa honte : comment gardera-t-il ses sujets, diroit-on, puisqu'il laisse enlever sa fille de son propre palais? Publiions plutôt que pour des raisons à nous connues, nous l'avons fait enfermer dans un fort, jusqu'à nouvel ordre; si elle ne se retrouve pas, on l'oubliera; si elle revient, nous publierons que je me suis à la fin laissé fléchir. J'aime mieux passer pour un pere trop sévère, que pour un Roi négligent. Ce fut tout ce que la Reine put obtenir de son époux qui connoissoit le mérite d'Andolosio, & les défauts de son orgueilleuse fille.

Lorsqu'Andolosio se trouva seul dans le désert avec Agripine, il jeta sa robe & quitta son énorme nez; il se fit reconnoître, ses yeux étinceloient de fureur, sa bouche étoit écumante. Agripine effrayée resta comme immobile : son effroi augmenta bien davantage lorsqu'elle vit Andolosio furieux s'avancer, un couteau à la main; elle se mit à genoux pour lui demander la vie. Ne craignez rien, scélérate, lui dit-il, je vous méprise trop pour vous donner la mort; & aussi-tôt il lui coupa la ceinture, reprit la bourse & la r'attacha sous son habit. A présent, ajouta-t-il, ne suis-je pas autorisé à me venger de votre odieuse conduite à mon égard? Fille lâche & perfide, vous avez ajouté la dureté la plus barbare à la bassesse la plus honteuse. Vous ne vous êtes pas contentée de m'inspirer & de flatter une passion aveugle, en affectant d'en ressentir une véritable pour me réduire à une pauvreté humiliante, vous m'avez encore refusé jusqu'au moindre secours. O Agripine!

comment se peut-il que vous ayez été capable d'un tel excès d'inhumanité pour un homme qui vous avoit tout sacrifié , qui vous eût donné sa vie si vous l'eussiez demandée ? Vous m'avez livré au plus cruel désespoir ; le Roi & la Reine ont cru que ma raison étoit égarée , & vous en riez avec eux comme d'une folie véritable ! Quelle récompense pour tant d'actes de générosité , tant de lances que j'ai rompues pour vous ! Vous m'avez vu d'un œil sec , donner congé à mes domestiques qui fondoient en larmes ; je partis tout seul pour m'en retourner auprès de mon frere ; vous saviez que j'étois sans argent , que pour me soulager , vous n'aviez qu'à puiser dans ma bourse , sans craindre que les libéralités les plus abondantes pussent vous gêner , & vous m'avez abandonné à la plus cruelle indigence. Barbare ! ne méritez-vous pas que je vous traite avec la même dureté ? O Andolosio ! s'écria-t-elle , ma vie est entre vos mains , je sens toute l'infamie de mon ingratitude ; mais considérez que si l'homme peut tomber dans de semblables excès , une femme a cent fois plus de faiblesse. Vous êtes le plus généreux des hommes , & c'est en cela que mon crime est encore plus grand. Ah ! quel que soit le mal que je vous ai fait , plus il est grand , & plus il y aura de générosité à me le pardonner. Non , reprit Andolosio , je ne puis me vaincre à ce point ; la honte dont vous m'avez couvert excite ma fureur , il y auroit de la lâcheté à ne point me venger. Contre qui , s'écria la Princesse tremblante , contre une femme seule au milieu d'un désert , s'avouant coupable & vous demandant grace. Pensez-vous effacer votre honte par une action honteuse , qui terniroit la vie la plus éclatante ? Si je vous voulois encore du mal , j'essayerois de vous exciter à m'ôter la vie , afin que la postérité dit : « cet Andolosio qu'on nous vante comme un des plus » braves Chevaliers , fut un infâme assassin qui teignit la » terre du sang d'une infortunée qui imploroit sa clémence. » Andolosio fut frappé de ces dernières paroles comme d'un coup de foudre ; sa colère s'apaisa ; il se contenta pour toute vengeance de laisser le peu de cornes qui lui restoient à la tête , afin qu'elle n'oubliât

jamais son ingratitude ; elle avoit été si troublée jusqu'à ce moment , qu'elle n'avoit plus pensé à sa maladie. Lorsqu'Andolosio l'eut assurée qu'il ne lui feroit aucun tort & qu'elle eut repris ses sens , elle s'écria : ciel délivre-moi de mes cornes , & ramene-moi dans le palais de mon pere ! Andolosio ne perdit pas un mot de cette exclamation ; il vit que le chapeau étoit auprès d'elle , il y courut au plus vite & le cacha bien soigneusement. Agripine remarqua ce mouvement , & se ressouvint que lorsqu'elle avoit été transportée dans la maison de son pere , elle avoit le chapeau sur la tête : elle en devina la vertu ; il n'étoit plus tems : elle étoit au désespoir d'avoir eu en sa puissance ces deux trésors , & de les avoir si mal gardés. Elle dissimula son dépit ; mais elle se jeta aux genoux d'Andolosio , en le suppliant de lui ôter entièrement ses cornes , & de la remettre dans le palais de son pere. Je consens , lui dit-il , de vous remettre à portée de rentrer dans le palais , pourvu que je n'y entre pas : quant aux cornes , il faut que vous les gardiez jusqu'à la mort ; c'est moins pour me venger , que pour vous corriger de cet excès d'orgueil qui vous rend insupportable aux femmes de la Cour : il est bien juste qu'elles aient ce petit avantage sur vous. Vous étiez Princesse , & passablement belle ; vous vous étiez arrogé le droit de les regarder toutes comme des monstres ; vous n'épargniez pas plus leur conduite que leur beauté ; & si quelqu'un s'avisait de ne pas vous trouver la plus belle , la plus aimable , la plus spirituelle des femmes , vous profitiez de la faiblesse de votre pere pour vous , & vous le faisiez envoyer en exil. Quant à leurs mœurs , vous ne manquiez jamais d'appeller la calomnie au secours de la médisance ; il faut que chacun ait son tour ; les épigrammes pleuvront contre vous ; nous verrons comme vous les prendrez : en attendant voici une histoire qui vous consolera. Midas étoit un bien plus grand Seigneur que vous ; il s'avisa de faire l'insolent avec Apollon , qui lui fit présent d'une belle paire d'oreilles. Il fit l'impossible pour les cacher : précaution inutile ! L'élévation des Princes ne sert qu'à rendre plus éclatans leurs ver-

rus & leurs vices. Le barbier de Midas découvrit son secret : il falloit bien que Midas eût un barbier. Il lui défendit sous peine de la vie de parler des oreilles du Roi. La vertu la plus ordinaire des barbiers n'est pas le secret ; celui-ci sur-tout n'en avoit jamais pu garder aucun ; il craignoit pour sa vie. Pour se mettre à couvert du ressentiment du Roi , & pour satisfaire en même-tems à son penchant , il fit un trou dans la terre ; tous les matins il y alloit enterrer sa découverte ; bien sûr de n'être entendu de personne , il y répétoit mille fois le Roi Midas a des oreilles d'âne. Le terrein étoit aquatique ; il y crut des roseaux , & leur sifflement publia mieux que n'auroient pu faire tous les barbiers du monde , que le Roi avoit des oreilles d'âne.

Ce conte n'amusoit pas la Princeesse ; elle eût préféré les oreilles de Midas ; sa-faiseuse eût imagé quelque mode nouvelle qui les eût cachées. Mais comment paroître à la Cour avec des cornes au front ? L'idée seule lui en eût fait venir , si elle n'en avoit pas eu. Elle se mit à pleurer : quoi ! passer ma jeunesse avec ce panache horrible ? Par grace , Andolosio , arrachez-moi mes cornes ou la vie. Ni l'un ni l'autre , dit-il un peu ému ; mais décidez-vous vite ; voulez-vous retourner au palais de votre pere ? Non , dit-elle , non , je n'aurois jamais la force d'y paroître. Qui ! moi , je deviendrois le jouet de mes sujettes ! Que le diadème , diroient-elles , siera bien sur ce front majestueux ! Quel sera le Prince assez hardi qui voudra épouser cette nouvelle Amalthée , & devenir le rival des boucs des trois royaumes. O Andolosio , que votre vengeance est cruelle ! Il lui représenta que son pere & sa mere seroient intéressés à lui garder le secret ; qu'elle ne fortiroit que rarement & la tête bien enveloppée. Tous ces moyens paroissent à Agripine aussi tristes qu'impraticables ; enfin elle prit le parti du couvent ; elle pria Andolosio de la conduire dans la retraite la plus obscure. Il lui demanda plusieurs fois si c'étoit son intention ; & lorsqu'il s'en fut bien assuré , il la prit dans ses bras , & se transporta à l'extrémité de l'Irlande dans une plaine immense & déserte , au milieu de laquelle étoit un chapitre très-riche & très-

pu faire prisonniers ses quatre enfans , pour les lui remettre , faisant peu de cas du grand nombre d'hommes qu'il lui en avoit coûté , s'il eût pu réussir.

Charlemagne , dont l'ame étoit grande & généreuse , & qui ne pouvoit refuser son estime au courage de Renaud & de ses freres , jeta un œil d'indignation sur Aymon. « Depuis quand , lui dit-il , l'aigle devore-t-il » ses petits ? C'est vainement , Aymon , que vous voudriez persuader à un Roi , qui est pere comme vous , » que vous avez fait à vos enfans tous les maux que vous » dites : ce que je puis faire de mieux , en votre faveur , » est de croire que vous me trompez ; car , quelque » odieux que soit le mensonge , il l'est encore moins » que l'aveu parricide que vous me faites ».

Aymon fut ému de honte & de colere : « Des reproches & des injures , répondit-il , sont donc la récompense des services que l'on rend aux Rois ? Je les mérite sans doute , puisque mon zele pour un ingrat » m'a fait étouffer les cris de la nature ; mais on a » toujours tort avec les Princes , quand tout ne réussit point » au gré de leurs vœux. Si j'avois resté neutre entre mes » enfans & vous , vous m'auriez cru leur complice ; » vous me combleriez de faveurs , si je les amenois à » vos pieds. Quoi qu'il en soit , il n'en est pas moins vrai » que j'ai sacrifié tous mes vassaux , que j'ai fait périr » leurs troupes , & que je les ai réduits à la dernière » extrémité ; si quelque flateur de votre Cour veut soutenir le contraire , je lui prouverai qu'il a menti ».

A ces mots , Aymon furieux , sortit du Palais du Roi , & sans prendre congé , remonte à cheval , & revient auprès de la Duchesse ; elle étoit venue au devant de lui ; après avoir embrassé son époux , son premier soin fut de lui demander des nouvelles de leurs enfans. Aymon lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de Berthelot , jusqu'à l'accueil que Charlemagne venoit de lui faire.

« Juste récompense de votre cruauté , lui dit-elle ! » Eh ! quoi barbare , n'étoit-ce pas assez d'avoir promis » au Roi de ne prendre aucun parti ni pour ni contre » vos enfans ? c'étoit le plus grand sacrifice qu'il put » exiger d'un pere. Parmi les menstres des forêts , en

„ est-il quelqu'un qui , voyant ses petits en danger ,
 „ ne fasse tout ce qu'il peut pour les secourir ? & vous ,
 „ sans aucune nécessité , par une vile adulation , vous les
 „ persécutez , vous faites tous vos efforts pour les livrer
 „ à un ennemi qui a juré leur perte ! Lorsque vous avez
 „ tourné vos armes contr'eux , que vous les avez forcé à
 „ se défendre , que le brave Renaud s'est contenté de
 „ détourner le fer de votre lance , moins pour éviter la
 „ mort que pour vous épargner un parricide , vos entrailles
 „ ne se sont point émues ? O mes enfans ! que ne puis-je
 „ dans ce moment vous aider à supporter les maux où
 „ votre pere vous a plongés ! ... Aymon l'interrompt :
 „ Ah ! chere épouse , n'ajoutez point aux remords qui
 „ me déchirent ! Vous l'avouerez-je ? c'est malgré moi
 „ que j'ai combattu contre mes fils ; je croyois qu'il
 „ falloit tout sacrifier à son maître. ... Oui , reprit la
 „ Duchesse , tout , excepté la nature ; elle a ses droits
 „ sur l'esclave le plus abject & le plus soumis ».

Aymon , l'ame flétrie par tant de reproches , alloit
 tomber aux pieds de son épouse ; elle le retint dans ses
 bras , & y retrouva les sentimens qu'il avoit si long-
 temps combattus.

CHAPITRE VI.

*Extrême misere des fils d'Aymon. Ils ont recours à
 leur mere. Entrevue touchante. Colere feinte & poli-
 tique d'Aymon. Ils sortent du Château avec cent
 hommes d'armes , & comblés de présens & de bien-
 faits de leur mere. Aymon les attaque & leur donne
 trois cens hommes d'armes. Maugis est à leur tête.
 Renfort de trois cents hommes. Offre de services au
 Roi de Gascogne.*

LES malheureux fils d'Aymon , après avoir perdu leurs
 soldats & leur trésor , erroient dans les forêts d'Ardenne , dis-
 putant aux bêtes féroces leur nourriture , vivant de la chasse ,
 & n'ayant d'autre asyle , pour se garantir du froid ,

regle. La pension est de soixante ducats par année. Andolosio en donna deux cens, & en remit trois fois autant à Agripine en cas de besoin, & pour ses menus plaisirs. Elle avoit quelque répugnance à recevoir cette somme : l'espérance qu'elle avoit qu'enfin Andolosio se laisseroit fléchir & la guériroit entièrement, l'empêcha de marquer trop de délicatesse. Elle lui demanda en grace de ne pas l'abandonner, & de venir la voir quelquefois ; il le lui promit, & lui recommanda d'être toujours sage, honnête, douce & sur-tout modeste ; elle ne put s'empêcher de fondre en larmes en le voyant partir. Vertueux Chevalier, lui dit-elle, songez que je ne puis ni voir le monde ni servir Dieu tant que j'aurai ces fatales cornes ; amenez-moi le Médecin, je vous en conjure, le plus promptement que vous pourrez. Andolosio sentit son ancienne tendresse pour Agripine se réveiller ; les larmes lui vinrent aux yeux ; il savoit trop ce que lui avoit coûté sa passion : il salua l'Abbesse & partit.

On conduisit Agripine dans sa chambre ; on choisit pour la servir deux filles de son âge & d'un caractère doux. En vain fit-elle dire qu'elle avoit besoin de repos pour éviter de voir la Communauté ; il fallut qu'elle cédât à la curiosité des Religieuses & des Pensionnaires. L'Abbesse lui conseilla de se laisser voir ; elle la plaça dans le jour le plus favorable pour elle ; on ne les laissa entrer que deux à deux, afin qu'elles eussent moins de remède à rester. Agripine les reçut chacune en particulier, avec tant de bonté ; elle leur parla de ses cornes d'une manière simple & si indifférente, en les leur faisant toucher, que dès la première visite, elles y étoient faites ; le lendemain elle se fit conduire par une de ses filles chez toutes ses compagnes, qui devinrent en peu de jours ses amies.



CHAPITRE VI.

A quelque chose malheur est bon. Ecole des Grands. Histoire de l'Hermite. Remede contre les cornes.

QU'APRÈS les chagrins & les allarmes qu'Andolosio venoit d'essuyer, il trouva doux d'être encore le maître de n'avoir qu'à désirer pour jouir de tous les plaisirs ! A peine fut-il sorti du couvent, qu'il désira d'être transporté hors de l'Angleterre : il parcourut différens pays & s'arrêta quelques jours à Bruges. Ce fut-là que commençant à respirer, & à oublier ses peines & ses travaux, il tira de sa bourse des sommes considérables, qu'il employa à acheter le plus magnifique équipage ; il prit un domestique nombreux, étala le faste le plus imposant, donna des tournois & des fêtes galantes. Il fit connoissance avec plusieurs Chevaliers, & leur proposa de voyager avec lui en Allemagne, & de parcourir tous les pays dépendans de l'Empire. Il leur arriva bien des aventures dont on conserve encore la mémoire dans le pays. Il ramena ses compagnons de voyage en Flandres, où ils le quitterent à regret ; ils auroient désiré de le suivre toute leur vie. Andolosio, après avoir traversé Venise, Florence & Gênes, reprit le chemin de Famagouste. En passant dans ces villes, il fit venir les Marchands dont il avoit enlevé les bijoux, lorsque pour ravoir sa bourse il s'étoit déguisé en marchand jouailler ; il apprit que cet enlèvement leur avoit porté un préjudice considérable : il leur paya non-seulement leurs pierreries le double de ce qu'elles valoient, mais il les indemnisa de tout ce qu'ils avoient perdu, en discontinuant leur commerce.

Enfin, Andolosio arriva à Famagouste ; son frere qui ne l'attendoit pas, l'accabla de caresses. Ampedo, qui depuis long-tems n'avoit pas reçu de ses nouvelles, craignoit qu'il ne lui fut arrivé quelque malheur. Pourquoi, lui disoit-il tendrement, ayant le chapeau &

pouvant me rassurer d'un moment à l'autre, me laissez-vous dans l'inquiétude ? Ah ! mon frere, dit Andolosio, c'étoit pour vous en épargner de plus grandes. Alors il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & par quelle perfidie il avoit perdu la bourse & le chapeau, & de quelle adresse il s'étoit servi pour ravoir l'un & l'autre. C'en est fait, ajouta-t-il, je renonce à ces funestes présens : sans vous je n'aurois jamais tenté de les racheter par tant de peines ; vous n'en avez point encore joui, il est juste que je vous les rende ; il les remit à Ampedo, qui refusa la bourse comme la source de tous les malheurs qui étoient arrivés à son pere & à Andolosio qui pensoit bien différemment ; car après avoir fait encore quelques instances, il fut bien aise du refus d'Ampedo. Il lui laissa le chapeau, & lui fit présent de plusieurs coffres remplis d'or. Ampedo les reçut comme une marque de l'amitié de son frere, sans y attacher d'autre prix. Il pensoit que les richesses contribuoient peu au bonheur de l'homme raisonnable, & que le plus souvent elles rendoient malheureux ceux qui les possédoient.

Pendant qu'Andolosio se plaisoit à répandre l'or à pleines mains, à donner & à recevoir des fêtes, son frere, plus sage, profita du chapeau pour se transporter dans tous les lieux qui pouvoient lui offrir quelque phénomène de la nature : du sommet du Caucase, il descendoit dans les mines de la Dalécarlie ; il franchit les mers, ne laissa aucun rocher, aucun abyme des Alpes & des Pyrenées à parcourir. Il eût voulu pénétrer dans les cavernes du Vésuve. Après avoir vu par lui-même tout ce que la nature offre de merveilleux, il voulut vérifier les faits les plus importans de l'histoire, par les monumens qui nous restent de l'antiquité. Que de mensonges, que de fausses traditions il découvrit ! Il vit en gémissant combien les beaux Arts avoient dégénéré ! il en jugea par les ruines d'Athenes, de Rome, de Persepolis, de Palmire & de tant d'autres villes dont il contempla les restes majestueux, quoique la plupart soient ensevelis sous l'herbe. Par-tout il s'aperçut que l'esprit & l'orgueil avoient fait

plus de mal au bon goût que l'ignorance & la barbarie; car il pensoit qu'il valoit mieux laisser anéantir, les arts, que de les faire servir à défigurer la nature. Il remarquoit qu'ils avoient eu par-tout & dans tous les siècles la même progression & la même décadence; que les siècles d'ignorance avoient précédé les siècles du génie, que ceux-ci avoient été suivis par les siècles de l'esprit, & enfin par celui des Philosophes : ce n'est pas que la Philosophie n'étincelle dans les beaux ouvrages d'Homere, de Virgile, d'Horace; mais on voulut la dépouiller de tout ornement; on se déchaîna contre la poésie & l'éloquence : la Philosophie perdit presque tout son prix dès qu'on la vit toute nue : la Sculpture, la Peinture, la Musique éprouverent les mêmes disgrâces; l'esprit voulut ajouter à la nature & il la gâta. Ampedo vit que la corruption des mœurs avoit entraîné la décadence des arts. Il parcourut tous les peuples & tous les climats : il vit les pays des plus grands Héros & des hommes les plus célèbres, peuplés d'hommes lâches & vils, chérissant leur ignorance & leurs préjugés. Il déplora l'instabilité des choses humaines. Tel étoit le parti qu'Ampedo tiroit de son chapeau.

Son frere alla à la Cour de Chypre; le Roi le reçut avec bonté, & lui fit raconter ses aventures; il cacha toutes celles où le chapeau avoit eu la meilleure part; il auroit été fâché que quelqu'un en eût pu deviner la vertu. Lorsqu'il en vint à l'histoire d'Agripine, il eut soin de ne pas prononcer son nom, en quoi le hasard le servit mieux que la prudence; car le Roi de Chypre vouloit marier son fils à cette Princesse; il en demanda des nouvelles à Andolosio : il avoit oui dire qu'elle avoit quitté la maison paternelle; il voulut en savoir la cause, parce que le Roi faisoit plus de cas de la vertu de l'épouse qu'il vouloit donner à son fils, que de la royauté que la Princesse devoit porter à son mari. Andolosio rassura le Roi sur cette fuite; elle n'a été causée, lui dit-il, ni par aucun enlèvement, ni par aucune passion qui puisse porter la moindre atteinte à l'honneur de cette Princesse : comme je l'ai vue & que j'étois étranger, elle m'a confié ses peines secretes.

La Reine sa mere vouloit la marier à un Prince qu'Agripine détestoit ; elle étoit tous les jours exposée aux plus mauvais traitemens ; on la forçoit à le recevoir ; on étoit sur le point de le lui faire épouser. J'avois cru d'abord qu'elle ne le refusoit que par caprice , ou peut-être parce qu'elle avoit dans le cœur quelque autre inclination ; la Princesse voulant que j'en jugeasse par moi-même , me donna une commission pour lui : je le vis ; jamais la nature n'a produit rien d'aussi affreux : il est des bossus , mais , Sire , vous n'en avez jamais vu de semblables ; sa bosse qui , pardevant est de niveau avec son nez , lui sert d'oreiller par derrière ; de sorte que sa tête paroît enfoncée dans un croissant ; cet être singulier est soutenu par deux colonnes tout-à-fait torses , portées sur des bases qui se croisent en marchant. Son caractère est encore plus hideux que sa figure , & quoi que sans esprit il est le plus méchant des hommes : voilà le monstre à qui l'on vouloit donner Agripine : il est neveu du Roi & allié de la Reine , & c'est afin de perpétuer le trône dans la famille , qu'on vouloit faire ce mariage.

Andolosio n'en imposoit point au Roi , il étoit vrai qu'on avoit projeté ce mariage , & que la Princesse avoit dit qu'elle n'y consentiroit jamais ; mais les mauvais traitemens de la Reine étoient supposés. Andolosio qui avoit tout lieu d'espérer qu'Agripine changeroit au couvent , & qu'elle deviendrait une Princesse bonne & vertueuse , digne de porter la couronne & de rendre ses sujets heureux , ne vouloit lui donner aucun tort. « Vous jugerez , Sire , continua-t-il , de la méchanceté de ce Prince , par les moyens qu'il a pris pour forcer la Princesse à lui donner la main. Ne pouvant réussir par ses calomnies à la diffamer auprès des Princes qui pourroient la demander , il a cherché à les en dégoûter. Je ne fais par quel secret diabolique il a enchanté deux pommes qu'il a fait acheter à la Princesse , comme par hasard ; à peine les a-t-elle eu mangées que deux cornes plus grandes que celles de la plus forte chevre lui ont poussé sur le front. »

A ces mots le Roi de Chypre fit un signe d'indigna-

tion, & dit qu'il ne consentiroit jamais que son fils épousât une Princesse qui auroit une telle infirmité. « Elle ne l'a presque plus, reprit Andolosio. Un habile Médecin s'est chargé de la guérir, & en trois jours il avoit fait disparoître les trois quarts des cornes, lorsque ce Médecin séduit sans doute par le méchant Prince a disparu. Ses cornes étoient & sont encore un secret pour toute la Cour, excepté pour moi : Agripine a gardé le lit depuis qu'elle s'aperçut de son incommodité jusqu'au jour qu'elle partit pour son couvent. Ce fut moi qui l'y conduisis, il y a environ un an; car quoique ses cornes soient bien diminuées, elle n'a cependant pas voulu les montrer à la Cour de son pere, & je puis vous assurer, Sire, qu'elle est adorée dans le couvent où elle est. « Ses cornes restent toujours, reprit le Roi, & ce mal-là me paroît si bizarre, que je n'imagine point qu'aucun Médecin veuille en tenter la guérison; je ne hasarderai pas de la demander pour mon fils, c'est un point décidé. Mais Sire, continua Andolosio, si je vous répons sur ma vie que la Princesse sera guérie pour toujours, & que vous n'en ferez la demande que lorsque vos Ambassadeurs vous en auront bien assuré! Oh! je le desire, dit le Roi, mais je ne l'espere pas. Eh bien! Sire, j'ai retrouvé le Médecin, je lui ai donné une somme considérable, & il m'a promis de guérir radicalement Agripine, à condition que je le mènerois dans quelque Royaume étranger, pour le soustraire à la fureur du Prince bossu: Il est à Londres, j'ai son adresse, & je vais lui dépêcher un exprès, avec la moitié de la somme que je lui ai promise, étant convenu avec lui que je ne lui donnerois le reste qu'après la guérison. Le Roi consentit à tout; Andolosio prétexta pour le lendemain une affaire pressante, & fut trouver son frere à qui il demanda le chapeau pour un jour seulement: Ampedo le lui prêta avec plaisir. Andolosio le mit sur sa tête, & se rendit à la porte du couvent. Il fit venir l'Abbesse, & comme il y avoit un an révolu qu'Agripine étoit entrée, il prit pour prétexte qu'il venoit payer sa pension. Il demanda si l'on étoit content d'elle dans la Communauté; l'Abbesse fit les plus grands

éloges de la bonté & de la douceur de son caractère ; il n'y avoit ni Religieuse ni Pensionnaire qui ne recherchât son amitié , & il n'y en avoit aucune qui ne crût avoir la préférence ; son esprit déjà fort cultivé s'étoit orné par la lecture qu'elle aimoit beaucoup ; la tristesse l'avoit un peu gagnée dans le commencement , ses compagnes , ajouta l'Abbesse , ont mis tant d'étude à l'amuser , qu'elle s'est livrée à l'enjouement le plus aimable ; un jour en jouant , elle a voulu savoir l'effet que faisoient ses cornes , elle en a fait d'artificielles , & les a posées sur la tête d'une jeune pensionnaire , qui non-seulement s'est prêtée à ce badinage , mais qui a sollicité la préférence. Le lendemain chacune en particulier est venue prier Agripine de lui faire des cornes ; toutes en ont mis , & c'est aujourd'hui la parure à la mode dans le couvent. Andolosio étoit au comble de la joie ; il demanda à voir Agripine , elle vint d'un air modeste & riant , elle témoigna beaucoup de plaisir de le revoir. Andolosio n'avoit pas entièrement oublié son ancien amour , & il se repentit presque d'avoir donné sa parole au Roi de Chypre ; mais craignant d'être encore la victime de sa passion , il la combattit & se dompta : il demanda à l'Abbesse la permission de parler en particulier à Agripine. Vous voyez , lui dit-il , que je ne vous oublie point ; ce qu'on vient de me dire de vous , me fait autant de plaisir que si vous étiez ma fille ; convenez , Agripine , qu'il est bien plus doux , plus satisfaisant pour soi-même d'être bon , juste , populaire & vertueux , que de se livrer à l'orgueil qui nous rend odieux aux autres , & souvent ridicule à nos propres yeux. Si vos cornes vous étoient enlevées , seriez-vous encore vaine , médisante , comme vous l'étiez ? pardon si je vous parle librement des défauts que vous n'avez plus. J'ignore ce que je deviendrois , dit Agripine ; car on ne peut pas répondre de soi : ces réflexions que j'ai faites m'ont convaincue qu'il n'y avoit rien à gagner d'être méchant ; j'ai examiné ma conduite passée , sur-tout celle que j'ai tenue avec vous , j'en rougis ; mais je n'ai fait que la moitié du mal ; s'il étoit permis d'accuser ses parens , vous verriez que je ne suis pas tout-à-fait

aussi coupable que je vous l'ai paru. Jene veux pourtant point m'excuser, j'ai mérité l'affreuse vengeance que vous avez tirée de moi ; je n'en ai aucun ressentiment, puisqu'elle a tourné à mon avantage : je desirerois bien cependant d'être délivrée de ces maudites cornes ; car enfin le trône de mon pere m'appartient, & comment y monter dans l'état où je suis ? Vous y monterez & vous joindrez un autre Royaume au vôtre, dit Andolosio ; je ferai dans peu de jours disparaître vos cornes ; il lui apprit qu'il lui ménageoit un mariage avec le Prince de Chypre, jeune homme dont la beauté ne pouvoit être comparée à celle d'aucun des Princes destinés à régner, & dont le caractère étoit aussi beau que la figure ; il lui répéta sa conversation avec le Roi de Chypre, & l'engagement qu'il avoit pris de la guérir, ce qu'il se promettoit d'effectuer incessamment. La Princesse auroit voulu que ç'eût été dans le moment ; il n'avoit pas ce qu'il lui falloit ; il lui recommanda le plus grand secret, & la ramena à l'Abbesse. Agripine sentoit plus que de la reconnoissance pour Andolosio ; elle ne put s'empêcher de le regarder avec un certain attendrissement ; elle concevoit moins que jamais comment elle avoit pu avoir la foiblesse de se prêter aux manœuvres de ses parens pour lui enlever la bourse ; ce souvenir l'humilioit ; enfin, elle ne put quitter Andolosio sans lui demander mille fois pardon du mal qu'elle lui avoit fait ; elle le quitta la larme à l'œil. Ah ! quel cœur, disoit-elle en elle-même. Quoi ! cet étranger qui avoit fait gagner à mon pere la victoire la plus complete, que j'ai trompé si indignement, que mes parens & moi avons vu dans la plus grande misere, sans lui donner aucun secours, après l'avoir dépouillé de sa fortune ; que mon pere eût peut-être fait périr, si son obscurité ne l'eût dérobé à notre ingratitude ; ce même homme qui pourroit, avec les moyens qu'il a, mettre des armées sur pied, détrôner un Roi dont il n'est point le sujet, & qui a violé, par la plus infâme des injustices, les droits les plus sacrés de l'hospitalité, ceint mon front d'un double diadème ! Ah, Andolosio, puisse l'époux que tu me destines, ne ressembler qu'à toi !

Cependant Andolosio étoit revenu à la Cour du Roi de Chypre ; il l'assura qu'il avoit envoyé un exprès au Médecin , & que dans peu , Agripine guérie seroit rendue à son pere : quelques jours après il instruisit son frere de tout ce qui se passoit ; il lui redemanda le chapeau pour aller chercher des pommes du désert. Ampedo eût désiré y aller lui-même ; mais Andolosio lui fit remarquer le danger auquel il s'exposeroit , si par hasard il ne trouvoit que le pommier qui fait venir des cornes. Andolosio partit & promit à son frere de lui porter de ces pommes singulieres. Il n'eût qu'à désirer & il se trouva dans le désert ; il vit plusieurs pommiers , il ne savoit quel étoit celui dont il cherchoit le fruit ; après avoir long-tems délibéré , il mangea une pomme qu'il prit au hasard ; aussi tôt son front fut ombragé de deux cornes plus belles que les premières , il courut à un autre arbre mangea encore une pomme , & deux petites cornes poussèrent aussi-tôt au-dessous des grandes : il fut effrayé de cette seconde épreuve ; il n'osoit plus en manger : il se détermina à la fin ; mais les deux premières cornes se fendirent & en formerent quatre. Andolosio commençoit à s'inquiéter , il n'osoit plus cueillir des pommes ; enfin il se ressouvint de l'hermite ; il désira d'être transporté à sa cellule. Le bon vieillard le revit avec plaisir , & en allant cueillir avec lui les pommes salutaires , Andolosio lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vu , & le motif de son arrivée : mon fils , lui dit l'hermite , vous auriez mieux fait de rester dans ce désert ; votre bourse dans peu vous sera fatale : plutôt à Dieu que vous ne l'eussiez jamais retrouvée ! Il en est tems encore , allez guérir la Princesse , & revenez avec moi. Andolosio lui répondit : mon pere , je sens que je ferois beaucoup mieux , mais je ne puis m'y résoudre : eh , que deviendrois-je dans cette solitude avec les passions que le ciel a mises dans mon sein ! Vous feriez vos efforts pour les dompter , reprit l'hermite ; j'en ai comme vous , j'en suis venu à bout ; j'ai eu des combats terribles à livrer , le plaisir de la victoire m'a bien payé de mes peines. Cette satisfaction n'est que pour vous , reprit Andolosio ;

Andolosio ; car de quel secours êtes-vous au monde ? Le ciel vous a-t-il fait pour y être inutile ? Convenez , mon pere , que si quatre hermites comme vous fussent venus dans ce désert avec autant d'épouses , depuis le tems que vous y êtes , ces lieux seroient cultivés , vos enfans s'y seroient établis ; ils auroient élevé des temples au créateur , vous leur auriez inspiré vos principes & vos vertus , & vous vous féliciteriez aujourd'hui d'être le Patriarche d'une peuplade nombreuse.

L'hermite soupira , & dit , ah ! mon fils , que venez-vous de me rappeler ? J'ai eu le bonheur d'être pere : jeune , dans l'âge des passions , je formai les plus beaux nœuds du monde. J'épousai la femme la plus belle & la plus vertueuse : le ciel bénit notre mariage ; six enfans rendirent notre union encore plus douce ; nous les élevions nous-mêmes , nous nous félicitions de les voir croître ; le Roi d'Angleterre , le pere de celui qui regne aujourd'hui , entreprit de réunir l'Irlande à ses états. Il attendit la mort de notre Roi , & pendant l'interregne , il vint , à main armée , nous sommer de recevoir ses loix : l'Irlandois est né fier ; la nation fit serment de ne se soumettre qu'au Roi qu'elle se choisiroit elle-même. Ce serment fut le signal d'une guerre funeste : les Irlandois ne se soumirent pas , ils défendirent le sang de leurs Rois & leur liberté : il est vrai que toutes les villes des frontieres d'Irlande furent passées au fil de l'épée. Un Général Anglois avoit vu ma femme , & en étoit devenu amoureux ; il projeta de l'enlever ; elle en fut avertie & me le dit : j'avois des amis , je les rassemblai ; ils me promirent tous de se joindre à moi ; cependant , pour plus de sûreté , je me proposai de la cacher chez une de ses parentes : il falloit traverser un bois , je la conduisois ; un de mes amis marchoit devant nous , un autre nous suivoit. Le premier vint nous avertir qu'on marchoit à nous ; aussi-tôt dix Cavaliers nous entourerent ; mes deux amis perdirent la vie en nous défendant ; ie fus dangereusement blessé ; j'entraînai ma femme dans ma chute ; nous nous tenions embrassés ; les barbares l'arracherent de mes bras & la conduisirent au Général ; elle lui échappa , & la crainte

lui prêtant des aîles, elle se perdit dans l'épaisseur du bois. Le ravisseur crut qu'elle reviendrait chez elle, il fit investir ma maison; un de mes parens qui passoit par hasard, me rencontra noyé dans mon sang; il me fit emporter chez lui; je croyois ma femme entre les mains du ravisseur, je voulois mourir: on me dit qu'elle lui avoit échappé, je fus plus tranquille; dans peu de jours je fus guéri de ma blessure; je revins chez moi, je trouvai les portes fermées; un secret pressentiment me rendoit immobile, j'enfonce: Dieux, quel spectacle! je trouvai le ravisseur & ma femme étendus dans leur sang, l'un à côté de l'autre, elle ayant une épée dans son sein, & la tenant dans l'attitude d'une femme qui s'est poignardée; lui avec une large blessure dans le flanc, mais dans la posture d'un homme qui avoit fait des efforts pour satisfaire sa passion; cinq de mes enfans avoient été égorgés ou écrasés contre le mur; le sixieme, qu'on avoit cru mort, respiroit encore; il m'appella d'une voix mourante: je courus à lui; c'étoit le plus âgé, il avoit huit ans: je n'avois ni la force de pleurer, ni celle de parler, l'horreur de ce spectacle fera toujours présente à ma mémoire. Mon fils me dit que le troisieme jour que j'étois sorti avec sa mere, elle étoit rentrée fort inquiète de ce que j'étois devenu; que le lendemain un soldat étoit entré, s'étoit adressé à lui pour demander où étoit sa mere, & qu'il lui avoit répondu qu'elle étoit absente; que sans doute il l'avoit apperçue, car cet homme, ajouta-t il, en me montrant le cadavre du Général, vint le soir même: il parla long-tems avec ma mere, d'abord avec beaucoup de douceur; ma mere pleuroit & vouloit toujours le faire sortir; enfin il entra en fureur; elle pleura encore plus fort; il la renversa à terre: elle saisit son épée & menaça de se tuer, il se mit à rire, & courut à elle pour la lui arracher: ma mere, qui étoit au désespoir, & qui s'étoit relevée, l'attendit & lui porta un coup dans le côté; il ne fit qu'un cri & tomba mort: ma mere étoit fort inquiète; elle m'envoya de tous côtés pour chercher du secours, je ne trouvai personne; je vis le même soldat qui étoit venu le matin, il étoit avec cinq autres; ils me deman-

derent si j'avois vu leur Général, je leur répondis qu'il étoit venu à la maison & qu'il s'en étoit retourné; ils s'en allerent : je revins, il étoit nuit, ma mere ferma les portes, espérant toujours de vous voir arriver, ou quelqu'un de ceux chez qui j'avois été. Le lendemain, dès que le jour parut, ces mêmes soldats que j'avois vus la veille, enfoncerent la porte; nous ne nous étions point couchés : en voyant leur Général mort, ils devinrent furieux; l'un d'eux battit ma mere; nous nous mîmes à genoux pour lui demander grace, mais il prit mon frere le plus jeune & l'écrasa contre la cheminée; ma mere jetta de grands cris, un autre soldat se mit à l'embrasser; elle tomba à côté du Général, auprès duquel, par malheur, étoit son épée; elle la prit sans que le soldat s'en apperçut, & se tua; mes freres & moi nous cessâmes de pleurer, & nous nous mîmes à les frapper; mais ils tomberent sur eux & les massacrerent l'un après l'autre; quand mon tour fut venu, je me jettai sur le corps de ma mere, en disant que je voulois mourir avec elle : ils m'en arracherent, & me jetterent par la fenêtré : je restai long-tems évanoui : quand je fus revenu de mon évanouissement, j'entendis ces soldats qui remonterent à cheval, & qui passerent auprès de moi. Lorsque je compris qu'ils étoient bien loin, je me traînai ici; car je ne pus jamais me soutenir. J'allai vers ma mere; tout secours étoit inutile, tous mes freres étoient morts; quatre jours se sont passés depuis ce massacre; je n'ai ressenti mon mal que le second, je souffre des douleurs mortelles aux jambes & à la tête. Le pauvre enfant ! ses deux jambes étoient cassées, & il avoit une plaie énorme à la tête. Chaque mot, chaque circonstance de l'horrible récit qu'il me faisoit, avec une ingénuité qui le rendoit plus affreux encore, me déchiroient le cœur; j'étois résolu de mourir, j'allois de cadavre en cadavre, arrosant l'un de l'armes, couvrant l'autre de mes baisers, maudissant l'infâme auteur de tant de maux, & revenant toujours auprès de ma malheureuse épouse. Deux de nos parens arriverent; je ne les appercevois point; mon fils en les voyant fit un cri, croyant sans doute que c'étoient

encore ses bourreaux ; ils vinrent à moi : je leur répétai ce que mon fils venoit de me dire. L'un m'arracha de ce lieu d'horreur , & m'entraîna dans une chambre voisine ; l'autre alla chercher du secours ; il envoya un Chirurgien à mon fils ; le Chirurgien désespéra de son état ; la plaie de sa tête étoit mortelle. Les soldats avoient tout enlevé , on le transporta dans une maison voisine ; les soins qu'on prit de lui ne firent que hâter sa mort , qui arriva le cinquieme jour. Que j'ai souvent regretté de ne m'être point trouvé chez moi lors de cet horrible attentat ! du moins , si je n'avois pu défendre ma femme & mes enfans , aurois-je eu le bonheur de mourir avec eux ; le ciel ne l'a pas voulu. Il me réservoir à cette épreuve. On m'arracha de ma maison , & l'on fit enterrer toute ma malheureuse famille à mon insçu. Le corps du Général fut envoyé en Angleterre , avec le récit circonstancié de tout ce qui s'étoit passé. Le Roi en fut informé , il flétrit la mémoire du Général , fit chercher les six soldats , & ordonna qu'on les fit périr sur un échafaud : pour moi déplorant mon malheur , je résolus de quitter pour toujours le commerce des hommes , que je regarde comme l'espece la plus cruelle & la plus dangereuse de tous les animaux ; je vins dans ce désert où je conserve le souvenir des vertus de mon épouse , & où j'invoque mes enfans.

Pendant le récit de l'hermite , Andolosio avoit mangé les pommes salutaires , & sa tête étoit revenue dans son état naturel ; il partageoit l'affliction du vieillard , il comparoit ses maux avec ceux que le Roi d'Angleterre avoit fait éprouver à ce pere infortuné , & il trouvoit les siens bien légers. Je ne condamne plus votre retraite , lui dit il , il est des pertes dont on ne se console jamais ; je n'approuve cependant pas la haine que vous avez conçue pour l'espece humaine ; il est des âmes atroces sans doute , mais quel plus beau spectacle que celui d'une ame où regnent la paix & la vertu ? Vos généreux amis qui sont morts pour votre défense , votre épouse qui a préféré la mort à la honte , ce pauvre enfant se traînant sur ses mains vers le cadavre de sa mere & l'embrassant , ne sont-ils pas des objets capables de vous

réconcilier avec le genre humain ? L'hermite en convint , & lui avoua que toute sa haine s'étoit tournée contre le vice , & qu'il avoit toujours prié le ciel de toucher le cœur des meurtriers de son épouse. Andolosio promit à l'hermite de le venir voir encore : je le desire , reprit l'hermite , je ne l'espere pas ; je ne fais quel pressentiment me fait vous quitter à regret. Andolosio parut étonné ; il prit congé du vieillard , & partit avec un panier de pommes , comme la première fois.

De retour au couvent , Andolosio prit une des pommes salutaires & demanda Agripine. Je vous tiens ma parole , lui dit-il ; mais à condition que vous remplirez la promesse que vous m'avez faite d'aimer la vertu , d'être juste , de protéger les infortunés , & de travailler au bonheur de vos sujets. Que puis-je vous promettre , lui répondit-elle ? Je n'ai jamais été Reine ; je fais que je desire de faire le bien ; si par malheur l'état que vous m'annoncez m'éblouissoit au point de changer ma façon de penser , à quoi serviroit le serment que je vous ferois , à ajoûter le parjure à mes autres crimes. J'ai goûté la vertu , j'en connois toute la douceur , & je ferai mes efforts pour la conserver toute la vie & pour la faire aimer aux autres ; c'est tout ce que je puis vous promettre : Andolosio fut enchanté de sa réponse. Il lui donna une pomme , il lui en avoit expliqué les propriétés ; à peine l'eût-elle mangée qu'elle sentit une douleur de tête assez vive ; elle s'assoupit un moment sur sa chaise ; Andolosio la contemploit & la trouvoit plus belle que jamais ; il n'eût peut-être tenu qu'à lui de l'enlever au Prince de Chypre ; mais il eût manqué de parole à l'un , & eût privé l'autre de deux trônes. Il respecta son ouvrage , & s'estima plus heureux de l'avoir rendue vertueuse , que de la posséder. Agripine s'éveilla , passa sa main sur son front , & le trouva plus uni qu'il ne l'avoit jamais été : elle fit un cri de joie , & ne pût s'empêcher d'embrasser Andolosio en l'appellant son père : disposez de moi , lui dit-elle ; ma main est à vous , si vous ne la dédaignez point : je ne connois point le Prince de Chypre ; c'est un sacrifice qui me coûte peu à vous

faire ; je renonce pour vous non-seulement à sa couronne , mais encore à celle de mon pere , s'il s'opposoit à notre union ; je préfère la vertu à toutes les couronnes du monde. Non , belle Agripine , répondit Andolosio en se jettant à ses genoux , non je n'abuserai point de votre reconnoissance ; je n'ai jamais cessé de vous aimer , & c'est ce qui m'a rendu si sensible aux coups que vous m'avez portés ; je vous aimois pour vous-même. Remplissez votre destinée ; le ciel vous réserve deux trônes , afin que vous y donniez l'exemple des vertus ; je serois coupable envers tous les hommes , si je leur ravissois un si grand bien. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés , vous voyez quel en a été l'objet. Agripine ne put s'empêcher d'embrasser encore son bienfaiteur , & de l'appeller mille fois son pere. Il lui dit d'aller se parer le mieux qu'elle pourroit , & que dès ce jour même il la rendroit à sa famille ; que dès que le Roi de Chypre seroit bien assuré de sa guérison , il enverroit des Ambassadeurs pour la demander ; & lui recommanda le plus grand secret.

En attendant que la Princesse d'Angleterre s'habillât , Andolosio fit venir l'Abbesse , & s'entretint avec elle : il lui fit , au sujet des cornes , à peu près la même histoire qu'il avoit faite au Roi de Chypre , sans lui parler de sa guérison , que l'Abbesse désiroit par amitié pour elle ; car elle n'étoit connue au couvent que pour la fille d'un Comte disgracié , & proche parente d'Andolosio. Tandis qu'ils étoient à s'entretenir , Agripine parut dans toute sa beauté : l'Abbesse fit un cri en voyant qu'elle n'avoit plus ses cornes ; à peine pouvoit-elle en croire ses yeux , elle y porta la main : elle crut que c'étoit un miracle ; elle fit avertir toute la Communauté de venir au plus vite. Toutes éprouverent le même étonnement & la même joie ; elle pensa être étouffée par les embrassemens des Religieuses & des Pensionnaires. Toutes demandoient comment en si peu de tems elle avoit pu être guérie. N'en soyez point surprises , leur dit Andolosio , tout est possible à Dieu ; c'est lui qui nous envoie les biens & les maux , c'est lui qui nous les enleve quand il le juge à propos. Agripine est Prin-

cesse & destinée à régner ; si Dieu veille sur le dernier des êtres , il doit veiller sur-tout sur les maîtres de la terre qui tiennent dans leurs mains le sort des hommes. Je vais la ramener à ses parens , & avant qu'il soit un mois , elle fera l'épouse du plus beau & du plus vertueux Prince de la terre. A peine eut-il cessé de parler , que les pleurs & les regrets de perdre Agripine succéderent à la joie de sa guérison : elle les remercia , les consola , leur promit de se souvenir d'elles , quand elle seroit sur le trône , & leur dit même que celles qui voudroient venir auprès d'elle , n'auroient qu'à le lui faire savoir ; que si elles le désiroient , elle obtiendrait la permission de faire transférer le couvent dans le pays où elle alloit régner , pays charmant par la beauté de sa situation & par la bonté du climat. Cet espoir les consola ; elles la virent partir avec moins de regret. Andolosio fit présent de cent ducats à l'Abbesse , & la remercia des soins qu'elle avoit pris d'Agripine ; il remercia aussi toute la Communauté , & dit qu'il alloit déposer entre les mains de cette Princesse , dix mille guinées pour marier des Demoiselles pauvres , & que si quelqu'une d'elles étoit dans le cas , l'Abbesse pourroit s'adresser à Agripine , qui donneroit telle partie de cette somme qu'elle jugeroit à propos. Il en remarqua quelques-unes qui sourirent , & en effet cette somme fut quelque-tems après partagée entr'elles.

La Princesse à qui Andolosio donnoit la main , sortit du couvent. Lorsqu'ils furent sur la prairie , il lui expliqua de quelle maniere elle devoit se conduire dans le palais de son pere : elle lui réitéra les mêmes propositions qu'elle lui avoit faites ; il s'aperçut qu'elle eut désiré qu'il les eût acceptées ; mais dans la crainte de succomber , il prit son panier à son bras , mit son chapeau , saisit la Princesse , & désira d'être transporté auprès du palais du Roi : il la laissa là , & s'en retourna à Famagouste.



CHAPITRE VII.

Phénomènes qui exercent les Savans. Noces du Prince de Chypre.

AMPEDO attendoit son frere avec impatience ; il le vit arriver avec la plus grande joie ; il ne put s'empêcher de rire en le voyant avec un panier au bras. Il admira la beauté des pommes ; mais il n'osoit en faire l'expérience : Andolosio plus hardi la fit devant lui ; le hasard voulut qu'un domestique d'Ampedo entrât au moment où Andolosio faisoit examiner à son frere la nature de ces cornes ; ce jeune homme fut effrayé , & sortit aussi-tôt , disant par-tout ce qu'il avoit vu. Bientôt le bruit s'en répandit dans Famagouste , mille personnes vinrent pour s'assurer du fait : Andolosio avoit mangé dans l'intervalle la pomme salutaire & les cornes avoient disparu ; il se présenta dans son état ordinaire ; & le pauvre domestique passa pour fol. Andolosio lui donna de quoi s'établir honnêtement , & le renvoya comme un domestique indiscret & parleur.

Ampedo ne voulut point faire un mauvais usage de ses pommes ; mais il essaya si elles avoient le même effet sur les animaux ; il n'osoit cependant en faire l'épreuve sur aucun des siens , de crainte que ce phénomène ne confirmât l'histoire de la veille ; il alla se promener dans une prairie ; il s'approcha d'un jeune poulain sans être aperçu , il lui jeta une pomme qu'il mangea sur le champ. Ampedo se retira , & dès le lendemain il entendit dire par-tout qu'il étoit venu des cornes à la tête d'un poulain ; tout le monde alla voir une chose si rare ; Ampedo & son frere y allerent & admirerent comme les autres cette bizarrerie de la nature. Ils proposerent au maître du poulain de le leur vendre , & le payerent devant tout le monde , afin qu'il fût bien assuré qu'ils l'avoient acheté , & que cet événement n'étoit point arrivé chez eux. Ampedo con-

tinua ses expériences sur des chiens, des chats & d'autres animaux, mais toujours chez ses voisins. Ces phénomènes effrayèrent les uns, faisoient rire les autres, & paroissoient à tout le monde fort extraordinaires : les savans, les curieux de la nature s'assemblerent & ne convinrent de rien : Andolosio proposa un prix considérable, & fit distribuer un programme dans toute l'Europe, portant que le prix seroit donné à celui qui découvreroit par quelles causes ces cornes étoient venues à ces animaux, & par quels moyens on pourroit les faire disparaître, si ce mal attaquoit l'espèce humaine. Il vint des dissertations sans nombre ; le prix fut adjugé à celle qui mettoit la cause des cornes dans l'extention des nerfs produits par une trop grande abondance d'esprits animaux, & qui proposoit de les faire disparaître dans les hommes par des vésicatoires appliqués à la plante des pieds.

Andolosio laissa passer quelques jours avant de revenir à la Cour du Roi de Chypre. Ampedo s'amusoit tous les après-midis à parcourir le monde ; comme il avoit un très-beau cabinet de curiosités naturelles, les choses rares qu'il rapportoit de ses voyages, ne pouvoient donner aucun soupçon sur le secret du chapeau ; on croyoit qu'il les achetoit comme auparavant : en effet, tout ce qu'il ne pouvoit porter, il le payoit sur les lieux, & le faisoit envoyer à son adresse.

Lorsqu'il y eut un assez long intervalle, Andolosio alla à la Cour du Roi, & lui annonça qu'il avoit appris la guérison d'Agripine, qu'il pouvoit envoyer ses Ambassadeurs pour s'en assurer, & ne leur donner le pouvoir de conclure qu'autant que la guérison seroit parfaite. Le jeune Prince qui avoit entendu parler de la beauté & de l'esprit de la Princesse, pria en particulier Andolosio de lui écrire en sa faveur, & d'apporter tous ses soins à faire réussir ce mariage. Il avoit fait faire son portrait qu'il remit à l'Ambassadeur ; il y joignit des présens considérables pour la Reine, pour le Roi & pour toute la Cour. L'Ambassadeur partit avec une escorte & des équipages magnifiques : Andolosio & le Prince l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il se fût em-

barqué ; & deux jours après Andolosio reçut les certificats les plus authentiques de la parfaite guérison de la Princesse ; c'étoit elle-même qui les avoit fait faire & qui les lui avoit adressés pour les présenter au Roi : elle lui marquoit en même tems l'effet que son arrivée avoit produit à la Cour d'Angleterre.

L'absence de la Princesse avoit passé pour un pèlerinage à saint Pierre de Rome ; en vain le Roi avoit-il fait publier qu'elle s'étoit retirée pour quelque-tems dans un palais , loin du monde & de la Cour ; en vain voulut-il persuader que c'étoit lui-même qui la tenoit éloignée , parce qu'elle avoit marqué trop ouvertement sa protection à quelques rebelles d'Irlande ; le peuple qui avoit eu quelque soupçon de la véritable cause de sa retraite , mais qui ne sachant qu'une très-foible partie de la vérité , mêloit selon l'usage l'absurde & le vrai-semblable , s'obstinoit à croire que lui étant survenu une lépre affreuse qui la défiguroit , elle avoit été avertie en songe par saint Pierre en personne , qu'elle ne guériroit que lorsqu'après avoir fait une neuvaine dans son église , elle iroit visiter Notre-Dame de Lorette. Ces bruits s'étoient si bien accrédités à la ville & à la Cour , qu'on ne témoigna aucune surprise lorsqu'elle reparut ; Agripine qui ne s'y attendoit pas , fut fort étonnée de voir le peuple à genoux sur son passage , & d'entendre les Grands qui dévots par flatterie , comme ils auroient été impies pour faire leur cour , lui demandèrent des reliques & des chapelets. Elle crut d'abord qu'on avoit su son séjour dans le couvent du désert , & cela ne l'affecta que médiocrement ; mais elle fut déconcertée par les questions qu'on lui faisoit sur la basilique , sur la Rotonde , sur le colisée & sur Notre-Dame de Lorette. Elle demanda à sa mere ce que cela signifioit & ajusta ses réponses au préjugé du public.

Elle avoit trouvé son pere & sa mere dans la douleur , & poussant des cris de rage contre Andolosio ; elle prit ouvertement sa défense ; elle loua son honnêteté & sa bienfaisance ; leur dit hardiment que c'étoit à lui plus qu'à eux , qu'elle devoit l'amour de la vertu ; elle leur raconta tout ce qu'il avoit fait pour elle ; que

la seule vengeance qu'il eut tirée de tant de traits d'ingratitude qu'il avoit reçus en Angleterre , étoit de l'avoir retenue dans un couvent pendant dix-huit mois , & que c'étoit ce qui avoit pu lui arriver de plus heureux. Le Roi qui étoit plus juste que son épouse , se repentit des mauvais traitemens qu'il avoit fait à Andolosio ; il envoya chercher le Prince bossu , & lui demanda quelle certitude il avoit du bruit qu'il avoit répandu , qu'Andolosio ayant eu un enfant d'Agripine , l'avoit enlevée , & qu'après s'en être lassé , il l'avoit livrée à un de ses écuyers , auquel elle tenoit lieu de maîtresse & de servante. Agripine fut indignée de cette horrible calomnie , le Roi vouloit le faire juger selon la rigueur des loix , & il auroit eu la tête tranchée ; mais à la sollicitation de la Princesse , il se contenta de le condamner à une prison perpétuelle , afin de lui ôter toute occasion de nuire. Agripine fut bien aise d'être délivrée de ce monstre & des persécutions de sa mere à cause de lui ; quoiqu'elle n'eût jamais consenti à l'épouser , elle craignoit qu'il ne traversât son mariage avec le Prince de Chypre.

L'Ambassadeur parut enfin ; le Roi ne comprenoit pas quel pouvoit être le sujet d'une ambassade si magnifique ; la Reine qui avoit appris de sa fille qu'Andolosio étoit à Famagouste , craignit qu'il n'eût excité le Roi de Chypre à déclarer la guerre à l'Angleterre ; & que n'avoit-on pas à risquer avec un Général tel qu'Andolosio ? Elle communiqua ses conjectures en grand secret à quelques femmes de la Cour , qui le dirent dans un plus grand secret à leurs maris , & dans vingt-quatre heures , la guerre avec le Royaume de Chypre fut le bruit public , & peu s'en fallut que le peuple n'insultât l'Ambassadeur. Enfin après un délai de deux jours , pendant lesquels il avoit vu secrettement la Princesse & lui avoit donné la lettre d'Andolosio , l'Ambassadeur présenta au Roi sa lettre de crédit & demanda l'audience : elle fut fixée au lendemain : dans l'intervalle la Reine qui frémissait , (les coupables ont toujours devant les yeux les suites funestes de leurs crimes) fit tout ce qu'elle pût pour savoir le véritable secret de

l'ambassade ; toutes ses démarches n'aboutirent à rien.

L'Ambassadeur de Chypre, suivi d'un Duc, de deux Comtes, de plusieurs Chevaliers & Ecuyers, fit la demande de la Princesse Agripine pour le Prince de Chypre. Il insista sur le desir que le Roi de Chypre avoit de cette union, & sur le bonheur dont les sujets des deux époux jouiroient. Si la vertu la plus éprouvée est la plus solide, celle de la Princesse avoit été exposée à bien des écueils ; l'Ambassadeur fit sentir cette vérité dans sa harangue, mais fort adroitement. Il fit l'éloge du Prince de Chypre. La Reine étoit d'une grande inquiétude à ce sujet ; l'Ambassadeur lui présenta le portrait dont il étoit chargé pour Agripine ; elle le trouva très-beau, & le fit remarquer au Roi. Andolosio, dit-elle à sa fille, vous a sans doute parlé de ce Prince ; le portrait qu'il vous en a fait, est-il conforme à celui que nous voyons ? Agripine ne répondit rien : l'Ambassadeur assura le Roi & la Reine, que s'il y avoit quelque différence entre l'original & la copie, elle étoit toute à l'avantage du Prince, qui n'ayant pas encore atteint sa vingt-quatrième année, unissoit à la beauté du corps les talens de l'esprit & les qualités du cœur. Comme, ajoutèrent-ils, ce ne sont point des intérêts politiques qui font désirer ce mariage au Roi mon maître, après avoir eu le consentement du Roi & de la Reine d'Angleterre, il veut pour lui & pour le Prince son fils, avoir celui de la Princesse, mais libre & dégagé de toute contrainte. La Princesse baissa la vue, & assura l'Ambassadeur qu'elle dépendoit uniquement de la volonté de son pere & de sa mere. Alors le Roi & la Reine dirent que quoiqu'ils approuvassent & même qu'ils desirassent ce mariage, ils lui remettoient néanmoins tous leurs droits ; que c'étoit à elle à prononcer ; Agripine dit que puisqu'ils l'approuvoient, elle consentoit à donner sa main au Prince de Chypre, dont elle estimoit les rares vertus. Cet aveu fut suivi de grands cris de *vive Agripine, vive le Prince de Chypre*. Dès ce moment le mariage fut arrêté, & le lendemain les cérémonies d'usage furent faites.

On se disposa à nommer les Seigneurs & les Dames qui devoient accompagner la Princesse ; on intrigua,

on cabala , on sollicita cet honneur , comme il arrive presque toujours : ce choix dépendoit du Roi & de la Reine ; ils consulterent leur fille : comme il y avoit plusieurs personnes de distinction sur les rangs , dont elle ne se soucioit pas , elle profita de la connoissance qu'elle avoit des intrigues de la Cour , pour s'en débarrasser sans les exclure. Elle forma la liste des femmes , de toutes celles dont les amans ne seroient pas nommés , & celle des hommes étoit composée de ceux dont les maîtresses ne devoient pas être du voyage. Dès que ces listes furent publiées , une consternation générale s'empara des femmes. Elles firent solliciter sourdement pour rester , les unes sous prétexte d'affaires , les autres à raison de leur mauvaise santé ; elles proposerent à leur place les femmes qu'Agripine desiroit ; pour les hommes , très-peu demanderent à être remplacés.

Lorsque tout fut ainsi disposé , le Roi fit préparer plusieurs vaisseaux , les fit charger de riches présens , & de toutes sortes de provisions : il donna à Agripine les plus riches joyaux , & une grande quantité de pièces d'étoffe d'or ; il fit des dons à toutes les femmes de la Princesse , & la Reine en fit à tous les hommes. Le Roi & la Reine accompagnerent Agripine jusqu'au vaisseau ; & avant de s'embarquer ils lui donnerent leur bénédiction suivant l'usage , ils l'embrasserent , & ne la quitterent point sans verser des larmes : les Anglois qui avoient médité d'elle tant qu'ils la possédoient , la regretterent beaucoup quand ils la virent partir , & n'y penserent plus huit jours après.

Agripine arriva heureusement à Famagouste , où Andolosio l'attendoit avec les Dames que le Roi de Chypre avoit envoyées au-devant d'elle. Elle vit Andolosio avec beaucoup de plaisir ; il lui avoit préparé des fêtes superbes : la Princesse , déjà enchantée de la beauté d'un climat si différent de celui d'Angleterre & d'Irlande , & que sa douceur avoit fait consacrer autrefois à Vénus , les trouva encore plus belles. Ampedo avoit passé huit jours à se transporter de contrée en contrée , pour apporter à cette fête ce que chacune a de plus rare & de plus précieux ; tout ce qui pouvoit y flatter les sens y

étoit rassemblée. La Princesse en croyoit à peine ses yeux. Ampedo lui fit voir son cabinet ; les phénomènes les plus merveilleux des trois regnes y étoient accumulés ; la ménagerie étoit encore plus amusante ; on avoit eu soin de cacher tous les animaux portant cornes ; elle s'en aperçut , & sourit en regardant Andolosio.

La fête n'étoit pas pour la Princesse seule ; tout le peuple , soit Cypriotes ou étrangers , y eurent part. Aux Tournois succédoient les joutes ; aux joutes les bals publics & les illuminations. Le lendemain c'étoient des spectacles d'une autre espece , des cavalcades , des jeux de bague , des carrouzels ; on termina le troisieme jour par des simulacres de guerre de terre & de mer. Il se donna un combat naval dont on a long-tems conservé le souvenir à Famagouste. Deux escadres composées des vaisseaux les plus légers , aux pavillons d'Angleterre & de Chypre , ornées de banderoles de toutes couleurs , combattirent l'une contre l'autre au bruit d'une foule d'instrumens de musique & des cris des combattans. Deux vaisseaux dont on avoit eu soin de retirer l'équipage dans des chaloupes , furent brûlés & coulés à fond. La Princesse en fut effrayée ; on la rassura. Elle étoit montée à bord de l'Andolosio , galere dont on ne savoit qu'admirer le plus , de la galanterie ou de la richesse ; les cordages étoient tissus de fil d'or & de soie ; les rames étoient d'or & d'azur ; les voiles étoient de pourpre ; vers la poupe s'élevoit un trône en forme de conque , soutenue par des Tritons & des Néréides ; des chaloupes qui suivoient la galere , & que la Princesse ne voyoit pas , portoient de jeunes plongeurs qui se jetoient dans l'eau , venoient folâtrer autour de la galere , & imitoient dans leurs jeux routes les divinités de la mer.

Le combat finit par la victoire de l'une des escadres , & la Princesse posa une couronne de laurier sur la tête du vainqueur. Le soleil étoit couché , la nuit avançoit , Agripine peu faite à la mer commençoit à être inquiète , lorsque les escadres s'étant jointes , parurent étincelantes de lumiere ; elle se tourna & vit le port également éclairé ; sa galere en un instant parut un phosphore ; jamais illumination n'avoit été si brillante ni si promptement

exécutée : la galere s'approcha ; une chaloupe couverte vint recevoir la Princesse & la conduisit chez Andolosio au bruit de plusieurs instrumens.

Le lendemain , c'étoit le jour du départ de la Princesse , qui n'en étoit point prévenue , on partit pour la chasse ; comme le rendez-vous étoit fort éloigné , on fit monter la Princesse sur un char attelé de quatre renes, qu'Ampedo avoit transportées du fond du nord ; une vingtaine de chars un peu plus grands , traînés par des cerfs pour les Dames de la suite d'Agripine, suivoient le sien : ceux d'Ampedo & d'Andolosio étoient attelés de six élans : les Seigneurs de la suite , les Chevaliers & leurs Ecuyers étoient partis douze heures plutôt à cheval , & quelque diligence qu'ils eussent faite , à peine étoient-ils au rendez-vous lorsque la Princesse y arriva ; elle fut étonnée de les y trouver. On quitta ces voitures , & après un repas de chasse, plus délicat que somptueux , on sortit de la forêt comme en se promenant ; on passa dans une enceinte où le hasard sembloit avoir conduit. Dès que la Princesse parut , un bruit éclatant de cors & d'autres instrumens perça les airs , & cinquante chars plus brillans que les premiers , traînés par les plus magnifiques chevaux , marchoient à la suite d'un char de triomphe dans lequel Andolosio conduisit la Princesse, en lui annonçant que dans peu elle seroit rendue à la Cour du Roi de Chypre.

On se mit en marche ; les gardes du Roi escorteient les chars ; la Princesse remarqua à quelque distance du sien , un de ses gardes ; il étoit d'une taille majestueuse & légère ; le pannache qui ombrageoit son casque , rabattoit sur son front & cachoit sa figure , de sorte qu'elle ne put pas le distinguer ; d'ailleurs il avoit si bonne grace , le son de voix si touchant, ce qu'elle en entendit lui parut si honnête & si ingénieux , que son cœur s'intéressoit à lui malgré elle : il disparut un moment après. A quelques lieues de la capitale, les troupes du Roi bordoient le chemin à droite & à gauche , à mesure que les chars passaient, les deux files se réunissoient & se replioient sur quatre de front pour leur servir d'escorte ; cette double haie finissoit à une demi-lieue de la capi-

tales , où les Seigneurs , rangés dans le même ordre que les troupes , bordaient le chemin ; quand les chars eurent passé , les troupes s'arrêtèrent & les Seigneurs se replièrent aussi pour les accompagner , marchant à la tête de la colonne qui occupoit un espace immense : c'est dans cet ordre qu'on arriva au palais du Roi , qui étoit à l'autre extrémité de la ville ; il n'y eut que les Seigneurs à la suite des chars , qui la traversèrent ; les troupes arrivèrent devant le palais par un autre chemin , & se rangèrent en ordre de bataille. En passant dans la capitale , jonchée de lauriers & de fleurs , on eut soin de prendre les plus longs détours pour donner au peuple la satisfaction de voir leur nouvelle Souveraine. Le Roi , les Princes de son sang & les Ministres , reçurent la Princesse dans un beau péristyle où ils l'attendoient. Lorsqu'elle descendit , le Roi alla au-devant d'elle & lui présenta son fils , qui lui offrit la main de la manière la plus noble & la plus modeste : malgré le changement d'habit , elle reconnut le garde qui l'avoit frappée. Le Prince paroissoit au comble du bonheur ; il parloit peu , ses yeux seuls exprimoient ses transports ; il aperçut Andolosio : que je vous ai d'obligation , lui dit-il d'un ton pénétré ! La Princesse sentit tout le prix de ce remerciement. Un repas somptueux étoit préparé ; le Prince fut placé à côté d'elle ; ses distractions continues , qui faisoient rire les courtisans , enchantoient Agripine ; le Roi sourioit & se sentoit rajeunir ; enfin elle fut conduite à son appartement où le Prince la laissa. Le lendemain se fit la cérémonie du mariage , après laquelle Agripine avoua que quelque idée qu'elle se fût faite de lui , elle étoit bien au-dessous de la réalité ; qu'elle n'aspiroit qu'à mériter son amour & son estime ; il lui fit les déclarations les plus tendres. Enfin il fallut céder l'étriquette ; le Prince reçut pendant toute la matinée les félicitations des Grands & du peuple , & la Princesse les complimens des Dames. Alors les fêtes commencerent ; le Roi avoit chargé Andolosio d'en être l'ordonnateur ; elles furent aussi galantes que celles de Famagouste , quoiqu'elles ne se ressemblassent en rien ; elles durèrent six semaines , avec une si grande variété de

de plaisirs , qu'elle ne parurent pas durer six jours.

Andolosio comptoit pour rien les fêtes les plus agréables , si le peuple ne les partageoit pas avec les Grands. Il y eut dans toutes les villes du royaume des réjouissances publiques , qui toutes tournerent au soulagement des citoyens. Le Roi ordonna que dans chacune , on choisit les garçons & les filles pauvres qui se conviendroient , & qu'on les mariât avec une dot prise sur la recette des deniers royaux. Il fit distribuer de l'argent au peuple , & ordonna par-tout des repas publics à ses dépens. Tous les orphelins eurent un sort assuré : dans les villes principales , il fit élever des monumens utiles , des marchés commodes , des fontaines , enfin tout ce qui put y attirer l'étranger.

On se ressentoit un peu plus dans la capitale de la présence du Roi. Tous les étrangers y furent magnifiquement reçus , chacun suivant son état. Il y vint des Chevaliers de toutes les contrées ; les tournois avoient été annoncés depuis plusieurs jours. Seigneurs & vassaux , chacun se piqua d'être superbement monté pour venir offrir ses présens ; ils furent dignes du Roi & au gré des deux époux. Andolosio donna un vaisseau chargé de vin muscat & de malvoisie , qu'on buvoit comme du vin ordinaire. Les Seigneurs , les Chevaliers & leurs Ecuyers furent invités de rester pendant les six semaines , & furent tous défrayés aux dépens du Roi.

Les tournois commencerent ; ils se firent avec beaucoup d'ordre. Sur la fin du jour on distribuoit les prix , & c'étoit de la main de la Princesse qu'on devoit les recevoir. Andolosio excelloit dans ces exercices ; mais pour ne gêner personne , il s'étoit fait un point de n'entrer en lice , que lorsqu'on l'y appelloit. C'étoit pendant le bal que la nouvelle Reine couronnoit le Vainqueur , si le Chevalier , après l'avoir emporté à la lance , à la course , & dans les autres jeux de la chevalerie , l'emportoit aussi à la danse. Andolosio avoit déjà été couronné plusieurs fois , & les hommes & les femmes lui prodiguoient également leurs applaudissemens. Un jour qu'il avoit mérité tous les prix , & que d'une commune voix le peuple & les Seigneurs les lui

adjugeoient, le Roi, pour plaire à la nation Angloise, le décerna au Comte Théodore, qui avoit accompagné Agripine. Si le Roi de Chypre devoit faire une injustice, c'étoit moins à Andolosio qu'à tout autre; mais Andolosio y fit peu d'attention, ayant pour lui le cri général, & l'approbation du peuple qui murmura.



CHAPITRE VIII.

Complot atroce. Fin tragique du chapeau. Mort d'un des fils de Fortunatus.

THÉODORE, qui eût dû se contenter d'avoir obtenu le prix par la faveur du Roi, fut indigné de ce que le peuple penchoit pour Andolosio : sa présomption lui fit croire que l'injustice étoit du côté du public ; il jura de s'en venger : il eût été tout simple qu'il eût mis sa vengeance à disputer de nouveaux prix ; c'étoit du moins la voie la plus sûre de mettre le public dans son tort, & celle que sa vanité auroit dû lui suggérer ; il aimeroit mieux se servir de la ressource des lâches. Il savoit qu'Andolosio avoit plusieurs envieux ; il en avoit remarqué un entr'autres, qui à chaque succès & à chaque trait de générosité de ce valeureux chevalier, frémissait de rage ; il épioit depuis long-tems le moment de le perdre, soit par ses calomnies, soit par quelque trahison ; mais rien encore n'avoit pu lui réussir ; il en étoit d'autant plus désespéré, qu'il savoit qu'Andolosio connoissoit le fond de sa haine, & ne daignoit pas y faire attention. Cet envieux, qui détestoit les gens de bien, parce qu'il n'avoit jamais su faire que le mal, étoit le Comte de Limosi. Théodore alla le trouver : il est bien triste pour nous, dit-il, que parce que cet Andolosio s'est fait quelques créatures à force d'acheter leur estime par des bassesses & par son argent, nous soyons exposés à nous voir sacrifiés à cet homme obscur par une vile populace. Quoi ! le Roi lui-même n'est pas à couvert de sa censure : il suffit que son souverain me couronne

pour qu'on le trouve injuste ; c'est un attentat commis contre sa personne sacrée , & c'est à nous à le venger. Il est honteux qu'un Roi dépende du vain caprice de ses sujets ; c'est à la source du mal qu'il faut remonter ; c'est Andolosio qui corrompt le peuple ; c'est Andolosio qu'il faut punir. Le Comte de Limosi l'écouta avec plaisir , il n'étoit embarrassé que sur les moyens. Comment attaquer un homme qui a la confiance du Roi & l'amitié du peuple ? Il a , disoit le Comte , fasciné l'un & l'autre , & ses richesses inépuisables seront toujours un obstacle à nos projets. Quelle est donc la source de cette opulence ? il a peu de terres ; son pere ne quitta Fama-gouste , que parce qu'il étoit dans la misere ; ils ont beaucoup voyagé l'un & l'autre ; mais Fortunatus & Andolosio eussent-ils gagné un empire chacun , aux dépenses qu'ils ont faites , ils devroient être ruinés. La fête qu'il a donnée à la Reine surpassoit en magnificence celle de son Souverain. Oui , je crois avoir deviné le mot de cette énigme ; Andolosio n'a hérité de son pere que de l'art diabolique de Nécromantie. N'avez-vous pas entendu dire qu'on l'avoit vu avec des cornes à la tête ? depuis quelque-tems nous n'entendons parler que de prodiges , de chiens , de chevaux qui naissent avec des cornes ; ne voyez-vous pas avec quel soin son frere achete tous ces monstres , pour en dérober la connoissance au public ? Il faut l'accuser hautement & le livrer aux Prêtres. Théodore ne fut pas de cet avis ; les Prêtres seront pour lui , car il a fait beaucoup de fondations ; le peuple le prendra sous sa protection , parce qu'il est généreux ; le Roi le défendra , parce qu'il fait l'art de flatter : le plus sûr , mon cher Comte , le plus sûr est de l'enlever. Je vois trois grands avantages dans ce parti : d'abord notre vengeance est sûre ; elle sera impunie , parce qu'il n'y aura que nous dans le secret , & elle peut nous être fort utile , parce qu'Andolosio nous avouera , de gré ou de force , la source de son opulence , & que , quoique l'art de Nécromantie soit un grand mal , nous nous en servirons pour réparer le mal qu'il a fait. J'ai entendu dire à de très-grands docteurs , qu'il étoit permis de faire un petit mal quand

il en résultoit un grand bien : or vous voyez le bien immense que nous ferons. Quant au moyen de nous emparer de lui , il me paroît tout simple. Votre château est situé près de Famagouste : lorsque les fêtes seront finies , Andolosio retournera chez lui ; nous l'attendrons sur le passage , nous l'attaquerons , & sur-tout nous aurons soin qu'aucun de ses gens ne nous échape ; nous renfermerons Andolosio dans votre château , & nous le mettrons hors d'état de nuire à l'avenir à personne , de tromper le Roi & le peuple , & sur-tout d'enlever tous les prix des tournois. Le Comte de Limosi , qui n'avoit pas osé d'abord proposer ce moyen , de crainte qu'il ne parut trop violent à Théodore , l'approuva , le rectifia , & y ajouta tout ce que l'envie put lui suggérer de plus prudent.

Après que les fêtes furent terminées , Andolosio prit congé du Roi & des jeunes époux qui le comblèrent de caresses : la Princesse avoit dévoilé à son mari tout ce qui s'étoit passé à la Cour d'Angleterre au sujet d'Andolosio : l'heureuse vengeance qu'il en avoit tirée ; & quoiqu'elle fût le secret de la bourse & du chapeau , & qu'elle fût femme , elle le garda jusqu'après la mort d'Andolosio. Elle n'en parla , dans les récits qu'elle fit à son mari , que comme de bijoux fort rares , qu'il tenoit de son père , & qui les lui avoit recommandés en mourant , aux dépens même de sa vie. Le Prince partageoit la reconnoissance de son épouse , & leur tendresse pour Andolosio étoit un nouveau nœud pour leur amour. Ils le virent partir avec le plus grand regret ; le Roi s'étoit justifié de l'espece d'injustice qu'il lui avoit faite , en lui ôtant le prix pour le donner à Théodore. Pouvois-je faire autrement ? Je viens de m'unir à la nation Angloise ; les Chevaliers de toutes les nations avoient remporté des prix , les seuls Anglois n'en avoient aucun ; vous en aviez obtenu une si grande quantité , que je n'ai pas cru vous faire tort en vous arrachant une feuille de laurier , pour la mettre sur la tête du Comte Théodore : au reste j'ai vu avec plaisir que le peuple vous a rendu justice. Andolosio s'excusa lui-même de sa trop grande avidité pour la gloire , &

en demanda pardon au Roi, qui lui ordonna de revenir le plus promptement qu'il pourroit.

Tandis qu'Andolosio prenoit congé, le Comte de Limosi & Théodore dispoisoient sur son chemin des scélérats qu'ils avoient été chercher au loin, leur désignoient l'ennemi sans jamais le nommer, en leur recommandant de le prendre & de ne ruer que les gens : ils leur promirent de grandes récompenses & les dépouilles des vaincus.

Comblé des bontés de ses maîtres, l'ame satisfaite du bien qu'il avoit fait, l'esprit occupé des moyens d'en faire encore, Andolosio voloit dans les bras de son frere ; il suivoit le chemin de Famagouste, s'entretenant familièrement avec ses gens. Les émissaires des Comtes, embusqués derrière des haies, attendirent qu'il fût au milieu d'eux ; alors sortant de tous côtés, ils se jetterent à grands cris sur les brides des chevaux : Andolosio & ses gens se défendirent avec courage ; mais que peut la valeur contre le nombre & la trahison ! Le chemin étoit parsemé de clous à plusieurs pointes ; les chevaux furent enfoncés, & on leur coupa les jarrets ; les Chevaliers furent renversés, & tous passés au fil de l'épée : Andolosio s'étoit relevé, & avoit tué trois de ces assassins. Malheureusement le chapeau étoit entre les mains de son frere ; néanmoins il se seroit débarrassé d'eux ; mais comme il se battoit en retraite, les deux Comtes, jusques alors spectateurs du combat, l'attaquèrent par derrière, il fit face ; ils l'attirerent auprès d'un arbre, sur lequel ils avoient posté deux des scélérats ; lesquels à un certain signe, laisserent tomber un énorme filet qui enveloppa Andolosio & l'éleva dans l'air. On se saisit de lui, & les deux Comtes l'enfermerent dans les prisons du château, l'enchaînerent, & lui donnerent des gardes qui le veilloient jour & nuit. En vain leur promit-il des sommes considérables s'ils le laissoient sortir ; ils craignoient trop la cruauté de leurs maîtres ; d'ailleurs, quand il auroit pu s'échaper de la prison, le château étoit dans une isle qui étoit gardée de tous côtés.

La nouvelle de l'assassinat des gens d'Andolosio,

qu'on avoit dépouillés, & dont les corps furent trouvés dans le chemin, jetta une grande consternation à la Cour, on craignoit qu'Andolosio n'eût été tué; le Roi dépêcha sur le champ un courier à Famagouste, & ce fut par lui qu'Ampedo en apprit la premiere nouvelle. Les deux Comtes parurent fort affligés, & demanderent au Roi une escorte pour faire des recherches dans tous les environs de l'endroit où s'étoit commis le meurtre, dont le château de Limosi n'étoit pas bien éloigné. Ampedo revint à la Cour avec le courier; il se jeta aux genoux du Roi, le pria de lui prêter main-forte, & de faire chercher Andolosio dans tout son royaume: le Roi & les Princes mêlerent leurs larmes aux siennes. Le Roi fit publier qu'il donneroit une récompense de mille ducats à celui qui donneroit des indices de l'assassinat d'Andolosio; il fit faire des perquisitions de tous côtés: il jura à Ampedo de ne rien épargner, quand il devroit lui en coûter la moitié de son royaume, & de le venger s'il étoit mort, par le supplice du meurtrier, quel qu'il fût.

Plusieurs jours s'étoient passés dans ces recherches inutiles: Ampedo, au moyen de son chapeau, s'étoit transporté dans tous les lieux où il imaginoit qu'il pourroit trouver son frere. Enfin, désespéré de ne rien découvrir; funeste chapeau, dit-il, qui me deviens inutile au moment où ta vertu me seroit le plus nécessaire: hélas, si mon frere t'avoit eu, peut-être l'aurois-tu sauvé de ses ennemis! Il n'est plus, sans doute; péri donc, inutile présent, & aussi tôt il le jeta dans le feu, afin que personne ne pût en jouir. Il dépêchoit vers le Roi courier sur courier, & il ne recevoit aucune nouvelle favorable. A peine son chapeau fut-il brûlé, qu'il lui vint mille moyens de découvrir son frere, auxquels il n'avoit pas songé auparavant; il eût voulu le r'avoir au prix de la moitié de son sang: ce nouveau chagrin ne faisant qu'accroître son désespoir, il tomba dangereusement malade. Tout Famagouste étoit dans les larmes; puisque le Ciel nous a ravi Andolosio, disoit-on, qu'il nous laisse son frere: que de victimes il va frapper, s'il prend encore celle-là! Tous leurs vœux furent inutiles,

comme les secours de la médecine ; Ampedo, consumé de chagrin, expira, également regretté des grands & des petits : chacun perdoit en lui un pere, un protecteur ou un ami. Cette mort excita encore le ressentiment du Roi contre les assassins de son frere. Tous les habitans de Famagouste prirent le deuil. Le jour de ses funérailles on n'entendoit que sanglots & gémissemens dans toutes les rues : pendant les huit jours suivans, chacun resta chez soi : cette ville immense sembloit un désert. Sur le port le bruit des vagues se mêloit tristement aux voix confuses des commerçans & des matelots qui pleuroient leur appui. Les larmes & les cris redoublèrent, lorsqu'on apprit qu'au défaut de son frere, il laissoit son palais au Roi, & toutes ses richesses au peuple, aux commerçans & aux laboureurs.

Le Comte de Limosi, après avoir parcouru le Royaume, revint avec une douleur feinte, apprendre au Roi qu'il n'avoit rien découvert, & lui remit son escorte bien harassée du chemin qu'il lui avoit fait faire ; le Roi loua son zele & son amitié pour Andolosio, & tous les honnêtes gens lui en marquerent leur reconnoissance. Il demanda la permission de s'en retourner chez lui pour se reposer, & partit, laissant tout le monde dans l'erreur. Le jour même de son arrivée il alla dans la prison d'Andolosio ; & comme il y entra d'un air triomphant, Andolosio le pria de lui apprendre de qui & pourquoi il étoit prisonnier. Je n'ai fait du mal à personne, dit-il, & si sans le savoir, j'ai fait du tort à quelqu'un, je suis prêt à le réparer ; apprenez-moi le dommage, & quel qu'il soit, j'ai une fortune assez considérable pour en indemniser l'homme le plus riche & le plus puissant ; mais faites-moi sortir de cet abominable lieu. Le Comte se mit à rire. Andolosio, lui dit-il, tu es en mon pouvoir, & rien au monde ne peut t'en arracher. N'espère point d'obtenir jamais la liberté ; cependant il ne dépend que de toi d'avoir un sort plus doux ; j'adoucirai tes peines, à condition que tu me diras d'où tu tires ces sommes immenses que tu prodigues. Andolosio le regarda d'un air de mépris : infâme assassin, lui dit-il, je les aurois partagées avec toi, si tu m'avois témoigné

en avoir besoin ; tu devois connoître ma générosité ; pour te punir de ta lâcheté, tu ne sauras jamais ce que tu désires, & tu auras commis en pure perte le crime le plus atroce. Eh bien, reprit le Comte, prépare-toi à souffrir les plus longs & les plus cruels tourmens. Andolosio qui connoissoit la méchanceté du Comte, ne répondit rien, & le laissa sortir; le lendemain faisant réflexion qu'il ne gagneroit rien sur ce caractère féroce, il prit le parti de dissimuler. Le Comte revint avec ses satellites; il l'interrogea encore : eh bien, lui dit Andolosio, puisque tu fais tant de cas des richesses, je veux bien te faire part des miennes. J'ai un puits dans mon palais, que mon pere avant sa mort remplit d'or & de pierreries; tu fais qu'il passoit pour être plus riche que les Rois, & qu'il rétablit les affaires de la république de Venise : par quel secret il avoit acquis ces richesses, c'est ce que j'ignore : fais-moi transporter à Famagouste ; & je t'indiquerai ce puits qui n'est connu que de mon frere & de moi. Le Comte lui dit : tu mens ; car tu n'avois pas emporté ton puits en Angleterre ni dans tous les lieux où tu as fait de si énormes dépenses. Ton secret est avec toi ; que risque-tu à t'ouvrir à moi ? Je fais que tu connois l'art de Necromantie ; apprends-le moi, & tu peux être assuré que tu t'épargneras bien des supplices. Andolosio lui jura que non-seulement il ne connoissoit point cet art, mais encore qu'il étoit persuadé qu'il n'avoit jamais existé. Le Comte qui croyoit bien plus au diable qu'à Dieu, fut plus convaincu que jamais qu'Andolosio le trompoit. Il fit ôter ses chaînes, & le fit appliquer à la torture la plus rude, le questionnant pendant son supplice, qu'il fit durer aussi longtemps que les forces humaines pouvoient le supporter : il n'en put rien arracher ce jour-là : le lendemain le Comte reparut avec ses bourreaux & de nouvelles tortures ; Andolosio se souvenant qu'après avoir perdu sa bourse, il l'avoit retrouvée au moyen de son chapeau, espéra qu'il pourroit bien l'enlever encore au Comte ; ainsi il ne fit aucune difficulté d'avouer son secret ; le Comte prit la bourse, fit l'épreuve, & fut fort content qu'Andolosio lui eût dit la vérité ; cependant il le fit

remettre dans les fers , & le fit garder encore avec plus de soin , ayant tout à craindre du Roi , si jamais son prisonnier se trouvoit en liberté.

Le Comte paya les dettes dont il étoit accablé de tous côtés , fit des acquisitions considérables , rétablit ses affaires qui étoient très-dérangées , & se livra à toutes ses débauches. Il reparut à la Cour , & raconta au Comte Théodore tout ce qu'il avoit fait , & le secret de la bourse dont il étoit le maître. Théodore vouloit qu'on fît mourir le prisonnier. Tant qu'il sera en vie , disoit-il , nous aurons tout à risquer ; on dit qu'il est très-savant en Necromantie ; sa bourse en est une preuve ; il a le secret , dit-on , de s'envoler dans les airs , de se transporter en un moment d'un bout du monde à l'autre. La Princesse , depuis qu'on le croit mort , a dit qu'elle connoissoit le secret de la bourse ; qu'elle l'avoit eue entre les mains , qu'elle en avoit tiré elle-même des sommes considérables , qu'elle n'en avoit jamais parlé à personne , craignant que quelqu'un n'attentât à sa vie pour lui ravir un trésor si rare. Oh ! nous n'avons rien à craindre de ce côté , répondit le Comte , car non-seulement il m'a assuré dans les tortures , qu'il ne croyoit pas à l'existence de cet art , & qu'il ne s'en étoit jamais servi ; mais encore , il est si bien enchaîné & si bien gardé , que je défie tous les nécromans de l'univers de l'arracher de mes mains.

Les deux scélérats s'étant assurés le mieux qu'ils pouvoient contre les suites de leur crime , se mirent à puiser tour-à-tour dans la bourse : ils en tirèrent des monceaux d'or ; leur avidité n'étant pas encore rassasiée , ils entrèrent en dispute pour savoir à qui la bourse appartiendrait. Après bien des débats , craignant que leurs querelles ne les trahissent , comme il arrive presque toujours entre les personnes qui ne sont unies que par le crime , ils convinrent qu'ils la posséderoient alternativement chacun pendant six mois , que le Comte de Limosi , comme le plus âgé , & ayant actuellement la bourse , la garderoit les six premiers. Sur-tout il fut arrêté entr'eux , que comme la Reine connoissoit le pouvoir de la bourse , ils ne feroient pas de dépenses

trop éclatantes , de crainte qu'on ne les soupçonnât. Au surplus ils vécurent ensemble dans toutes sortes de plaisirs , & faisant de leurs richesses un usage bien différent de celui qu'en avoient fait les deux frères.

Théodore craignoit encore Andolosio dans les fers. Il dit au Comte de Limosi qu'il voudroit voir si dans l'état où il étoit , il avoit la même audace , que lorsqu'il lui disputoit le prix ; que pour se venger , il seroit charmé de jouir de l'humiliation de cet homme orgueilleux rendu à son premier néant. Il demanda une lettre au Comte de Limosi pour pouvoir entrer dans la prison. Le Comte hésita quelque-tems ; mais vaincu par les importunités de Théodore , il lui donna la lettre qu'il demandoit. Théodore ne l'eut pas plutôt , qu'il obtint une permission du Roi de s'absenter pour quelque-tems de la Cour , & partit.



CHAPITRE IX.

Fin malheureuse du second fils de Fortunatus. Punition des assassins. La bourse perd sa vertu. Eloge des deux frères.

LE malheureux Andolosio courbé sous le poids de ses chaînes , livré à la plus affreuse misère , se rappelloit la prédiction de l'hermite ; il regrettoit de n'avoir pas mis ses exhortations à profit , & de n'avoir pas refusé la bourse lorsque son frère la lui laissa. Quel chagrin pour lui , disoit-il , si jamais il apprend ma cruelle aventure ! Oh que la sagesse est préférable à la vanité qui nous fait courir après la gloire & après les richesses ! Il étoit plongé dans ces réflexions lorsque Théodore entra dans la prison : il crut que le Comte de Limosi satisfait d'avoir la bourse , envoyoit son ami pour soulager ses peines ; il lui rendit les bras comme à son libérateur. Cher Comte , lui dit-il , vous êtes Chevalier ; je partage cet honneur avec vous & je ne m'en suis jamais rendu indigne : cependant le plus abject des criminels seroit-il

puni aussi sévèrement ? Alors il souleva ses fers , & fit voir des bras & des jambes rongés par la pourriture ; l'humidité de son cachot avoit fait tomber ses habits en lambeaux ; les cicatrices des playes que la torture lui avoit faites , étoient encore ouvertes ; sa voix étoit foible & languissante. Je comprends , lui dit Théodore , que ce séjour doit déplaire à un preux Chevalier tel que toi ; à un héros qui , lors même qu'il est vaincu , semble ne céder la victoire que par grace. Vante-nous l'amitié du Roi & la faveur du peuple ; ne te sont-ils pas l'un & l'autre d'un grand secours ? Andolosio demeura confondu de ce nouvel outrage. Lâche , répondit-il , que ne me tenois-tu de semblables propos à Londres , ou avant que ton complice m'eût mis hors d'état de te punir ; si tu ne reçois pas le châtiment que tu mérites , n'en accuse pas ma valeur , ne t'en prens qu'à ces fers qui me retiennent. Fais-les tomber , ramène-moi sur le champ de bataille , quelque foible que je sois , je doute que tu soutiennes encore mes regards ; mais que demandes-tu ? Est-ce pour outrager un cadavre que tu es descendu dans ce tombeau ? Andolosio , reprit Théodore , crois moi , prends un ton plus conforme à ton état , si tu aimes la vie ; elle m'est odieuse , répondit-il , puisque je te vois encore : choisis , ou de me l'enlever , ou de me délivrer de ta présence ; l'air que je respire n'est-il pas assez infect ? Les tourmens que je souffre me sont moins insupportables que la vue d'un malhonnête homme ; & quelque différent que soit notre état , sois assuré que je ne changerois pas avec le tien. Oh ! je n'en suis pas tenté , reprit d'un ton railleur le Comte Théodore , à qui la fierté d'Andolosio en imposoit ; cependant , ajouta-t-il , si tu veux me donner une bourse semblable à celle que tu as donnée au Comte de Limosi , tu peux espérer que j'adoucirai ton sort. Si j'en avois dix , répondit Andolosio , je te les donnerois pour me venger de toi ; car sans doute l'usage que tu ferois des richesses , te conduiroit bientôt au terme que méritent tes crimes. Dans les mains d'un méchant tel que toi , les richesses sont un poison qui consume celui qui les possède. Je n'ai plus de bourse , mais si

tu es si avide de richesses , amene-moi chez mon frere , il y a de quoi satisfaire ta cupidité. Oui , oui , je t'y menerai chez ton frere , reprit Théodore , & même plutôt que tu ne penses. Andolosio ne comprenoit rien à ce discours ; & lorsque Théodore lui eut fait comprendre qu'il étoit mort , il répandit un torrent de larmes. Que tardes-tu , ajouta-t-il , à m'arracher la vie. Crois-moi , tant que je respirerai , tu as à craindre un accusateur auprès du Roi. Qui ? toi , lui dit Théodore ! en effet , que ne l'appelles-tu à ton secours ? & cette Agripine qui t'appelloit son pere , & son tendre époux , qui te traitoit comme son égal , & tant de belles Dames pour qui tu as rompu tant de lances & qui t'ont donné tant de prix , que ne viennent-elles à ton aide ? mais sans recourir à ces illustres ingrats , que ne te délivres-tu toi-même ? Habile dans l'art de Nécromantie ; toi à qui l'enfer obéit , que ne t'envoies-tu dans les airs , comme tu faisois autrefois ? je vois bien que depuis que tu n'as plus de bourse , les hommes & les démons sont sourds à ta voix : je suis plus généreux qu'eux : tu veux que je te conduises à ton frere , prépare-toi encore pour ce voyage. Théodore à ces mots fit entrer le géolier , lui ordonna d'étrangler Andolosio , & lui promit cinquante ducats ; mais le géolier , plus humain que Théodore , eut horreur de cette proposition ; quoique accoutumé au sang , il fut touché de l'état déplorable de cet infortuné , qui n'avoit plus qu'un reste de vie tout prêt à s'exhaler. En vain Théodore entra-t-il en fureur , il ne put jamais obliger le géolier à lui obéir ; Théodore lui dit que puisqu'il étoit si compatissant , il n'avoit qu'à lui donner les instrumens dont il se servoit ; le géolier sortit sans lui répondre : alors cet homme impitoyable prit sa ceinture , la mit autour du col d'Andolosio , & avec son poignard la tordit , jusqu'à ce qu'il l'eût étranglé ; ensuite il jeta quelques pieces d'argent au géolier , afin qu'il le fît enterrer.

Ainsi périt dans sa cinquantieme année , par la main de l'injustice & de la cruauté , cet homme qui jamais ne fit du mal à personne , qui ne se vengea de ses ennemis que par ses bienfaits ; qui aima mieux soutenir

des Rois sur le trône , que de conquérir des empires : il excita l'envie par la seule vertu qui peut la subjuguier par la générosité , qui ne devoit pas faire des jaloux , puisqu'elle ne peut pas faire des rivaux. En lui finit la famille de Fortunatus , sur laquelle le ciel épuisa ses faveurs , afin que dans les différens traits qui composent son histoire , les hommes apprissent que la sagesse est au-dessus des dons les plus rares.

Après le meurtre d'Andolosio , le Comte Théodore ne s'arrêta pas au château de Limosi , il revint à la Cour d'un air serein & triomphant , s'applaudissant en secret du crime horrible qu'il venoit de commettre. Le Comte de Limosi alla au-devant de lui ; il lui demanda ce qu'il pensoit de son isle & de son château. Le scélérat lui répondit que ce qu'il y avoit trouvé de plus beau , étoit la prison d'Andolosio , sur-tout lorsqu'il en étoit parti ; le Comte ne l'entendit point d'abord ; Théodore lui dit en l'embrassant qu'ils n'avoient plus rien à craindre , & qu'il l'avoit tué de ses propres mains ; il lui recommanda sur-tout de faire mourir son géolier qui avoit refusé son ministère , & qui pourroit bien les trahir. Le Comte qui n'étoit qu'envieux , étoit fâché de ce que Théodore n'avoit pas laissé finir ses jours à Andolosio , qui ne pouvoit vivre long-tems ; il commençoit à sentir des remords , car l'envie , quand elle est assouvie , est aussi tourmentée par le mal qu'elle a fait , qu'elle étoit agitée avant de le faire , par le bien qui excitoit sa haine.

La bourse enchantée avoit perdu sa vertu au moment qu'Andolosio avoit cessé de vivre ; les deux Comtes ignoroient que tel étoit l'enchantement qui y étoit attaché. Les six mois du Comte de Limosi étoient expirés ; le Comte Théodore la lui demanda pour six mois suivant leurs conventions : il y en avoit trois que le Comte de Limosi n'y avoit fouillé. Il ne la refusa point à Théodore , qui d'ailleurs avoit grand besoin d'argent , ayant dépensé , & beaucoup au-delà , celui qu'ils en avoient retiré ensemble : le Comte ouvrit la cassette & remit la bourse à Théodore qui y plongea sa main avec avidité ; mais il n'y trouva rien : il y revint plusieurs

fois, & n'y trouva rien encore; ils se regarderent l'un & l'autre, & resterent immobiles, comme s'ils eussent été frappés de la foudre; Théodore ne sortit de son étonnement que pour entrer dans la colere la plus violente. Homme faux & perfide, dit-il à Limosi, vous ne vous contentez point que je vous aie laissé jouir le premier de la bourse d'Andolosio, vous voulez la garder pour vous en faire faire une semblable & me la donner à la place de la vraie; je ne le souffrirai point, & si vous ne vous hâtez de me la rapporter, craignez ma vengeance. En vain le Comte jura que c'étoit la même bourse, & qu'il n'y avoit rien changé; qu'il étoit aussi surpris que lui de ce qu'elle ne rendoit rien: Théodore furieux mit l'épée à la main, Limosi se mit en défense, mais il étoit foible & âgé: ils se battirent long-tems; le bruit qu'ils faisoient attira les domestiques du Comte; ils enfoncerent, & le trouverent étendu dans son sang d'une blessure mortelle qu'il venoit de recevoir; Théodore n'en étoit pas moins acharné après lui, ne cessant de lui demander sa bourse. Les domestiques les séparèrent, & forcerent Théodore de sortir.

Le bruit de ce combat parvint au Roi. Tout le monde qui connoissoit l'union des deux Comtes, fut étonné de leur brouillerie; ils furent mandés l'un & l'autre; le Comte de Limosi ne put être amené à cause de sa blessure; le Roi ordonna à un de ses officiers d'aller le voir de sa part, & de savoir le sujet de la querelle. Le Comte s'obstina à se taire; l'Officier que le Roi avoit envoyé, étoit intéressé lui-même à savoir la vérité, parce qu'il se méfioit depuis long-tems de ces deux hommes; il prit en particulier un des domestiques qui lui dit qu'une bourse avoit été le sujet de leur dispute; il l'alla chercher, & ajouta, voyez si cela vaut la peine que deux honnêtes gens se coupent la gorge. La bourse de Fortunatus avoit fait quelque éclat à la Cour, parce que la Princesse, depuis qu'on n'avoit plus de nouvelles d'Andolosio, ne se croyoit plus obligée au secret; l'Officier s'empara de la bourse, & la remit au Roi qui la fit voir à la Princesse. Aussi-tôt on envoya des gardes investir la maison du Comte de Limosi, la

Princesse reconnut la bourse : quand elle y mit la main & qu'elle n'en retira rien, elle s'écria avec douleur ; c'en est fait , Andolosio est mort , & ces scélérats l'ont tué. On lui demanda pourquoi elle affuroit ainsi la mort d'Andolosio , & elle leur dit qu'il lui avoit appris que la vertu de la bourse devoit cesser avec la vie des enfans de Fortunatus.

On demanda au Comte Théodore quel étoit le sujet de sa dispute avec son ami ; il refusa de le dire. Le Roi le fit charger de fers. On lui dit que le Comte de Limosi avoit avoué une partie de ses crimes ; mais qu'on vouloit avoir un détail circonstancié de tout ce qui s'étoit passé au sujet d'Andolosio. Il s'obstina à refuser. On le mit à la torture , on lui présenta la bourse , & il détailla jusqu'à la moindre circonstance de la mort d'Andolosio. Le Comte de Limosi avoit avoué son assassinat , & déclaré tous les malheureux qu'il y avoit employés.

Lorsque les auteurs de la mort d'Andolosio furent connus , on eut bien de la peine d'arrêter la fureur du peuple qui demandoit ces deux monstres , & qui avoit investi la maison du Comte de Limosi pour y mettre le feu. Leur crime n'étoit que trop avéré : ils furent condamnés à expirer sur la roue , après avoir été dégradés. Avant de les conduire au supplice , on se transporta au château de Limosi. On arrêta tous ceux qui avoient eu connoissance du crime ; ou qui y avoient prêté leur ministère , & la plupart furent condamnés à la mort. On accorda la vie à celui qui enseigna où étoit le cadavre d'Andolosio , qu'on avoit jetté dans un des fossés du château. On le porta dans la prison du Comte Théodore , afin d'augmenter son supplice par la vue de cet objet. Le jour de leur exécution , le Comte de Limosi fut enlevé de son lit , & quoique mourant il fut conduit sur l'échafaut , mais il expira aux premiers coups qu'il reçut ; le Comte Théodore ne fut pas aussi heureux , il passa deux jours dans les douleurs les plus cruelles ; le peuple lassé de le voir vivre , renversa l'échafaut , se jeta sur ce malheureux , le traîna dans la boue & le déchira en mille pieces. On n'outragea pas moins le cadavre du Comte de Limosi. On sut que le Roi avoit

ordonné que son château seroit détruit ; le peuple s'y transporta & n'y laissa pierre sur pierre. On respecta la prison d'Andolosio, sur laquelle on éleva une chapelle avec cette inscription : *A Dieu bienfaisant & miséricordieux, & aux mânes du généreux Andolosio* : son cœur y fut déposé. Son corps fut transporté à Famagouste dans le tombeau de son pere. Le deuil recommença dans cette ville affligée. On allumoit des buchers, & l'on y jetoit les représentations des meurtriers ; deux des scélérats qui avoient attaqué Andolosio & tué ses gens, s'étoient réfugiés à Famagouste ; ils furent découverts & traînés au supplice : l'oraison funebre de l'homme juste & bienfaisant, est dans les larmes du peuple, & non dans les vaines déclamations des Orateurs.

Famagouste retentissoit de cris & de gémissemens ; & quand le peuple apprit que le Roi, les Princes & la Cour avoient pris le deuil de son bienfaiteur, les larmes de tendresse pour le Roi se mêlerent à celles de la douleur. Le Prince avec son épouse vinrent à Famagouste, & les habitans l'aimerent comme l'héritier du trône, & l'adorerent comme un cœur sensible qui partageoit leurs regrets. La Princesse versa des larmes, en se rappelant les fêtes qu'Andolosio lui avoit données à son passage : elle témoigna au peuple combien elle étoit touchée de sa douleur. Quand elle & son époux eurent pris possession du palais qu'Ampédo leur avoit donné au défaut de son frere, ils firent publier qu'ils distribueroient aux citoyens de Famagouste les richesses qu'il leur avoit laissées. Les Notables ayant convoqué le peuple, il fut délibéré qu'on abandonneroit les legs aux Princes ; qui casserent une délibération à laquelle ils n'avoient point été appelés. Ils convoquerent eux-mêmes une nouvelle assemblée, & après un long combat de générosité, il fut arrêté que la succession seroit paragée entre les Princes & le peuple, comme entre les héritiers d'une même famille. Les vertus des deux freres furent long-tems dans Famagouste un exemple plus puissant pour les mœurs, que les loix & l'autorité.

LA
BIBLIOTHEQUE
BLEUE,

*Entièrement refondue , & considérablement
augmentée.*

N^o. IV.

EDWARD J. TAYLOR

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

LES
QUATRE FILS
D'AYMON.
HISTOIRE HÉROIQUE.

Ennii de stercore. Hor.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont
Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

[illegible]

...and the other side of the road.

STANDARD INFORMATION



571 442 1

[Faint, illegible text]

1. *Journal of the American Medical Association*, 1997; 277: 1033-1037.

1127 276 11

...the

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

ON a vu dans la Préface de *Pierre de Provence*, n°. 1. de la *Bibliothèque bleue*, les raisons qui déterminèrent l'Auteur à présenter cette suite d'anciens Romans, sous une forme & un style nouveaux. Ces Essais hasardés sans aucune prétention, réussirent mieux qu'il n'avoit osé l'espérer. La première édition, publiée en 1769, in-8°. petit format, fut bientôt épuisée. Peut-être fit-elle naître l'idée de la *Bibliothèque des Romans*.

Costard ayant acquis le Privilège de la *Bibliothèque bleue*, en fit une nouvelle édition sans consulter l'Auteur, qui eût pu y faire des corrections utiles. Cette édition, grand in-8°. avec de belles gravures, parut en 1775. Ce Libraire se proposoit de publier successivement les numéros qui manquoient, lorsqu'ayant renoncé à la Librairie, ce qui restoit de son édition fut transporté à la Chambre Syndicale, pour y être vendu au plus offrant.

Dans cet intervalle l'Auteur, entraîné par des occupations plus sérieuses, avoit perdu de vue la continuation de son Recueil, lorsqu'un de ses amis ayant lu dans les *Mélanges extraits d'une grande Bibliothèque*, l'éloge que fait M. le M. de P. des numéros déjà imprimés *, l'engagea de prendre son

* Voyez ces *Mélanges*, tome E, pages 178 & 180 : ce travail, dit M. le M. de P. en parlant de la refonte de quelques-uns de ces Romans, est déjà exécuté d'une

Ouvrage , & s'offrit de faire les frais , tant de la réimpression des cinq numéros qui ont paru, que de l'édition de ceux qui restent à faire. L'Auteur , sollicité par l'amitié , encouragé sur-tout par un suffrage respectable , & d'autant plus désintéressé qu'il n'avoit pas mis son nom à la tête de ce Recueil , & qu'il n'a pas l'honneur d'être connu de M. le M. de P. ayant refondu sur d'anciens manuscrits , *l'Histoire des quatre fils d'Aymon* , se disposoit à la livrer à l'impression , lorsqu'il apprit que Fournier , Libraire , venoit d'acquérir le reste de l'édition de Costard : il le fit avertir du dessein où il étoit de continuer cette suite de Romans. Le sieur Fournier se concilia avec lui pour la réimpression & correction des numéros déjà imprimés , & pour la rédaction des autres Romans anciens , ainsi qu'il l'avoit annoncé dans la Préface de *Pierre de Provence*.

Ce dernier a été refondu par M. le Comte de Tressan , en 1779 , dix ans après la première édition de la *Bibliothèque bleue*. Son Ouvrage , inséré dans la *Bibliothèque des Romans* , écrit d'un style séduisant , n'a porté aucun préjudice au premier ; c'est le même tableau présenté au Public par deux Peintres , dont la manière différente a été également bien accueillie.

manière très - agréable , dans un livre , imprimé pour la première fois en 1769 in-8°. Je conseille aux Dames de lire ce Recueil en entier : il fera autant de plaisir à celles de ce temps - ci , que les Romans originaux ont pu en faire à leurs ayeules il y a trois cents ans.



LES
QUATRE FILS
D'AYMON.
HISTOIRE HÉROIQUE.
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Charlemagne envoie Lothaire , son fils , sommer le rebelle Duc d'Aigremont. Horrible félonie du Duc. Charlemagne fait Chevaliers les quatre fils d'Aymon , & s'apprête à venger l'assassinat de Lothaire. Les fils d'Aymon , parens de l'assassin , quittent la Cour de Churlemagne , pour n'être pas obligés de combattre contre lui. Accueil que leur fait leur mere. Le Duc d'Aigremont vient au - devant de Charlemagne , est vaincu , & demande grace pour ses Sujets au Vainqueur. Clémence héroïque de Charlemagne.

CHARLEMAGNE venoit de terminer contre les Sarra-
sins une longue & sanglante guerre. Il avoit mis à mort
leur Chef , & avoit remporté une victoire complete. Il
jouissoit au milieu d'une Cour brillante & nombreuse ,

des douceurs de la paix & de l'amour de ses Peuples. On se consoloit au sein des plaisirs & des fêtes de la mort des Seigneurs & des grands Capitaines que le fer avoit moissonnés. Paris étoit le rendez-vous de toutes les nations. Les Arts que ce Monarque protégeoit ; le luxe & la politesse qui les accompagnent y attiroient ce qu'il y avoit de plus distingué en Allemagne , en Angleterre , parmi les Normands , en Lombardie , dans toutes les parties de la France , dans les Royaumes voisins , & même parmi les Peuples barbares qui s'étoient emparé de l'Italie.

Les douze Pairs de France ornoient la Cour de Charlemagne. Parmi ces plus vaillans Guerriers , on distinguoit le brave Duc Aymon, Prince des Ardennes , & ses quatre fils Renaud , Allard , Guichard & Richard , Héros dont les exploits étoient connus aux deux bouts de la terre : Renaud étoit le plus renommé ; sa taille de sept pieds , & les justes proportions de son corps , le faisoient regarder comme le plus bel homme qu'il y eût au monde.

Charlemagne assembla ses Chevaliers & ses Barons , une des fêtes de la Pentecôte , & leur parla en ces termes :
» Généreux Chevaliers , chers Compagnons de mes vic-
» toires , c'est à votre valeur que je dois les conquêtes
» rapides que j'ai faites : par vous j'ai fait mordre la pouf-
» siere au téméraire Sarrafin , & j'ai chassé loin de nos
» frontieres cette nation infidelle & barbare. Il est vrai
» que nous avons perdu plusieurs braves Chevaliers : ils
» partageroient nos triomphes & notre gloire , si d'or-
» gueilleux vassaux n'avoient pas refusé de venir com-
» battre avec nous , quelques invitations que je leur en aye
» faites. Vous le savez , courageux Duc de Bretagne , vous
» qui , au bruit de la trompette , accourûtes à notre se-
» cours ; & vous , brave Galerand de Bouillon , qui
» portiez l'Oriflâme , vous Lambert de Berry , & vous
» Geoffroi de Bourdeille , braves soutiens d'un Roi qui
» vous chérit , vous le savez , sans vous le Sarrafin vain-
» queur , après avoir subjugué l'Italie , auroit porté sa
» fureur & sa religion sacrilège au sein de votre patrie.
» Les refus obstinés de Gerard de Roussillon , & de ses
» deux freres , le Duc de Nanteuil & le Duc Beuves

» d'Aigremont , font la cause de nos pertes ; ils nous ont
» empêché de porter plus loin la terreur de nos armes.
» Nous aurions pu repousser jusqu'à sa source ce torrent
» de Barbares qui s'est répandu dans l'Europe ; mais celui
» qui a témoigné le plus d'obstination est le Duc de Beuves.
» Je me propose de le sommer encore ; & s'il refuse ,
» j'irai , le fer & la flamme à la main , assiéger Aigre-
» mont , & quand je l'aurai en mon pouvoir , je jure
» de ne faire grace ni à ce Duc infidèle , ni à Maugis son
» fils , ni à sa femme , ni à ses vassaux ».

Le sage Naimès de Bavière , le Nestor de la Cour de Charlemagne , arrêta sa fureur. » Sire , lui dit-il , quel-
» que juste que soit votre ressentiment , avant de con-
» damner le Duc d'Aigremont , je crois qu'il est de
» votre sagesse de lui envoyer un homme qui réunisse la
» prudence & l'art de parler au cœur , afin qu'il lui
» remontre ses devoirs , & qu'il discute ses raisons. Un
» Souverain ne doit employer la force contre ses ennemis
» qu'au défaut de tout autre moyen. Les querelles des
» Rois intéressent les Peuples. Que deux particuliers re-
» courent à la vengeance , elle ne peut être funeste tout
» au plus qu'à deux hommes ; mais la mort d'un million
» de Sujets est souvent la suite du courroux d'un seul. »

Charlemagne approuva la proposition de Naimès : il attendit que quelque Chevalier se présentât pour se charger de ce message ; aucun n'osait prendre sur lui une commission si délicate : d'Aigremont étoit craint ; d'ailleurs presque tous les Chevaliers étoient ses parents , & le Prince des Ardennes étoit son cousin.

L'Empereur voyant leur embarras , appela Lothaire son fils , & lui dit : » Mon fils , s'il étoit de la dignité d'un
» Souverain d'aller lui-même demander à son Sujet raison
» de sa révolte , je n'hésiterois pas un moment de partir :
» l'injure qu'il fait à votre père retombe sur vous ; c'est
» donc à vous de vous charger de cette entreprise : je ne
» vous dissimule pas qu'elle est dangereuse. Beuves est
» cruel & perfide ; mais vous êtes le fils de son Roi ;
» vous êtes brave ; & si ces titres sacrés ne lui en im-
» soient point , je vous donne cent Chevaliers à votre
» choix pour vous accompagner. Vous direz au Duc d'Ai-

» gremont que je veux bien lui accorder trois mois pour
» faire ses préparatifs : mais si après ce terme il ne se
» rend pas auprès de nous avec ses troupes , déclarez-lui
» que je le traiterai en ennemi ; que j'irai mettre le siège
» devant Aigremont ; que je renverferai ses murailles ;
» que je détruirai sa ville ; que je dévasterai ses cam-
» pagnes ; que sur les débris de ses tours embrasées , je
» ferai couler le sang du pere & du fils , & que je livrerai
» sa famille aux bourreaux ».

Lothaire s'inclina , nomma ses Chevaliers , & le lendemain il alla prendre congé du Roi , qui ne put retenir ses larmes en l'embrassant , comme s'il eût prévu le sort qui l'attendoit. Toute la Cour vit partir le jeune Lothaire avec regret , sans que personne osât néanmoins soupçonner Beuves , d'être assez déloyal pour oser porter une main sacrilège sur le fils de son Roi , revêtu par son pere du titre sacré d'Ambassadeur.

Le Duc d'Aigremont fut bientôt informé par ses espions du départ de Lothaire : il assembla son Conseil , non comme un bon Prince qui cherche dans les lumieres de ses Sujets l'avis le plus sage , mais comme un tyran qui ne rassemble ses esclaves , que pour leur faire approuver les desseins les plus injustes. » De quel droit , leur dit-il ,
» Charlemagne prétend-il me forcer à le secourir ? est-ce
» parce qu'il régne sur de plus vastes Etats que moi ?
» S'il mesure l'Empire sur l'étendue , ne puis-je pas le
» mesurer sur l'obéissance aveugle de mes Sujets ? S'il se
» croit mon Souverain , parce qu'il pense être le plus fort ,
» à quoi se réduit son titre , dès que je puis former les
» mêmes prétentions que lui ? Il est vrai que j'ai fait
» serment de lui obéir & de lui porter secours ; mais vous
» connoissez tous la valeur de ces sermens politiques ,
» arrachés presque toujours ou à la foiblesse des Souve-
» rains , ou à l'impérieuse nécessité des circonstances , &
» dont l'effet cesse avec l'impuissance de repousser une
» force supérieure. Tel est le cas où je me trouve : Souve-
» rain absolu de mes Sujets , plus fort que Charles par la
» situation de mes Etats , plus fort encore par la valeur
» de Gerard de Roussillon , du Duc de Nanteuil , & du
» Prince des Ardennes mes freres , & sur-tout par l'intré-

» pidité de mes quatre neveux , je crains peu les menaces
» que Lothaire vient me faire. Aussi n'est-ce pas sur le
» parti que je veux prendre que j'ai à vous consulter ;
» je demande vos avis sur la maniere dont je dois rece-
» voir les ordres qu'il m'apporte , & sur le degré de mé-
» pris que je dois lui marquer. Je lui dois des égards
» comme Ambassadeur ; mais comme fils de Souverain ,
» je ne lui dois rien , & c'est dans ma Cour qu'il vient
» me braver » !

Un vieux & sage Chevalier de la Cour de Beuves ,
appelé Béon le Juste , qui n'avoit jamais rampé devant la
Grandeur , se leva , & demanda la permission de parler
avec liberté. Il fut d'avis que le Duc reçût avec respect
le fils de Charlemagne. Le Duc jeta sur lui un regard
d'indignation : le Chevalier , sans se déconcerter , reprit
ainsi : » Seigneur , un Souverain doit se respecter dans
» ses semblables : plus vous honorerez Lothaire , & plus
» vous acquerrez de droits sur Charlemagne. Quant au
» refus d'obéir que vous vous proposez de soutenir par
» les armes , je ne puis , sans trahir votre confiance , vous
» dissimuler les dangers auxquels vous vous exposez. La
» valeur & l'intrépidité de vos parens me sont connues ;
» je sai que vos Sujets verseront jusqu'à la dernière
» goutte de leur sang pour vous défendre ; mais avez-
» vous fait attention aux troupes nombreuses que l'Em-
» pereur peut mettre sur pied , aux puissans alliés qui
» viendront se joindre à lui au premier signal ? La valeur
» la plus éprouvée doit céder au nombre. Si vous êtes
» vaincu , quelle grace pouvez-vous espérer d'un Souve-
» rain courroucé , qui vous traitant en rebelle. »
Le Duc l'interrompit avec fureur , & le menaça du plus
cruel supplice. La Duchesse , la larme à l'œil , & tombant
aux genoux de son mari , le conjura de prêter l'oreille
aux conseils de ses véritables amis , & de faire tous ses
efforts pour rentrer en grace avec le Roi. Le Duc , que
ce mot de grace irritoit encore , jura que non-seulement
il n'obéiroit point , mais que si Lothaire osoit le menacer ,
il s'en vengeroit de la maniere la plus sanglante.

Le château d'Aigremont étoit situé sur un rocher inac-
cessible , entouré d'un mur impénétrable & de hautes tours ;

sa situation & sa force ne laissoient craindre à ceux qui le défendoient que la famine : un fleuve couloit au pied de ses remparts. Lothaire n'avoit jamais vu de forteresse si redoutable. » Monseigneur , lui dit un de ses Chevaliers , » le Roi est le plus puissant Prince de la terre ; mais à » quoi sert la valeur quand la victoire est impossible ? » Cette forteresse inexpugnable renferme autant de Guer- » riers qu'en a votre pere. Ah ! plut à Dieu que Beuves » & lui pussent s'accorder. Beuves est orgueilleux & fier , » & les menaces de l'Empereur ne sont pas moins humili- » liantes que terribles ; annoncez-lui les ordres dont vous » êtes chargé avec la plus grande douceur , affoiblissez-en » l'amertume. Nous sommes cent Chevaliers prêts à périr » pour vous , s'il osoit vous insulter ; mais que pouvons- » nous contre les forces de Beuves » ? Lothaire approuva la sagesse du Chevalier , quoique bien résolu de remplir sa commission avec exactitude , & de ne pas souffrir impunément le moindre outrage.

A peine le Duc eut-il renvoyé son Conseil , que Lothaire se présenta devant le château d'Aigremont ; il y fut introduit avec ses cent Chevaliers : on le conduisit au Palais qui étoit rempli de troupes. Le Duc l'attendoit sur un trône , ayant à ses côtés la Duchesse & son fils. Lothaire le salua & lui dit : » Charlemagne qui connoît » votre valeur , est étonné du refus que vous faites de » lui donner le secours que vous lui devez ; il m'envoie » pour vous demander le motif de ce refus. Sa bonté ne » lui a pas permis d'en venir avec vous aux dernières » extrémités , sans s'être bien assuré de vos vrais sentimens. S'ils sont tels qu'il le desire , il est prêt à tout » oublier & à vous rendre son amitié. Si au contraire » vous persistez dans votre désobéissance , attendez-vous » à une guerre qui ne finira que par la ruine de vos » Sujets , & peut-être par celle de toute votre famille ; » car qui peut prévoir jusqu'où peut aller la colere d'un » Roi qui se croit méprisé ? Charles se doit à soi-même » cette vengeance ; il la doit à la mémoire de tant de » Chevaliers , dont votre défection a causé la mort dans » les champs de la Lombardie. Le Roi vous annonce » donc par ma bouche , qu'il attend une réponse positive ;

» & afin que vous ne puissiez pas l'accuser d'injustice ou
» de cruauté, il m'a ordonné de vous dire, que si vous
» persistiez dans votre rébellion, il ne mettroit point de
» bornes à sa fureur; qu'il détruiroit vos villes & vos
» châteaux; qu'il feroit passer vos Sujets au fil de l'épée;
» qu'il désoleroit vos campagnes, & qu'il déclareroit une
» haine éternelle à tout ce qui vous appartient ».

Le Duc d'Aigremont frémit de colere; il jura de nouveau qu'il n'obéiroit point à Charlemagne, & que dès ce moment il lui déclaroit la guerre. Lothaire lui demanda s'il avoit oublié qu'il étoit homme-lige de l'Empereur. Beuves le regarda avec un mépris insultant. » Malheur, » dit-il, à l'insensé qui s'est chargé de l'ordre de Charles, » jamais il ne lui rendra compte de sa commission ». Béon osa représenter à son Maître le crime dont il alloit se rendre coupable. Le Duc le menaça lui-même, & lui imposa silence. La Duchesse prit le Ciel à témoin qu'elle détestoit cette action, & protesta qu'elle n'y avoit aucune part. » Malheureux Prince, s'écria Lothaire, » tu cours à ta perte; songes-tu que je suis le fils de ton » Roi, & que c'est dans ta propre Cour que tu m'outrages? » Ah! crois-moi, je t'en conjure, préviens les suites » affreuses de ta félonie; ton crime retombera sur ta famille & sur ton peuple; il n'est pas de nation, quelque » barbare qu'elle soit, qui ne se croie intéressée à laver » dans le sang du dernier de tes Sujets, l'injure dont tu » menaces tous les Souverains dans ma personne. Beuves, » sois plus jaloux de ta gloire; songe que ton nom passera » aux races futures, pour effrayer ceux qui seroient tentés » de te ressembler ».

Beuves, dont la colere étoit à son comble, ordonna à ses Chevaliers d'arrêter Lothaire. Ils parurent consternés de cet ordre; mais soit crainte ou desir de plaire à leur Maître, un moment après ils mirent tous l'épée à la main. Ceux du jeune prince vinrent à son secours: bientôt la salle ruissela de sang. Au bruit des armes & aux cris des combattans, le peuple s'assemble autour du palais: les Chevaliers François en défendent l'entrée, & donnent la mort à tout ce qui se présente. Lothaire vendoit chèrement sa liberté, il venoit de jeter aux pieds de Beuves

un Chevalier qui l'attaquoit. Beuves voulut venger sa mort : Lothaire vole , l'atteint , & lui fait courir le plus grand danger ; mais sa chute même le sauve. Furieux à la vue de son sang , il se relève avec le secours du sage Béon , qui essaie envain de le calmer ; il monte sur les marches de son trône , & profitant de l'avantage du terrain , il s'élance sur le jeune Prince qu'entouroit la foule ; il lui porte un coup si terrible , qu'il l'étend à ses pieds ; & pour mettre le comble à sa félonie , il lui coupe la tête de sa propre main. Il ne restoit plus que vingt Chevaliers François. D'Aigremont en fit égorger dix en sa présence , & consentit de laisser la vie aux dix qui restoient , à condition qu'ils se chargeroient de reporter à leur Roi le corps de son fils , & de lui dire que c'étoit ainsi que le Duc d'Aigremont recevoit ses menaces ; que Charles devoit s'attendre à le voir bientôt dans ses Etats à la tête de cent mille combattans , & que le plus fort seroit alors le maître de faire souffrir au vaincu tel supplice qu'il jugeroit à propos.

Cependant Charles étoit inquiet de ne pas recevoir des nouvelles de son fils : il connoissoit le caractère féroce du Duc d'Aigremont. Aymon essayoit de le consoler , & lui promettoit d'aller lui-même tirer vengeance du perfide , s'il avoit eu l'audace de manquer à ce qu'il devoit au fils du Roi. Charlemagne connoissoit la fidélité d'Aymon , il voulut l'en récompenser ; & pour se l'attacher encore davantage , il lui ordonna de faire venir ses quatre fils , afin de les armer Chevaliers. Aymon obéit , & le lendemain il les présenta au Roi , qui fut surpris en voyant une aussi belle famille.

Renaud demanda d'être armé le premier ; sa beauté , la noblesse qui caractérisoit sa figure , le courage qui étinceloit dans ses yeux , lui attirèrent l'estime de son Maître. Charles se fit apporter les armes du Roi de Chypre , qu'il avoit tué de sa propre main devant Pampelune , & les donna à Renaud comme au plus brave ; cette flamberge qui devint si redoutable dans les mains du vaillant Renaud , Charles la lui ceignit. Oger le Danois son parent , lui chaussa les éperons , & le Roi lui donna l'accolade. Renaud monta devant lui sur Bayard , ce courfier unique

qui sans se fatiguer faisoit dix lieues d'un seul trait : il avoit été nourri dans le Brisgau , & Maugis , le fils du Duc d'Aigremont , en avoit fait présent à son cousin.

Lorsque les quatre freres eurent reçu l'Ordre de Chevalerie , le Roi fit publier un Tournoi pour eux. Plusieurs Chevaliers s'y présentèrent , mais tout l'honneur du combat demeura aux quatre fils d'Aymon , & sur-tout au vaillant Renaud. Charles ne put s'empêcher de lui marquer son étonnement ; il voulut qu'à l'avenir ce jeune Héros combattît auprès de lui , & Renaud lui jura une fidélité à toute épreuve , pour ses freres & pour lui.

Cependant l'Empereur ne savoit que penser de l'absence de son fils , il étoit dévoré d'un ennui secret , & mille songes effrayans troubloient son sommeil. Il communiqua ses inquiétudes à Naimés , qui jugeant du Duc d'Aigremont d'après la bonté de son propre caractère , rassuroit le Roi , qui de son côté s'accusoit en secret des soupçons que l'amour paternel lui suggéroit sur la loyauté du Duc.

Un jour qu'ils se promenoient sur les bords de la Seine , ils virent de loin un Chevalier couvert de deuil : Charles , qui le premier le reconnut pour l'un de ceux qui avoient accompagné Lothaire , pâlit ; & se retournant vers Naimés : » Ah ! Naimés , s'écria-t-il , mon fils n'est plus ; malheureux , c'est moi qui l'ai assassiné ! ne devois-je pas connaître le perfide d'Aigremont » ? Le Chevalier s'approcha ; il avoit encore le visage couvert de sang , & à peine pouvoit-il parler. Il annonce à son Maître la mort de Lothaire , & autant que ses larmes & ses sanglots peuvent le lui permettre , il raconte tout ce qui vient de se passer à la Cour du Duc ; il n'a pas encore fini son discours , qu'il tombe & expire aux pieds de Charles.

L'Empereur , qui ne peut résister à ce spectacle , se jette dans les bras d'Oger le Danois , il inonde son sein de ses larmes en invoquant la mort. Le Duc de Bavière embrasse les genoux de son Maître. » Ah ! Sire , dit-il , ni vous , ni aucun de vos Chevaliers , ni moi-même , n'eussions jamais pu prévoir une aussi détestable trahison. » Il n'est aucun de nous qui ne donnât sa vie pour racheter celle de Lothaire ; nous le regardions tous comme un

„ autre vous-même ; mais après cet événement funeste ,
 „ nos regrets & nos plaintes ne sont qu'un témoignage
 „ inutile de notre amour : les arrêts du Ciel sont irrévocables , la Mort se rit de nos cris impuissans. Ce ne sont
 „ pas les angoisses d'une ame sensible que demande votre
 „ fils ; c'est la vengeance d'un pere outragé , c'est le courroux d'un Souverain envers lequel on a violé les droits
 „ de la nature & des nations. Le sang doit couler , & non
 „ pas des pleurs stériles : courons aux armes ; il n'est pas
 „ question de vaincre , il ne s'agit que de punir „.

Ces paroles embrâserent le cœur de Charles ; & sortant de la léthargie de la douleur , il ordonne à tous ses Chevaliers & à tous ses Courtisans de se disposer à marcher au-devant des tristes restes de son fils , que ses Chevaliers apportent. Il partit accompagné de Naimés , d'Oger , de Sanfon de Bourgogne , & de plusieurs autres Seigneurs. Ils rencontrèrent le corps de Lothaire à dix lieues de Paris ; Charles l'arrosa de ses larmes & jura de le venger ; il voua une haine implacable à Beuves , & remit le cercueil aux Seigneurs de sa suite , qui le porterent eux-mêmes dans le tombeau des Rois , à l'Abbaye de Saint Germain-des-Prez.

Le Roi s'en retournoit tristement à Paris avec quelques-uns de ses plus zélés Courtisans qui partageoient sa douleur , lorsqu'un Chevalier vint l'avertir du départ d'Aymon & de ses quatre fils. Charles en fut indigné ; sa juste haine pour d'Aigremont ne lui permit pas de songer qu'Aymon étoit le frere de son ennemi , il les enveloppa l'un & l'autre dans la même proscription. Dans sa fureur il traita les quatre Chevaliers d'ingrats & de perfides : il se fit raconter ensuite jusqu'aux moindres circonstances de leur défection.

Lorsqu'Aymon , lui dit le Chevalier , a été instruit de la trahison de Beuves son frere & de la mort déplorable de Lothaire , il a assemblé ses enfans & leur a dit , la larme à l'œil : „ O mes amis ! la honte dont mon frere me
 „ couvre , me jette dans la situation la plus accablante.
 „ Quelle que soit l'amitié qui me lie à lui , quel que soit
 „ le respect que vous lui devez , nous ne pouvons pas nous
 „ dissimuler l'atrocité de son crime. Charlemagne juste-
 „ ment

» ment irrité , va rassembler contre l'assassin de son fils
» les forces les plus redoutables. Quel parti pouvons-nous
» prendre dans une circonstance aussi délicate ? La justice
» est pour Charles ; mais les liens les plus sacrés nous
» unissent au plus coupable. Défendre l'un , c'est nous
» rendre complices de son crime ; entrer dans les projets
» de vengeance de l'autre , c'est violer tous les droits de
» la nature : quelque parti que nous embrassions , nous
» ne pouvons éviter les reproches de notre conscience &
» de l'honneur ».

Alors , continua le Chevalier , Renaud a proposé un troisième parti , celui d'une entière neutralité. « Il est vrai ,
» a-t-il dit , que nous venons de prêter serment d'obéissance & de fidélité à Charlemagne , & que j'ai promis
» de combattre toujours auprès de lui ; mais cette promesse ne peut pas m'engager à prendre les armes contre
» mon oncle : d'un autre côté le Duc d'Aigremont ne fera
» pas assez injuste pour trouver mauvais que nous ne
» le secourions pas. Il fait ce que nous devons à notre Roi ,
» & son crime est trop atroce pour oser se plaindre de
» notre inaction ». Allard , Richard & Guichard , se sont rangés à cet avis & sont partis pour les Ardennes.

Ainsi parla le Chevalier , sans ajouter un mot qui pût condamner ou justifier Aymon & ses enfans ; mais le Roi jura de se venger d'eux , & leur voua la même colère qu'à leur père.

Cependant Edwige , l'épouse d'Aymon , étoit accourue au-devant de lui ; elle embrassa tour-à-tour les quatre Chevaliers & leur père. Elle avoit appris les honneurs qu'ils avoient reçus de Charles , & ne pouvoit comprendre pourquoi ils avoient si-tôt quitté sa Cour. Aymon lui raconta ce qui venoit de se passer à Aigremont , & la résolution qu'ils avoient prise , de ne soutenir ni la félonie de Beuves , ni le juste ressentiment de Charles.

Edwige étoit alliée à la Maison de France & à celle d'Aigremont. Elle ne put s'empêcher de frémir de la déloyauté du Duc ; & malgré tout l'amour qu'elle avoit pour son époux : « Il me semble , lui dit-elle , que toute sorte
» de motifs devoient vous engager à suivre le parti de
» l'Empereur ; il est notre Roi & le bienfaiteur de nos

» enfans. Vous manquez à la foi & à la reconnoissance
» que vous lui devez ; vous nuisez à vos propres intérêts :
» car vous ne devez pas douter qu'après avoir ravagé les
» États de Beuves , il ne tourne ses armes contre les parens
» de l'assassin de son fils. Vous m'objectez les liens du
» sang qui vous unissent au perfide ; est-il des liens qui
» puissent unir le crime & la vertu ? Répondez-moi , mes
» enfans, si Beuves eût assassiné votre pere, renoncerez-vous
» à la vengeance , parce que l'assassin est votre oncle ? En
» violant le droit des gens , respecté des Peuples les plus
» barbares , en outrageant votre Roi , en l'assassinant dans
» la personne de son fils , Beuves a-t-il commis un moindre
» attentat ? Il vous eût privés d'un pere , il prive la France
» d'un Souverain qui marchoit déjà sur les traces du sien ,
» & qui eût fait le bonheur du monde ? Que savons-nous ?
» Beuves est peut-être la cause que les vastes États de
» Charlemagne seront gouvernés par un Tyran , ou par
» un Prince foible & pusillanime ? Que feroit-ce encore
» si , ce que je ne puis croire , la fortune favorisant le
» crime , d'Aigremont étoit vainqueur ? Ah ! mes chers
» enfans , quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire
» en voyant votre Roi à la merci du bourreau de Lothaire ?
» Croyez - moi , retournez sur vos pas & servez votre
» Maître ».

Aymon adoroit Edwige ; il fut sensible à ses reproches : ses fils étoient consternés. Ils abhorroient le crime de leur oncle : ils étoient sur le point de reprendre le chemin de Paris ; mais la tendresse de leur mere affoiblissant son courage , elle les arrêta , & leur demanda de lui donner encore quelques jours.

Cependant Charles ordonnoit les préparatifs de la guerre. Il avoit renvoyé dans leurs terres la plupart de ses Barons & de ses Chevaliers , afin qu'ils rassemblassent leurs Vassaux sous leurs bannieres : il les avoit ajournés au champ de Mars pour le 15 du mois de Mai suivant. Le Duc d'Aigremont ne tarda point à être informé des projets de Charles. Il invita tous ses parens à se joindre à lui. Gérard de Roussillon & le Duc de Nanteuil ses freres , firent des levées considérables. Charlemagne étoit trop puissant & trop adoré pour n'avoir point d'envieux. Plusieurs Seigneurs,

trop foibles pour laisser paroître leur mécontentement en particulier , s'unirent à Beuves quand ils le virent soutenu d'une armée de quatre-vingts mille hommes. Il n'attendit pas que Charles fût entré en campagne. L'orgueil l'aveugloit trop pour lui donner le temps de l'attendre dans son château d'Aigremont. Si dans ses murs de roches vives & inaccessibles , défendus par des marais impénétrables , il eût attendu la victoire , il eût sans doute pu espérer de l'obtenir.

Richard , Duc de Normandie , se rendit auprès de Charlemagne dès le commencement de Mai à la tête de trente mille hommes , qui camperent sur les bords de la Seine. Le Comte Guichard arriva bientôt après , avec un grand nombre de Chevaliers. Salomon , Duc de Bretagne , le suivoit de près avec l'élite de la Province. Il arriva des troupes de toutes parts. Dès qu'elles furent rassemblées , Charles fit lui-même la disposition de l'ordre de bataille. Son avant-garde , composée de quarante mille combattans , étoit sous les ordres de Richard , de Galerand de Bouillon , de Gui de Baviere , de Nemours , Oger & Estouteville. Charles étoit au centre , & Naimés faisoit l'arrière-garde.

L'armée se mit en marche le troisieme jour. Oger , qui conduisoit un corps détaché en avant , rencontra un homme d'armes qui venoit à lui à toute bride. Il demanda d'être conduit à Charlemagne. Oger le présenta lui-même. Ce soldat l'avertit que l'armée ennemie avoit pénétré au centre de la Champagne , & qu'elle avoit formé le siège de Troyes ; que le Commandant supplioit l'Empereur de venir promptement au secours des assiégés , s'il vouloit conserver cette place importante , que Beuves pressoit beaucoup.

Cette nouvelle enflamma le courage de Charlemagne ; il ordonna à Oger de hâter sa marche , & se félicita de trouver le Duc d'Aigremont en campagne. Il fit dire à Naimés , à Bouillon & à Godefroi de Frise , de faire marcher promptement leurs divisions , mais sans les fatiguer. Trente mille combattans de l'avant-garde firent halte à une demi-lieue de la Ville , jusqu'à ce que toute l'armée eût rejoint. Oger , qui portoit l'Oriflamme , envoya

le Troyen qu'il avoit rencontré au Commandant de la Place , avec lequel il entretenoit une correspondance secrète , pour lui faire savoir que Charlemagne étoit à portée de le secourir.

Enfin l'avant-garde de Beuves , commandée par Gérard de Roussillon , rencontra celle de l'armée Françoisse. Les deux armées étant arrivées , s'arrêtèrent un moment & firent leurs dispositions. Dès qu'elles furent rangées en bataille , Gérard donna le signal du combat , en terrassant un Allemand d'un coup de lance. Il saisit son enseigne & fit son cri : sa troupe accourut. Oger donna l'impulsion à ses soldats , & le combat devint furieux. En un moment la terre fut couverte de membres épars , de casques fracassés , de débris d'armures ; le sang ruisseloit de tous côtés. Beuves voit son frere en danger , il s'élance , frappe Oger de Péronne , & le laisse sans vie. Nanteuil vient au secours de Beuves , & les trois freres , suivis de leurs meilleures troupes , se précipitent sur les escadrons du Roi. Les Poitevins , les Allemands , les Lombards leur opposent un mur impénétrable. Richard de Normandie est à leur tête. Un Chevalier , ami particulier de Gérard de Roussillon , veut pénétrer dans le bataillon des Poitevins ; Richard qui le voit venir , l'attend & le perce d'outre en outre d'un coup de lance. Gérard veut le venger ; mais Nanteuil l'arrête , & lui fait observer qu'ils ont à combattre tout le corps que le Roi commandoit. Comme ils délibéroient , Galerand de Bouillon tue à leurs yeux un de leurs neveux. La fureur emporte Gérard , qui fait avertir le Duc d'Aigremont. Il vient avec de nouvelles troupes , & rencontre celles du Roi. La mêlée devint générale , la fureur combattoit contre la rage ; mais la fureur de Charles étoit éclairée par la prudence. Beuves frappa Gauthier de Croismar , & du même coup perça son écu , son armure & son corps. Richard de Normandie attaqua d'Aigremont ; leur combat fut terrible ; la même ardeur de vaincre les animoit l'un & l'autre ; la force , l'adresse , tout fut mis en usage de part & d'autre. La haine qui transportoit d'Aigremont , ne lui laissoit pas assez de réflexion pour se défendre. Richard perça son bouclier & le blessa. D'Aigremont se bat en retraite. Richard se féli-

cite déjà d'avoir trouvé l'occasion de venger la mort de Lothaire : il le presse , saisit un moment favorable & lui porte un coup si terrible qu'il croit l'avoir tué ; mais le coup tombe sur le casque d'acier de Beuves , glisse le long de son armure & sépare la croupe de son cheval du reste du corps , de sorte que d'Aigremont alla mordre la poussière. C'en étoit fait de lui si Richard eût pu descendre de son cheval avant que son ennemi ne se fut relevé , avec le secours de quelques Chevaliers , qui exposèrent leurs jours pour sauver les siens.

Charlemagne rassemble autour de lui , Oger le Danois , Naimés , Bouillon , Hoël du Mans , Salomon , Léon de Frise , l'Archevêque Turpin , Estouteville , & plusieurs vaillans Chevaliers. « Amis ! s'écria-t-il , vengez votre Roi ; son » affront rejaillit sur vous : que d'Aigremont & ses freres » ne nous échappent point. » En même tems il met sa lance en arrêt , court sur Gérard de Roussillon & le renverse. Sa mort étoit assurée , si ses freres ne fussent venus à son secours. Oger prit un des Chevaliers de la suite de Gérard pour Gérard même , lui fendit la tête jusqu'au gosier , & chaque moitié tomba sur chacune de ses épaules. Richard frémit & commença de craindre pour lui même. Beuves , non moins étonné , osa prier le ciel de le sauver & de ne pas permettre qu'il tombât entre les mains du Roi. Le Ciel exauce quelquefois les vœux des méchans ; mais c'est pour les punir avec plus de sévérité , & le secours momentané qu'il leur prête , n'est qu'un piège qu'il tend à leur imprudence.

Le jour étoit sur son déclin ; les deux armées étoient également fatiguées ; celle du Duc d'Aigremont se battoit en retraite , & les François , contents d'avoir gagné le champ de bataille , ne se mettoient point en peine de poursuivre les fuyards. Charles , qui savoit qu'ils ne pouvoient pas lui échapper , fit cesser le combat.

Gérard s'étoit retiré dans sa tente ; il maudissoit le jour où son frere porta une main téméraire sur le fils de son Roi. Beuves , le visage couvert de sang , vint auprès de lui , soutenu par deux Chevaliers. Beuves commençoit à sentir des remords ; mais il n'osoit les faire paroître. Gérard , qui le croyoit blessé mortellement , l'embrasse en soupi-

rant ; car , quoiqu'il détestât le crime de son frere , ses jours ne lui étoient pas moins précieux. Il fit appeler un Médecin , qui ne trouva que de fortes contusions & des blessures qui n'effleuroient que la peau. Ils envoyèrent chercher leur frere Nanteuil & les principaux Seigneurs de leur parti. Cette journée en avoit enlevé plusieurs , & la plupart de ceux qui restoit étoient blessés.

Lorsque le Conseil de Guerre fut assemblé , Gérard leur exposa la situation de l'armée , les fautes qu'on avoit faites , les manœuvres qui avoient le mieux réussi , ce qu'on pouvoit espérer ou craindre de la bataille qu'on se dispoisoit à livrer le lendemain. Par le rapport des Espions , Gérard avoit appris où étoit précisément la tente de l'Empereur , & quoiqu'elle fut gardée par Naïmes & par Oger , il se flattoit d'y pénétrer ; il connoissoit un sentier qui pouvoit y conduire en égorgeant deux sentinelles : il est vrai qu'il falloit tromper une garde avancée , il en donnoit des moyens infailibles. Il proposa donc , ou de surprendre Charlemagne dans sa tente , ou d'attaquer les François au milieu de la nuit , & de profiter du désordre pour mettre le feu dans leur camp ; « Je fais , ajouta-t-il ,
» que l'un & l'autre de ces partis est également dange-
» reux ; mais il n'y a que l'audace & la témérité qui
» puissent nous sauver : quand l'ambition & la politique
» arment les Souverains , la soumission du vaincu appaise
» aisément le vainqueur ; mais quand la vengeance com-
» bat contre la haine , le vaincu n'a de ressource que
» dans son désespoir. Si nous donnons à l'ennemi le tems
» de nous attaquer , nos troupes , fatiguées & découra-
» gées , se croyant plus foibles qu'elles ne sont en effet ,
» ne songeront qu'à éviter leur perte , sans oser tenter le
» moindre effort ; & comme elles savent le sort qui les
» attend si elles tombent entre les mains de Charlemagne ,
» elles prendront la fuite sans avoir combattu , & le
» Château d'Aigremont , se trouvant sans défense , sera
» la proie du vainqueur. Si , au contraire , nous pouvons
» surprendre son camp , le trouble & la confusion des
» ennemis doubleront le courage de nos soldats ; les trans-
» fuges viendront grossir notre armée , & avant que les
» François aient le tems de se rallier , nous aurons celui

» de prendre des mesures pour nous rétablir ; & , si la
 » fortune nous trahit une seconde fois , du moins pour-
 » rons-nous faire une retraite honorable , rentrer dans les
 » murs d'Aigremont , & voir l'armée de Charles se con-
 » fumer en efforts impuissans ».

Après avoir ainsi parlé , Gérard demanda l'avis du
 Conseil & commença par le Duc. « C'en est fait , mon
 » frere , dit Beuves , ma défaite a dissipé mon ivresse ;
 » j'ai trop long-tems écouté mon orgueil : j'aime le sen-
 » timent qui vous inspire. Votre amitié pour moi , le
 » courage qui vous anime , vous font voir les entreprises
 » les plus difficiles comme si elles étoient les plus sim-
 » ples. Quand vous avez formé le projet d'enlever Char-
 » lemagne , avez-vous songé que l'amour des Français
 » est une sauve-garde qui met leurs Rois à couvert d'une
 » telle entreprise ? Quand il seroit possible de parvenir
 » jusqu'à sa tente , quand même nous l'aurions en notre
 » pouvoir , pensez-vous que toute la France ne se
 » ligueroit point pour nous l'arracher ? Si , pour ven-
 » ger la mort du fils , elle a fait un armement si redouta-
 » ble , que ne feroit-elle pas pour nous punir des outra-
 » ges faits au pere ? Vous proposez de surprendre le
 » camp ; mais quand l'exécution de ce projet seroit aussi
 » facile que votre courage vous l'a fait croire , ne reste-
 » roit-il pas toujours aux François assez de troupes pour
 » opposer aux nôtres ? Nous en ferions une déroute géné-
 » rale , que Charles pourroit mettre sur pied une armée
 » beaucoup plus nombreuse. Il ne nous reste d'autre parti
 » à prendre , vous le dirai-je , & pourrez-vous croire que
 » le fier Duc d'Aigremont ait pu le concevoir ? c'est
 » d'implorer la générosité du vainqueur ».

Cet avis surprit l'assemblée : comment , disoit-on , un
 homme assez téméraire pour faire à son Souverain l'ou-
 trage le plus sanglant , a-t-il assez de confiance en lui
 pour espérer d'en obtenir le pardon ? Cependant on garde
 un morne silence : Beuves , qui connoît la grande ame de
 l'Empereur , offre de se livrer lui-même pour sauver ses
 sujets. On s'oppose vainement à ce dessein : il nomme
 trente des principaux Seigneurs de sa Cour , leur donne
 ses instructions & les envoie vers Charles.

Au point du jour, dès que le Roi eut rangé son armée en bataille, les Envoyés de Beuves se firent introduire dans la tente royale; ils se prosternerent aux pieds du vainqueur en implorant sa miséricorde. « Sire, s'écrierent-ils en frappant la terre de leur front, quelque horreur que le nom de Beuves doive vous inspirer, quelque haine qui vous anime contre lui, c'est lui-même qui nous envoie, non pour vous demander sa grace, il fait trop qu'il s'en est rendu indigne; mais pour demander celle d'un peuple infortuné qui n'est point complice de son crime. Loin de se soustraire à votre vengeance; il offre de venir se remettre lui-même avec ses frères, entre vos mains. Il se reconnoît le plus criminel des hommes. Vous l'avez fait menacer du supplice le plus ignominieux; ordonnez, Sire, il viendra lui-même au-devant de ses bourreaux, & il regardera comme une faveur de perdre la vie, s'il peut sauver à ce prix ses malheureux sujets ».

Charlemagne frémit en entendant prononcer le nom du perfide: il détourna la vue avec horreur & garda un profond silence; mais le rompant tout-à-coup: « Le barbare! s'écria-t-il, son sang & tout celui de ses sujets me rendront-ils mon fils? Et que m'importe le supplice d'un monstre! C'est à l'univers que je dois l'exemple de sa mort. Il viendra, dites-vous, se remettre en mes mains, & donner sa vie pour le salut de son peuple! Le lâche! un projet aussi généreux n'a pu être conçu par l'assassin du fils de son Roi; c'est quelque nouvelle trahison qu'il médite, sous l'apparence d'un sacrifice digne d'un cœur plus magnanime que le sien ».

Charlemagne fit sortir les Députés, & fit appeler le Duc de Bavière, Oger le Danois, Galerand de Bouillon, Odet de Langei, Hoël du Mans, Léon de Frise, & les autres Seigneurs de sa Cour. Il leur raconta ce qui venoit de se passer. La proposition du Duc d'Aigremont les étonna; mais aucun n'osa donner son avis. Naimès fut le seul qui dit au Roi qu'ils étoient tout prêts à le venger; mais qu'il n'appartenoit qu'à lui d'accepter ou de rejeter toute capitulation avec le Duc. Charles rêva un moment, s'écria plusieurs fois: ô mon fils! ô Lothaire!

versa quelques larmes , & fit dire aux Députés d'entrer. « Allez rapporter à ce traître , leur dit-il , que je consens de faire grace à ses sujets , à condition que son armée mettra bas les armes & se rendra prisonnière de guerre ; qu'il viendra , accompagné de ses freres , se mettre en mon pouvoir ; mais pour le convaincre qu'ils ne doivent espérer aucune grace pour eux-mêmes , vous leur direz que vous avez vu les échafauds dressés pour leur supplice ». Charles voulut qu'on les élevât en présence des Députés , & dès que cet ordre fut exécuté , il les renvoya vers leur maître , en les avertissant qu'il ne lui donnoit que jusqu'à midi , & qu'une heure plus tard l'armée seroit passée au fil de l'épée. Il ne croyoit pas le caractère féroce de Beuves capable de sentir les malheurs de son peuple.

Le Duc n'eut pas plutôt appris les intentions du Roi , qu'il ordonna à ses Officiers de faire désarmer les troupes , & à toute l'armée de se tenir prête à le suivre. Le Duc de Nanteuil & Gérard de Roussillon refusoient obstinément d'accepter les conditions de Charles ; le Duc d'Aigremont leur disoit : « Pensez-vous qu'une ame aussi généreuse veuille profiter de l'avantage que nous lui donnons : il nous eût combattus jusqu'à la dernière goutte du sang de nos sujets ; mais jamais son grand courage ne s'avilira jusqu'à faire périr dans les tourmens des ennemis qui se livrent à lui. Il les détermina enfin , & ils partirent ».

Le Duc d'Aigremont marchoit le premier & ses deux freres venoient après lui , ils étoient nue tête , en chemise & la corde au col , suivis de quatre cens Chevaliers aussi en chemise & sans armes. Tous les Soldats désarmés & nue tête , marchaient à une certaine distance & faisoient retentir les airs de cris & de gémissemens. Lorsque les trois freres arriverent au camp de Charles , leur armée s'arrêta & mit un genou à terre ; ils avancerent vers la tente de l'Empereur : il en sortit , & aussi-tôt eux & les Chevaliers se prosternerent. Charles les fit lever & leur montra les échafauds ; ils s'y acheminerent en silence : Charles les arrêta , & ne pouvant retenir ses larmes. « Malheureux ! leur dit-il , que vous avoit fait mon fils » ?

Beuves fut pénétré de ce reproche , & tendant les mains vers son Roi , déchiré de remords véritables , & sentant dans ce moment toute l'énormité de son crime , demanda sincèrement la mort comme une grâce. Les Bourreaux étoient prêts ; les Courtisans de Charles attendoient , dans un morne silence , la fin de cette tragique aventure ; Charles lui-même , se couvrant les yeux de ses mains , paroissoit agité des transports les plus violens , à peine pouvoit-il respirer ; des soupirs s'exhaloient du fond de son cœur , & faisant enfin un dernier effort sur lui-même :
« O mon fils ! s'écria-t-il , puisse le sacrifice que je vais
» te faire apaiser ton ombre ; je vais t'offrir une victime
» plus digne de toi que de vils assassins. Oui , c'est moi ,
» c'est ton pere qui s'immole , qui te sacrifie son ressentiment & sa haine ! Sois libre d'Aigremont , reprend les
» marques de ta dignité , & malgré ta trahison , renouvelle-moi le serment de fidélité que tu as rompu :
» dusses-tu me tromper encore , je le recevrai ; que tes
» freres & les complices de ton crime , reçoivent le même
» pardon. »

Beuves embrassa les pieds de Charles , & ses sanglots étouffant sa voix , il se frappoit la poitrine , tournoit ses yeux vers Charles , & laissoit retomber sa tête dans la poussière : il avoua que tous les supplices qu'auroit pu lui faire souffrir le Roi , auroient été moins affreux que les sentimens qu'il éprouvoit dans ce moment. Tout le camp pleuroit d'attendrissement , tout retentissoit du nom & de l'éloge de Charles. Ses victoires n'avoient jamais été si célébrées. On n'entendoit dans son armée que des cris d'admiration & d'amour. « O grand Roi ! lui disoit
» Naimés en pleurant , l'univers vaincu qui vous demandroit des fers , seroit un triomphe moins glorieux
» que celui que vous venez de remporter. O d'Aigremont ! disoit Oger , que tes remords doivent être
» affreux & cuisans ! O Lothaire ! s'écrioit Charles ,
» qu'il est doux , mais qu'il en coûte de pardonner ! »

Cependant , par les ordres du Roi , on avoit fait porter aux trois freres & aux Chevaliers de leur suite , des armes & des habits , on avoit publié une amnistie générale dans l'armée ennemie , qui demandoit à grands

cris que Charles la conduisit aux entreprises les plus difficiles, & qu'elle répondoit du succès. Charlemagne reçut les sermens des trois freres, & leur permit, ainsi qu'aux Chevaliers de leur suite, de voir tous ceux de son armée. Ils étoient les uns & les autres parens ou amis : Naimés les conduisit, & chacun des Chevaliers François n'eut peut-être pas un moindre sacrifice à faire, que celui dont Charles venoit de leur donner l'exemple.

CHAPITRE II.

Comme les Courtisans ont l'art de satisfaire leurs passions au nom de leur Souverain, qui ne s'en doute pas, & au préjudice de ses Sujets qui voient la perfidie, en souffrent & n'osent s'en plaindre. Trahison de Ganelon. Mort du Duc d'Aigremont. Douleur de la Duchesse. Sermens de Maugis de venger son pere.

LA guerre des Assassins (c'est ainsi qu'on avoit nommé celle qui venoit d'être terminée) avoit éteint toute haine entre les sujets de Charlemagne & les Vassaux de d'Aigremont : les trois freres avoient promis de se trouver aux environs de Paris, au commencement du mois suivant, avec dix mille combattans aux ordres du Roi. Le temps étoit arrivé; d'Aigremont avoit fait ses préparatifs; au lieu de dix mille, il avoit levé quinze mille hommes, les plus beaux de ses sujets, & en donna le commandement à Gérard & à Nanteuil ses freres, & ayant pris avec lui deux cents Chevaliers, il dirigea sa route vers Paris. En arrivant à Soissons, il vit venir à lui une troupe d'environ quatre mille hommes. Il s'arrêta.

Cette troupe étoit conduite par le traître Ganelon. Il avoit été témoin de l'action généreuse de l'Empereur, lorsqu'il pardonna au Duc d'Aigremont. Il regardoit ce pardon comme une foiblesse de la part de Charles, & de la part du Duc comme une bassesse qui deshonorait sa famille : il étoit incapable de l'envisager sous un autre

point de vue : il voulut les en punir l'un & l'autre ; il étoit leur parent ; la haine les lui rendoit également odieux , il ne respiroit que vengeance. Né brave ou plutôt féroce & téméraire , le parti le plus injuste étoit toujours celui qu'il embrassoit. Parce qu'il étoit méchant , il soupçonnoit tous les hommes de l'être ; il ne voyoit en eux que perfidie , & il n'étoit occupé que de projets de trahison. Il se présenta à Charles accompagné de Foulques de Morillon , de Harare & de Berenger.

« Sire , lui dit-il , ce n'est point à moi à blâmer l'action
» héroïque que vous avez faite à l'égard de Beuves : il
» a égorgé votre fils ; vous ne vous contentez pas de
» pardonner , vous lui permettez un accès facile dans
» votre Cour ; vous acceptez ses services. Quel est celui
» de vos plus fideles sujets que vous traiteriez plus
» favorablement ? Cependant , Sire , s'il y a quelqu'un
» qui doive vous être suspect , c'est Beuves & ses
» freres ». Charles lui répondit qu'il lui suffisoit d'avoir
pardonné pour ne jamais revenir sur le passé ; qu'à la
vérité le coup que d'Aigremont lui avoit porté , lui étoit
trop sensible pour qu'il pût jamais en faire son ami ;
mais aussi que plus le pardon qu'il avoit accordé avoit
répugné à son cœur paternel , & plus il étoit résolu
de soutenir ce qu'il avoit fait. « Prince généreux &
» confiant , s'écria le traître , depuis quand la bienfai-
» sance a-t-elle acquis des droits sur le cœur du mé-
» chant ? Eh bien ! apprenez que d'Aigremont vous trahit
» encore. J'ai surpris son secret ; un de ses Chevaliers ,
» que j'ai vaincu , m'a tout avoué en mourant. Beuves
» n'a eu recours à la soumission , que parce qu'il s'est
» trouvé le plus foible ; il savoit bien que vous lui par-
» donneriez. Il vous a offert de vous servir avec dix
» mille hommes ; il en a rassemblé quinze mille ; il
» vous suivra dans vos conquêtes , vous en obtiendrez
» des services essentiels , afin de mieux s'assurer de votre
» confiance ; mais , lorsque vous engagerez quelque action
» générale , lorsque vos troupes seront occupées à l'at-
» taque de l'ennemi , dans le moment où , songeant plus
» à votre gloire qu'à votre sûreté , vous leur donnerez
» l'exemple de la valeur , tremblez : c'est l'instant qu'il

» a choisi pour sa vengeance. Il a projeté de vous enlever
» au milieu de votre armée ; des ordres secrets sont
» donnés à ses troupes. A un certain signal , dix mille
» hommes doivent se réunir & tourner leurs armes contre
» vos soldats ; des transfuges avertiront l'ennemi ; le
» désordre se mettra dans votre armée , qui ne pourra
» pas s'occuper en même temps de sa défense & de la
» vôtre ; dans cette déroute , cinq mille hommes , con-
» duits par Beuves , doivent vous entourer , & vos troupes
» qui ne seront point prévenues de cette trahison , s'ima-
» ginant que ce corps est destiné à faire votre retraite ,
» loin de s'opposer à leurs efforts , les seconderont. Tel
» est le plan que d'Aigremont s'est proposé. Si vous
» voulez m'en croire , Sire , vous le prévendrez ; vous
» opposerez la ruse à la ruse. D'Aigremont a pris le
» devant de son armée ; il n'est escorté que de deux
» cents Chevaliers : si vous me le permettez , je le met-
» trai hors d'état d'accomplir jamais son exécrable dessein.
» Non , répondit Charles , la perfidie de d'Aigremont
» n'autorisera jamais la mienne. Si les avis que vous
» me donnez sont justes , il me sera aisé de rendre sa
» trahison inutile ; un complot découvert cesse d'être
» dangereux. Allez vous-même au-devant de Beuves ,
» ne prenez avec vous qu'une suite égale à la sienne ,
» recevez-le avec honneur & accompagnez-le jusqu'à
» Paris : vous lui direz que j'ai une entière confiance
» en lui & que je suis prêt à le recevoir. De mon
» côté , profitant des avis que vous me donnez , je le
» ferai veiller de près , & je fais bien le moyen de faire
» échouer ses projets ».

Ganelon se retira en protestant à Charlemagne qu'il ne consulteroit que son zele. Ce perfide étoit depuis long-temps l'ennemi de d'Aigremont ; il avoit séduit une fille de Nanteuil , & l'avoit engagée à quitter la maison paternelle ; Nanteuil l'arracha de ses bras , & sur le refus que fit le ravisseur de l'épouser , il le défia , le blessa , le vainquit , & renferma sa fille dans une tour , où elle pleuroit encore sa honte & la perfidie de son amant.

Dès le point du jour , Ganelon partit à la tête de quatre mille combattans , brûlant d'impatience de ren-

contrer son ennemi. Un secret pressentiment jeta l'effroi dans l'ame de Beuves, lorsqu'il aperçut les troupes de l'Empereur. Le pardon généreux de Charles, les efforts que les trois freres se proposoient de tenter pour lui faire oublier le crime de d'Aigremont ne rendoient pas celui-ci exempt de remords & d'inquiétude : il se rassure cependant, il avance ; les deux troupes ne sont qu'à quelques pas l'une de l'autre. Morillon s'approche, & s'adressant à d'Aigremont, « Traître, lui dit-il, voici » le moment de la vengeance ; Charles t'a pardonné, » mais tu dois compte à ses Sujets du Prince que tu leur » as ravi ». Tu te fers d'un vain prétexte, répondit le » Duc ; c'est Ganelon que tu veux venger & non pas » Charles & ses sujets. Je connois les François ; ils re- » garderoient comme une infamie, d'avoir des sentimens » opposés à ceux de leur Souverain, sur-tout lorsqu'il » s'agit de générosité. Non, Charles & tes Compatriotes » défavouent ta déloyauté ; Ganelon & toi les désho- » norent ».

Il parloit encore, que Ganelon donna le signal du combat ; sa troupe se déploie & cherche à envelopper celle de Beuves ; elle n'étoit que de deux cents hommes ; mais chaque combattant étoit un héros. Ganelon porta les premiers coups, & étendit à ses pieds Reigner, Confin du Duc. Beuves voulut le venger, il affronte les plus grands dangers ; suivi de ses deux cents Chevaliers, il s'élance sur la troupe & en massacre une partie. Tandis qu'il les attaque de front, & que Ganelon lui résiste à peine, Morillon forme un détachement de mille hommes, gagne un chemin creux & se porte sur les derrieres de la petite troupe de Beuves, pour lui couper le chemin de la retraite. En effet, le Duc se voyant accablé par le nombre, & ayant déjà perdu vingt-cinq combattans, veut se retirer : mais Morillon s'oppose à sa fuite. Le combat recommence. Le Duc, & les soixante & quinze Chevaliers qui lui restoient, jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & sur-tout de ne pas se rendre prisonniers. Chacun d'eux est comme un tigre, qui, se voyant attaqué de tous côtés, combat moins pour sauver sa vie que

pour entraîner les chasseurs dans sa perte. Ils ne frappent aucun coup qui ne soit mortel ; la rage leur tient lieu de valeur ; la vue du sang excite en eux l'envie de le répandre ; leurs chevaux secondent leur fureur , aucun soldat n'est renversé qu'il ne soit écrasé sur leurs pieds. C'est sur-tout aux Chefs qu'ils s'attachent : ils percent les bataillons pour les joindre ; ils firent mordre la poussière à plusieurs ; Beuves tua du même coup Hélié & Godefroi ; Morillon alloit subir le même sort ; Griffon de Haute Fenille l'apperçoit , détourne l'épée du Duc & blesse son cheval , qui chancelle , tombe & entraîne d'Aigremont dans sa chute. Le perfide Ganelon s'élance & ne rougit pas d'enfoncer sa lance dans le corps de d'Aigremont ; Griffon , plus lâche encore , le prend par les cheveux , le souleve , & perce son cœur d'un coup d'épée. Il ne restoit plus que dix Chevaliers de la troupe de Beuves ; Ganelon & Griffon s'approchent d'eux , & leur proposent de leur laisser la vie , à condition qu'ils porteront le corps du Duc d'Aigremont dans un cercueil , comme il avoit fait porter Lothaire à Paris. Les Chevaliers refuserent d'abord , & dirent qu'ils avoient promis de combattre jusqu'au dernier moment de leur vie ; Ganelon fait signe à ses soldats , & dans l'instant ils se jettent sur les Chevaliers , les renversent , les désarment & viennent à bout , après bien des efforts , de les lier pieds & mains ; les Chevaliers auroient préféré une mort glorieuse à des fers ; on les menace , on tient le glaive suspendu sur leurs têtes. Ganelon leur annonce que s'ils s'obstinent à refuser la vie , il va faire attacher le cadavre de Beuves à un cheval , & le faire traîner ainsi nud jusqu'à Aigremont ; qu'ils peuvent encore sauver de cet affront les restes de leur Souverain , en acceptant la condition qu'il leur imposoit. Les Chevaliers le promirent par amour pour leur Prince , à condition qu'ils ne seroient point censés prisonniers de guerre , & qu'ils seroient libres de proposer le combat à Ganelon & à ses complices , qu'ils défioient dès ce moment. Ganelon rit de leur bravoure & les fit délier. Mais les dix Chevaliers , qui le regardoient comme le seul auteur du crime , n'en remplirent pas moins leurs engagements , quand ils

eurent rapporté le corps sanglant de leur Maître, à la Duchesse. Ils la firent prévenir, & elle vint au-devant d'eux avec Maugis son fils; elle pouvoit à peine se soutenir : dès qu'elle apperçut le cercueil, elle s'évanouit; mais bientôt la colere lui rendant les forces que la douleur lui avoit fait perdre, elle prend son fils par la main, fait ôter les lambeaux sanglans qui enveloppoient le corps de son époux : « Jure avec moi, mon fils, » lui dit-elle, jure par ce sang, le même qui coule » dans tes veines, que tu n'épargneras rien pour le » venger. Initié dans des secrets inconnus au reste des » humains, promets à la face du Ciel, que s'il est sourd » à ta vengeance, tu auras recours aux ombres infer- » nales. Il ne peut désapprouver qu'une épouse & qu'un » fils se servent de tous les moyens pour punir des » perfides qui, contre la foi publique, ont ravi le jour » à un pere tendre, à un époux.... ». Elle ne put en dire davantage; Maugis la soutenoit d'une main, & juroit de l'autre de remplir le vœu de sa mere. Il prit le Ciel à témoin de ses sermens; il prit du sang de son pere qui couloit encore, & le jetant en l'air, qu'il retombe, dit-il, sur ses ennemis. Ensuite embrassant sa mere, il inondoit son sein de ses larmes, la chaleur de ses soupirs la rappela à la vie; foible & languissante, à peine pouvoit-elle soutenir le jour. On la mit dans un char; son fils l'accompagna au Château d'Aigremont, d'où elle ne sortit que pour aller répandre de nouvelles larmes sur le tombeau de son époux.

Ganelon & Griffon son pere retournerent triomphans à la Cour de Charlemagne, qui les reçut avec indignation. Le perfide Ganelon tenoit dans ses mains l'épée de Beuves; il se prosterne aux genoux de l'Empereur, & en lui présentant l'épée : « Sire, dit-il, voilà le fer » avec lequel d'Aigremont a tué Lothaire, si vous me » croyez coupable pour vous avoir désobéi, frappez, » voilà mon sein; mais que tout l'univers apprenne que » le plus tendre des peres ôta la vie au plus fidele de » ses serviteurs, pour avoir vengé la mort de son fils, » & qu'il le fit périr avec le même fer dont on avoit » assassiné son Prince ».

Charlemagne

Charlemagne ne put soutenir cette idée ; & malgré le sauf-conduit donné à d'Aigremont , Griffon , qui avoit persuadé à Naimès & à la plupart des Seigneurs , que le Duc avoit formé des complots contre le Roi , obtint la grace de son fils.

Lorsque la douleur de Maugis fut un peu calmée , & qu'il eut appris que Charlemagne avoit accordé son pardon à Ganelon , il rassembla ses parens & ses amis. Il leur proposa de porter la guerre au sein des Etats de Charles ; mais ses troupes & ses finances se trouverent dans un si grand épuisement , qu'il fallut renoncer à tout projet de vengeance , ou du moins la différer. Ils jurèrent tous de nourrir ce feu dans leur sein , & de saisir la première occasion favorable qui se présenteroit. Renaud surtout promit de ne pas laisser cette perfidie sans punition.

CHAPITRE III.

Aymon reproche à Charlemagne l'impunité du crime de Ganelon. Audace de Renaud. Il tue d'un coup d'échiquier Berthelot , neveu de l'Empereur. Fuite de Renaud , de ses freres & de Maugis leur cousin.

CHARLES avoit rassemblé dans sa Cour tous les Chevaliers de ses immenses Etats. Il avoit envoyé un Ambassadeur à la Duchesse d'Aigremont , & l'avoit fait assurer , ainsi que ses freres , qu'il n'avoit aucune part à la mort du Duc ; qu'il n'avoit pu prévoir que le zele de Ganelon se porteroit à d'aussi funestes extrémités ; mais qu'il les supplioit de ne pas trouver mauvais qu'il ne punit pas un de ses plus braves Chevaliers pour l'avoir vengé. Il les invitoit d'oublier le passé & de venir à sa Cour. La Duchesse répondit que sa franchise ne lui permettoit pas de dissimuler , que tant qu'elle auroit un souffle de vie , elle ne respireroit que haine & vengeance ; que ni elle , ni son fils ne paroïtroient point à la Cour de Charles ; mais qu'elle ne gêneroit personne. Aymon & ses quatre fils promirent de s'y rendre comme médiateurs entre les freres du

Duc & le Roi , & pour obtenir une satisfaction qui pût appaiser le courroux de la Duchesse.

On voyoit à la Cour de Charlemagne ce que l'Europe avoit de plus grand : on y comptoit quinze Rois , trente Ducs , quarante Comtes , & un nombre infini de Seigneurs. Il y avoit chaque jour de nouvelles fêtes. Le Roi s'approcha un jour d'Aymon & lui dit : « Mon cousin , quoique » vous m'ayez abandonné au moment où j'avois le plus » grand besoin de vous & de vos enfans , je n'ai pu vous » en savoir mauvais gré ; d'Aigremont étoit votre frere » & votre ami , vous ne pouviez vous déclarer ni pour » lui , ni pour moi ; je ne vous en aime pas moins , & » vos enfans me seront toujours chers : j'aime sur-tout » Renaud , son audace me plaît ; je le destine aux pre- » miers emplois de ma Cour , & je n'oublierai point ses » freres ». Aymon remercia le Roi , & prit cette occasion » pour lui parler de la perfidie de Ganelon : il ajouta qu'il avoit été le premier à condamner l'action atroce de Beuves , qu'il méritoit une punition exemplaire , & qu'il eût dû périr par le supplice le plus infâme : « mais , » continua-t-il , après lui avoir fait grace , lui tendre un » piège pour l'assassiner , c'est un crime presque aussi odieux » que celui dont il s'étoit rendu coupable ». Charlemagne rejeta tout sur Ganelon. « Cela ne vous justifie pas , reprit » Aymon ; dès que le crime vous a été connu , vous deviez le punir : ce n'est ni pour Gérard mon frere , qui a » tout oublié , ni pour moi que je réclame votre justice , » mais vous la devez à l'épouse de d'Aigremont , à son » fils , à l'univers entier. Peut-être , Sire , avez-vous » mal fait de pardonner à mon frere , mais vous avez plus » mal fait encore de faire grace à Ganelon , qui sous pré- » texte de zèle pour son Prince , n'a servi que sa haine » particulière , & qui en agissant sous votre nom sacré , » vous charge d'un crime dont il recueille le fruit. Pardon- » nez , Sire , si je vous parle avec cette franchise ; l'univers » seroit bien à plaindre , si les Rois ne trouvoient jamais » des amis !

Charles fut touché du discours d'Aymon , mais il ne put jamais se résoudre à punir le coupable. Renaud & les trois freres se joignirent à leur pere , pour demander

Justice de la déloyauté de leur ennemi commun ; mais Renaud voyant qu'ils ne-pouvoient rien obtenir , osa dire à l'Empereur que les sermens des Seigneurs suzerains & de leurs hommes-liges étoient réciproques ; que si le Vassal s'engageoit de servir le Seigneur , le Seigneur à son tour faisoit le serment tacite de protéger son Vassal ; que le serment étoit nul dès que la condition n'étoit point exactement remplie , & que , puisque les parens de Beuves avoient la force en main , le Roi , en ne punissant point leur oppresseur , leur rendoit la liberté de recourir aux armes pour le punir eux-mêmes.

Charles fut indigné de tant d'audace : « Qui es-tu ,
 » jeune téméraire , lui dit-il , pour oser juger les Rois ?
 » Je fais que le serment qui les lie à leur Peuple , les
 » oblige de le protéger ; mais ton orgueil se seroit-il flatté
 » de lire dans l'ame des Souverains , de pouvoir déci-
 » der s'ils ont tort ou raison , & de pénétrer leurs
 » motifs ? Le dernier du peuple seroit donc en droit de
 » les accuser d'injustice dès qu'il pense autrement que
 » lui ? Va , jeune insensé , sans les égards que j'ai encore
 » pour ton pere , j'aurois déjà puni tes propos séditieux.
 » Garde-toi cependant de les laisser éclater dans ma Cour ,
 » & crains de me forcer à une rigueur que tu rendrois
 » nécessaire ».

Renaud s'inclina , rougit de colere , & dissimulant son ressentiment , il demanda pardon au Roi , d'avoir osé lui dire la vérité. Le Roi le retint à dîner ; & quand tout le monde se fut levé de table , Berthelot , neveu de Charles , proposa une partie d'échecs à Renaud , qui l'accepta. Il étoit plongé dans la tristesse ; il avoit toujours sur le cœur la mort de d'Aigremont , & l'injure que Ganelon avoit faite à sa famille. Le discours de Charles avoit encore irrité sa blessure ; en vain ses freres faisoient-ils leurs efforts pour l'appaier. Il étoit dans ces cruelles agitations , lorsque Berthelot l'engagea de jouer avec lui. Ses distractions continuelles lui faisoient faire des fautes grossieres : Berthelot au lieu d'en profiter , s'en offensa ; il prit mal les excuses de Renaud , & lui répondit par des injures. Renaud , sans lui rien dire , le regarda d'un œil de mépris. Le Prince , furieux , osa le frapper en présence

de plusieurs Chevaliers. L'impatient Renaud ne pouvant plus se modérer, saisit l'échiquier qui étoit d'or, & le jeta si rudement à la tête de Berthelot, qu'il l'étendit à ses pieds : tout secours devint inutile ; le malheureux Prince expira, en avouant qu'il avoit tort d'avoir insulté Renaud, en lui demandant pardon de cet outrage, & en lui accordant celui de sa mort.

Charlemagne étoit accouru au bruit. Dès qu'il apprit ce qui s'étoit passé, il ordonna qu'on empêchât Renaud de s'échapper, jurant de le faire périr dans les supplices. Les Pairs & les Barons mettent l'épée à la main, & veulent arrêter le jeune Chevalier ; mais les freres de d'Aigremont, leurs fils & Maugis se rangent du côté de Renaud : secondé de ses freres, il s'ouvre un passage ; Maugis & les quatre fils d'Aymon, dont la prudence éclaire la valeur, sortent du Palais, traversent la ville par des rues détournées, & prennent le chemin des Ardennes. Charles fit armer deux mille Cavaliers pour courir après eux ; mais les Princes sacrifiant tout à leur sûreté, ne s'arrêtent que lorsque leurs chevaux épuisés de fatigue tombent sous eux. Les deux mille Cavaliers avoient formé une avant-garde de l'élite de leur troupe. Renaud monté sur Bayard, qui ne se fatiguoit jamais, s'étant porté sur une hauteur, vit arriver cette avant-garde : il avertit ses freres & Maugis du danger qui les menaçoit ; ils saisirent leurs armes & attendirent de pied ferme. Ils s'étoient aperçus que cette petite troupe ne gardoit aucun ordre, & que ceux qui étoient les mieux montés, cherchoient à devancer les autres ; chacun vouloit pouvoir se vanter à Charles d'avoir arrêté seul Renaud ou quelqu'un de ses freres : le plus léger de la troupe l'avoit devancée de près de demi-lieue. Renaud le voyant venir, se place sur son chemin. « Rendez-vous, lui dit le Cavalier, vous êtes mon prisonnier ». Renaud, sans lui répondre, l'attaque, & d'un coup de lance le renverse & lui ôte la vie. Voilà déjà un cheval pour vous, dit-il à Alard son frere. Un second Cavalier survint, il avoit la lance en arrêt & menaçoit Renaud de le percer s'il ne se rendoit point. Renaud détourne le fer de la lance, & le perce d'outre en outre ; il le jette à terre, & saisissant son cheval, il dit à Guichard, en

voici encore un pour vous. Un troisieme Cavalier , qui voyoit ce combat , redouble de vîtesse , & s'écrie de loin , enfin je pourrai conduire Renaud à Charlemagne. Voilà le dernier mensonge que tu diras de ta vie , répond le fils d'Aymon ; il s'élance sur lui & le fait voler sans vie à dix pas de son cheval , qu'il faîsit & qu'il donne à Richard. Les momens étoient précieux , la troupe approchoit , les trois freres étoient montés : il ne restoit que Maugis , Renaud le fit monter en troupe sur Bayard ; ils partirent , & dans un moment ils disparurent aux yeux des Cavaliers de Charlemagne. La nuit survint , & à la faveur de son ombre , ils arriverent dans le château d'Aymon. Leur mere vint au-devant d'eux. Renaud lui raconta ce qui s'étoit passé à la Cour de Charlemagne ; elle en fut effrayée & tomba évanouie dans les bras de son fils. « Ah ! cruel , dit-elle à Renaud , vous nous perdez tous ; » votre pere & moi allons être livrés à la fureur de Charles : » fuyez , prenez tout l'or que vous pourrez emporter ; » n'attendez pas que votre pere soit de retour , & que le » Roi le force peut-être à vous livrer. Ces deux mille Cava- » liers qui vous poursuivent ne peuvent point être éloignés ; » quel que soit votre courage , le nombre vous accablera » comme il a accablé d'Aigremont. Ah ! mes fils , fuyez , » je vous en conjure ; n'exposez point votre mere à vous » voir arracher tous sanglans de ses foibles bras ».

Renaud & ses freres suivirent ce sage conseil , ils prirent tout l'or que leur mere voulut leur donner ; & avant que le jour parût , ils s'enfoncerent dans la forêt d'Ardenne , & ne s'arrêtèrent que sur le bord de la Meuse ; ils choisirent l'emplacement le plus propre à leur dessein. Ils y éleverent un château formidable sur un rocher escarpé , dont le pied étoit arrosé par le fleuve. Des forts élevés autour du château étoient entourés d'un fossé large & profond , défendu par d'autres fortifications : ils l'appellerent le château de *Montfort*.

Cependant le Roi fit arrêter Aymon , qui condamnoit l'action de son fils & qui en étoit désolé. Il protesta au Roi , que bien loin d'être son complice , il seroit le premier à l'en punir. Charles vouloit lui faire jurer qu'il lui livreroit ses enfans. Aymon refusa de faire ce serment

détestable ; mais il promit de ne leur donner jamais aide ni secours contre son Souverain. A cette condition il lui fut permis de retourner chez lui , où son épouse lui apprit ce qu'étoient devenus ses quatre fils : quelque courroucé qu'il fut contre eux , il ne lui fut pas possible de dissimuler sa joie lorsqu'il fut qu'ils étoient en sûreté. Pour ne laisser aucun soupçon à Charlemagne , il vint le rejoindre , & se mettre , pour ainsi dire , en ôtage dans sa Cour.

CHAPITRE IV.

Siège du Château de Montfort : avant-garde de Charlemagne taillée en pieces : bataille sanglante : trahison de Hernier de la Seine , qui introduit les François dans le Château & y met le feu : combat au milieu des flammes ; victoire des quatre fils d'Aymon.

LES deux mille hommes que Charlemagne avoit envoyés à la poursuite de Renaud & de ses frères , ayant rapporté que non-seulement on n'avoit pas pu les prendre , mais encore que Renaud avoit tué trois Cavaliers , & qu'ils avoient pris les chevaux des vaincus ; le Roi envoya de tous côtés pour savoir où les quatre frères s'étoient retirés. On lui dit qu'ils s'étoient arrêtés sur les bords de la Meuse , & qu'ils y avoient construit un château redoutable. Aussi-tôt il convoqua tous les Chevaliers , les Barons , les Pairs & tous les Seigneurs de ses Etats , & leur ordonna de se tenir prêts pour aller faire le siège du château de Montfort. Charlemagne fit de grands préparatifs ; & lorsque toutes ses troupes furent rassemblées , on se rendit en peu de jours dans les Ardennes , & l'avant-garde se trouva sous les murs du Château. Cette avant-garde étoit commandée par Regnier de Montpellier ; elle parut au moment que Richard , Alard & Guichard revenoient de la chasse ; ils avoient avec eux vingt Cavaliers. Richard , ne pouvant pas distinguer quelle étoit cette troupe , la fit remarquer à Guichard. Ils se doutoient bien que Charlemagne viendroit les assiéger ; mais ils ne croyoient pas

que ce fût si promptement. Richard, impatient, s'avance & demande à Regnier quelle est la troupe qu'il conduit ? « C'est, dit Regnier, l'avant-garde de l'armée du Roi de France, qui vient faire le siège du château de Montfort, » que les fils d'Aymon ont fait élever, & où ils se sont retirés. Vous voyez, reprit Richard, un soldat de Renaud, vous pouvez rapporter à votre Maître, que le Château est pourvu d'hommes & de vivres, & que nous sommes déterminés de nous enterrer sous ses ruines plutôt que de nous rendre. Ce ne sera pas toi du moins, » dit Regnier, qui défendra Montfort ». En disant ces mots, il met sa lance en arrêt. Richard le laisse approcher, évite le fer, & d'un coup d'épée le jette expirant sur la poussière, saisit son cheval & l'envoie à Renaud. Ce combat particulier fut le signal d'une bataille sanglante. Renaud dans ce moment exerçoit ses troupes, elles se trouverent sous les armes lorsqu'on lui amena le cheval de Regnier ; il se mit à leur tête & arriva au moment où les troupes de l'avant-garde se mettoient en mouvement pour venger leur Général. Le premier choc fut très-impétueux ; mais outre la supériorité du nombre, l'armée du fils d'Aymon étoit fraîche & reposée, & le Général, secondé de Richard, ne trouva aucun adversaire digne de lui : cette avant-garde, qui étoit de dix mille hommes, fut mise en déroute & presque entièrement passée au fil de l'épée.

Charlemagne, qui avoit cru venir à une conquête aisée, fut au désespoir en apprenant la perte de ses troupes, & le butin immense que Renaud avoit fait & qu'il avoit conduit à Montfort. Il fut sur-tout fâché de la perte de Regnier. Oger lui raconta qu'il avoit vivement poursuivi Richard après la bataille, mais qu'il s'étoit retiré dans le Château & qu'il avoit fait lever les ponts ; que le Château lui paroissoit imprenable, tant du côté de la Meuse que de celui de terre. Le Roi voulut le reconnoître par lui-même ; il le fit investir & en fit le tour : il convint que cette Place étoit très-bien fortifiée, & que le siège seroit très-long ; il déclara en même temps, qu'il ne reviendroit point en France qu'il n'eût les fils d'Aymon en son pouvoir. Sa colere étoit si vive, qu'il jura de faire

périr par les supplices Maugis , Renaud & Richard dans Montfort même. Il protesta qu'il n'accorderoit jamais sa grace à Maugis , qui avoit juré par le sang de son pere de venger sa mort. Il fit camper son armée autour du Château & fit mettre à son pavillon , une pierre précieuse qui servoit de fanal pendant la nuit , & une pomme d'or d'un prix excessif. Lorsque toutes les tentes furent dressées , il fit venir Naimés , & lui ordonna de faire publier dans tout le camp que personne n'en sortît , ni ne montât à cheval jusqu'à ce que les secours qu'il alloit demander fussent arrivés de France. Ganelon proposa au Roi d'offrir la paix à Renaud , à condition qu'il livreroit Richard son frere & Maugis. Charles , pour éviter la guerre , y consentit ; & Naimés & Oger furent chargés d'en faire la proposition. Ils se présenterent à Alard , & lui dirent qu'ils étoient envoyés vers Renaud pour terminer la guerre. On les introduisit auprès de lui. Renaud les reçut avec amitié ; mais lorsqu'il entendit que le Roi lui proposoit d'envoyer son frere & Maugis à discrétion , & que s'il refusoit de les livrer , Charles lui déclaroit que la guerre ne finiroit que par le supplice des quatre freres , Renaud s'emporta , & dit à Naimés : « Je respecte les liens qui
» m'unissent à vous ; sans cette considération vous m'au-
» riez outragé pour la dernière fois. Quoi ! Naimés ,
» vous , mon allié , mon ami , vous , qui devriez vous
» armer pour ma défense , vous osez me proposer sans
» rougir une lâcheté que je sais bien que vous n'approu-
» vez pas ! Allez : dites à votre Maître que je crains peu
» ses menaces ; que je puis compter sur mes troupes ,
» & que le dernier de mes soldats préférera la mort à
» la honte de se rendre ». En même temps il prit Oger
& Naimés par la main , leur fit voir les troupes rangées
sur la place , les conduisit dans ses magasins , & leur
montra les rues de Montfort remplies de fascines. « Voilà
» notre dernière ressource , dit-il , si par quelque événe-
» ment , que je ne prévois point , le Roi se rendoit maître
» de la citadelle , chaque habitant a juré de mettre le feu
» à ces fascines , content de réduire la ville en cendres
» & de périr avec elle , pourvu qu'il prive Charles de sa
» conquête ».

Oger & Naimés reprirent à la hâte le chemin du camp, & dirent mot à mot à Charles ce dont Renaud les avoit chargés. Le Roi, étonné de tant d'audace, frémit de colere : il ordonna un assaut général ; on attaqua trois portes à la fois. Renaud , qui sans rien risquer , avoit la facilité de pouvoir faire des sorties contre l'ennemi , au moyen d'une fausse-porte percée dans le rocher , voyoit toutes les manœuvres du camp de Charles. Il fit mettre toutes ses troupes sous les armes & attendit que les assaillans fussent bien fatigués ; lorsqu'il crut le moment favorable , il fit baisser les ponts & avancer Samson de Bordeaux avec cent Cavaliers : après avoir embrassé Richard & ses freres, il les pria de déployer leurs divisions dans la plaine , à la faveur de la troupe de Samson. Comme les François entouroient la ville , ils n'étoient en force nulle part ; Renaud profita de cette circonstance , & ayant fait filer ses soldats par la fausse-porte , ils se trouverent rangés en bataille avant que Charles pût savoir qu'ils projettoient une sortie. Richard en vouloit sur-tout au Comte d'Etampes qui avoit succédé à Regnier dans le commandement de l'avant-garde. Les quatre freres en bon ordre , se jeterent dans le camp du Roi , renverserent les tentes , & passerent au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontra. Renaud , monté sur l'infatigable Bayard , parcouroit le camp avec la vitesse de la foudre & y causoit les mêmes ravages. Charlemagne , qui dirigeoit une des principales attaques de la Place , ayant appris que les ennemis pilloient & ravageoient le camp , rappela ses troupes ; mais avant qu'elles fussent rassemblées , Renaud ayant réuni les siennes , mit le feu dans tout le camp , & tandis que la flamme dévoroit hommes , tentes , chevaux & fourrages , il attaqua le gros de l'armée de Charlemagne : mais ô honte ! il trouve devant lui le vieux Aymon son pere ; il ne pût l'éviter ; il baissa ses armes & dit à ses freres de le respecter. « O » mon pere ! lui dit-il , l'air qu'on respire à la Cour des » Rois est-il si empoisonné qu'il ait éteint en vous tout » sentiment d'honneur & de tendresse ? Vous ne vous » êtes pas contenté de nous exclure de l'héritage de nos » peres ; complice de Charles , qui en veut à nos jours , » vous venez l'aider à nous enlever notre dernier asyle !

» Quel crime avons-nous commis contre vous ? Parens
» du Roi , au même degré que ce Berthelot qui attaqua
» mon honneur & ma vie , je n'ai fait qu'opposer la
» force à la force ; s'il a succombé , il n'a eu que le
» sort ordinaire d'un téméraire agresseur. Que Charles
» soit assez injuste pour vouloir le venger , c'est à nous
» de nous défendre ; mais qu'il vous mette à la tête de
» nos ennemis , c'est une lâcheté indigne d'un grand Roi ,
» parce qu'il fait bien que vous pourrez nous frapper
» impunément. Et vous , mon père , de quel nom appe-
» ler votre déférence à ses ordres ? Les hommes n'en
» ont pas encore trouvé pour exprimer certains outrages
» faits à la nature ».

Ce reproche fit rougir Aymon , qui mit autant de diligence à se retirer que Renaud auroit mis de soin à l'éviter , s'il eut cru le rencontrer. Comme les troupes que conduisoit Aymon , étoient celles du Roi , Renaud ne les ménagea point ; il passa les derniers rangs au fil de l'épée ; il vit venir à lui Charlemagne , accompagné d'Aubry , d'Oger , du Comte Henri , de Foulques de Morillon. Il rallie aussi-tôt ses troupes & attend de pied ferme l'armée françoise. Thierry osa marcher le premier contre Renaud. Alard l'apperçoit ; il tenoit dans le moment le fer d'une lance , il en frappe Thierry & le jette mort aux pieds de son cheval. Thierry étoit l'ami du vieux Aymon , qui ne pouvant se venger sur son fils , abbatit la tête d'un des Chevaliers de Renaud. Celui-ci modéra sa fureur , & s'écria seulement : « Oh ! ma mere ,
» quelle sera votre douleur , lorsque vous apprendrez
» que votre époux fait la guerre à ses enfans » ? Foulques de Morillon renforça la troupe du Roi , & relevant le courage abattu des François , il les conduisit au plus fort du combat. L'armée de Renaud hésita un moment & recula ; Alard s'aperçut de ce mouvement ; il prend avec lui cinquante Cavaliers , se met à la tête de l'aîle que Morillon avoit ébranlée , se précipite sur les François , les presse , les écarte , & fait voler autant de têtes qu'il en frappe ; de son côté Renaud inspire le courage aux Chevaliers qui l'entourent ; aucun coup ne porte à faux ; les épis ne font pas plus de résistance au fleau qui les écrase ;

le sang ruisselle de toutes parts , les gémissemens des blessés , les cris des mourans , les hennissemens des chevaux , excitent la fureur des combattans. Tous s'égorgent ou cherchent à s'égorger sans aucune distinction d'amis , de parens ou de compatriotes. Yon de Saint Omer est frappé par Guyon , abbatu à son tour par Guichard : celui-ci se saisit de son cheval pour en faire présent à Renaud , qui depuis long-tems avoit désiré de le donner pour compagnon à Bayard. Renaud rencontra encore Aymon dans la mêlée : ils s'arrêtèrent & furent un moment immobiles ; tandis que le fils le prioit de se retirer , & qu'Aymon l'exhortoit de bien prendre ses précautions pour ne pas tomber entre les mains de Charles , qui avoit juré sa mort , un Chevalier , nommé Gaymar , vint attaquer le jeune héros ; il quitta brusquement son pere , & fit tomber la tête de Gaymar sur l'arçon de la selle d'Aymon. Ce vieux guerrier , témoin de la fureur de son fils , se retira. Charles , de son côté , voyant que la fortune lui étoit contraire , avoit déjà ordonné la retraite , lorsque Bernard de Bourgogne étendit , aux pieds de Renaud , Simon le Béarnois , intime ami de Richard. Les quatre freres se réunirent , & fondant tous ensemble sur les troupes du Roi , recommencerent le carnage : Renaud tua ce jour-là de sa main environ trois cens Cavaliers , les plus braves de l'armée de Charles ; Alard cherchoit le Comte d'Etampes , il l'aperçut dans la foule , il se fit jour & pénétra jusqu'à lui ; d'Etampes étoit brave , un secret pressentiment sembla l'avertir que sa dernière heure étoit venue. Il attendit Alard en pâlisant , il lui décocha une flèche , elle glissa sur l'écu de son ennemi. Alard pique son cheval , & d'un coup de lance perce l'écu , brise l'armure , & ouvre le sein d'Etampes , qui expire en tendant les mains vers le ciel. Renaud qui le vit tomber , courut vers son frere , l'embrassa & le félicita de sa victoire.

Charlemagne ordonna enfin à ses Généraux de se retirer ; la retraite de son armée fut aussi meurtrière que la bataille ; Renaud la poursuivit jusque dans le camp , & plusieurs Chevaliers furent faits prisonniers dans leurs retranchemens ; il savoit qu'il est souvent dangereux de poursuivre trop loin sa victoire , & que le désespoir peut

donner des forces aux vaincus : il ordonna à ses troupes de rentrer dans la place , & fit l'arrière-garde avec ses frères ; il ne fut attaqué que par Aymon , qui , avec deux cents Cavaliers , harceloit ses enfans : Renaud eut pu mille fois se défaire d'un ennemi aussi opiniâtre ; mais il le respecta toujours , cependant comme il le vit acharné après lui , & qu'il exposoit ses frères à être faits prisonniers , Renaud se contenta d'abattre , d'un revers , le col de son cheval ; tandis qu'Aymon se débarrassoit , Renaud gagna du chemin : les Cavaliers , qui accompagnoient le vieux guerrier eurent l'imprudence de poursuivre les quatre frères , qui revinrent sur leurs pas & en abattirent cinquante ; le combat étoit plus animé que jamais , Charlemagne craignit qu'il n'eut des suites funestes : étonné de l'intrépidité de Renaud ; il s'avance vers lui , & d'un ton d'autorité , il lui ordonne de cesser & lui défend de passer outre. Renaud , tout furieux qu'il est , baisse un front respectueux , & fait signe à ses Cavaliers de rejoindre l'armée qui rentroit dans la Ville avec un grand nombre de prisonniers.

Charlemagne revint dans son camp ; toutes les tentes avoient été brûlées : cet événement retarda les opérations du siège qui dura treize mois , pendant lesquels il ne se passa jamais huit jours d'intervalle d'un combat à l'autre. Le Roi avoit juré qu'il ne rentreroit point en France , qu'il n'eut emporté Montfort , & que les fils d'Aymon ne fussent en son pouvoir. Renaud avoit fait faire des propositions de paix ; il avoit chargé Oger de représenter au Roi , que jamais Montfort ne céderoit à la force ; mais que s'il vouloit consentir que la garnison sortît avec tous les honneurs de la guerre , & rendre son amitié à ses frères & à lui , ils lui livreroient la place ; Foulques de Morillon , qui apprit cette négociation , empêcha le Roi de rien conclure.

La longueur du siège impatientoit également les assiégés & les assiégeans. La situation du fort étoit telle , que Renaud & ses frères étoient maîtres d'une grande étendue de pays , où ils alloient chasser , sans avoir rien à craindre de la part des assiégeans ; ils sortoient & rentroient quand ils vouloient , à couvert des fortifications , qu'il

eut fallu emporter pour couper la communication du Château avec ses environs. Charlemagne, voulant faire un dernier effort, rassembla tout son arrière-ban. Naimès, qui voyoit les difficultés de prendre Montfort, conseilla au Roi de retourner en France & d'attendre un moment plus favorable ; Hernier de la Seine fut d'un avis contraire, & offrit au Roi de lui livrer, en moins d'un mois, les quatre fils d'Aymon ; à condition qu'on lui donneroit la Ville, tout ce qui s'y trouveroit, & le domaine de cinq lieues aux environs. Charlemagne y consentit & promit à Hernier de lui fournir les troupes qu'il lui demanderoit pour cette expédition. Hernier demanda mille bons Cavaliers & un Général habile. Le Roi lui donna Guyon de Bretagne, & lui permit de choisir à son gré mille combattans de l'élite de son armée. Hernier ordonna à Guyon d'embusquer ses mille combattans sur la montagne, dans un bois à peu de distance d'une des portes du Château.

Lorsque ces dispositions furent faites, Hernier monta à cheval bien armé & va tout seul se présenter à une des portes opposées ; il cria aux sentinelles d'avoir pitié de lui, qu'il étoit vivement poursuivi par le Roi, pour avoir voulu prendre la défense de Renaud en présence de la Cour. Comme il étoit seul, il n'inspira aucune méfiance ; on baissa le pont & on l'introduit dans la place. Il demande à parler à Renaud, on le conduit au jeune héros ; Hernier tombe à ses genoux, & le prie de lui donner un asyle contre la fureur du Roi, qui veut le faire périr du même supplice qu'il destine aux quatre fils d'Aymon, pour avoir voulu repousser la calomnie dont quelques courtisans les accabloient. « Toute vérité qui
» ne flatte point, ajouta-t-il, est odieuse à la Cour des
» Rois. On a persuadé à Charlemagne que j'entretenois
» une intelligence secrète avec vous ; on a séduit des
» témoins, & cette nuit même je devois être arrêté.
» L'innocence n'est pas toujours malheureuse ; un ami
» a découvert cette trame abominable ; il est venu secré-
» tement, m'avertir de tout ce qui se passoit, & m'a faci-
» lité les moyens de m'arracher à une mort ignominieuse :
» une heure plus tard j'aurois été sacrifié à l'imposture ».

Renaud accabla le traître de caresses : il lui demanda des nouvelles de ce qui se passoit au camp. Hernier l'assura que , si Montfort tenoit encore quinze jours , le Roi seroit obligé de lever le siège , parce que l'armée affoiblie par tant de combats , manquoit de vivres & qu'on ne pouvoit plus en tirer de la France , qui se trouvoit elle-même dans la disette ; que déjà la plupart des Chevaliers s'étoient retirés , & qu'il mouroit tous les jours un grand nombre de soldats.

Renaud, qui n'avoit aucune raison de se méfier d'Hernier, l'engagea de rester avec lui. On chercha tous les moyens de le consoler & de lui faire espérer un meilleur sort ; on le logea dans la Ville , & comme il feignit d'être fort fatigué , il demanda qu'on lui permît d'aller se reposer.

Hernier attendit que tout le monde fut retiré : on avoit combattu pendant toute la journée , Soldats & Chevaliers , tout dormoit ; on n'entendoit aucun bruit. Hernier sort à petit bruit , va baisser le pont , coupe la gorge à la sentinelle , prend les clefs & ouvre la porte. Guyon de Bretagne qui étoit aux aguets , voyant la porte ouverte , fait glisser sa troupe à petit bruit ; on égorge quelques patrouilles , & l'on va se rassembler sur la place. C'en étoit fait des quatre freres & de la garnison , sans la négligence des palefreniers de Renaud ; plongés dans l'ivresse la plus profonde , ils avoient laissé les chevaux à l'abandon ; celui d'Alard , plus vif que les autres , les tourmentoit ; Bayard s'échappe , & ses hennissemens éveillent Alard & Richard ; ils se levent , & apperçoivent , au clair de la lune , l'éclat des armes ; ils entendent un bruit confus ; ils courent dans l'appartement d'Hernier & ne le trouvent point ; ils se doutent de la trahison. Alard revient soudain auprès de Renaud , pour l'avertir de tout ce qui se passe. Renaud étoit tout armé ; il se leve ; il ne trouve que trente Cavaliers ; il court sur la place ; il rencontre Guyon avec cent combattans qui fermoient la principale rue. Renaud appelle ses freres , ils passent au fil de l'épée cette petite troupe. Les François tenoient une partie des soldats de Renaud enfermés dans la cour du Château , où le sang ruisseloit ; lorsqu'ils entendirent que Renaud attaquoit Guyon , ils craignirent d'être sur-

pris; ils mirent le feu au Château & dans plusieurs quartiers de la Ville: Renaud & ses freres avoient à combattre contre les ennemis & contre les flammes; ils sortent de la Ville; ils apperçoivent dans le fossé, une troupe qui attendoit le signal; ils s'y précipitent & ne laissent échapper personne. Ils rentrent dans le château. Un grand nombre d'ennemis avoient suivi les quatre héros, comme ils étoient entrés dans le fossé, on les avoit perdus de vue; les François les cherchoient de tous côtés: les fils d'Aymon, en rentrant dans la place, ferment la porte & levent les ponts. N'ayant plus à craindre que le Roi envoyât de nouvelles troupes, & débarrassés de celle qui étoit dehors, ils volent aux lieux où Hernier, avec trois cents combattans, mettoient tout à feu & à sang, à peine sont-ils arrivés que tout change de face: Hernier & les siens cherchent à s'échapper; ils veulent gagner le pont, ils le trouvent levé & la porte fermée. Les fils d'Aymon, qui avoient rassemblé leurs troupes, passent les trois cents combattans au fil de l'épée; il les font jeter par-dessus les remparts dans les fossés: il ne réservent qu'Hernier & douze des siens.

CHAPITRE V.

Danger de Renaud & de ses freres. Hernier leur propose de leur livrer le trésor de Charlemagne. Renaud le fait écarteler. Retraite des quatre Paladins. Regrets de Renaud à l'aspect de Montfort embrasé. Charlemagne les poursuit avec son armée. Renaud se retire en vainqueur. Retraite de Charlemagne. Combat d'Aymon contre ses enfans.

LE Château & la Ville de Montfort étoient toujours la proie des flammes; elles avoient consommé toutes les vivres; la garnison avoit été égorgée. Il ne restoit plus aux fils d'Aymon que cinq cents hommes. Il étoit très-aisé à Charlemagne de prendre d'assaut ou d'affamer cette malheureuse Ville. Renaud sentit tout le danger de cette

situation ; il proposa à ses freres de rassembler ce qui leur restoit de monde , & d'abandonner à Charlemagne une proie inutile ; ils furent tous de cet avis , & le départ fut remis à l'entrée de la nuit.

Hernier & les douze François furent témoins de la délibération : le traître conçut l'espérance de sauver sa vie. « Je fais , dit-il , aux fils d'Aymon , que je mérite » la mort ; je ne demande aucune grace ; j'ai voulu vous » livrer vivans à Charlemagne votre ennemi ; il est juste » que vous m'en punissiez ; mais que vous importe que » ce soit plus tôt ou plus tard ? Vous vous proposez de » sortir & d'aller former un nouvel établissement ; avez- » vous songé aux forces redoutables de Charlemagne , au » petit nombre de gens qui vous restent , & aux difficultés » que vous aurez pour traverser le camp des François » qui vous entoure de tous côtés ? Dans quelque endroit » que vous alliez , il faut que vous vous ouvriez une voie » à travers vos ennemis. J'en fais une ; c'est celle où j'avois » embusqué les mille combattans que j'ai introduits dans la » place : elle est inconnue du reste des François & peut-être » de vous mêmes ; je vous dirai plus , cette route commu- » nique , par un sentier écarté , au pavillon du Duc » Naimés , dans lequel est déposé le trésor du Roi. Je » ne vous demande que trente hommes pour enlever » Naimés & le trésor ; si vous acceptez les services que » je vous offre , la seule récompense que je vous demande , » c'est de m'employer contre vos ennemis & contre Char- » lemagne lui-même. Traître , lui répondit Renaud , » nous ne voulons ni de tes services ni de toi. Tu trahis , » dans ce moment même ou Charlemagne ou nous ; qui » que ce soit que tu trompes , tu n'en mérites pas moins » la mort ». Aussi-tôt Renaud ordonne qu'on le dépouille de ses habits & qu'on l'attache par chacun de ses membres à quatre chevaux des plus vigoureux. Le lâche Hernier tombe à ses genoux , pâle & tremblant ; sa trahison avoit inspiré de la haine , ses larmes firent naître le mépris. Il fut exécuté , & les douze prisonniers périrent par le gibet.

Dès que la nuit fut venue , les quatre fils d'Aymon firent monter leur petite troupe à cheval ; ils mirent au centre

centre leur trésor & leurs équipages ; Guichard & Richard , avec cent hommes , firent l'avant-garde ; Alard & Renaud , avec cent autres hommes , escortoient le convoi ; quoique cette petite armée fut divisée en trois corps , elle n'en formoit qu'un par leur marche serrée. Un petit détachement de vingt-cinq hommes , commandé par un Chevalier d'une expérience consommée , précédoit la troupe pour lui servir de vedette , & pour fouiller les hayes & les buissons , de crainte de surprise.

La troupe sortit du Château dans cet ordre. Renaud ne put s'empêcher de tourner , vers Montfort embrasé , ses yeux inondés de larmes. « Adieu cher & malheureux » asyle , s'écria-t-il , berceau de notre gloire , & qui , » sans la trahison de Hernier , aurois vu briser à tes » pieds toute la puissance de Charlemagne. Tu n'es plus » qu'un monceau de cendres , & tes fondateurs auroient » de la peine à trouver , dans ta vaste enceinte , l'espace » qu'il leur faudroit pour reposer leur tête. O mon cher » Alard ! nous n'irons plus , au retour des combats , nous » reposer sous les bosquets naissans qui couvroient ses » environs ».

Alard consolait Renaud , & lui faisoit espérer un meilleur sort. » Ce n'est , lui disoit-il , que dans l'infor- » tune que le héros est véritablement héros. Aucun » Chevalier ne vous surpasse en valeur , & le ciel jusqu'à » ce jour a protégé votre vertu. Que nous importe celui-ci » ou un autre ? L'Allemagne , où nous allons , vous » offrira des situations aussi heureuses & un climat aussi » doux. La Patrie d'un grand homme est par-tout où il » porte l'exemple de ses vertus. Nous nous ferons par- » tout un autre Montfort. Les cendres de celui que nous » quittons sont plus glorieuses pour nous , que des » palais que nous aurions acquis par une lâcheté ».

Renaud embrassa son frere ; il se sentit animé d'une nouvelle ardeur , & ne songea plus qu'aux moyens d'éviter le camp de Charlemagne ou de brusquer le passage.

Charlemagne n'avoit point encore eu de nouvelles d'Hernier & de sa troupe ; ils voyoient Montfort en flâmes , & les soldats que Renaud avoit laissés hors de la ville , lui avoient raconté ce qu'ils avoient vu ; mais il ne

comprenoit pas comment Hernier ayant mis tout à feu & à sang , ne revenoit pas ; ni pourquoi le pont étoit encore levé. Lorsque Renaud fut parti , deux soldats qui avoient évité la mort en se cachant dans les débris d'une maison voisine de la place , rapporterent au Roi les actions héroïques des fils d'Aymon , leur départ , la mort d'Hernier , & la destruction de Montfort. « O honte ! s'écria » Charlemagne : quoi ! ni la force , ni la ruse , ni le » nombre , ne pourront mettre en mon pouvoir Renaud » & ses freres ? Au milieu des flammes ils me brayent » encore ! Charles vainqueur de l'Allemagne & de l'Ita- » lie , Charles la terreur des Sarasins , fera donc le jouer » de quatre jeunes gens » ! Naimés le consola & lui reprocha d'avoir plutôt écouté Hernier que lui ; il ajouta que puisque leur troupe étoit réduite à un si petit nombre , il falloit l'attaquer dans sa marche. Charlemagne envoya ses ordres & le camp se mit en mouvement.

Guichard qui conduisoit l'avant-garde , fut instruit aussitôt du projet de Charles ; il ne lui donna pas le tems de faire ses dispositions ; il fait avertir ses freres , & marche avec fierté contre le Roi. Renaud ordonne à vingt hommes de conduire les équipages sur les derrieres , & vient joindre ses freres avec Alard ; & tous les quatre , sans donner le temps à l'ennemi de se reconnoître , frappent , tuent tout ce qu'ils rencontrent , renversent les tentes , écartent les ennemis de droite & de gauche , ouvrent une large route à leurs équipages , & jettent la consternation dans le camp. Naimés a rassemblé quelques troupes ; Richard & Renaud lui font face ; ils écrasent les premiers rangs , le reste prend la fuite , & Naimés est entraîné par le torrent.

Les quatre fils d'Aymon ont traversé le camp sans avoir perdu un seul homme ; ils ne douterent pas que Charlemagne ne les fît poursuivre. Renaud fit marcher ses équipages devant , leur assigna un lieu pour le rendez-vous , & leur ordonna la plus grande diligence. Dès le point du jour Charles suivi d'Oger , de Naimés , de Foulques de Morillon , parurent à la tête de l'armée. Les quatre freres s'arrêtent ; le Roi , oubliant son rang & n'obéissant qu'à sa colere , met sa lance en arrêt contre Renaud , qui en détourne le fer & s'éloigne : Charles revient sur lui plus

furieux ; Renaud ne se possédant plus , s'élançe ; Hugues se met au devant du Roi & reçoit le coup mortel. Aussitôt Charlemagne , transporté de courroux , ordonne à ses Chevaliers d'attaquer la troupe des quatre frères ; mais ils firent si bonne contenance qu'elle ne put jamais être entamée : elle se battit en retraite pendant treize lieues , Charlemagne la harcelant toujours inutilement , & Renaud se battant sans cesse & tuant ou blessant quelques-uns des ennemis , sans qu'il perdît un seul de ses combattans ; il parvint ainsi jusqu'à une rivière ; Renaud avoit l'art de passer les fleuves en présence de l'ennemi , sans avoir à craindre d'en être inquiété ; il fonda le gué lui-même , traversa avec quelques Cavaliers , & lorsqu'il eut frayé le chemin , il vint reprendre l'arrière garde ; Charles essaya en vain de les suivre , Renaud avoit fait rompre le gué , & d'ailleurs il se fortifia si bien , que le Roi eut sacrifié toute l'armée , sans qu'il lui eût été possible d'emporter ses retranchemens.

Enfin Charles , désespérant de pouvoir prendre les fils d'Aymon , assembla son Conseil : Naimés fut d'avis que le Roi retournât en France ; il lui représenta qu'il étoit d'une obstination indigne d'un si grand Roi , de courir après un si petit nombre de personnes , avec une armée si formidable , & que la légèreté des fils d'Aymon les mettoit à couvert de ses forces. Naimés fut d'avis qu'il suspendît sa vengeance , jusqu'à ce que ses ennemis se fussent fixés dans quelques pays. Son avis fut suivi ; Charles ramena son armée , & en passant , il fit raser les murs & les tours de Montfort.

De retour à Paris , Charles congédia ses troupes , les Chevaliers s'en retournerent chez eux ; chacun se disoit en soi-même ; il n'est pas étonnant que je n'aye pu venir à bout de surprendre quelqu'un des enfans d'Aymon , puisqu'ils ont échappé au plus grand Roi du monde ; & Charlemagne se consolait en disant , il faut que les fils d'Aymon soient les plus vaillans hommes de la terre , puisque ni moi ni mes Chevaliers n'avons pu les vaincre.

Le vieux Duc Aymon suivoit , tout consterné , le chemin de son pays ; il traversoit la forêt des Ardennes avec une troupe nombreuse ; quelle fut sa surprise , lors-

qu'il rencontra ses enfans auprès d'une fontaine ! Il s'arrête & demande conseil à ses amis ; mais aucun d'eux n'osa hasarder son avis entre un pere & ses enfans. « Eh bien , dit le vieux Aymon , je ne consulterai que » moi-même , & mon exemple apprendra à toute la terre , » que lorsqu'il faut servir son Roi , on ne doit rien considérer ; un vrai Chevalier lorsqu'il s'agit de l'honneur , » n'a ni pere , ni femme , ni enfans ». Aussitôt il envoya défier Renaud , qui refusa le combat ; mais le pere inexorable fit dire à ses quatre fils , de songer à se défendre , ou qu'il les traiteroit comme des lâches. Aymon range sa troupe & s'avance en furieux contre Renaud & ses freres : ils chercherent plutôt à éviter ses coups qu'à lui en porter ; Renaud se jeta au milieu de la troupe d'Aymon & la força de reculer. Aymon la rallia , & revint avec plus de furie ; l'ordre que ses enfans avoient donné à leurs combattans de ménager leur pere , leur devint funeste : une grande partie des gens d'Aymon furent tués ; mais Renaud & Richard craignant toujours que quelque trait échappé n'allât blesser leur pere , faisoient faire à leurs bataillons de fausses manœuvres. Enfin de cinq cens , leur troupe se trouva réduite à cinquante , dont encore quelques-uns étoient blessés. Renaud & ses freres , toujours poursuivis par Aymon , gagnerent une hauteur ; la situation du terrain suppléant au nombre des combattans , ils se défendirent avec avantage ; tous ceux qui s'approchoient étoient moissonnés. Alard eut son cheval tué de la main même de son pere ; il alloit être fait prisonnier , si Renaud eut tardé plus long-temps de venir à son secours. Aymon avoit déjà saisi Alard ; Renaud frémit , & renversant son pere : « cruel , lui dit-il , c'est malgré » moi que je porte sur vous une main téméraire ; mais » vous m'y forcez pour vous épargner un parricide. » Il dégage Alard & le fait monter en croupe sur Bayard. Cet intrépide coursier parut plus léger encore lorsqu'il fut chargé de ce double fardeau. Renaud après cette action , sembloit avoir acquis de nouvelles forces ; il porta aux gens de son pere les coups les plus terribles & les força de reculer.

Le combat sembloit fini , lorsqu'Hermenfroi vint atta-

quer Renaud & le menaça de le livrer à Charlemagne ; Renaud indigné met sa lance en arrêt & perce le Chevalier : il arrête son cheval & le donne à Alard. Fier de ce présent , Alard attaque Arfroi , le plus vaillant des Chevaliers d'Aymon. Arfroi , depuis le commencement de cette guerre , avoit inutilement cherché l'occasion de se battre contre quelqu'un des quatre freres ; mais celle-là fut la seule ; Alard le renversa mort du premier coup. Aymon , à qui il restoit encore dix fois plus de monde qu'à ses fils , voulut venger la mort de ces deux Chevaliers ; il attaque Alard avec toutes ses forces , Renaud vient au secours , Richard & Guichard se joignent à eux , leur petite troupe étoit si fatiguée qu'ils combattoient seuls ; ils se battirent en retraite jusqu'à une riviere , dont ils faciliterent le passage à leurs gens ; là , tournant le dos à la riviere , ils paroissoient comme quatre rochers , contre lesquels venoient échouer tous ceux qui osoient les attaquer. S'ils avoient eu seulement cinquante combattans ; ç'en étoit fait de la troupe d'Aymon ; il ne leur en restoit que quatorze. Lorsque les fils d'Aymon les virent sur le rivage opposé , ils s'avancerent dans les flots. Leur pere envoya encore après eux une partie de sa troupe qui , malheureusement pour elle , s'engagea trop avant dans la riviere ; lorsque Renaud & ses freres la virent luter contre le torrent , ils se rapprocherent , & allant de soldat en soldat , ils ne firent qu'élever & laisser retomber leurs lances sur leur tête , & ils les submergerent tous l'un après l'autre.

Aymon & Renaud avoient rejoint leur monde ; chacun de son côté éprouva la même tristesse en voyant le mal qu'ils s'étoient fait l'un à l'autre. Aymon flottoit entre le remords de sa dureté envers ses enfans , & la satisfaction secrète d'avoir prouvé à son Roi qu'il détestoit leur félonie ; il ne put refuser des larmes à leur sort ; ils avoient tout perdu , & il n'osoit les secourir. Il fit enterrer les morts , & après s'être arrêté une seule nuit dans ses Etats , il reprit le chemin de Paris , avec les corps des deux Chevaliers qu'il fit conduire après lui ; il se présenta à Charlemagne , & lui raconta tout ce qui venoit de se passer ; il temoigna sur-tout un grand regret de n'avoir

pu faire prisonniers ses quatre enfans , pour les lui remettre , faisant peu de cas du grand nombre d'hommes qu'il lui en avoit coûté , s'il eût pu réussir.

Charlemagne , dont l'ame étoit grande & généreuse , & qui ne pouvoit refuser son estime au courage de Renaud & de ses freres , jeta un œil d'indignation sur Aymon. « Depuis quand , lui dit-il , l'aigle devore-t-il » ses petits ? C'est vainement , Aymon , que vous voudriez persuader à un Roi , qui est pere comme vous , que vous avez fait à vos enfans tous les maux que vous dites : ce que je puis faire de mieux , en votre faveur , est de croire que vous me trompez ; car , quelque odieux que soit le mensonge , il l'est encore moins que l'aveu parricide que vous me faites ».

Aymon fut ému de honte & de colere : « Des reproches & des injures , répondit-il , sont donc la récompense des services que l'on rend aux Rois ? Je les mérite sans doute , puisque mon zele pour un ingrat m'a fait étouffer les cris de la nature ; mais on a toujours tort avec les Princes , quand tout ne réussit point au gré de leurs vœux. Si j'avois resté neutre entre mes enfans & vous , vous m'auriez cru leur complice ; vous me combleriez de faveurs , si je les amenois à vos pieds. Quoi qu'il en soit , il n'en est pas moins vrai que j'ai sacrifié tous mes vassaux , que j'ai fait périr leurs troupes , & que je les ai réduits à la dernière extrémité ; si quelque flatteur de votre Cour veut soutenir le contraire , je lui prouverai qu'il a menti ». A ces mots , Aymon furieux , sortit du Palais du Roi , & sans prendre congé , remonte à cheval , & revient auprès de la Duchesse ; elle étoit venue au devant de lui ; après avoir embrassé son époux , son premier soin fut de lui demander des nouvelles de leurs enfans. Aymon lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis la mort de Berthelot , jusqu'à l'accueil que Charlemagne venoit de lui faire.

« Juste récompense de votre cruauté , lui dit-elle ! Eh ! quoi barbare , n'étoit-ce pas assez d'avoir promis au Roi de ne prendre aucun parti ni pour ni contre vos enfans ? c'étoit le plus grand sacrifice qu'il put exiger d'un pere. Parmi les monstres des forêts , en

» est-il quelqu'un qui , voyant ses petits en danger ,
 » ne fasse tout ce qu'il peut pour les secourir ? & vous ,
 » sans aucune nécessité , par une vile adulation , vous les
 » persécutez , vous faites tous vos efforts pour les livrer
 » à un ennemi qui a juré leur perte ! Lorsque vous avez
 » tourné vos armes contr'eux , que vous les avez forcé à
 » se défendre , que le brave Renaud s'est contenté de
 » détourner le fer de votre lance , moins pour éviter la
 » mort que pour vous épargner un parricide , vos entrailles
 » ne se sont point émues ? O mes enfans ! que ne puis-je
 » dans ce moment vous aider à supporter les maux où
 » votre pere vous a plongés ! ... Aymon l'interrompt :
 » Ah ! chere épouse , n'ajoutez point aux remords qui
 » me déchirent ! Vous l'avouerez-je ? c'est malgré moi
 » que j'ai combattu contre mes fils ; je croyois qu'il
 » falloit tout sacrifier à son maître . . . Oui , reprit la
 » Duchesse , tout , excepté la nature ; elle a ses droits
 » sur l'esclave le plus abject & le plus soumis ».

Aymon , l'ame flétrie par tant de reproches , alloit
 tomber aux pieds de son épouse ; elle le retint dans ses
 bras , & y retrouva les sentimens qu'il avoit si long-
 temps combattus.

CHAPITRE VI.

*Extrême misere des fils d'Aymon. Ils ont recours à
 leur mere. Entrevue touchante. Colere feinte & poli-
 tique d'Aymon. Ils sortent du Château avec cent
 hommes d'armes , & comblés de présens & de bien-
 faits de leur mere. Aymon les attaque & leur donne
 trois cens hommes d'armes. Maugis est à leur tête.
 Renfort de trois cents hommes. Offre de services au
 Roi de Gascogne.*

LES malheureux fils d'Aymon , après avoir perdu leurs
 soldats & leur trésor , erroient dans les forêts d'Ardenne , dis-
 putant aux bêtes féroces leur nourriture , vivant de la chasse ,
 & n'ayant d'autre asyle , pour se garantir du froid ,

que des tanieres d'animaux , ou des cavernes humides & convertes de neige. Leurs chevaux ne trouvoient que des feuilles séchées & des racines ; à peine pouvoient-ils porter leurs maîtres. Le seul Bayard avoit conservé toute sa vigueur. Les armes des Chevaliers dépérissoient comme eux ; si la justice ne les eut pas dirigés ; s'ils avoient été aussi cruels que leur pere , ils auroient pu se servir de leur force pour mettre à contribution ses vassaux ; ils auroient pu , par des pirateries presque nécessaires , vivre à ses dépens & l'affamer dans son Château. Ce qui les chagrinait le plus , c'étoit que dans l'état où ils étoient réduits , ils ne pouvoient aller chercher les aventures ni offrir leurs services à quelque Prince. Car , comment se présenter sans armes & sans argent ? d'ailleurs une grande partie de l'Europe étoit soumise à Charlemagne , & il étoit dangereux de se montrer sans escorte.

Renaud dit un jour à ses frères : « Nous languissons » depuis long-temps dans une honteuse oisiveté ; ne » nous sera-t-il donc jamais permis de sortir de ces tristes » forêts ? La crainte d'un pere dénaturé doit-elle nous priver pour jamais de revoir les lieux qui nous ont vu » naître & de voler dans les bras d'une tendre mere ? » Quelque alarmée qu'elle doive être sur notre sort , » quelle seroit sa peine si elle savoit notre situation ? Il » n'y a cependant qu'elle qui puisse nous en retirer ; » mais comment la lui faire connoître ». Alard l'interrompit : « En allant-nous même , dit-il , implorer son » secours : qu'avons-nous à craindre ? Quelque irrité que » soit notre pere , vous savez que nous sommes chéris » dans ses Etats , il n'oseroit jamais attenter sur nous ; » d'ailleurs nous sommes si changés , la nature lui parle » si peu en notre faveur , qu'il auroit bien de la peine » à nous remettre ».

Alard décida ses frères ; ils attendirent que la nuit fût venue & se mirent en route pour arriver le lendemain , dans le temps qu'ils savoit qu'Aymon étoit à la chasse. Ils s'arrêtèrent à quelque distance du Château ; ils s'informerent si le Duc Aymon y étoit ; ils apprirent qu'il chassoit depuis le matin avec quelques Seigneurs du voisinage ; ils avancerent alors avec sûreté ; non sans jeter

l'épouvante & l'étonnement dans l'esprit du peuple. La maigreur de leurs chevaux , les visages pâles & livides des Chevaliers , leurs barbes longues & épaisses les rendirent méconnoissables à leurs meilleurs amis ; on les prenoit pour de pauvres étrangers échappés aux fers des Sarrazins ; personne ne se douta de la vérité ; ils demandèrent à parler à la Duchesse , on les introduisit dans le Château , qu'ils parcoururent sans rencontrer personne , ils parvinrent jusqu'à son appartement ; elle se leva & vint au-devant d'eux.

« Que demandez-vous , leur dit elle , qui êtes-vous ,
» & en quoi puis-je vous servir ? Généreuse Princesse ,
» répondit Alard , nous sommes quatre infortunés échappés à la fureur d'un Prince injuste , qui a juré notre
» perte , & qui nous a ôté jusqu'à la volonté de nous
» venger de lui. La pauvreté est le moindre de nos malheurs ; le cruel ! il nous éloigne de ce que nous avons de plus cher au monde. « Hélas ! s'écria la Duchesse , c'est
» sans doute de vos épouses ou de vos enfans. J'en eus
» quatre qui faisoient toute la joie de leur mere. Un
» sort cruel les éloigne de moi , peut-être ne les reverrai-je jamais ; ils sont persécutés comme vous ; comme
» vous ils gémissent peut-être dans une pauvreté avilissante ; car , quel est le Prince assez généreux pour
» braver , en les secourant ou en les prenant à son service , le courroux de Charlemagne ? C'est ce puissant Roi qui
» les poursuit & qui peut être a mis leur tête à prix. Ils
» auront sans doute , interrompit Richard , pris leurs
» précautions pour n'être pas reconnus. Hélas ! dit la
» Duchesse , ils ne sont que trop aisés à reconnoître ;
» beaux , jeunes , à la fleur de leur âge , chargés d'exploits
» glorieux , leurs noms se sont rendus célèbres aux deux
» bouts de la terre.... Ah ! je la déteste cette célébrité
» qui faisoit autrefois ma gloire.... Mais pourquoi vous
» importunai-je de leurs éloges ? pardonnez une mère
» qui cherche des cœurs sensibles qui puissent partager
» sa tendresse. Vous êtes malheureux comme mes fils ,
» vous devez m'être chers , exposez-moi vos besoins avec
» confiance ».

Renaud fondeit en larmes , son affliction attira les re-

gards de la Duchesse , elle le fixe , il baisse la vue en „ s'écriant : Ah ! Madame , pourquoi la nature ne parle-t-elle pas au cœur de votre époux , comme elle se fait „ entendre au votre ? „ Cette réflexion la frappa ; malgré l'épaisseur de sa barbe & le hâle qui le défiguroit , elle crut démêler les traits de l'aîné de ses fils ; elle releva les cheveux qui lui couvroient le front & reconnut une cicatrice que Renaud eut dans son enfance. „ Ah ! mon fils , „ s'écria-t-elle , ah ! Renaud..... „ Ne pouvant suffire à sa tendresse , elle s'évanouit ; Renaud appella du secours , & lorsque la Duchesse revint ; elle se trouva dans les bras de ses enfans ; elle ne savoit à qui elle devoit prodiguer plus de caresses ; elle leur fait mille questions à la fois , & sans leur donner le tems de lui répondre , elle ordonne qu'on leur prépare un superbe festin. Tantôt c'est du soin de leur parure qu'elle paroît occupée , tantôt c'est de celui de leur procurer du repos : elle voudroit satisfaire tous leurs besoins à la fois ; elle leur parle d'Aymon , leur raconte l'accueil que Charlemagne lui avoit fait , & le repentir qu'il éprouve. Ils sont pénétrés de joie de ce retour de leur pere ; ils veulent aller au-devant de lui , leur mere les arrête , l'ame d'Aymon n'étoit pas encore assez calme pour les voir de sang-froid ; elle se charge de le prévenir sur leur arrivée ; elle entend du bruit dans la cour du Château , c'étoit Aymon qui revenoit de la chasse ; elle les fait cacher dans un cabinet voisin , & l'attend dans le trouble & l'agitation. Il entre ; elle court à lui en fondant en larmes : „ Ah ! mon ami , s'écrie-t-elle , „ je viens d'apprendre des nouvelles de nos enfans ; „ réduits à l'indigence , accablés de maux , la crainte de „ votre courroux ne leur permet point d'aller offrir leurs „ services à aucun Prince ni Seigneur. Depuis votre dernier combat ils ont erré dans les forêts. Un seul témoignage de votre amitié les rameneroit à vos genoux „.

Aymon se sentit attendri ; il étoit agité de différens mouvemens. Il eut voulu les revoir , la crainte de déplaire à Charlemagne le retenoit ; il consentoit que son épouse les rappellât , il le défendoit un moment après. Il avoit devant les yeux les flammes qui avoient consumé Montfort ; il craignoit le même malheur pour ses Etats. Il ne

favoir que résoudre , lorsque la Duchesse s'élance de ses bras dans le cabinet où étoient ses enfans ; & les conduit aux genoux de leur pere. « Les reconnoissez-vous dans » cet état , lui dit-elle , cruel ! il ne vous reste plus qu'à » les livrer au Roi. Ah ! s'il les voyoit dans l'humiliation » où vous les avez réduits vous-même , il en feroit tout- » ché ». Aymon , la vue égarée , cherchant à se distraire d'un spectacle qui l'attendrissoit malgré lui , étouffoit ses larmes & ses soupirs. Enfin la crainte & l'ambition l'emportant sur sa tendresse : « Fuyez , leur dit-il , fuyez le » juste courroux d'un pere & d'un Roi. Ah ! malheureux , » dans quels maux vous me plongez ! O mon pere ! » s'écria Renaud , quel plus grand mal pouviez-vous nous » faire ? c'est vous qui avez détruit notre dernière espérance. Je vous jure que nous ne voulons aucun mal à » Charlemagne , & que nous ne désirons que de le forcer » à la paix , nous en serions venus à bout. La paix avec » des traîtres ! reprit le Duc : ah ! ne l'espérez jamais ; il » me soupçonne de favoriser secrètement vos desseins , & » cela suffit pour que je doive m'opposer à tout accord. O » ciel ! interrompit la Duchesse ; non , mes enfans , votre » pere ne le pense pas , je l'ai vu s'attendrir sur votre » sort ; il vous aime ; il partage ma tendresse pour vous , » ménagez un reste de foiblesse. Eh bien ! reprit Alard , » nous allons le délivrer de notre présence importune ; » mais du moins qu'il ne nous refuse point un secours » qu'il accorderoit à des Chevaliers étrangers & mal- » heureux ».

Aymon ne put retenir plus long-temps ses larmes. « Non , dit-il , c'est moi qui vais fuir , & ne pas vous » priver de jouir des caresses de votre heureuse mere ; » Madame , continua-t-il , en se retournant vers elle , » je ne serai de retour qu'après demain ; vous êtes la » dépositaire de mes trésors , vous pouvez en disposer » comme vous jugerez à propos : adieu , je pars ». Il l'embrasse , lui recommande le plus grand secret & va rejoindre les Chevaliers avec lesquels il venoit de chasser.

A peine fut-il parti , que cette tendre mere les embrassant l'un après l'autre , leur fit observer que , si leur pere ne leur donnoit pas les témoignages des sentimens

qu'il éprouvoit , c'étoit par contrainte , & qu'ils ne devoient pas l'en aimer moins ; qu'ils pouvoient être assurés de son amour , & que dans tout ce qui ne regarderoit pas le Roi , il ne leur feroit pas contraire. Renaud & ses freres la prierent d'être médiatrice entre leur pere & eux ; ils lui jurèrent qu'ils avoient & qu'ils auroient toujours pour lui , l'amour le plus tendre , dût-il les haïr.

La Duchesse les fit dîner avec elle , & dans la crainte que ses sentimens ne trahissent le secret que son mari lui avoit recommandé , elle fit sortir tout le monde ; elle leur donna des armures & un habillement convenable à leur état ; elle fit venir Mainfroi , le fils de son Ecuyer , jeune homme d'une sagesse & d'une valeur reconnue , elle le fit mettre à table à côté d'elle , & lui demanda s'il ne desiroit point de s'attacher à quelque brave Chevalier pour mériter de le devenir à son tour. Mainfroi lui répondit que le seul Chevalier qu'il eut voulu servir , étoit Renaud ou quelqu'un de ses freres ; mais que désespérant de les revoir jamais , il avoit renoncé à tout autre service qu'à celui de la Duchesse. Alors elle lui dit tout ce qui se passoit ; Renaud embrassa Mainfroi qui se consacra à lui dès ce moment. On lui dit de quelle importance il étoit , que personne ne fût que les fils d'Aymon étoient avec leur mere ; on le chargea d'engager trois autres Ecuyers , qu'on lui nomma , pour partir dans la nuit du lendemain. Mainfroi promit le secret le plus inviolable & se chargea des préparatifs du voyage ; il eut le plus grand soin des chevaux des Chevaliers , & sur-tout il cacha aux trois Ecuyers les noms de ceux qu'ils devoient servir , ils ne les apprirent que lorsqu'ils furent hors des Etats de Charlemagne.

La Duchesse , pendant tout ce jour & le lendemain , distribua à ses enfans le trésor de leur pere , leur fit faire un équipage brillant , & Mainfroi ordonna , au nom du Duc Aymon , une levée de cent hommes pour se rendre dans trois jours à Sedan.

Tout ayant été conduit dans le plus grand secret , & la nuit étant déjà avancée , ils monterent à cheval dans la cour du Château. Leur mere fondeoit en larmes du regret de les quitter ; elle les embrassa mille fois ; ils ne pou-

voient se séparer d'elle ; ils lui recommanderent leur pere ; elle les assura de son amitié , & les exhorta de se conduire toujours aussi sagement qu'ils l'avoient fait.

Enfin ils sortirent du Château ; ils trouverent , à peu de distance de la Ville , leurs Ecuyers qui les attendoient. A peine furent-ils hors des Ardennes qu'ils rencontrèrent le Duc Aymon avec trois cens hommes magnifiquement équipés. Les quatre freres en furent effrayés ; ils arrêterent ; Aymon quitte sa troupe , s'avance vers Renaud , & lui dit en secret : « Mon fils , je suis au désespoir des » maux que je vous ai causés ; c'est malgré moi que je » vous ai combattu ; c'est à la politique que je vous ai » sacrifié & non à mon ressentiment. Après tout ce que » j'ai fait contre vous , je suis encore suspect à Charles , » que seroit-ce si j'avois gardé plus de ménagemens ? » Je ne puis me justifier d'un crime qu'en paroissant » coupable d'un autre. Telle est ma situation. Adieu , » les trois cens hommes qui me suivent sont à vous ; le » Chevalier qui les conduit va feindre de m'abandonner , » il fait mon secret , il n'en abusera pas. Adieu , soyez » toujours aussi braves , aussi prudens & aussi généreux » que vous l'êtes ».

En disant ces mots , il prend un air courroucé & s'éloigne en menaçant ses enfans ; il met sa lance en arrér & appelle sa troupe à son secours : celui qui la commandoit s'approche , & tourne ses armes contre Aymon , qui paroît furieux. Le Commandant de cette troupe ordonne à ses soldats de se ranger du parti de ces quatre Chevaliers , & leur déclare qu'à l'avenir ils seront sous leurs ordres. Cette feinte désertion fut exécutée avec une si grande vraisemblance , que dix des serviteurs d'Aymon , qui n'étoient point du secret , fondirent sur les transfuges ; ils furent repoussés & r'accompagnèrent leur maître à son Château. Peu de jours après il répandit le bruit , que les Chevaliers qui avoient débauché ses soldats & emporté son trésor , étoient ses propres enfans , qui s'étoient rendus méconnoissables à leur pere & à leur mere , par un déguisement indigne d'eux ; il fit partir un courier pour en prévenir Charlemagne qui fut la dupe de

cette fable , & qui ne désapprouva pas la conduite des Chevaliers envers un pere si inhumain.

Le Chevalier qui conduisoit la troupe d'Aymon , garda le plus profond silence , jusqu'à ce qu'ils fussent éloignés de trois lieues des terres du Duc. Alors il leva la visière de son casque , & les quatre freres reconnurent Maugis , leur cousin ; ils coururent à lui tous à la fois ; ils l'accablèrent de caresses ; ils ne concevoient pas par quel hasard il se trouvoit dans les Etats de leur pere. Maugis leur apprit que Charles avoit mis sur pied une puissante armée , qu'on ignoroit encore contre qui il devoit diriger ses coups ; mais qu'il croyoit que le Duc d'Aymon étoit reconcilié avec ses enfans , & qu'en conséquence il ne l'avoit pas invité de le suivre : « Le bruit de la rupture » de Charles avec Aymon , continua Maugis , étoit si » bien accrédité , que je suis venu offrir mes services & » ceux de mes oncles à votre pere ; il m'a paru plus attaché que jamais à ce Prince ; il a été sincèrement affligé » des bruits qui s'étoient répandus à ce sujet , il est vrai » que dans un moment de dépit , Charles l'a accusé d'être » de moitié dans les complots de ses enfans ; il n'a pas eu » de peine à me persuader le contraire. Cependant , il se » reproche en secret les maux inutiles qu'il vous a faits. » J'ai voulu l'engager à se raccommoder avec vous : il » m'a juré qu'il n'étoit pas votre ennemi , mais que jamais il ne vous donneroit des témoignages publics de » son amitié ; il m'a offert trois cens hommes d'armes , » en me permettant d'en faire l'usage que vous voyez que » j'en ai fait. Votre pere désireroit que nous allassions en » Espagne , pays fertile en aventures , & qui pourra nous » fournir des occasions de nous faire estimer de Charles » magne , & de l'engager à nous rendre son amitié. »

Maugis parloit encore , lorsqu'ils rencontrèrent , à Rheims , trois cens hommes sous les armes. Alard parloit pour les reconnoître , & Renaud se dispoisoit à combattre : « Arrêtez , leur dit leur cousin ; cette affaire me » regarde , & je vais d'un mot les mettre à la raison ». Maugis part , s'approche de celui qui commande ; & aussitôt ce corps se divise en deux parts ; moitié se met

en marche pour faire l'avant-garde , & le reste attend que les quatre cens hommes des Chevaliers soient passés. Les quatre freres regardoient cette manœuvre avec surprise , lorsque Maugis vint les tirer d'inquiétude ; il leur apprit que ces hommes d'armes étoient à lui , & qu'il leur avoit donné ordre de l'attendre à son retour.

Les Chevaliers délibérèrent sur la route qu'ils devoient tenir. Ils convinrent qu'il falloit éviter Paris ; ils prirent des chemins détournés , marchant le plus qu'ils pouvoient à travers les forêts ; ils arriverent dans la Brie , gagnèrent Orléans , où ils passerent la Loire & se rendirent enfin à Poitiers. Quoiqu'ils fussent en pays ennemi , ils se contenterent d'y faire vivre leur troupe aux dépens de Charlemagne.

Ils avoient projeté d'aller en Espagne ; mais ils apprirent à Poitiers , que Boulag-Akasir avoit chassé du trône d'Aquitaine le Roi Yon , & qu'il devoit l'attaquer dans Bordeaux , avec une armée de vingt mille Sarrafins.

Renaud , qui ne s'étoit exercé depuis long-temps , proposa d'aller secourir le Roi d'Aquitaine : en six jours ils arriverent à Bordeaux ; ils firent arrêter leur troupe à Blaye , & se présentèrent chez le Roi où ils trouverent un grand nombre de Chevaliers , mais aucun ne pouvoit se comparer à Renaud ; sa taille majestueuse , sa démarche fiere , son regard noble & doux , le faisoient admirer des hommes & adorer des femmes. Ses freres & son cousin ne le cédoient en beauté qu'à Renaud. Le favori du Roi , en les voyant entrer dans le Palais , fut frappé & vint au devant d'eux : ils demanderent d'être présentés à son maître ; il étoit au Conseil ; le Courtisan les pria d'attendre un moment. Renaud lui fit plusieurs questions au sujet de Boulag-Akasir , & il apprit que cet intrépide Sarrafin avoit conquis depuis Arles jusqu'aux Pyrénées , qu'il étoit le maître de Toulouse , de Montpellier & des Villes les plus considérables des bords de la Garonne , qu'il en avoit brûlé plusieurs , & passé les habitans au fil de l'épée.

Renaud faisoit encore des questions lorsque le Roi parut , il prit ses freres & Maugis par la main , & en les lui présentant : « Sire , lui dit-il , nous sommes cinq » étrangers , tous Chevaliers , nés dans une fortune bien

» différente de celle que nous possédons aujourd'hui.
 » Nous venons vous offrir notre secours ; nous avons sept
 » cens hommes d'armes à notre solde ; nous ne vous
 » demandons d'autre récompense , si vous êtes content
 » de nos services , que de nous protéger & de nous
 » défendre , lorsque nous vous demanderons aide & se-
 » cours. » Le Roi parut très-satisfait de leurs offres ; avant
 de les accepter , il voulut savoir qui ils étoient : Renaud
 ne se fut pas plutôt nommé , qu'Yon témoigna la plus
 grande joie ; il connoissoit la valeur des quatre fils d'Aymon
 & leurs infortunes : quant à Maugis , il ne put s'empêcher
 de condamner l'assassinat de Lothaire ; mais il blâma le Roi
 de n'avoir pas vengé sur Ganelon , la mort cruelle de
 Beuves. Yon remercia le Ciel de lui avoir envoyé
 ces vaillans Chevaliers. « Si votre Roi vous a pros crits ,
 » leur dit-il , si votre pere vous a déshérités , un
 » tyran s'est emparé de mes Etats ; nos fortunes sont
 » communes ; que notre union soit sincere & durable.
 » Vous voulez m'aider à reconquérir mon trône , je pro-
 » mets de vous aider , de tout mon pouvoir , contre vos
 » ennemis quels qu'ils soient ». Le Roi les retint & voulut
 qu'ils fussent logés dans son Palais.

CHAPITRE VII.

Combat des fils d'Aymon contre les Sarrafins. Renaud force leur Roi à se rendre & à abjurer Mahomet. Boulag-Akasir cede ses conquêtes au Roi. Renaud demande , pour toute récompense , de se bâtir un fort sur la Dordogne. Château de Montauban. Le Roi de Gascogne lui donne sa sœur Yolande qui l'aimoit en secret.

LE Roi des Gascons eut avis que les Sarrafins étoient en marche , & qu'ils n'étoient point éloignés de Bordeaux. Renaud partit aussi-tôt & fit passer la Garonne à ses troupes. Boulag-Akasir étoit parti de Toulouse avec vingt mille combattans ; il établit son camp à deux lieues de Bordeaux ; il envoya un détachement de quatre cens Sarrafins

Sarrasins pour lever des contributions & pour ravager tout le plat pays. Dès qu'ils parurent , la Ville fut en alarmes. Renaud étant monté sur les remparts , vit qu'il y avoit peu de danger ; il apperçut de loin le camp des ennemis , & jugea que l'armée ne tarderoit pas à se mettre en mouvement ; il fait armer ses freres , s'arme lui-même , & dit à Maugis d'aller prendre le commandement de leurs hommes d'armes.

Renaud , monté sur Bayard , alla au-devant du Roi & lui dit d'être tranquille , qu'il alloit avec ses freres & sa troupe au-devant des ennemis ; qu'après avoir chassé ce détachement , il attaqueroit le camp , afin d'engager une action ; il pria le Roi de tenir son armée toute prête à partir au premier signal. Renaud sortit de la ville avec sa troupe , joignit le détachement & en tua une bonne partie.

Dès le commencement de l'attaque , l'armée ennemie s'étoit mise en marche ; ce qui restoit du détachement se rallia & se battit en retraite ; Maugis le suivit , & tomba dans une embuscade : on combattit avec acharnement ; mais l'avantage étoit tout pour Maugis. Cependant Boulag-Akafir s'avance avec son armée ; sa marche étoit rapide & fiere ; l'armée moins nombreuse d'Yon , se déploie dans la plaine. Renaud l'anime du feu de ses regards : elle attend le signal du combat avec impatience. Boulag-Akafir , accoutumé à vaincre , s'approche de Renaud pour le frapper , son épée tombe sur un Chevalier gascon & le pourfend jusqu'à la selle de son cheval ; Alard veut le venger , le terrible Sarrafin se dérobe à ses coups , qui terrassent deux Sarrafin amis de Boulag. Le combat devint général ; Yon , étonné des prodiges de valeur des fils d'Aymon , court à leur secours & n'abandonne plus Renaud ; il anime ses troupes , qui ne donnent pas aux Sarrafin le tems de frapper ; leur loi leur défendoit de fuir , quel que fût le danger ; ils se laissoient égorger en bénissant le Prophete. Boulag , les voyant réduits à un petit nombre , ordonne la retraite ; il ne put la faire sans perdre encore beaucoup de monde : malgré Mahomet , il se détermine à la fuite ; Renaud s'attache à ses pas. Boulag montoit un cheval arabe dont la vitesse égaloit

celle des vents , Bayard avoit de la peine à le suivre ; en moins de trois heures ils avoient laissé Bordeaux à plus de trente lieues derrière eux , & n'étoient point éloignés de Toulouse ; le Roi Yon & les frères de Renaud ne savoient ce qu'il étoit devenu ; ils l'avoient perdu de vue dans la chaleur du combat , ils le firent chercher parmi les morts ; les airs retentissoient de leurs cris. Yon cherchoit envain à les consoler ; il promit de donner la moitié de son Royaume pour la rançon de Renaud , s'il étoit pris , & si cela ne suffisoit pas , il jura qu'il se donneroit lui-même. Il ne voulut point rentrer dans Bordeaux qu'il n'en eût des nouvelles ; Maugis , les trois frères & Yon , escortés de deux cents Cavaliers , marcherent sur les traces des ennemis.

Cependant Renaud atteignit Boulag-Akasir ; le Sarasin vit en frémissant ce Chevalier intrépide qui avoit détruit une partie de son armée. « Brave Chevalier , lui » dit-il , vous ne ménagez pas assez votre cheval. Que » t'importe ? dit Renaud , défends-toi ; j'ai promis ta tête » au Roi d'Aquitaine , & je viens la chercher ». Le Sarasin , ne pouvant éviter le combat , attaque Renaud , sa lance se brise sur son écu ; le fils d'Aymon fond sur lui l'épée à la main , & le frappe si vigoureusement sur son casque , qu'il le jette loin de son cheval. Boulag se relève , encore étourdi de sa chute. Renaud ne voulut point combattre à cheval contre un homme à pied , il descend & attend que Boulag se soit remis ; alors ils s'élancent l'un vers l'autre & cherchent à se porter des coups funestes. Tandis qu'ils luttent , le cheval de Boulag effrayé , s'enfuit à travers les champs ; Bayard , qui semble animé de l'esprit de son maître , court après lui , l'atteint , rue , le mord , le saisit avec ses dents par la crinière , & le ramène au lieu où les Chevaliers se combattoient.

Boulag avoit reçu deux blessures , Renaud l'avoit terrassé & se disposoit à lui porter le dernier coup. « Gé- » néreux Chevalier , lui dit-il , accorde-moi la vie & » demandes-moi le prix que tu voudras ; tout ce que je » possède est à toi. Non , répondit Renaud , garde tes » dons , je ne veux rien devoir qu'à mon épée ; mais si » tu tiens à la vie , il n'est qu'un moyen de la conserver ,

„ quitte ton absurde Prophete , qui n'a pu te sauver , &
 „ embrasse une religion plus pure & plus raisonnable.
 „ Promets-moi d'abjurer Mahomet & de te faire chré-
 „ tien ». Boulag-Akasir avoit long-temps réfléchi sur
 l'Alcoran , il s'étoit apperçu que ses dogmes n'étoient que
 l'apologie des goûts , des vues politiques & ambitieuses
 de leur auteur ; que ce qu'il contenoit de plus raisonna-
 ble , étoit une législation accommodée au génie & au
 caractère des peuples que le Prophete avoit soumis ou
 qu'il espéroit de soumettre ; il ne voyoit rien de divin ,
 rien même qui ne fût au-dessous du grand homme dans
 sa morale. Boulag n'hésita point. « Chevalier , lui dit-il ,
 „ je connois ta religion ; si je croyois que la mienne fût
 „ meilleure , mille trépas ne me la feroient point aban-
 „ donner ; rien n'est plus lâche que d'adopter ce que l'on
 „ ne croit pas , & d'abjurer le systême même le plus
 „ ridicule , lorsqu'on le croit vrai malgré ses absurdités.
 „ Je me rends à vous , je suis votre prisonnier , voilà
 „ mon épée ». Renaud la reçoit , l'embrasse , l'aide à se
 relever & le remet lui-même sur son cheval , plus con-
 tent de cette conquête , que s'il avoit tué dix mille
 Sarrafins de sa main.

Boulag-Akasir & Renaud s'en retournoient à Bordeaux ,
 se livrant à la confiance & discourant sur la religion des
 Chrétiens & sur les mœurs féroces des enfans du Prophete ,
 ils furent rencontrés par Yon & sa suite ; le Roi , Maugis
 & les freres de Renaud verserent des larmes de joie en
 retrouvant ce héros : il présenta Boulag au Roi , en le
 priant d'avoir pour lui tous les égards qui sont dûs à un
 grand Capitaine & à un brave guerrier : on le reçut avec
 amitié ; & lorsqu'on fut de retour à Bordeaux , Yon le
 présenta à tous les Seigneurs de sa Cour. Il déclara que
 c'étoit à Renaud , à ses freres & à Maugis qu'il devoit
 le Royaume d'Aquitaine ; il voulut qu'on fît trois parts
 du butin , l'une pour Renaud , l'autre pour les quatre
 Chevaliers , & la troisieme pour son armée ; mais Renaud
 n'en voulut rien.

Yon , frappé de tant de générosité , ne sachant com-
 ment récompenser Renaud , eut désiré qu'il eût voulu
 accepter la main de la belle Yolande sa sœur , jeune Prin-

celle âgée de dix-sept ans , de la beauté la plus parfaite , mais la crainte de susciter de trop puissans ennemis à Renaud , l'empêcha de proposer ce mariage.

Yolande n'étoit point insensible aux vertus & aux belles qualités du fils d'Aymon ; elle avoit assez hautement fait connoître ses sentimens , lorsqu'on lui raconta les grandes actions qu'il avoit faites à la bataille des Sarrasins. A son retour , elle lui avoit marqué sa reconnoissance avec des larmes de joie ; Renaud lui avoit présenté Boulag , son prisonnier , & elle les avoit félicités l'un & l'autre , l'un de sa victoire & l'autre d'être au pouvoir d'un si généreux vainqueur. La beauté , les graces de la Princesse , son caractère doux & bienfaisant avoient fait impression sur l'ame du héros ; mais sa modestie étouffoit ses desirs & lui interdisoit tout espoir.

Boulag , ainsi qu'il l'avoit promis , avoit abjuré la religion de Mahomet ; il avoit promis de ne plus faire la guerre aux Chrétiens , mais il desiroit de revoir les lieux qui l'avoient vu naître ; il s'adressa à la Princesse , & la pria d'engager le Roi son frere de le mettre à rançon ; le Roi ne voulut point en décider , il voulut que Renaud pût disposer de son prisonnier. Boulag offroit six mulets chargés d'or ; le Chevalier exigea de plus qu'il remît au Roi , Toulouse & tout ce qui en dépendoit. Boulag y consentit , & la liberté lui fut rendue. Yon , dont cet accord doubloit les Etats , donna les six charges d'or à Renaud , qui refusa de les accepter , en le priant de lui réserver ses bontés pour quelque autre occasion.

Cette occasion ne tarda pas à s'offrir. Quelques jours après le départ de Boulag , Renaud , ses freres & son cousin , chassoient sur les bords de la Dordogne ; comme ils s'en retournoient , Alard jeta les yeux sur la montagne qui est au-delà de la riviere ; elle présentoit un aspect agréable & de riches pâturages ; le sommet , sans être trop élevé , formoit une plaine qui pouvoit être aisément fortifiée. « Voilà une belle situation , dit-il à son frere ! » Si nous pouvions trouver ici un autre Montfort , ap-
» puyés du Roi Yon , Charlemagne ne l'attaqueroit point
» impunément. » Alard lui conseilla de demander pour
» toute récompense , ce terrain & la permission de le

fortifier. Renaud approuva cet avis ; ils traversèrent la Dordogne & se transporterent sur le terrain même , & après l'avoir bien reconnu , ils revinrent à la Cour. Renaud présenta au Roi & à sa sœur quatre bêtes fauves qu'ils avoient pris à la chasse. « Sire , lui dit-il , les fruits » de nos délassemens & ceux de nos travaux doivent vous » appartenir. Rien ne m'appartient que par vous , répon- » dit le Roi , c'est à vous que je dois & ma puissance » & la tranquillité dont mes Etats jouissent ; le seul mé- » contentement que j'éprouve , c'est de vous voir rejeter » toutes les récompenses que je vous ai offertes. Il semble » que vous soyez si jaloux de l'avantage que vous avez sur » moi , que vous craigniez de l'affoiblir en recevant des » marques de ma reconnaissance ». Renaud répliqua qu'il n'avoit encore rien fait qui méritât ce sentiment ; « cepen- » dant , ajouta-t-il , si , pour vous plaire , il faut accepter » vos bienfaits , accordez-moi pour toute récompense , » la permission d'élever un Château sur la montagne qui » est au-delà de la riviere ». Yon lui accorda non-seule- » ment cette permission ; mais il lui donna la montagne » entiere & le terrain qui l'environnoit.

Le lendemain, Yon avec Renaud , ses freres & Maugis , accompagnés de plusieurs Chevaliers , se transporterent sur la montagne ; le Roi trouva la situation très-belle & propre à être fortifiée. Un de ses Courtisans , qui aimoit Yolande , & qui n'osoit faire éclater hautement son dépit contre Renaud , prit le Roi en particulier & lui représenta les conséquences dangereuses du présent qu'il faisoit aux fils d'Aymon. « S'ils espèrent , lui disoit-il , de se mettre » à couvert du pouvoir de Charlemagne dans la forteresse » qu'ils se proposent de bâtir , que n'en aurez-vous pas » à craindre , vous qui n'avez ni les forces de ce Roi , ni » ses ressources ? Vous avez également à redouter & la » haine de Renaud & son amitié : si jamais l'intérêt vous » divise , ce qu'il a fait pour vous doit vous faire juger » de ce qu'il peut entreprendre contre vous , secondé par » ses freres , & avec le secours d'une forteresse que leur » art rendra inexpugnable ». Le Roi fut ébranlé par ce discours ; mais il avoit promis à Renaud & ne voulut point lui manquer. Cependant il lui dit : « Si vous

» n'aviez demandé la moitié de mes Etats , je vous les
» aurois accordés ; je n'ignore point qu'en vous per-
» mettant d'élever un fort sur cette montagne , je me
» mets en quelque façon en votre pouvoir ; mais j'ai trop
» de confiance en votre générosité , pour avoir à craindre
» le moindre attentat ». Renaud & ses freres lui jurèrent
une amitié & une fidélité éternelle , & promirent de le
défendre contre tous ses ennemis.

Le Château fut construit en peu de tems ; Renaud le
fortifia de tous côtés & éleva des tours de distance en
distance , sur la croupe de la montagne. Lorsque toutes
les fortifications furent achevées , Renaud & ses freres
inviterent le Roi d'y venir ; Yon ne put s'empêcher de
l'admirer ; mais pour lui ôter tout soupçon de l'ave-
nir , les quatre freres & leur cousin promirent que
l'un d'eux resteroit alternativement à sa Cour pour servir
d'ôtage , & que le Roi auroit toujours une garnison dans
le Château. Renaud pria le Roi de donner son nom à
cette nouvelle cité ; il la nomma le Château de Montau-
ban , & fit publier dans toutes les Villes de son Royaume ,
que tous ceux qui voudroient l'habiter , seroient exempts de
tout impôt pendant dix ans.

On y courut en foule , la Ville fut bientôt peuplée.
Les Courtisans murmuroient ; le Roi convenoit que tout
autre que Renaud pourroit être à craindre , mais sa vertu
le rassuroit. Le fils d'Aymon fut instruit des craintes de la
Cour , il alla trouver le Roi & après lui avoir renouvelé
les assurances de sa fidélité , il le pria d'assembler son
Conseil. Le Roi fit venir tout ce qu'il y avoit de plus
grand dans ses Etats , & voulut que le Peuple envoyât
ses députés : lorsque le corps de la Nation fut convoqué ,
Renaud demanda que ceux qui craignoient qu'il n'abu-
sât un jour , lui ou ses freres , de la grâce que le Roi
venoit de leur accorder , proposassent leurs difficultés &
qu'il tâcheroit de les résoudre. Quelques-uns répétèrent ce
qu'ils avoient déjà dit au Roi. « Nous n'avons , dit Re-
» naud , d'autres gages à offrir que notre parole & nos
» personnes ; si quelqu'un peut trouver un autre moyen ,
» qu'il l'indique , & nous sommes prêts d'accepter toutes
» les conditions que le Roi voudra nous imposer ». Alors

Godefroi de Moulins demanda au Roi la permission de lui parler en particulier : ils se retirèrent à l'écart , & après un moment d'entretien , on vit le Roi , la joie sur le visage , embrasser ce Chevalier , le quitter brusquement , reprendre sa place & dire à Renaud » : vous » venez de vous engager solennellement d'accepter toutes les conditions que je voudrai vous imposer. En » voici une qui seule peut rassurer mes sujets , & vous » ôter à jamais le pouvoir de leur nuire. Yolande est » l'objet des vœux des plus vaillans Chevaliers de ma » Cour & des Princes mes voisins , elle connoît votre » mérite , & je fais que vous n'êtes pas insensible à sa » beauté , quoique votre modestie vous ait empêché de » vous déclarer : Renaud , je vous dois la couronne , nous » sommes amis , soyons frères ; j'espère que ma sœur ne » s'opposera point à un mariage qui fera mon bonheur » & la sûreté de mon peuple ».

Le héros rougit , le Conseil applaudit , à l'exception de quelques prétendans qui n'osèrent murmurer. Renaud , qui s'en aperçut , rendit de profondes actions de grâces au Roi , & ajouta que c'étoit à la Princesse de décider ; qu'il n'y avoit aucune raison d'état qui pût lui faire desirer un si grand bonheur , si elle y avoit la moindre répugnance , & qu'il étoit tout prêt à abandonner son établissement s'il devoit en coûter un soupir à une Princesse aussi respectable. Le Roi répondoit de sa sœur , & vouloir que le mariage fût résolu dans l'instant même. Renaud & ses rivaux se réunirent pour demander , qu'avant de passer plus avant , Yolande fût consultée ; ils parlèrent avec tant de force qu'ils entraînerent l'assemblée. Le Roi renvoya le Conseil au lendemain.

A peine se fut-on séparé , que le Roi passa dans l'appartement de sa sœur , & lui annonça que la Nation venoit de lui donner un époux ; Yolande frémit. « Eh ! quoi , dit-elle , sans me consulter ? Quoique la raison d'Etat , » reprit le Roi , permette rarement aux Souverains de » se marier au gré de leurs penchans , Renaud a obtenu » que l'on consulteroit le vôtre pour savoir s'il étoit conforme aux vœux des peuples qui se sont déclarés. Ah ! » reprit la Princesse , puisque Renaud est si circonspect ,

» ce n'est point lui qu'ils ont choisi ! Il n'est point de sacrifice
 » que je ne sois prête de faire pour vos sujets & pour vous :
 » mais , mon frere , pourquoi ce Renaud , à qui nous
 » devons notre gloire , le seul qui puisse protéger vos
 » peuples , ce Chevalier généreux qui foule aux pieds les
 » récompenses , qui en mérite de toute espece , n'a-t-il
 » encore trouvé parmi nous que des ingrats » ? Yon
 l'écoutoit avec plaisir & gardoit le silence. « Ce n'est pas
 » vous du moins , dit-il , ma sœur , qu'il doit accuser
 » d'ingratitude : je vois..... » Yolande étonnée l'inter-
 rompit : « Que dites-vous , mon frere ? Surquoi jugez-
 » vous qu'oubliant le soin de ma gloire , mon cœur se
 » soit décidé en faveur de ce jeune héros ? J'ai su distin-
 » guer ses vertus , mais je me suis borné à les admirer.
 » Mon cœur est libre , & quel que soit l'époux que
 » l'Etat me destine , je suis prête à l'accepter. Je suis
 » fâché de tant de résignation , reprit le Roi , car quoi-
 » que le Conseil ait prononcé , un mot de votre part
 » pouvoit le faire changer. Cruel ! s'écria-t-elle , pour-
 » quoi vous plaisez-vous à m'inquiéter ? Hâtez-vous ,
 » nommez-moi cet époux : si ce n'est point Renaud tout
 » autre m'est égal. »

Yon , qui ne doutoit point des sentimens de sa sœur ,
 avoit caché Renaud & deux de ses rivaux qui avoient le
 plus de prétentions , de maniere qu'ils pouvoient tout
 entendre sans être vus. Aux derniers mots qu'avoit dit
 Yolande , le fils d'Aymon s'élança aux genoux de la Prin-
 cesse , & lui apprit que c'étoit lui que le Conseil avoit
 choisi. Elle se tourna en rougissant vers le Roi , comme
 pour lire dans ses yeux , si on ne la trompoit pas encore ;
 le Roi sourit & lui confirma que le choix étant tombé
 sur Renaud , il n'avoit rien voulu conclure sans l'aveu de
 la Princesse. « Allez , mon frere , dit-elle , rassemblez-le
 » Conseil , & assurez la Nation que j'approuve le choix
 » qu'elle a fait ». Le Roi fit entrer les Courtisans , qui
 » dissimulerent leur dépit & féliciterent Renaud.

Le Conseil se rassembla le lendemain , le mariage de
 Renaud & de la Princesse fut décidé , le Roi en ordonna
 lui-même les préparatifs , on n'oublia point les tournois ,
 les quatre freres & Maugis s'y distinguèrent encore plus.

par leur courtoisie que par leur bravoure. Cette alliance jeta le calme dans les esprits : les fils d'Aymon se firent adorer, & les Bourdelois ne firent qu'un même Peuple avec ceux de Montauban.

CHAPITRE VIII.

Charlemagne envoie demander au Roi d'Aquitaine de lui livrer Renaud & ses freres. Refus du Roi. Déclaration de guerre. Arrivée de Roland à la Cour de Charlemagne. Sa jeunesse, sa beauté, son courage. Guerre contre les Sarrafins sur le Rhin. Prodiges de valeur de Roland. Course de chevaux, dont Renaud, qu'on croit à Montauban, remporte le prix, sous les yeux même de Charles.

CHARLEMAGNE fut instruit qu'Yon avoit donné asyle, dans ses Etats, aux fils d'Aymon. Les persécutions qu'il leur avoit fait essuyer avoient encore irrité sa vengeance. Ce Roi puissant, dont le nom seul faisoit trembler les Sarrafins, qui régnoient sur une partie de l'Europe, voyoit avec une peine cruelle, que quatre jeunes guerriers échappoient à son courroux. Il ordonna à Oger le Danois & à Naimés d'aller à la Cour d'Aquitaine, & de menacer Yon de sa colere, s'il refusoit de lui remettre Renaud & ses freres.

Les Députés trouverent Renaud à la Cour d'Yon. Oger s'adressa au Roi & lui dit : « Charlemagne est informé » que vous avez permis à Renaud & à ses freres, de se » construire un fort au milieu de vos Etats, & de former » une Souveraineté nouvelle au milieu de votre Royaume. » Quelque contraire que soit cette conduite à la saine » politique, Charles s'en inquiète peu ; mais ce qui » l'indigne & le blesse, c'est que vous ayez pris sous » votre protection ses plus cruels ennemis : s'il n'a pas » fait éclater sa colere contre vous, c'est qu'il veut bien » croire que vous ignoriez les causes de son ressentiment. » Apprenez donc, que Renaud est non-seulement le » neveu du Duc d'Aigremont, l'assassin du fils du Roi ;

» mais qu'il a assassiné lui-même Berthelot, neveu de ce Prince ».

Renaud interrompit Oger : « Vous savez , Chevalier , que j'ai tué Berthelot à mon corps défendant , pourquoi donc dites-vous que je l'ai assassiné ? Si c'est pour justifier la haine de Charlemagne , c'est une flatterie indigne d'un Chevalier ; si c'est pour aigrir le Roi Yon contre nous , c'est une méchanceté impardonnable. Au reste , c'est mal connoître le Prince , que d'espérer qu'il livrera à l'ennemi le plus implaçable , des Chevaliers qui lui ont demandé une retraite , & à l'un desquels il a accordé la main de sa sœur ».

Oger reprit ainsi : « que votre nouveau protecteur s'attende donc à voir Charlemagne avec toutes ses forces , dévaster ses Etats & réclamer , le fer & la flamme à la main , des coupables auxquels il est résolu de ne faire aucune grâce ». Yon répondit avec fermeté qu'il eût désiré de vivre en bonne intelligence avec Charlemagne , son parent ; mais qu'il n'achetteroit jamais son amitié par une perfidie ; que si le Roi vouloit recevoir les fils d'Aymon en grâce , il pouvoit compter pour ses amis , & ces quatre Chevaliers & ses parens , & le Roi d'Aquitaine , & ses alliés.

Oger & Naimés protestèrent que , dans peu de tems , Charlemagne le feroit repentir de ses refus , & que dès ce moment , il lui déclaroit la guerre. Ils l'assurèrent que dès que le Roi de France auroit tiré l'épée , il ne la laisseroit reposer que lorsqu'elle seroit abreuvée du sang de ses ennemis , & qu'il ne rentreroit dans sa Capitale , que la tête de Renaud à la main , après une punition exemplaire de ses complices.

Quand les Ambassadeurs eurent rapporté à leur maître la réponse du Roi d'Aquitaine & celle de Renaud , il entra en fureur , il vouloit qu'on s'armât sur le champ. » Le Roi Yon , disoit-il , est encore fatigué de la dernière guerre ; ses Etats ont été ravagés par les Sarrasins ; ses troupes ne peuvent qu'être affoiblies , profitons de ces avantages , nous ne ferons que nous présenter & vaincre ». Le sage Naimés modéra ses transports ; il représenta à Charlemagne que ses troupes n'étoient pas en meilleur état que

celles du Roi d'Aquitaine , que le seul nom de Renaud effrayoit les-soldats françois , qu'il falloit faire de nouvelles levées , & qu'il étoit aisé de juger , par la résistance que le Château de Montfort avoit faite , de celle qu'on devoit attendre de celui de Montauban.

Le Roi étoit indigné qu'on osât lui parler des fils d'Aymon comme de héros si redoutables. Il se plaignoit du sort qui l'avoit fait naître pour régner ; il eût désiré n'être que le dernier Chevalier de sa Cour , il eût défié les quatre fils d'Aymon , Maugis & le Roi lui-même. Il étoit dans cette agitation , lorsqu'on lui présenta un jeune homme d'une beauté ravissante , portant dans les yeux toute l'intrépidité de son ame , joignant à la fierté du héros toute la modestie de la valeur véritable , au coup-d'œil de l'homme consommé la défiance que l'homme prudent a toujours de lui-même. Ce damoisel , c'est ainsi qu'on appeloit les jeunes Gentilshommes qui n'étoient point encore Chevaliers , parut à la Cour de Charles avec les habits les plus magnifiques ; mais tout respiroit en lui le guerrier ; il étoit escorté de trente Ecuyers , aspirant tous à être Chevaliers , & ayant presque tous mérité cet honneur par des exploits héroïques.

Charles alla au-devant du jeune guerrier , qui avoit caché son nom pour ne devoir qu'à son propre mérite l'accueil que lui feroit le Roi. Ce Prince , en le voyant , se sentit pénétré d'estime & d'amitié pour lui ; il lui marqua ses sentimens , de maniere à le distinguer de tous les Chevaliers de sa Cour , & ce qu'il y eut de singulier , c'est que personne n'en fut jaloux. Charles lui demanda qui il étoit : « Un jeune homme , répondit-il , qui s'esti-
» meroit trop heureux de consacrer ses services à son
» Souverain , & qui n'a d'autre ambition que de mar-
» cher sur les traces du brave Milon son pere , & d'imi-
» ter les vertus de sa mere , votre digne sœur... O ciel !
» s'écria le Roi , en embrassant Roland , je te rends gra-
» ces de m'avoir donné un neveu digne de moi , & de
» m'envoyer un vengeur digne de combattre contre
» Renaud ».

Roland pria le Roi , son oncle , de l'armer Chevalier , n'ayant jamais voulu recevoir cet honneur que de lui :

Charles remit la cérémonie au lendemain , afin qu'elle fut plus éclatante ; il y eut des fêtes magnifiques & des tournois de la plus grande beauté. Dès que Roland fut fait Chevalier , il proposa de jouter contre quiconque se présenteroit. Oger , qui étoit fâché de ce que Charlemagne avoit dit qu'il lui venoit enfin un vengeur digne de se battre contre Renaud , voulut éprouver par lui-même si ce jeune guerrier étoit aussi redoutable qu'on le croyoit. Il se présenta ; la victoire balança quelque tems. Oger paroissoit avoir plus de force ; Roland , qui ménageoit la sienne , marquoit plus d'adresse & d'agilité , lorsqu'Oger croyoit le frapper de sa lance , elle frappoit les airs , il étoit emporté par son cheval , & ne voyoit plus son adversaire , qui déjà étoit derriere lui , prêt à le frapper à son tour. Roland fit durer quelque temps cette manœuvre singulière ; bientôt , ajoutant la souplesse à la force , il attaque Oger , le presse , & le renverse avec son cheval ; le jeune Chevalier descend aussi-tôt , aide Oger à se dégager , & lui offre le combat à l'épée ; ils portent & parent alternativement les coups les plus terribles ; l'épée d'Oger se casse & vole en éclats ; Roland quitte la sienne. Ils commencent un nouveau genre de combat ; ils s'embrassent & cherchent à se terrasser. Roland plus agile , fit voir aux spectateurs qu'il n'eut tenu qu'à lui de renverser plusieurs fois Oger ; mais Oger en l'entraînant dans sa chute , eut pu profiter d'une ressource que Roland se ménageoit pour lui-même : en effet , ce jeune héros laissa à son rival l'avantage de le renverser , il entraîne Oger ; à peine celui-ci est-il tombé sur Roland , que le nouveau Chevalier s'échappe légèrement par-dessous Oger , le soulève , le met à son tour sous lui , appuie son genou sur la poitrine de son adversaire , le tient d'une main à la gorge , le menace de l'autre , & le force de s'avouer vaincu.

Charlemagne se félicitoit des vertus de son neveu ; la beauté de Roland enlevoit tous les cœurs ; sa bravoure lui attiroit le respect de la Cour & du peuple. Le Roi le pressoit de se préparer pour aller combattre Renaud & le Roi Yon , lorsqu'on apprit que les Sarrazins avoient fait de grands dégâts depuis les sources du Rhin jusqu'à Cologne ; qu'ils assiégeoient cette Ville & qu'ils en avoient

brûlé les environs. Les assiégés pouvoient tenir encore quelque temps ; mais ils sollicitoient vivement Charlemagne de leur envoyer du secours , sans quoi ils se verroient forcés de se rendre. Charles , oubliant pour ce moment ses projets de vengeance contre Renaud , donna vingt mille hommes d'armes à son neveu , & le chargea de délivrer Cologne & de chasser les Sarrasins.

Roland partit avec Naimés , Oger le Danois , plusieurs autres Chevaliers & ses vingt mille hommes d'armes , tous bien montés. Ils arrivèrent le huitième jour à la vue des ennemis : dès qu'ils apperçurent les Sarrasins , ils s'arrêtèrent & s'embusquèrent dans un ravin , derrière un bois. Au point du jour , Roland forma un détachement de douze cents hommes , qui se présentèrent devant le camp des Sarrasins & leur firent quelques prisonniers. Aussi-tôt l'alarme fut répandue dans le camp , & l'armée se rangea en bataille ; les François commencerent à se battre en retraite & reculerent peu-à-peu vers le bois ; tandis qu'ils soutenoient les efforts de l'armée ennemie , Roland , qui avoit eu le tems de faire ses dispositions , paroît tout-à-coup hors du bois avec douze mille hommes , fond sur les ennemis , en fait une boucherie horrible , & les force à prendre la fuite ; les huit mille hommes qui n'avoient point paru , avoient dépassé l'armée des Sarrasins à la faveur du bois , & leur couperent le chemin. Les Sarrasins , ne trouvant plus aucun moyen de fuir , se battirent en désespérés ; mais leur courage & leur désespoir leur furent également inutiles , Roland s'ouvrit un passage à travers leurs bataillons les plus épais , écrasant & renversant tout ce qui s'opposoit à sa marche sanglante ; les François qui le suivoient , frappaient de droite & de gauche ; Oger , qui conduisoit les huit mille hommes que les fuyards avoient trouvés devant eux , faisoit la même manœuvre , de sorte que l'armée des Sarrasins se voyant séparée en deux corps , chacun prit la fuite de son côté ; Oger poursuivit ceux qui fuyoient dans la plaine , & Roland ceux qui alloient vers le Rhin. Ils furent arrêtés par ce fleuve , le Comte d'Angers , l'intrépide Roland , ne craignit point d'affronter un ennemi poussé à bout , il ne fit que passer , & le rivage fut couvert de morts. Un Roi

des Sarrafins se défendoit contre un gros de François avec une audace qui attira l'attention de Roland ; il y courut , se fraya une route jusqu'à lui & le fit prisonnier. Almonasar , c'étoit le nom du Roi , demanda grâce pour celles de ses troupes que le fer des François avoit épargnés , il leur ordonna de mettre bas les armes & de se rendre. Oger & Naimés , lassés de frapper & de suivre les fuyards , ramenerent aussi un nombre infini de prisonniers à Roland , on les enchaîna tous deux à deux , & Naimés fut chargé de les conduire en France. Almonasar pria son vainqueur de le mener à Charlemagne , promettant d'abjurer sa religion , d'obéir au Roi , lui & sa postérité , & de lui prêter serment de fidélité pour ses Etats. Roland rétablit l'ordre dans Cologne & dans ses environs , & répara les dégâts que les Sarrafins y avoient faits : il revint ensuite , avec son prisonnier , à la Cour de Charles , qui le combla de caresses & de bienfaits. On ne parloit que du jeune héros ; le Peuple inconstant commença d'oublier Renaud , qu'on mettoit auparavant beaucoup au-dessus de Roland. Le Roi , qui savoit combien le caprice du Peuple influe sur la renommée des héros , voulut savoir l'exakte vérité ; il interrogea le véridique Naimés , que la prévention , la flatterie , l'envie , n'avoient jamais aveuglé. Naimés lui raconta les exploits de Roland , auxquels il n'auroit jamais osé croire , s'il n'en eut pas été témoin ; il étonna Charles par le détail des dispositions savantes qu'avoit fait Roland , il le surprit encore davantage par le tableau de ses actions. Roland dans ce moment , vint lui présenter Almonasar , qui confirma tout ce que Naimés venoit de raconter. Charles embrassa son neveu , & le laissa le maître de disposer de son prisonnier. Il fut renvoyé dans ses Etats , libre & après avoir prêté serment de fidélité à Charlemagne.

Cependant le Roi cherchoit tous les moyens de donner à son neveu quelque preuve de sa reconnoissance. Il consulta Naimés. Dans la bataille que Roland avoit livrée aux Sarrafins , Naimés s'étoit apperçu que le cheval du Comte d'Angers secondoit mal sa valeur ; il conseilla à Charles de lui en donner un digne d'un tel Chevalier , afin que lorsqu'il combatroit contre Renaud , il n'eût pas

à craindre le terrible Bayard. Charlemagne approuva ce conseil ; mais son embarras étoit de savoir comment se procurer un tel cheval ; car , en fait de chevaux & d'amis , les Rois ne sont pas moins exposés à être trompés que le moindre de leurs sujets. Naimés l'engagea de faire publier dans tous ses Etats , une course de chevaux pour le premier du mois de Mai suivant , & que celui à qui appartiendrait le cheval qui auroit le mieux couru , obtiendrait , pour prix , une couronne d'or , cinq cents marcs d'argent & cent pieces d'étoffes de soie : « il n'est pas douteux , » disoit Naimés , que l'énorme valeur d'un tel prix , » n'engage tous les Chevaliers , & ceux qui auront les » meilleurs chevaux , à le disputer ; & celui qui l'aura » remporté se croira trop payé de son cheval ».

Charles fit publier la course : une couronne d'or toute semblable à celle du Roi , avoit de quoi tenter le Chevalier le plus loyal & le plus désintéressé. Renaud forma le projet téméraire d'obtenir ce prix , quoique le Roi l'eût nommément exclus du concours , & eut ordonné qu'on l'arrêtât s'il se présentoit. Renaud fit part de son idée à ses freres & à Maugis : ses freres firent tous leurs efforts pour l'en empêcher ; mais Maugis , au contraire , l'encouragea & voulut être de la partie ; il les assura que par le secours de son art , il n'arriveroit rien à Renaud.

Lorsque le temps fut arrivé , Renaud recommanda la garde du Château à Yolande ; il savoit qu'il pouvoit compter sur sa vigilance & sur sa valeur ; il l'avoit exercée à d'autres combats qu'à ceux de l'amour : ses bras délicats , en venant de presser avec tendresse son époux , savoient porter & parer avec adresse les coups de lance les plus redoutables. Alard , Guichard & Richard ne voulurent point se séparer de leur frere ; ils vouloient le faire escorter par trente Chevaliers ; Maugis s'y opposa , & ne prit que deux Ecuyers.

Ils partirent de nuit & arriverent jusqu'à Orléans. On leur demanda qui ils étoient ; Maugis répondit pour tous qu'ils étoient Béarnois , & qu'ils alloient à la course disputer le prix. On les laissa passer sans leur faire d'autre question. Enfin ils arriverent à Melun deux jours avant le concours. La veille , Maugis dit à Renaud qu'il étoit

temps de partir , il ne voulut point que ses freres l'accompagnaissent ; mais il prit une plante qui lui étoit connue , il l'écrasa entre deux pierres , en frotta Bayard derrière les oreilles , aussi-tôt il devint blanc comme un cygne , & Renaud même avoit peine à le reconnoître. Maugis prit d'autres plantes , les pila avec le pommeau de son épée , en oignit Renaud , le rajeunit & le rendit méconnoissable à ses freres même.

Lorsqu'il eut ainsi métamorphosé son cousin & Bayard , il changea lui-même de figure , sans le secours d'aucune plante , car Maugis excelloit dans l'art de la magie ; art inconnu de nos jours , auquel on a substitué des sciences vaines , plus propres à corrompre le cœur qu'à amuser l'esprit (1).

Charlemagne, qui craignoit que Renaud ne vint disputer le prix de la course , avoit donné ordre au Duc Naïmes , à Oger & à Foulques de Morillon , de garder le chemin d'Orléans ; ils s'en retournoient le jour que les fils d'Aymon arriverent à Melun : à la taille de Renaud , il crut le reconnoître de loin ; mais quand il eut vu le cheval de près , monté par un jeune homme de quinze ans , il rit de sa méprise ; il interrogea Maugis , qui lui répondit en Béarnois , & ne laissa aucun doute à Naïmes. Pour mieux déguiser Bayard , le Magicien lui mit une soie au pied & le rendit boiteux ; malgré ces précautions , comme ils traversoient Paris , un homme de la lie du peuple , qui n'avoit jamais vu Renaud , voyant un si bel homme , s'imagina que c'étoit lui-même ; il saisit la bride de Bayard , il appeloit du secours , lorsque Bayard lui lança un si terrible coup de pied , qu'il le renversa mort sur la place. Ce même jour , avant de partir , Maugis par distraction , avoit nommé Renaud dans leur auberge ; leur hôte l'entendit & voulut les arrêter pour les livrer au Roi. Ils couroient l'un & l'autre le plus grand danger ; Maugis ne put s'en délivrer qu'en donnant un coup d'épée sur la tête de l'hôte , au moment qu'il faisissoit

(1) L'Auteur du Manuscrit des quatre fils d'Aymon pensoit comme J. J. Rousseau ; mais il n'étoit pas aussi éloquent.

Renaud. Il le renversa sans connoissance & noyé dans son sang ; ils prirent ce moment pour monter à cheval , sours aux pleurs & aux criailleries de la femme & des enfans de l'hôte.

Ils parvinrent enfin dans la plaine où s'assembloient ceux qui prétendoient au prix. Une partie de cette plaine est couverte aujourd'hui par le Faubourg S. Martin. Ils allerent , avec les autres Chevaliers , au-devant du Roi. Il ordonna que la couronne , les cinq cents marcs d'argent & les étoffes de soie fussent placés à l'extrémité des lices : il donna cent Cavaliers à Naimés , à Oger , au Duc de Bourgogne & à Richard de Normandie , pour empêcher qu'il n'y eût aucun trouble pendant la course. Lorsque tout fut disposé , les concurrens monterent à cheval & firent plusieurs tours. Renaud affectoit d'être toujours des derniers. Lorsqu'on s'apperçut que son cheval boitoit , on fit mille plaisanteries sur le Chevalier ; les uns vouloient qu'on lui adjugeât le prix avant de courir ; les autres lui conseilloient de descendre & de le mener par la bride. Le Roi défendit tous ces propos injurieux , que Renaud sembloit ne pas entendre.

Naimés & Oger , voyant que tous les Chevaliers avoient pris leur rang , firent sonner les trompettes pour qu'on se tint prêt au signal. Maugis profita de ce moment pour délier Bayard ; le signal est donné , les Chevaliers partent comme la foudre ; Bayard , qui n'avoit pu être délié dans l'instant qu'on partit , étoit encore derrière. « Que fais-tu , lui dit Renaud ? hâtes-toi ; ne souffre » pas qu'ils gagnent sur toi l'avantage ». Bayard , docile à la voix de son maître & rempli de la même fierté , s'élance , atteint les Chevaliers , s'ouvre un passage au milieu de la file , devance ceux qui se flattoient déjà de remporter le prix , les laisse bien loin , & Renaud enleve la couronne & refuse tout le reste.

Les Chevaliers qui avant plaisantoit Renaud , & qu'ils avoient malignement appelé le Chevalier boiteux , étoient confondus ; Charlemagne lui-même ne concevoit pas ce qu'il voyoit. Il appela Richard de Normandie & lui marqua sa surprise ; il étoit d'autant plus frappé de ce cheval , qu'excepté la couleur , il ressembloit parfaitement à Bayard.

Tandis que le Roi & le Duc de Normandie parloient ensemble, Renaud, sa couronne à la main, revenoit vers eux au petit pas. Lorsqu'il fut à portée, il salua le Roi : « Si ce n'est assez d'une couronne, lui dit Charles, je » vous en offre deux & je double le prix, pourvu que » vous me laissiez votre cheval. Je prendrai soin de votre » fortune, & je vous promets de l'élever si haut, que » de votre vie vous n'aurez rien à désirer. Sire, répon- » dit le Chevalier, je vous offrirais mon cheval, si tout » autre que Renaud pouvoit le monter ». En disant ces mots, il pique Bayard, & Charlemagne l'eut perdu de vue avant qu'il eut prononcé l'ordre de le poursuivre. « C'est Renaud, s'écria-t-il ! Chevaliers, courez après » lui, qu'on l'arrête. Son Ecuyer n'est autre que Maugis ; » ils nous ont tous trompés ; l'affront de cette journée » nous est commun, que notre vengeance le soit aussi ».

Il n'y eut aucun Chevalier qui ne courut avec plus de zèle pour prendre Renaud, qu'il n'avoit couru pour obtenir le prix ; mais la foudre est moins prompte que Bayard. Il parvient au bord de la Seine ; il la passe à la nage, & s'arrête sur la rive opposée ; lorsqu'il vit quelques Chevaliers prêts à s'engager dans le fleuve, il remonte sur Bayard, gagne un sentier & se dérobe à leur vue. Maugis, qui savoit où il devoit passer, alla le joindre à Melun par un chemin détourné & plus court. Alard, Richard & Guichard furent au comble de la joie ; mais Maugis ne leur donna pas le temps de le féliciter, il les fit vite monter à cheval & reprendre le chemin de Montauban, où ils arriverent la cinquième nuit. Yolande ne savoit comment témoigner sa satisfaction & sa tendresse ; elle embrassoit alternativement son époux, ses frères, Maugis & Bayard.



CHAPITRE IX.

Charlemagne assiége Montauban , fait sommer Renaud de se rendre. Renaud fait une sortie vigoureuse avec ses freres. Butin , massacre , victoire des fils d'Aymon. Faute de Roland. Perfidie d'Yon , Roi d'Aquitaine. Combat terrible des fils d'Aymon seuls , désarmés , livrés par Yon. Exploits inouis. Secours inattendu.

Tous les efforts des Chevaliers furent inutiles. Charlemagne ne respiroit que vengeance ; il revint à Paris très-mécontent. Il assembla son Conseil , & demanda quels étoient les moyens les plus prompts pour punir les fils d'Aymon. Roland proposa d'attaquer le Roi d'Aquitaine & d'assiéger Montauban. Naimés approuva ce projet ; mais il ajouta qu'il ne falloit pas l'entreprendre si l'on ne s'assuroit du succès ; que le Roi devoit mander tous ses Barons & convoquer tous les bans , avec ordre de se munir d'équipages & autres choses nécessaires pour sept ans , au cas que le siège de Montauban durât tout ce temps-là. Charlemagne fit expédier des ordres dans tout le Royaume , afin que tout le monde fût rassemblé à Paris ou dans les environs , au mois de Février ; la plupart des Chevaliers représenterent qu'ils venoient de faire une guerre pénible & ruineuse contre les Sarrafins , en Allemagne , & qu'ils étoient hors d'état de rentrer si-tôt en campagne.

Le Comte de Nanteuil , qui étoit à leur tête , offrit de se tenir prêt pous le mois de Mai. Charles , indigné de ce délai , protesta qu'il ne prendroit que les jeunes Chevaliers , & que lorsqu'il seroit maître de la Gascogne , il n'en distribueroit les terres qu'à eux , & que , puisqu'il ne s'étoit encore trouvé personne parmi les anciens Chevaliers , qui fût en état de le venger de Renaud , cet honneur étoit sans doute réservé à quelqu'un des nouveaux.

Renaud , qui avoit des espions à la Cour de Charles , fut bientôt informé de ce discours. Il vit dès ce moment

les ennemis qu'il auroit à combattre , & que les principaux étoient Olivier & Roland. Cependant la proposition du Duc de Nanteuil avoit fait impression sur l'esprit de Charlemagne , qui , par le Conseil de Naimés , fit publier qu'il suffisoit qu'on se rendît au commencement d'Avril à Paris.

Vers ce temps , on vit arriver Richard de Normandie , avec un grand nombre de Chevaliers , Salomon de Bretagne , suivi de la noblesse de son pays , Dizier d'Espagne , avec dix mille gens d'armes , Geoffroy , Comte d'Avignon , Bertrand d'Allemagne & ses Irlandois , accompagnés d'une troupe d'Africains & de mille Archers. Le dernier fut l'Archevêque Turpin , avec une troupe choisie , très-bien disciplinée & formée à toutes les ruses de la guerre. Le Roi fit assembler son armée pour en faire la revue ; elle se trouva monter à cent mille combattans anciens , & à trente mille nouveaux. Il la mit sous le commandement de Roland , & lui fit donner l'oriflamme , en lui recommandant de conduire ces braves gens comme s'ils étoient ses propres enfans.

Dès le lendemain , l'armée se mit en marche , & arriva à petites journées à la vue de Montauban. Roland , aveuglé par sa valeur , proposa d'abord de l'assiéger & d'essayer de le prendre d'assaut. Charlemagne , qui voyoit mieux les difficultés du succès , eût voulu engager Renaud à capituler : « trop heureux , disoit Charles , si en se » soumettant , il évitoit de faire couler le sang humain ». On envoya un Chevalier désarmé ; il fut introduit dans la Ville , & somma Renaud de se rendre à merci & de livrer Richard à la discrétion du Roi ; en cas de refus , le Roi lui faisoit annoncer qu'il ne feroit grâce à personne , & qu'il feroit expirer les quatre fils d'Aymon & leur cousin dans les supplices. « Renaud répondit en souriant à l'envoyé : » Le Roi me connoît trop bien pour me faire faire sérieu- » sement une proposition qu'il désapprouveroit lui-même , » si je l'acceptois. Richard est mon frere & mon ami , » fût-il étranger & mon ennemi , il suffiroit qu'il m'eût » demandé un asyle pour que je le défendisse aulieu de » le livrer ; mais si le Roi veut nous rendre son amitié , » nous promettre la vie sauve & nous recevoir à son

» service , nous nous remettrons entre ses mains , & nous
 » lui abandonnerons ce Château.

Charles eût accepté l'offre de Renaud , s'il n'eût consulté que son cœur ; mais il croyoit que sa gloire étoit intéressée à la punition de Maugis ou de quelqu'un des fils d'Aymon. Naimés étoit d'avis qu'il écoutât la proposition de Renaud ; il représenta que le Château étoit plus difficile à emporter qu'il ne le paroïssoit , que les assiégés étoient en très-grand nombre , & qu'à moins qu'on ne l'entourât & qu'on ne fût campé bien près de la Place , ils pourroient faire des sorties très-meurtrières pour les assiégeans.

Charlemagne ne profita de l'avis de Naimés que pour ordonner que le camp fût établi autour & le plus près de Montauban qu'il se pourroit. Roland fit tendre sa tente vis-à-vis de la porte qui étoit à droite. Le Roi avoit la sienne à la porte opposée. La Ville se trouva entourée de tous côtés de plus de dix mille pavillons ; lorsque Roland eût reconnu la place , il ne fut plus d'avis de l'emporter d'affair. Il alla même jusqu'à dire que jamais Montauban ne seroit pris. Olivier lui fit observer en vain , qu'ils avoient pris Lausanne , détruit la grande tour & le donjon de Constantinople. Roland persista.

Lorsque le camp fut tendu , Roland , frappé de la beauté du pays , engagea Olivier d'aller le parcourir ensemble en chassant : Renaud , informé de leur absence , appela ses frères & Maugis ; ils délibérèrent de profiter de cette occasion & d'humilier l'orgueil de ce Roland , qui croyoit déjà que la Gascogne lui appartenoit , parce que le Roi avoit dit qu'il en distribueroit les terres aux jeunes Chevaliers. Ils s'armèrent ; ils prirent environ quatre mille hommes , sortirent par une fausse-porte qui donnoit dans le plus épais de la forêt , où ils s'embusquèrent. Renaud se fit conduire vers la tente de Roland , & en enleva le dragon qui la surmontoit. L'Archevêque Turpin , l'Ulisse des François , aperçut un vol considérable de corbaux ; il se douta qu'il y avoit des troupes dans le bois : en effet , à force de regarder , il vit reluire des armes à travers les arbres. Il fit venir Oger & lui dit de s'armer au plus vite ; Oger

fit mettre aussi-tôt le camp sous les armes. Renaud fut fâché d'avoir été si-tôt découvert ; mais il ne se déconcerta point ; il dit à Maugis de rester dans le bois avec mille Cavaliers, & de n'en sortir qu'en cas de besoin ; alors Renaud , avec ses trois mille combattans , paroît dans la plaine & fond sur le camp. Nicols fut le premier Chevalier qu'il abattit ; il va de tente en tente, les renverse, massacre tout ce qui se présente , & demande : « Où sont » Olivier & Roland ? Ne savent-ils que nous appeler » traîtres & nous menacer ? Pourquoi se cachent-ils ? » L'Archevêque Turpin ne put entendre calomnier ainsi les deux jeunes héros : « Renaud , s'écria-t-il , c'est parce » que tu as vu qu'ils n'étoient point au camp ; que tu as » osé l'attaquer ; je doute que tu eusses eu cette témé- » rité , si tu avois cru les rencontrer. » En disant ces mots , il attaque Renaud ; les pieces de leurs armures volent en éclats & blessent ceux qui sont autour d'eux ; leurs lances se rompent dans leurs mains ; leurs épées se brisent , mais ils sont inébranlables ; la résistance est égale à l'impulsion. Renaud , au dernier coup d'épée , fit chanceler Turpin : Révérend Chevalier , lui dit-il , prêtre d'un » Dieu de paix , crois-moi , cours au pied des autels ; » les combats ne sont pas faits pour toi ». L'Archevêque , écumant de colere , s'élance sur Renaud pour le punir de ce reproche. La fureur des chefs passe dans l'ame des soldats ; tout s'émeut ; l'action devient générale. Oger veut venger Turpin ; il attaque Richard & le renverse ; quoique Richard , dans sa chute , eut perdue la coëffe de son casque , il se releva , mit l'épée à la main ; mais son adversaire fut attaqué par Renaud qui venoit venger son frere , il lui porta de si rudes coups , qu'Oger fut renversé à son tour : sa vie étoit entre les mains de Renaud ; lorsqu'il le vit à terre , il saisit la bride de Boisart son cheval , qui étoit prêt à s'échapper , & donnant à Oger le temps de se relever : « Chevalier , lui dit-il , » quel démon vous anime contre nous , qui sommes vos » cousins ? Vous devriez nous secourir , & vous servez » les fureurs d'un Roi prévenu contre nous. Reprenez » votre cheval , éloignez-vous de mes freres & de moi , » & ne faites tomber vos coups que contre des étrangers ».

Oger, surpris de tant de générosité de la part d'un ennemi qu'il avoit voulu tuer, s'éloigna & se perdit dans la foule. Les quatre freres faisoient un carnage horrible : toute l'armée de Charlemagne étoit en mouvement & ne se trouvoit pas encore assez forte pour leur résister. Lorsque Maugis vit qu'elle étoit entièrement occupée, il sortit du bois & se jeta avec ses mille hommes au plus fort de la mêlée. Les François firent des prodiges de valeur ; lassés de combattre, affoiblis par le nombre de blessés & de morts, ils se battirent en retraite, & gagnèrent leurs retranchemens ; les Gascons les forcerent & les chasserent hors du camp. Maugis & les trois freres firent un butin immense & rentrèrent à Montauban, où ils arborerent sur la plus haute tour, le dragon que Renaud avoit arraché du pavillon de Roland. Lorsque le Roi vit le dragon, il ne savoit que penser ; il crut que Roland s'étoit emparé du Château, tandis que Renaud & ses freres étoient occupés à se battre contre ses troupes ; cette pensée lui faisoit supporter ses pertes avec moins de chagrin ; mais la vérité cruelle vint bientôt lui ouvrir les yeux.

Olivier & Roland revenoient de leur tournée ; ils rencontrèrent Archambaud, qui leur fit le détail de cette malheureuse journée : il ajouta qu'on étoit si loin de penser que tandis qu'on se battoit, ils s'amusaient à se promener & à chasser, que le Roi croyoit qu'ils étoient occupés à s'emparer de Montauban, & que ce qui confirmoit cette opinion étoit le dragon de Roland qu'on voyoit arboré sur une des tours du Château.

Roland demeura consterné de ce récit, l'œil prêt à verser des larmes de dépit ; il courut chez l'Archevêque Turpin qui le consola, & qui le conduisit dans le pavillon de Charlemagne : le Roi le vit si humilié, qu'il se contenta de lui faire remarquer que la moindre négligence à la guerre étoit presque toujours suivie des plus grands malheurs, lorsqu'on avoit affaire à un ennemi actif & vigilant.

Charlemagne, irrité par les obstacles, jura qu'il périroit plutôt que de renoncer au siège de Mautauban. Naimés ne lui conseilloit point de l'abandonner ; mais il

étoit d'avis qu'on eût recours aux moyens les plus faciles.
 « Quel est votre but , Sire ? dit-il ; c'est d'avoir les quatre
 » fils d'Aymon en votre pouvoir. Je vous proteste que ,
 » ni Roland , ni Olivier , ni tous vos Chevalier ensem-
 » ble , n'en viendront à bout , si le Roi Yon ne se
 » détache de leur alliance & n'entre dans vos vues. Je
 » suis d'avis que vous le menaciez de le chasser de son
 » Royaume , s'il ne vous livre les quatre fils d'Aymon ,
 » & que vous lui promettiez des récompenses propor-
 » tionnées au service qu'il vous rendra , s'il les remet
 » en votre pouvoir ».

Le conseil de Naimes fut approuvé ; Charles envoya un héraut à Toulouse , où le Roi s'étoit retiré. Yon , plus avare que timide , fut tenté des offres qu'on lui faisoit : il dit au héraut d'attendre sa réponse & aussi-tôt il assembla son Conseil ; il représenta que Charlemagne , avec cent trente mille hommes , étoit entré dans l'Aquitaine , & qu'il menaçoit d'y mettre tout à feu & à sang , de détruire toutes les Villes , & de s'emparer de la couronne , si on ne lui livroit les fils d'Aymon. L'un des Conseillers étoit ce Godefroy , parent d'Yon , qui avoit espéré d'épouser Yolande , & qui depuis ce temps étoit le plus cruel ennemi de Renaud. « Il y a long-temps , Sire , dit-il , en opi-
 » nant le premier , que j'ai prédit ce qui arrive aujourd'hui.
 » Se déclarer l'ami de Renaud , c'est se déclarer l'ennemi
 » de Charles. Eh ! quel ennemi plus terrible ! vainqueur
 » des Sarrafins , de l'Allemagne & de l'Italie , comment
 » pourrez-vous espérer de défendre vos Etats contre lui ?
 » Ce seroit donc une politique dépourvue de raison ,
 » que d'exposer votre couronne pour ces étrangers. Vous
 » vous croyez lié par la reconnaissance , & ce motif vous
 » fait hésiter. Je soutiens que vous ne leur en devez
 » aucune. Ils cherchoient une occasion de se signaler , &
 » vous leur en avez fourni une plus brillante qu'ils ne
 » pouvoient l'espérer. Quand même il seroit vrai que
 » vous leur dusiez de la reconnaissance pour le service
 » qu'ils vous ont rendu , ne l'avez-vous pas payé au-delà
 » de sa valeur. Des aventuriers chassés de la maison pater-
 » nelle , proscrits par leur Souverain , justement irrité
 » contre eux , sans asyle , n'ayant pour toute fortune

» qu'une valeur équivoque , font jetés dans vos Etats
 » par le hasard. Ils vous trouvent les armes à la main ,
 » prêt à marcher contre vos ennemis ; ils profitent de
 » cette circonstance ; ils se mêlent à vos troupes ; elles
 » sont victorieuses , & Renaud s'attribue tout l'honneur
 » de cette victoire. Est-il donc vrai , que sans Renaud
 » sans ses freres , vous auriez été vaincu ? N'avons-nous
 » donc jamais avant eux remporté d'avantages sur les
 » Sarrafins ? Mais je veux qu'ils aient tout l'honneur de
 » cette journée , de quel prix ne les avez-vous pas payés ?
 » Renaud devient le frere du Roi ; il épouse une Prin-
 » cesse qui eût fait le bonheur du plus grand Roi du
 » monde : c'est peu ; vous vous êtes dépouillé en sa
 » faveur du plus bel apanage de la Souveraineté : ils éle-
 » vent au milieu de votre Royaume une Ville inexpu-
 » gnable. Qu'eût osé demander de plus Boulag-Akasir
 » vainqueur ? Les freres Aymon ayant donc obtenu au-
 » delà du prix qu'ils pouvoient exiger , vous êtes quitte
 » envers eux , & vous pouvez les livrer sans crainte de
 » passer pour ingrat. Je dis plus , votre justice & votre
 » sûreté l'exigent. Renaud est un traître ou va le deve-
 » nir. Pourquoi a-t-il demandé qu'il lui fût permis d'éle-
 » ver le Château de Montauban ? S'il n'avoit d'autre vue
 » que de se mettre à couvert des armes de Charlema-
 » gne , n'aviez-vous pas assez d'autres Châteaux ; vos
 » forces n'étoient-elles pas suffisantes ; ce fiet vainqueur
 » des Sarrafins se croyoit-il trop foible dans vos Etats ,
 » secondé de vos troupes ? Non , il avoit d'autres vues :
 » Renand veut s'emparer de l'Aquitaine. C'est contre vous
 » & non contre Charlemagne , qu'il avoit besoin de se
 » fortifier. Prévenez donc sa trahison , qui n'est que trop
 » manifeste ; votre sœur ne doit point vous arrêter. Assez
 » d'autres s'estimeront heureux de la posséder ».

Le Comte d'Anjou , qui voyoit la conduite de Renaud
 avec le désintéressement d'un vieux militaire qui n'a
 rien à espérer ni à craindre de la Cour , interrompit
 Godefroy : « La perfidie qu'on vous propose , Sire ,
 » dit-il , mérite toute votre indignation , elle est suggérée
 » par l'animosité , & n'est fondée que sur la calomnie.
 » Les fils d'Aymon ne sont coupables ni envers Charle-

» magne , ni envers vous. Lorsque d'Aigremont eut
» assassiné Lothaire , tout jeunes qu'ils étoient , ils furent
» les premiers à blâmer leur oncle ; ils ne prirent aucun
» parti dans cette querelle , parce qu'ils savoient que la ven-
» geance de Charlemagne étoit juste , & parce qu'il eût été
» contre la décence de défendre un assassin : lorsqu'après
» avoir pardonné d'Aigremont , Charles refusa de punir
» le traître Ganelon , Renaud & ses freres blâmerent le
» Roi , parce qu'ils croyoient sa conduite blâmable. Le
» bouillant Berthelot , piqué des murmures de Renaud ,
» son cousin , osa l'attaquer & le frappa en présence de toute
» la Cour ; Renaud n'employa qu'une juste défense &
» Berthelot succomba. Le Roi n'a cessé depuis ce tems ,
» de persécuter les fils d'Aymon ; il a suscité contre eux
» leur propre pere ; je ne parle point de la trahison qu'on
» employa pour surprendre le Château de Montfort ,
» c'est un des droits de la guerre ; mais la trahison qu'on
» vous propose blesse tous les droits humains & sacrés.
» Si un simple particulier est condamnable lorsqu'il viole
» l'hospitalité qu'il a donnée , quel crime ne commet pas
» un Souverain qui n'accorde un asyle que pour avoir
» plus de facilité de trahir le malheureux qui s'est cru
» en sûreté sous sa protection ? L'asyle que vous avez
» donné à Renaud & à ses freres , n'est pas gratuit ; vous
» ne pouviez le leur refuser sans ingratitude. Vous leur
» devez non-seulement l'Aquitaine , qu'ils ont sauvée , la
» seule ressource qui vous restoit & que vous ne pou-
» viez conserver sans eux ; mais encore Toulouse & tout
» ce qui en dépend ; vous savez que Renaud refusa d'ad-
» mettre Boulag-Akasir à rançon , qu'il ne vous eut
» abandonné ses conquêtes. Qui est-ce qui auroit pu se
» plaindre , si dans ce moment Renaud eût exigé pour
» lui ce qu'il vous fit rendre lorsque vous vous y atten-
» diez le moins ? On lui fait une crime d'avoir demandé
» la permission d'élever une forteresse pour sa sûreté. Ne
» vous a-t-il pas donné tous les otages que vous lui avez
» demandé ? Ne vous a-t-il pas exhorté de prendre contre
» lui-même toutes les précautions que la méfiance pou-
» voit suggérer , de sorte que si les projets qu'on lui
» impute étoient vrais , il seroit toujours dans l'impos-

» sibilité de les exécuter ? Quand il n'auroit pas en sa
» faveur la conduite la moins suspecte & la plus soutenue,
» ne suffit-il pas que vous ayez promis de le défendre & de le protéger contre ses ennemis, comme il
» s'est engagé de vous secourir envers & contre tous ?
» Vous êtes lié par le serment le plus solennel ; il ne
» vous est pas permis de le violer. Je compte pour rien
» l'amitié que vous lui avez jurée, & l'alliance que vous
» avez contractée avec lui : on fait quelle est la force
» de ces liens auprès des Souverains ; mais, si malgré tout
» ce que vous devez aux fils d'Aymon, vous les livrez
» à leurs ennemis, Charlemagne sera le premier à vous
» mépriser, à vous en punir peut-être, & toutes les nations
» s'élèveront contre votre ingratitude ».

Le Conseil d'Yon fut partagé ; Godefroy reprit la parole & détermina le Roi à la trahison. Il écrivit à Charlemagne qu'il mettroit avant dix jours, les fils d'Aymon en son pouvoir ; qu'ils se rendroient, par son conseil, dans la plaine de Vaucouleurs, désarmés, portant en leurs mains des roses & des branches d'olivier en signe de paix ; qu'il pouvoit faire tenir dans les bois des environs, des troupes toutes prêtes pour s'emparer d'eux. Il remit sa lettre à un des Chevaliers de sa Cour qui accompagna le héraut du Roi.

L'envoyé remit la lettre & ajouta que le Roi promettoit d'en exécuter le contenu de point en point, à condition que de son côté, Charlemagne retireroit ses troupes & rempliroit les engagements qu'il avoit pris par son héraut. Le Roi renouvela ces promesses & les accompagna de sermens.

Lorsque le Roi d'Aquitaine fut bien assuré de la parole de Charlemagne, il ne songea plus qu'à exécuter son perfide projet. Il part pour Montauban & dit aux fils d'Aymon, qu'il a fait leur paix avec Charlemagne, & qu'il vient pour les en féliciter ; il leur fait un faux récit de négociations, & leur apporte de la part de Charlemagne, quatre manteaux d'écarlate fourrés d'hermine & quelques bijoux que le Roi avoit ajoutés à ce présent, pour les faire mieux tomber dans le piège : « Il est convenu, dit-il, que demain vous vous rendez tous

» les quatre sans autres armes que vos épées, & sans autre
 » fuite que dix Chevaliers & Comtes de ma Cour, dans la
 » plaine de Vaucouleurs, avec les manteaux que Charle-
 » magne vous a envoyés, montés sur des mulets, & portant
 » dans vos mains en signe de paix, des roses & des bran-
 » ches d'oliviers. Le Roi doit vous y attendre avec le Duc
 » Naimés de Bavière, Oger & ses douze Pairs; vous
 » tomberez à ses genoux, & lui il vous pardonnera &
 » vous remettra en possession de tous vos Châteaux ».

Renaud n'avoit aucune méfiance du Roi Yon; mais il craignoit quelques pièges de la part de Charles. Yon le rassura & lui dit que Charles avoit engagé sa foi. « Au
 » surplus, ajouta-t-il, si vous avez le moindre doute,
 » n'y allez pas; il n'a traité qu'avec moi seul, il est vrai
 » que j'ai promis: tout retombera sur moi; qu'importe?
 » Non, reprit Renaud, il n'est pas juste que pour vou-
 » loir nous obliger, vous vous trouviez compromis &
 » chargé de toute la haine du Roi de France; nous
 » nous rendrons dans la plaine de Vaucouleurs ».

Alard, Richard & Guichard, n'eurent pas plutôt ap-
 pris ce traité qu'ils tombèrent dans la plus profonde tris-
 tesse. « Si cette paix, disoient-ils, est véritable, pourquoi
 » le Roi veut-il que nous allions la signer sans armes &
 » sans fuite? Méfions-nous de quelque trahison. Non,
 » dit Renaud, Charlemagne ne poussera pas la perfidie
 » jusqu'à ce point: d'ailleurs il faudroit qu'Yon fût du
 » complot, & ce seroit un crime que de le soupçonner ».

Qui pourroit peindre les craintes & les alarmes
 d'Yolande, lorsque Renaud alla prendre congé d'elle?
 « Ah! du moins permets, disoit-elle, que j'aie expirer
 » en te défendant; ils n'ont pu ni te vaincre, ni te
 » séduire, ils veulent te tromper ». Renaud lui repré-
 sentoit en vain qu'il faudroit supposer Yon le plus per-
 fide des hommes. « Eh! seroit-il le premier, disoit-elle,
 » qui auroit sacrifié sa sœur à de vils intérêts? Je me
 » méfie de l'univers entier, quand il s'agit de mon
 » époux: non, mon cher Renaud, vous ne vous livre-
 » rez point à vos ennemis. C'est les armes à la main
 » qu'un héros traite de la paix, & non comme le Com-
 » mandant d'une Ville prise d'assaut ».

En vain le presse-t-elle dans ses bras , en vain ses lèvres brûlantes demeurent-elles attachées sur les lèvres de son époux ; Renaud a promis , Renaud est inébranlable. Malheureux ! il jugeoit les autres par lui-même , & il croyoit les Rois incapables de trahison. Ses freres l'engagerent de demander au Roi , qu'il leur fut du moins permis d'aller au rendez-vous sur leurs chevaux ; Yon ne voulut point y consentir de crainte , disoit-il , que le Roi ne crût pas qu'il le trahissoit. Il répéta encore , que s'ils craignoient quelque piège , ils étoient les maîtres de manquer à la parole qu'il avoit donnée à l'Empereur.

Enfin Renaud & ses freres partirent accompagnés de dix Seigneurs. Yon gémissoit dans le fond de son ame ; mais l'avarice & la crainte étouffoient ses vrais sentimens ; s'il avoit cru qu'il y eût plus d'avantage à trahir Charlemagne , il l'eût trahi en faveur des fils d'Aymon ; mais le Roi étoit plus puissant , & ils n'avoient que de la vertu. Cependant Renaud pendant la route , levoit quelquefois les yeux vers le ciel ; il étoit triste , & je ne fais quel pressentiment lui faisoit éprouver d'avance le sort qui l'attendoit. Alard apperçut quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux. « O mon frere & mon ami ! » lui dit-il , voilà les premiers pleurs que je vous vois » répandre ; si vous soupçonnez quelque perfidie , nous » ne sommes pas encore arrivés ; revenons à Montauban. » Ce n'est pas , répondit Renaud , sur moi que je pleure , » c'est dans la crainte qu'il ne vous arrive quelque mal- » heur à cause de moi. J'ai promis , & , dussai-je périr , il » faut que j'exécute ma promesse. Laissez-moi aller seul ; » si Charles nous a tendu un piège , il n'y prendra du » moins que moi ; si la paix est en effet conclue , il se » contentera des excuses que je lui ferai de votre ab- » sence ». Les freres de Renaud lui protesterent qu'en » la vie & en la mort , ils ne l'abandonneroient point. » Ils arriverent enfin dans la plaine de Vaucouleurs , qui depuis la trahison de Charlemagne a changé de nom. Elle étoit entourée de forêts épaisses qui s'étendoient à plus de dix lieues. La Dordogne & la Gironde la traversoient avant d'aller se jeter à la mer ; sur la gauche , étoit un rocher escarpé , divisé par une ouverture étroite où deux

hommes pouvoient à peine entrer de front ; quatre chemins aboutissoient à cette plaine , l'un traversoit la France , l'autre alloit en Espagne , le troisiéme en Galice , en Portugal , & le quatrième au Royaume d'Aquitaine. Cette plaine étoit située entre Bordeaux & Bayonne. Chaque chemin étoit gardé par cinq cents hommes embusqués dans la forêt.

Renaud & ses freres furent étonnés de ne voir personne dans la plaine , la traverserent jusqu'au pied du rocher. Alard lui proposa une seconde fois de s'en retourner à Montauban. Désarmés , comme nous le sommes , vingt Chevaliers suffiroient pour nous prendre. Renaud , qui commençoit à soupçonner Yon , & qui avoit rempli sa promesse , étoit prêt de suivre le conseil de son frere , lorsque Foulques de Morillon parut la lance baissée contre lui : « Ah ! s'écria Renaud , je ne le vois » que trop , nous sommes trahis ; le Roi , ajouta-t-il , » en s'adressant aux dix Seigneurs qui les escortoient , nous » a confiés à vous ; c'est à vous à nous secourir , secon- » dez-nous ». Godefroi jeta un regard de mépris sur Renaud , & lui répondit brusquement , qu'il étoit trop brave pour avoir besoin de son secours. Renaud indigné tire son épée , & d'un revers sépare sa tête de son corps. Les neuf autres Chevaliers prirent la fuite & ne durent la vie qu'à la monture de Renaud qui ne pût les suivre. » Mes amis , dit-il à ses freres , puisque nous ne pou- » vons éviter la mort , vendons leur chèrement notre » vie , ne nous séparons point , & prenons garde de tom- » ber vivans entre les mains de ces traîtres ». Ils s'em- brassèrent , mirent leurs manteaux autour de leurs bras , & attendirent leurs ennemis l'épée à la main. Quoique montés sur des mulets , Morillon fut étonné de leur audace ; il leur dit qu'Yon les avoit livrés , que toute défense leur étoit inutile , & qu'il leur conseilloit de se rendre. « Insensé , lui répondit Renaud , lâche ! qui ne » rougit pas d'attaquer des Chevaliers désarmés , n'es- » pere pas nous avoir vivans , & crains pour toi-même , » si tu as le courage de te battre à armes égales ; mais » si tu as l'ame d'un vrai Chevalier , écoute ce que je te » propose. Au lieu d'être le complice de la plus détestable

» trahison , laissez-nous retirer ; nous quitterons le traître
» Yon , & nous servirons Charlemagne : nous te don-
» nerons le Château de Montauban. Si tu crains la colere
» du Roi , nous promettons de te servir avec quatre cents
» gens-d'armes bien disciplinés. Si cette proposition ne
» te convient pas , en voici une autre : choisis vingt Che-
» valiers , mets toi à leur tête & combats contre nous ;
» si vous pouvez nous vaincre nous leur pardonnons
» d'avance notre mort ; mais si , tout désarmés que nous
» sommes , nous remportons la victoire , tu nous laisseras
» retirer à Montauban. Ce que je te propose est plus
» pour ton honneur , que pour notre conservation ».
Foulques rejeta ces propositions , & sans lui donner le
temps de se mettre en défense , il lui porta un coup de
lance & lui perça la cuisse. Renaud & son mulier mordir-
rent la poussière. Alard qui crut son frere mort , s'écria :
« ç'en est fait , il ne nous reste d'autre parti que de nous
» rendre. Notre soutien est tombé , n'espérons point de
» pouvoir nous défendre seuls contre tant de monde ».
Ils avoient à faire aux trois cents hommes que conduisoit
Morillon.

« Que parlez-vous de vous rendre ? s'écria Renaud ,
» j'espère de punir la déloyauté de Foulques avant de
» mourir : » en disant ces mots , il se dégage , arrache
avec effort le fer de sa lance , & crie à Foulques : « traî-
» tre , descends , & viens , si tu l'oses , te battre avec moi
» l'épée à la main » . Morillon pousse lâchement son
cheval contre Renaud & leve son épée ; le fils d'Aymon ,
plus adroit , l'évite , s'élance sur la croupe du cheval de
son ennemi , lui enfonce son épée dans le corps , & le
jette à terre sans vie. Ainsi Renaud se trouva parfaite-
ment monté ; il se fit donner la lance & l'écu de son
ennemi , & dit à ses freres de ne pas se séparer. A ces
mots , il se jette au milieu des François , baisse sa lance
sur le Duc de Croy & l'étend à ses pieds ; il prend son
épée , frappe Enguerrand & partage sa tête en deux ; onze
Chevaliers & nombre de combattans expirerent sous ses
coups.

La fureur l'avoit emporté plus loin qu'il ne vouloit ;
il se retourne ; il voit Alard qui avoit pris un cheval ,

un écu & une lance d'un Chevalier qu'il avoit tué. Quoiqu'il fut blessé, il joignit Renaud, & tous les deux firent un carnage horrible des François; Richard & son frere étoient à pied; leurs mulets avoient été tués; ils se firent jour jusqu'à Renaud, & lorsqu'ils furent tous ralliés, il fût impossible de les entamer, ils entassoient les morts autour d'eux; mais au lieu de les attaquer, les François formerent un peloton auquel ils donnerent une impulsion à laquelle les fils d'Aymon ne s'attendoient point. Ils se trouverent encore séparés. Richard se retira vers la roche, Guichard seul & à pied, fut saisi par surprise & fait prisonnier; il avoit tué plusieurs combattans; il en tua deux en se débattant entre les mains de ceux qui l'avoient pris; il étoit couvert de blessures; on le lia comme un criminel sur un cheval, & on l'emmenoit. Renaud s'en apperçut, & rejoignant Alard, « courons, lui dit-il, » délivrons Guichard ou périssons avec lui; l'infamie de » la mort que Charlemagne lui destine rejailiroit sur » nous. Comment percer jusqu'à lui, disoit Alard? » n'importe, attaquons ». Aussi-tôt, s'abandonnant à leur courage, ils fondent sur les François qui escortoient le prisonnier, les dissipent & parviennent jusqu'à lui. Alard le délia; tandis que Renaud tuoit ou écartoit tout ce qui s'approchoit. Alard, après l'avoir délivré, lui donna le cheval même où on l'avoit attaché, une lance & une épée de quelqu'un de ceux qu'il avoit tués. Guichard se vengea cruellement de l'affront qu'il avoit reçu; il leur manquoit Richard: après Renaud c'étoit le plus brave des quatre fils d'Aymon. N'en pouvant plus de fatigue & du sang qu'il avoit perdu, il s'étoit couché au pied du rocher, n'ayant pas eu la force de le gravir. Il avoit tué de sa main, cinq Comtes, quatorze Chevaliers, & plusieurs soldats. Gérard de Vauvert, cousin de Foulques, l'ayant apperçu presqu'expirant, vint sur lui, & de sa lance lui fit au ventre une si large blessure, que les boyaux paroissoient; il ne douta pas qu'il ne l'eût tué & il alla publier sa mort. Richard eut encore assez de force pour se relever, & d'une main bouchant sa playe, il court après son assassin, le frappe sur son casque & le coup glissant en travers, il lui enleve la tête & l'épaule droite;

droite ; Gérard tomba mort d'un côté , & Richard , que cet effort avoit encore affoibli , tomba de l'autre ; il ne lui restoit presque plus de sang dans les veines.

Ses freres qui ne le voyoient point , inquiets de son fort , accablés d'ailleurs par le nombre , s'acheminèrent vers le rocher où ils chercherent à se faire un retranchement. Renaud apperçut le malheureux Richard presque sans vie , entouré d'un grand nombre de François qu'il avoit tués. « Descendez , dit Renaud à ses deux freres ,
 » & tandis que je soutiendrai l'effort des assaillans ,
 » soulevez Richard , & portez-le dans l'ouverture du
 » rocher. O brave Richard ! ajoutoit-il en pleurant &
 » en écartant les ennemis , tu es donc la premiere vic-
 » time qu'Yon a immolée à Charlemagne ? puisse ton
 » ombre être témoin de ta vengeance » ! Tandis qu'il
 » soutenoit toute la fureur des combattans , Alard &
 » Guichard enlevèrent Richard sur leurs écus , & le trans-
 » porterent sur le rocher , au milieu d'un nuage de flèches ;
 » ils virent qu'il n'étoit point mort , ils l'embrassèrent avec
 » des larmes de joie : « mes chers amis , leur dit-il , d'une
 » voix foible , je me trouve mieux , allez secourir Re-
 » naud ; que je le voie encore avant de mourir : si vous
 » pouvez gagner ce retranchement , je ne désespere point
 » encore de la victoire ».

Alard & Guichard coururent au secours de Renaud ; il avoit lui seul abattu trente combattans dans le peu de temps que ses freres avoient été absens ; leurs chevaux avoient été pris ; mais ils en trouverent d'autres , car il restoit plus de chevaux que de Cavaliers. Ils repoussèrent les ennemis , & se battant en retraite , ils gagnèrent l'ouverture du rocher , & se bornèrent à en défendre les approches.

C'est alors que parut Oger à la tête de trois mille hommes ; il vint sommer Renaud & ses freres de se rendre : « Jusqu'à présent , leur dit-il , je n'ai pas voulu
 » paroître ; vous êtes mes cousins , & j'ai dû vous ména-
 » ger ; votre obstination & ma patience me rendroient
 » coupable envers le Roi , si je tenois plus long-temps
 » mes troupes dans l'inaction. Je veux bien ne pas les

» aider , mais je ne puis vous défendre ; tout ce que je
» puis , c'est de vous conseiller de vous en rapporter à
» la clémence de Charlemagne. Mon cousin , dit Renaud ,
» si c'est-là tout ce que vous pouvez faire pour nous ,
» vous deviez vous dispenser de me le proposer ».

Richard avoit repris des forces ; il pria Guichard de déchirer son manteau & de le ceindre pour soutenir ses entrailles ; lorsqu'il n'eût plus à craindre pour sa blessure , il se souleva & s'adossant au rocher , il étonna ceux qui l'avoient cru mort ; Alard étoit étendu derrière le rocher , perdant tout son sang d'une flèche qui lui avoit percé la cuisse : l'exemple de Richard le ranima ; il banda lui-même sa plaie & se montra aux François , qui ne comprenoiient pas comment ils avoient pu résister si long-temps.

Cependant Oger fut touché de la situation de ses cousins : il fit suspendre l'attaque du rocher. Il dit à ses troupes qu'il espéroit de les réduire à se rendre & qu'il alloit leur parler. Il s'approche de Renaud sans armes , il lui demande de lui permettre de venir sur le bord de l'ouverture ; lorsqu'il est à portée de se faire entendre : « mes amis , leur dit-il , je suis fâché de ne pouvoir
» vous secourir , je l'ai promis au Roi ; mais quoique
» mes conseils vous paroissent si mauvais , j'en ai un
» à vous donner. S'il ne peut vous sauver , du moins
» retardera-t-il votre perte. Vous allez être assaillis
» par toutes les troupes ; ce n'est pas avec vos épées
» & vos lances que vous les empêcherez de gravir
» sur ce rocher , n'eussiez-vous qu'à frapper pour les
» abattre à mesure qu'elles se présenteront , vous
» seriez hors de combat par la fatigue seule , avant
» que la moitié fût tombée sous vos coups. Il vous
» reste une ressource , c'est de rassembler autant & de
» si grosses pierres que vous le pourrez , de les met-
» tre à portée de l'ouverture du rocher , & de les
» faire rouler sur les combattans , à mesure que les
» Soldats graviront. Pour vous prouver qu'il ne dépend
» pas de moi de vous secourir , je reste jusqu'à ce que
» vous ayez fait une assez grande provision de pierres ».

Ce conseil parut sage à Renaud , qui en remercia son cousin ; mais qui ne put lui pardonner de se rendre complice de la perfidie d'Yon , & de la vengeance injuste de Charlemagne. Renaud & Guichard , comme les moins blessés , monterent au haut du rocher pour ramasser les pierres qu'ils trouveroient. Renaud jeta les yeux sur la plaine ; il contemploit avec satisfaction les ennemis qu'ils avoient détruits. Le champ de bataille où deux armées se sont battues , offre souvent un moindre nombre de morts & de blessés. Ils estimerent que ce nombre pouvoit aller à quinze cents. En regardant dans la plaine , ils apperçurent , au-delà de la forêt , une troupe nombreuse , ils crurent d'abord que c'étoient des François ; mais en regardant plus attentivement , Renaud reconnut Bayard & Maugis. « Oh ! mon frere , s'écria-t-il en embrassant Guichard , c'est Maugis que le ciel » nous envoie ; dis-le à nos freres , & sur-tout qu'Oger » n'en fache rien : ciel ! ô ciel ! je te rends grâces ». Renaud revint auprès d'Oger , tandis que Guichard alla apprendre à Alard l'heureuse découverte qu'ils venoient de faire.

CH A P I T R E X.

Suite du combat précédent. Les fils d'Aymon secourus par les Gascons , conduits par Maugis. Nouveaux exploits. Oger vaincu par Renaud , insulté par Roland , n'en paroît que plus grand. Maugis raconte à Renaud comment il a appris la trahison du Roi d'Aquitaine. Il rend au jour Richard , & guérit les blessures d'Alard , de Guichard & de Renaud.

C EPENDANT les troupes s'impatientoient du long séjour qu'Oger faisoit sur la montagne. Il vouloit descendre pour leur laisser commencer l'attaque : Eh quoi ! mon

» cousin , lui dit Renaud , seriez-vous assez dénaturé
» de ne pas nous accorder encore quelques momens pour
» nous reposer ; encore une heure , & non-seulement
» nous permettrons à vos troupes de nous attaquer ;
» mais encore à vous même , pour que Charlemagne
» n'ait aucun reproche à vous faire ». Oger y consentit ,
leur promit qu'ils ne seroient attaqués que lorsque l'heure
seroit expirée. Il descendit de la montagne pour aller
calmer l'impatience des François. Il dit à ceux-ci que les
fils d'Aymon étoient presque décidés à se rendre ; mais
qu'ils demandoient quelques instans pour prendre une
derniere résolution. Les Chefs vouloient attaquer le ro-
cher malgré lui ; mais il menaça de couper la tête au
premier qui seroit assez hardi de faire le moindre mou-
vement sans son ordre.

Le temps accordé n'étoit pas à moitié écoulé , que la
joie suspendant les douleurs d'Alard & de Richard , ils
se sentirent en état de combattre : Mes amis , dit Richard
» à ses freres , autant que j'en ai pu juger , la troupe
» que Maugis conduit , est d'environ cinq mille hom-
» mes ; & les François ne sont pas au-delà de quatre
» mille. Ce n'est pas assez que Maugis nous dégage , il
» faut qu'il nous venge. Si les François se doutent de
» son arrivée , ils fuiront ; ne leur donnons point le
» temps de s'en appercevoir , descendons au bas de la
» montagne ; présentons-nous au combat ; Maugis ne
» doit pas être loin ; tandis que nos ennemis s'achar-
» neront après leur proie , il déploiera ses troupes dans
» la plaine & pourra les prendre de tous côtés ».

L'avis de Richard fut suivi ; Renaud & Guichard
descendirent les premiers , Richard & son frere les sui-
voient. Les François ne douterent pas qu'ils ne vinssent se
rendre. Oger courut à eux ; « Pourquoi , leur dit-il ,
» avez-vous quitté votre asyle ? Si c'est pour vous rendre
» à Charlemagne , il falloit mieux expirer les armes à la
» main , car je ne dois pas vous cacher que ce Prince a
» juré qu'il vouloit vous traiter avec la plus grande
» rigueur ; si c'est pour combattre , le lieu que vous
» occupiez étoit inaccessible , ou du moins vous pouviez ,

» avec le secours que je vous avois indiqué , vous y dé-
» fendre long-temps. Nous voulons combattre , répondit
» Renaud , & nous espérons encore de vous vaincre. Le
» peu de repos que vous nous avez donné , nous a rendu
» nos forces , & nous voulons encore tenter la fortune ».
Oger les prit pour des insensés , il retourne à ses troupes ,
& leur dit l'intention de ses cousins ; les François pa-
roissent furieux d'avoir si long-temps attendu. Oger leur
donne le signal & se retire ; à peine se font-ils ébranlés ,
que Maugis , sortant du bois , se déploie dans la plaine ;
il avoit fait glisser des troupes le long de la forêt ; elles
s'étoient avancées , sans que personne s'en fût apperçu ,
jusqu'à l'autre extrémité de la plaine , & lorsque Maugis
parut , les François se trouverent enveloppés par leurs
ennemis. Le premier qui s'offrit à ses coups fut Oger. Il
le frappa d'un coup de lance & lui fit une large blessure
dans le flanc : Oger vouloit se venger ; mais heureuse-
ment Bayard , sentant son maître , emporte Maugis au-
près de lui , s'ouvrant un passage à travers les François
qu'il déchire avec ses dents , & que Maugis renverse avec
sa lance. Maugis embrasse Renaud , Alard & Guichard ,
car Richard avoit été obligé de remonter sur le rocher.

Les Gascons pénètrent dans le centre des ennemis , en
font un horrible carnage & les mettent en déroute ; les
Francois veulent fuir ; les troupes embusquées dans la
forêt les arrêtent , les repoussent dans la plaine , & font
par-tout ruisseler le sang. Renaud , monté sur Bayard ,
voit Oger , court à lui , & d'un coup de lance le jette
à trois pas de son cheval ; il descend aussi-tôt ; il arrête le
cheval , & en le rendant à Oger : « comme notre parent ,
» lui dit-il , vous ne vouliez pas tremper vos mains dans
» notre sang ; mais vous avez conduit trois mille hommes
» contre vos cousins , trahis & désarmés , pour les livrer
» à leur ennemi , qui n'attendoit ses victimes que pour
» les faire périr dans les supplices. Allez , je suis assez
» vengé ; mais je vous conseille de vous retirer ».

Maugis , qui avoit fait amener son cheval de bataille ,
s'étoit jeté parmi les ennemis ; il perça Guimard d'un
coup de lance , abbatit la tête d'Allain , & fit son cri de

guerre ; le carnage devint général ; les troupes de Charlemagne diminuoient de moment en moment ; elles accusoient Oger d'être la cause de leur détoute ; elles l'attribuoient au temps perdu dans l'inaction où leur Général les avoit fait languir pendant deux heures. Oger , accusé par les siens & vivement pressé par ses ennemis , pousse son cheval dans la Dordogne & la passe à la nage. Renaud , le voyant sur l'autre rive : « mon cousin , lui » cria-t-il , vous trahissez les intérêts du Roi : vous fuyez » & vous nous abandonnez ses troupes. Perfide ! répon- » dit-il à Renaud , tu m'appelles traître , & c'est toi qui » me trahis ; sans moi tes freres & toi seroient prison- » niers : c'est moi qui ai donné le temps à Maugis d'ar- » river. Attends-moi , si tu l'oses. Je le veux bien , dit » Renaud ». Aussi-tôt Oger repasse le fleuve & se présente au combat. Son cousin eut pitié de lui ; son cheval pouvoit à peine le soutenir ; son armure ruisseloit de sang : Renaud refusa ; mais Oger avoit été appelé traître ; il dit à son cousin de se défendre. Aussi-tôt ils se frappent , leurs lances se brisent , leurs écus jettent des faisceaux d'étincelles : chacun tombe blessé de son côté ; ils se relevent , mettent l'épée à la main , & se portent les coups les plus terribles ; tandis qu'ils se battent , leurs chevaux , aussi furieux que leurs maîtres , commencent entr'eux une autre espece de combat ; ils se mordent , se déchirent ; l'agile Bayard rue , hennit , écume & frappe son adversaire à la tête , à la croupe , dans les flancs. Oger courut pour les séparer ; mais Renaud , impatient de terminer son combat , le renverse d'un coup d'épée & le blesse à la hanche. Oger revient sur lui , frappe Renaud sur son casque & le fait chanceler. Oger veut recommencer ; mais voyant arriver Alard , Maugis , Guichard & leurs troupes , il remonte à la hâte sur Boisart , son cheval , & ne s'aperçut qu'il n'avoit point de selle que lorsqu'il eût passé la riviere. Renaud l'en raila ; Oger le défia de passer pour venir recommencer à se battre. Renaud avoit accepté le défi , il alloit passer la riviere , Alard & Maugis l'arrêterent , remercièrent Oger d'avoir donné le temps à Maugis d'arriver ; & après qu'ils eurent massacré ou forcé ce qui

restit de François de passer la Dordogne , ils allerent auprès de Richard.

Oger , couvert de blessures , excédé de fatigue & sans selle , entra dans le camp de Charlemagne. Personne ne doutoit que les quatre fils d'Aymon ne fussent pris ; il n'y avoit presque point de Chevaliers & de Seigneurs qui ne fussent leurs parens , leurs amis ; ceux que leur mérite avoit rendu leurs rivaux & leurs ennemis , commencerent à les regretter dès qu'ils les crurent perdus , effet ordinaire de l'infortune , qui change la haine la plus envenimée en une tendre commiseration ; mais quelle fût la surprise de Charlemagne , lorsqu'Oger lui eut fait un fidele rapport de tout ce qui venoit de se passer , qu'il lui eut appris que de trois mille François , il ne s'en étoit sauvé que trois cents , & qu'il s'estimoit fort heureux lui-même de n'avoir pas péri sous les coups de Renaud. L'impétueux Roland ne put entendre ce récit sans frémir. Il étoit fâché que Charles eût préféré Oger pour arrêter les fils d'Aymon ; il dit hautement qu'il étoit un lâche pour s'être laissé battre par un Chevalier sans armes , ou un traître qui avoit empêché ses troupes d'agir. Oger ne pût souffrir ces reproches & l'accusa lui-même de lâcheté : « parce que vous me voyez blessé , lui dit-il , » vous osez me tenir des propos insultans , dont vous » ne me croyez pas en état de me venger ; mais je vous » défie & veux vous faire voir que les forces expirantes » d'un guerrier tel que moi , sont au-dessus des bravades » d'un jeune téméraire ». Roland mit l'épée à la main. Oger , couvert encore de sang & de poussière , sans tirer la sienne , saisit le fer de celle de Roland , & lui dit : « jeune homme , regarde ces blessures avant que je » me mette en défense , afin que tu puisses savoir le jugement qu'on portera de toi après notre combat. Si je » suis vainqueur , on dira que tu n'avois que de l'orgueil » sans courage , puisqu'un homme foible & épuisé de » sang t'a donné la mort ; si je suis vaincu , on publiera » que tu n'es qu'un vil assassin , qui a profité de ma foiblesse pour m'insulter. Maintenant viens & combattons ». Roland laissa tomber son épée , demanda par-

don à Oger, & le remercia. Celui-ci reprit : « vous
» m'avez accusé de trahison & de lâcheté, je dois me
» justifier de l'un & de l'autre. C'est au Roi à s'informer
» de ma conduite ; vous, Roland, vous me ferez raison
» de l'imputation de lâcheté »

Charlemagne leur défendit de se battre, jusqu'à ce qu'Oger fût rétabli de ses blessures ; mais il ne put cacher son dépit de la perte inutile de ses troupes & de la victoire de Maugis & des fils d'Aymon.

Cependant Renaud, ses freres & Maugis, après avoir rassemblé & fait camper leurs troupes pour le reste de la journée, s'en alloient vers la roche, où ils craignoient de trouver Richard sans vie. Les trois freres soupiroient, Maugis les consolait, Alard qui voyoit la tristesse de Renaud, demanda à son cousin ce qui s'étoit passé au Château de Montauban, & par quel hazard ou plutôt par quel miracle il étoit venu à leur secours.

« J'avois bien de la peine à me persuader, dit Maugis, que Charlemagne eût si-tôt changé à votre égard ;
» je ne savois comment concilier son projet de prendre
» Montauban, le siège dût-il durer sept ans, avec ce
» traité de paix à des conditions si douces. Je craignois
» qu'il n'eût trompé le Roi d'Aquitaine ; car jamais je
» n'aurois pensé que le Roi vous trahît. Je vous ai vu
» partir avec la plus grande douleur. Je venois de vous
» faire mes adieux, lorsque j'ai passé dans l'apparte-
» ment du jeune Gaudard, ami, secrétaire & confi-
» dent du Roi Yon. Je l'ai trouvé dans le chagrin &
» dans les larmes ; elles l'ont empêché d'abord de
» m'appercevoir. Je ne l'ai tiré de sa rêverie, qu'en le
» secouant brusquement. Ah ! Seigneur, m'a-t-il dit,
» pardonnez-moi ma distraction ; vos cousins sont-ils
» partis ? Ils sont déjà bien loin, lui ai-je répondu ;
» pourquoi me faites-vous cette question ? elle m'alarme.
» Hélas ! a-t-il repris, puissent-ils ne pas arriver dans
» la plaine de Vaucouleurs ? Je l'ai pressé de s'expli-
» quer. Il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas m'en dire
» davantage ; que son devoir l'obligeoit au secret, quel

» qu'il fût. J'ai vainement employé les prieres les plus
» pressantes ; enfin j'ai été jusqu'à la menace. Vous
» vous y prenez mal , Chevalier , m'a-t-il dit , quand
» les prieres ne peuvent rien sur une ame honnête ,
» foyez assuré que les menaces sont encore plus im-
» puissantes. J'ai autant d'envie de vous révéler le se-
» cret dont je suis dépositaire , que vous en avez de
» le connoître ; mais il ne dépend pas de moi. Je
» suis revenu à la priere ; je lui ai représenté que s'il
» y avoit à craindre pour vous , son silence rendoit
» inévitable un malheur qu'on pourroit peut-être en-
» core prévenir. Enfin il s'est laissé toucher , il alloit
» me révéler toute la trahison , lorsque le Roi l'a fait
» appeler : il m'a dit de l'attendre & n'est revenu que
» deux heures après. Il m'a raconté que Charles avoit
» fait proposer au Roi Yon de lui livrer les quatre
» fils d'Aymon ; qu'à cette condition , il lui promet-
» toit de retirer ses troupes de la Gascogne , d'aug-
» menter ses Etats de plusieurs Villes & Châteaux ;
» mais que s'il continuoit à les protéger , il devoit s'at-
» tendre à la guerre la plus sanglante ; que l'Aquitaine
» & la Gascogne , seroient livrées à la discrétion du
» soldat , les habitans passés au fil de l'épée , & ses
» Villes réduites en cendres ; que non-seulement
» Charlemagne le priveroit de sa couronne ; mais qu'il
» le feroit périr des mêmes supplices qu'il destinoit aux
» fils d'Aymon. Le Roi , flatté des promesses de Char-
» lemagne , & intimidé par ses menaces , a porté
» l'affaire à son Conseil , soit qu'il n'ait pas osé se
» charger lui seul d'un crime atroce , soit qu'il ait
» voulu trouver des approbateurs ; enfin il a écrit à
» Charles qu'il promettoit de lui livrer ses ennemis ,
» qu'il les enverroit dans la plaine de Vaucouleurs , &
» lui a désigné l'habit qu'ils porteroient , le cortège
» qu'il leur donneroit , en un mot toutes les marques
» auxquelles ils pourroient être reconnus. L'honnête
» Gaudard a ajouté , qu'il avoit fait tout ce qu'il
» avoit pu pour parler à quelqu'un de vous en parti-
» culier , & que s'il l'avoit pu , il vous auroit donné

» les moyens d'éviter le piège , sans qu'il eût compro-
» mis le Roi ».

« Quand Gaudard , continua Maugis , m'a eu mis
» au fait de la trahison , je n'ai pas hésité de lui
» faire part du projet que je venois de concevoir de
» voler à votre secours ; il m'y a exhorté ; il craignoit
» qu'il ne fût trop tard. Vous êtes parti à quatre
» heures du matin , il en étoit huit , il falloit rassem-
» bler les troupes. Heureusement elles étoient sous
» les armes : j'ai pris le prétexte d'un grand fourrage ;
» en deux heures tout le monde étoit à cheval ; j'ai
» pris six cents Cavaliers les mieux montés , pour mar-
» cher avec moi , & j'ai donné ordre au gros de la
» troupe de me suivre avec autant de diligence qu'il
» se pourroit. Je suis parti du camp à dix heures ,
» dans trois nous avons fait notre route. Vous savez
» le reste ». Alard , à son tour , rendit compte à
Maugis de tout ce qui s'étoit passé à Vaucouleurs.

Pendant tous ces récits , ils parvinrent au pied du rocher ; ils trembloient & desiroient de trouver Richard. Renaud n'osoit y gravir , il pleuroit comme s'il eût été certain de sa mort. Ils le trouverent en effet étendu à terre , sans mouvement ; il soutenoit ses entrailles qui sortoient de sa plaie , ses chairs étoient livides & tout indiquoit la mort. Si les larmes , les caresses , les embrassemens pouvoient rappeler à la vie , ceux de ses trois freres l'auroient rendue à Richard. Maugis le voyoit d'un œil sec. « Promettez-moi , leur dit-il , de
» venir avec moi au camp de Charlemagne , & de
» m'aider à venger la mort de mon pere , & je m'en-
» gage de rendre le jour à Richard ». Ils n'eurent pas besoin de recourir aux sermens : Maugis portoit toujours avec lui des plantes dont lui seul connoissoit la vertu , & un baume qu'il composoit lui-même. Il y avoit une fontaine dans ce rocher ; il se fit apporter de l'eau pure , lava bien la plaie , fit rentrer les entrailles , y exprima le suc des plantes , rerrancha les chairs livides , recousut la peau , appliqua sur le tout de son baume , fit avaler à Richard quelques gouttes d'un élixir qu'il avoit

extrait de divers minéraux , & fit soulever le malade qui commença à respirer ; bientôt il ouvrit les yeux , reprit l'usage de ses sens , & comme s'il se fût éveillé d'un songe , il demanda à ses freres si Maugis étoit arrivé , si Oger & ses François l'avoient attendus ? Maugis l'embrassa , lui dit que les ennemis avoient été mis en déroute , & l'exhorta de rester encore une demi-heure tranquille & couché sur le dos ; il regarda la plaie , elle étoit déjà consolidée. Renaud , Alard & Guichard avoient des blessures considérables ; Maugis les fit déshabiller , leurs corps étoient remplis de contusions & couverts d'un sang noir & épais ; il s'étoit figé dans les endroits blessés. Maugis les fit bien laver par son Ecuyer , il exprima le suc des mêmes plantes dans leurs plaies , y appliqua de son baume , en frotta tout ce qui étoit meurtri de son elixir ; en moins de demi-heure ils furent tous guéris ; Richard étoit le plus foible par la grande quantité de sang qu'il avoit perdu ; la nuit étoit déjà avancée , & depuis la veille ils n'avoient rien mangé ; Maugis avoit eu soin de faire prendre à sa troupe des vivres pour trois jours ; il envoya son Ecuyer au camp , il rapporta du vin , & des provisions abondantes ; ils souperent tous , reprirent leur gaité , oublièrent leurs maux au sein de l'amitié , & s'endormirent jusqu'au lever du soleil.

Maugis & les fils d'Aymon étoient trop bien gardés par leurs troupes , pour avoir à craindre la moindre surprise , d'ailleurs ils en étoient adorés ; l'amour du soldat pour ses Généraux , le rend vigilant pour lui-même & pour eux. Le sommeil leur rendit toutes leurs forces , & quand les premiers rayons du soleil frapperent leurs paupieres , ils avoient oublié les maux de la veille & ne se souvenoient plus que de leurs triomphes.

Les héros se disposerent à reprendre le chemin de Montauban. Ils placerent Alard & les prisonniers au centre , formerent leur avant-garde des troupes les plus fraîches , sous la conduite de Richard & de Maugis. Renaud & Guichard commanderent l'arriere-garde.

Renaud ne pouvoit se consoler de la trahison du Roi

d'Aquitaine, & quoiqu'il fût bien éloigné de penser qu'Yolande fût sa complice, son cœur oppressé avoit bien de la peine à lui pardonner d'avoir un frere capable d'une telle bassesse.

Fin de la premiere Partie.



LES
QUATRE FILS
D'AYMON.
HISTOIRE HÉROIQUE.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont
Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

On trouve chez le même Libraire ,

Histoire de Pierre de Provence & la belle Maguelone.

— de Robert le Diable.

— de Richard sans peur.

— de Fortunatus.

— de ses Enfans.

— de Jean de Calais.

Contes des Fées de Perrault.

Contes des Fées de Mademoiselle de la Force.



L E S

QUATRE FILS D'AYMON.

S E C O N D E P A R T I E.

C H A P I T R E X I.

Retour des fils d'Aymon à Montauban. Alarmes & remords du Roi d'Aquitaine, il se réfugie dans un Couvent ; Roland l'y découvre & l'enlève : Renaud vole à son secours & le dégage, après un combat sanglant, des fers de Roland. Roland est blessé.

LES fils d'Aymon & Maugis entrèrent dans Montauban, au milieu des acclamations du peuple. Yolande, avec ses deux fils, courut au-devant de son époux ; mais il repoussa la mère & les enfans. « Perfide ! dit-il, de
» quel front oses-tu m'approcher, après le crime de ton
» frère ? Si tu n'es point sa complice, pourquoi ne
» m'as-tu pas encore vengé ? pourquoi, quand j'arrive
» à Montauban, ne me livres-tu pas Yon dans les fers ?
» Vas, remenes-lui tes enfans, je ne les reconnois plus ;
» un sang trop impur coule dans leurs veines. Yon, le
» traître Yon, est leur oncle, & ce titre, ils pourroient
» aussi le donner aux frères de Renaud. Otes-les, ôtes-toi

„ de mes yeux ; leur présence m'afflige , & la tienne...
 „ Arrête, Renaud , arrête , s'écrie Yolande , en embras-
 „ sant les genoux de son époux ; ah ! si tu me méprises
 „ assez pour croire que j'aie pu soupçonner la trahison
 „ de mon frere , & n'avoir pas marché sur tes pas avec
 „ tes enfans , quand tu t'obstinâs malgré moi d'aller
 „ à Vaucouleurs , je ne veux ni de ton amour , ni de
 „ la vie. Ce fut hier , après le départ de Maugis , que
 „ j'appris tout : dès que je connus le danger , je formai
 „ mille projets ; le dernier auquel je m'arrêtai , ce fût
 „ de te devancer à la Cour de Charlemagne , d'expirer
 „ à ses yeux ou d'obtenir ta liberté. Les préparatifs de
 „ mon voyage étoient faits ; j'emmenois mes enfans avec
 „ moi : nous sortions des portes de Montauban , lors-
 „ qu'un des hommes-d'armes de Maugis nous arrêta ,
 „ & nous annonça que votre libérateur étoit arrivé assez
 „ à temps pour vous sauver tous ; j'embrassai ce brave sol-
 „ dat ; offense-toi , Renaud , si tu le veux , des témoignages
 „ de ma joie ; je le conduisis dans ton palais , & pen-
 „ dant qu'il me racontoit tout ce qui s'est passé , je lui
 „ servois d'Ecuyer , dans la crainte qu'un autre , en
 „ l'interrompant , ne me fît perdre un mot de son récit...
 „ que d'horreurs ! ah ! Renaud ! ...

A ces mots, Yolande tombe évanouie aux pieds de son
 époux , qui , ne pouvant plus résister à sa tendresse ,
 appelle Richard pour l'aider à la soulever : bientôt les
 larmes & les baisers de Renaud l'eurent rendue à la vie.
 Leurs enfans embrassoient tour-à-tour Yolande , leur
 pere & leurs oncles. L'un de ces enfans , à qui Renaud ,
 par amitié pour son beau-frere , avoit donné le nom
 d'Yon de Montauban , sembloit prêt d'expirer de plaisir
 sur les lèvres de son pere ; Renaud , à qui le nom d'Yon
 étoit devenu odieux , n'appela plus son fils qu'Aymon
 de Montfort , pour n'être plus exposé à prononcer le
 nom d'un traître.

Il ne songeoit qu'aux moyens de se venger du Roi
 d'Aquitaine ; les plus cruels lui paroissent encore trop
 doux , lorsqu'un héraut vint se jeter à ses pieds &
 réclamer sa protection pour ce même Yon , que Roland
 tenoit dans ses fers , & auquel il étoit prêt à faire

souffrir la mort. « Qui ? lui !... Roland !... s'écrie le fils
» d'Aymon ; eh ! de quel droit , Roland prétend-il ven-
» ger les outrages faits à Renaud ? Par quelle aventure
» le perfide Yon est-il tombé entre les mains de Roland ?
» Seigneur , répondit le hérault , pardonnez si , dans le
» récit que vous exigez , tout n'est pas de la même
» gravité. Parmi les gens-d'armes que Maugis conduisit à
» votre secours , étoit un Cavalier protégé de ce Godefroy ,
» qui , dans le Conseil du Roi Yon , le détermina à
» vous livrer au Roi. Dès que vos freres , & vous eûtes
» mis les François en fuite , ce Cavalier se glissa dans
» le bois , & alla droit à Bordeaux ; il demanda à
» parler au Roi. Sire , lui dit-il , les fils d'Aymon re-
» viennent triomphans de la plaine de Vaucouleurs.
» Yon se fit raconter dans le plus grand détail tout ce
» qui s'étoit passé ; il se crut perdu , & ne songea plus
» qu'à échapper à votre vengeance. Dès que la nuit fut
» venue , il s'échappa de son palais , déguisé , & s'écriant
» de temps en temps : oh ! ma sœur , ma sœur ! com-
» bien vous me détesterez , quand vous saurez qu'il n'a
» pas tenu à moi que Renaud & ses freres ne périssent
» sur un échafaud ? Lâche que je suis ! les menaces de
» Charles devoient-elles me faire commettre la plus dé-
» testable des trahisons ? eh ! qu'avois-je à craindre , ayant
» Renaud pour me défendre ? Cependant Yon s'avançoit
» vers un bois ; le moindre bruit , une feuille agitée par le
» zéphyr le faisoit trembler ; par-tout il croyoit rencontrer
» un des fils d'Aymon. Quand il eut gagné le bois , il ne
» fût pas plus tranquille ; il croyoit voir reluire un casque ,
» & c'étoit la rosée d'une feuille qui réfléchissoit les
» rayons de la lune : s'il se sentoit frappé par une bran-
» che errante , il se croyoit percé de la lance de Renaud ;
» à tout moment il croyoit entendre le galop de Bayard ,
» & il précipitoit ses pas. Le Cavalier qui l'accompa-
» gnoit , aussi timide que lui , l'épouvantoit encore.
» Enfin , accablé de peur & de fatigue , le Roi , plus
» foible que coupable , & dont toute la Cour étoit ré-
» duite en ce moment à un seul & pauvre soldat , lui
» demanda ce qu'il avoit à faire. Le Cavalier , après
» avoir long-temps rêvé , ne trouva que deux partis ,

» l'un de passer en Espagne, de prendre le turban, de
» se mettre sous la protection des Sarraïns, & de céder
» son trône à celui de leurs Princes qui le saüeroit de
» Charlemagne ou de Renaud : l'autre, de prendre
» l'habit de Moine, parce que certainement Renaud ne
» l'attaqueroit jamais sous cet habit, quand même il
» viendroit à le rencontrer. Ce dernier avis parut au Roi
» le plus sage, & il résolut de le suivre. A l'extrémité
» du bois, est la riche Abbaye de S. Ildefonse, retraite
» paisible d'une vingtaine d'Augustins réformés, qui
» partagent leur temps entre la bonne chere, la chasse
» & le sommeil, priant au surplus pour les preux Che-
» liers & pour leurs Dames. C'est-là que le bon Roi Yon
» résolut de se retirer. Il part ; à mesure qu'il approche
» du monastere, sa peur diminue ; il arrive enfin, se
» fait ouvrir les portes, & demande à parler à l'Abbé ».
» « Malheureusement pour Yon, le Portier déjeûnoit
» avec Pinaut, Vandale de Nation, qui dans la dernière
» guerre de Pépin, s'étant réfugié en France, fut tour-
» à-tour homme-d'armes & espion, tantôt des Sarra-
» îns, & tantôt des François, servant & trahissant l'un
» & l'autre parti au gré des circonstances & sur-tout de
» ses intérêts ; pendant la paix, il étoit commissionnaire
» des Moines, chef de brigands, & faisant tout, hors
» le bien. En buvant, en jasant avec le frere portier,
» il apprit, mais en grand secret, que l'Abbé venoit de
» recevoir parmi ses Moines, un homme de très-grande
» importance, moyennant une fondation qui triplait les
» revenus du Couvent, que l'Abbé lui avoit promis de
» le cacher si bien que de long-temps ni Charlemagne,
» ni Roland, ni les fils d'Aymon n'en auroient des nou-
» velles, & qu'il pouvoit boire & dormir tranquille-
» ment ; mais quel étoit ce personnage ? C'est ce que
» Pinaut ne savoit point encore. Il fit ce raisonnement
» en lui-même : c'est un Grand qui se cache & qui
» fuit, donc on le cherche ; cherchons donc à notre
» tour ceux qui le poursuivent. Il se mit en quête,
» trouva le Cavalier qui avoit accompagné Yon, l'en-
» nivra, & fut une partie de ses secrets. Pinaut ima-
» gina que puisqu'on prenoit tant de précautions pour
» cacher

» cacher le Roi Yon aux fils d'Aynron & à Charlema-
» gne, ils avoient un grand intérêt à savoir sa retraite,
» & que par conséquent il y avoit un grand intérêt,
» pour Pinaut, de la leur découvrir. Il résolut d'abord
» d'aller révéler son secret aux fils d'Aymon; puis ima-
» ginant qu'il pourroit tirer une meilleure récompense
» de Charlemagne, il changea de dessein. Comme Pinaut
» a six pieds onze pouces de hauteur, & qu'il fait trois
» lieues quand les autres n'en font qu'une, il prit le
» chemin de Vauconleux, quoiqu'il soit le plus long.
» Il rencontra votre troupe, qui retournoit triomphante
» à Montauban; il coupa à travers les bois & arriva
» enfin au camp de Charlemagne ».

» Pinaut se trompa de tente, il entra dans celle de
» Roland, & croyant parler au Roi, il lui raconta tout
» ce qu'il savoit d'Yon, de sa retraite, de son froc &
» de votre marche. Roland a juré qu'il vous attaqueroit.
» Oger, qui ne demande pas mieux que de voir Ro-
» land aux prises avec vous, & qui ne seroit pas fâché
» que vous humiliassiez l'orgueil du jeune Chevalier,
» s'est mis de la partie avec Olivier, Richard de Nor-
» mandie, & Guidelon; ils ont marché à la tête de quatre
» mille hommes. Pinaut leur servoit de guide; quoiqu'il
» dût prendre un autre chemin, il les a conduits à
» l'Abbaye de S. Ildefonse. L'Abbé, qui ne se doutoit
» de rien, est allé les recevoir à la tête de tous ses
» Moines, & après les premiers complimens, il les a
» invités de venir se mettre à table; c'étoit l'heure du dîner.
» Roland l'a remercié brusquement, & lui a dit: Sei-
» gneur Abbé, quand j'aurai envie de dîner, je vous
» en avertirai, ce n'est pas pour le moment de quoi
» il s'agit; il faut me dire ce que vous avez fait du
» traître le plus lâche qu'il y ait au monde; il ne vous
» sert de rien de faire l'étonné: je sais qu'il est dans
» votre Couvent, je prétends qu'il me soit remis pour
» en faire une punition exemplaire ».

» L'Abbé, voyant qu'il étoit inutile de dissimuler:
» Seigneur, a-t-il dit à Roland, j'ai promis au Roi Yon
» qu'il seroit à couvert de toute insulte dans ce saint
» asyle, de ne révéler à personne l'endroit où il est

» caché. Si un Chevalier est esclave de sa parole , un
» Religieux ne l'est pas moins de la sienne , & pour
» rien au monde je n'y manquerai. Je dois la respecter
» sans doute , a repris Roland , & je vais faire fouiller
» par tout ; vos recherches seroient inutiles , répond le
» Moine ; il est si bien caché que ni vous , ni vos Che-
» valiers , ne sauroient le trouver ; il dépend de mon
» secret , & mon secret est inviolable. Roland , que ce
» discours impatientoit , a répondu au Moine : personne
» ne connoît mieux que moi le prix d'un secret , gar-
» dez le vôtre , je vous en loue , & je ne vous presse
» plus ; mais comme j'ai résolu de punir Yon , & que
» je suis aussi invariable dans mes résolutions , que vous
» dans les vôtres , je vais faire mettre le feu aux quatre
» coins de l'Abbaye , & sans que vous violiez votre pa-
» role , Yon se trouvera puni ; vous n'aurez rien à vous
» reprocher ; j'aurai exécuté mon projet & nous serons
» tous contents. Qu'Oger , avec deux mille hommes ,
» aille investir le Couvent , je le charge d'embrâser la
» partie du midi ; Guidelon mettra le feu à celle du nord ;
» Olivier incendiera la partie du couchant , & Richard
» de Normandie , celle du levant : il détacha aussi-tôt
» cinquante hommes-d'armes pour enfoncer les portes
» de l'Abbaye , & aller dans la sacristie prendre toutes
» les torches qu'ils y trouveroient. Quand l'Abbé a vu
» les haches levées , il est tombé aux genoux de Roland ;
» il a promis de lui remettre Yon ; mais , a-t-il ajouté ,
» songez , Seigneur , qu'Yon est Moine , & qu'en cette
» qualité vous n'avez aucun pouvoir sur lui ; Roland a
» regardé l'Abbé avec un sourire amer , a élevé sa
» lance , & l'a laissée tomber , de tout son poids , sur
» l'épaule de l'Abbé ; voilà , lui a-t-il dit , comme j'aime
» qu'on soit fidele à son serment. L'Abbé , qui croyoit
» avoir l'épaule démise , n'a rien répondu , crainte de
» plus sinistre aventure , a conduit Roland dans un ca-
» veau , lui a montré une petite porte qui donnoit sous
» le fût d'une colonne , où Yon étoit caché ; Roland
» l'a fait descendre & sortir du caveau ; il étoit sous
» l'habit de S. Augustin & tout tremblant ; Sire Moine ,
» lui a dit Roland , révérend Chevalier , pardonnez , si

» je trouble votre solitude ; mais il faut dans le moment
 » que vous vous décidiez sur deux partis que j'ai à vous
 » proposer. Qu'aimez-vous mieux , ou venir tout à l'heure
 » auprès de Charlemagne , lui rendre compte des fils
 » d'Aymon que vous aviez promis de lui livrer , ou de
 » rompre un lance avec Roland , qui veut venger ses
 » cousins de votre trahison ? choisissez. Le Roi Moine
 » n'a voulu se déterminer ni pour l'un ni pour l'autre
 » parti : il a réclamé contre la violence qu'on faisoit à
 » un Religieux qui n'avoit plus rien à démêler avec le
 » monde , & a menacé Roland de la colere céleste ; le
 » Paladin , sans écouter ni ses réclamations ni ses me-
 » naces , l'a aussi-tôt fait enlever & l'a fait attacher sur
 » un cheval , le visage tourné vers la queue , afin que
 » toute sa troupe pût le voir à son aise pendant la mar-
 » che : c'est dans cet équipage , indigne d'un Roi , qu'il
 » le conduit à Charlemagne , & que je l'ai rencontré.
 » Dès qu'il m'a apperçu , il m'a appelé par mon nom ,
 » quoiqu'il lui soit défendu de parler à personne : mais
 » comme c'est Pinaut qui est chargé de mener son cheval
 » par la bride , & que je le connois , je me suis approché
 » du guide ; il m'a raconté tout ce que vous venez d'en-
 » tendre. J'ai demandé au Vandale , la permission de
 » parler au Roi , qui m'a dit tout bas : j'ai indignement
 » trahi Renaud & ses freres , je mérite toute leur indi-
 » gnation ou plutôt leur mépris ; mais je connois leur
 » générosité , va , vole à Montauban , expose mes mal-
 » heurs & mon crime à Renaud , & ne lui parle seule-
 » ment pas de mon repentir ».

Le héros se tut , Renaud morne & pensif , interrom-
 poit de temps en temps son terrible silence , par des
 cris & des soupirs. Enfin , regardant son épouse & ses
 freres en fondant en larmes : « Eh ! c'est un Roi , dit-il ,
 » qui s'est ainsi dégradé , c'est un Roi que Roland traite
 » ainsi ? Armions-nous , mes freres , allons arracher Yon ,
 » tout lâche qu'il est , des mains de Roland. Qui ? ce
 » perfide ! s'écrie Alard , ce traître , qui a voulu nous
 » livrer à notre ennemi ! non , Renaud , non jamais ;
 » qu'il périsse ; & puisque Roland veut nous venger , qu'il
 » soit son bourreau ! Mon frere ! mon frere , reprit

» Renaud, nous serions bien peu dignes du titre de
» Chevalier, si nous n'avions pitié d'un homme qui se
» repent : You nous a trahis ; mais il nous avoit secou-
» rus. Errans, loin de notre patrie & de la maison pa-
» ternelle, persécutés par Charlemagne, livrés à l'indi-
» gence, c'est lui qui nous a recueillis, qui nous donna
» un asyle, des Etats & son amitié ; il m'a fait un don
» plus précieux encore, celui d'une femme aimable &
» vertueuse : voilà, mes amis, de quoi nous devons nous
» souvenir, & non d'une trahison qui fut plutôt l'effet
» de sa foiblesse & de sa crainte, que de sa méchanceté.
» Il connoissoit toute la haine de Charlemagne contre
» moi ; You a tremblé & s'est cru perdu : ses Conseillers
» qui trembloient pour eux-mêmes, & qui peut-être
» étoient secrètement gagnés par les présens de Charles,
» lui ont fait des peintures effrayantes des maux auxquels
» il alloit exposer ses Peuples ; ils lui ont persuadé que
» son refus alloit attirer sur eux, tous les fléaux d'une
» guerre malheureuse ; ils l'ont empêché sans doute de
» me communiquer ses alarmes ; hélas ! des maux que
» souffrent les Peuples, ce ne sont pas les Rois qui sont
» les plus coupables ; ce sont leurs courtisans ; ils ont
» l'art de faire de leurs Souverains, l'instrument de leurs
» propres vengeance : le Roi nous aimoit ; mais Gode-
» froi nous portoit envie, & nous n'avons été les victi-
» mes que de l'envieux. Si nous avions eu l'amitié de
» Godefroy ; il eut représenté à son maître, qu'avec
» notre secours, il étoit assez fort pour résister à Char-
» lemagne, & le Roi l'eut cru & ne nous eut pas trahis :
» ainsi, mes chers amis, You est moins criminel que
» vous ne le pensez ; mais le fût-il mille fois davan-
» tage, ce seroit une raison de plus pour oublier sa
» trahison ; ne voyons en lui que notre bienfaiteur, mon
» beau-frere, l'oncle de vos neveux, enfin un Roi mal-
» heureux, au pouvoir d'un jeune téméraire ».

Après avoir ainsi parlé, sans attendre la réponse de
ses freres, Renaud fait sonner les trompettes, & ses
troupes se rendent aussi-tôt sur la Place, il se met à
leur tête, & lorsqu'elles furent hors de Montauban ;
« C'est au secours, leur dit-il, de votre Roi prisonnier,

» & destiné peut-être à des supplices infâmes , que je
 » vous mene : sa honte rejailliroit sur vous : il faut le
 » délivrer ou périr ».

Les troupes , le peuple qui les avoit suivis , étonnés
 de la générosité de Renaud , s'écrierent : « il faut déli-
 » vrer Yon , notre Roi ; mais Renaud est seul digne de
 » l'être ».

A peine Renaud & ses freres furent-ils sortis de Mon-
 tauban , qu'ils apperçurent la troupe de Roland : ils
 s'arrêtèrent & se rangerent en ordre de bataille. Oger
 sentit une secrete joie en voyant Renaud : « Le voilà
 » donc enfin , dit-il à Roland , voyons maintenant si
 » vous ferez plus heureux que moi. Si vous le faites pri-
 » sonnier , je vous tiens pour le plus valeureux Cheva-
 » lier qui fut & qui sera jamais ». L'Archevêque Turpin
 ricannoit en secouant sa tête chauve ; Olivier sourioit ,
 & le Duc de Naimmes conseilloit à Roland de ne pas se
 mesurer avec lui. Roland , qui ne doutoit de rien , re-
 garde Naimmes avec dédain & range sa troupe. Cependant
 l'Archevêque Turpin lui fit observer que Renaud avoit
 beaucoup plus de monde que lui ; « que m'importe ,
 » dit Roland , ne savez-vous pas que les Gascons ont
 » plus d'adresse & d'esprit que de valeur ? Quand cela
 » seroit vrai , reprit l'Archevêque , je fais aussi , qu'avec
 » un Général tel que Renaud , les moins braves devien-
 » nent des héros , & que c'est le Général qui fait le
 » soldat ».

De leur côté , les freres de Renaud l'exhortoient
 d'éviter le combat avec Roland , qui , selon l'opinion
 commune , avoit reçu du ciel , le don d'être invulnérable :
 « Il y a tant d'autres Chevaliers , lui disoient-ils ,
 » avec qui vous pouvez combattre à avantage égal ! at-
 » taquez la troupe entière , nous vous seconderons , nous
 » la taillerons en pièces ; mais évitez Roland. Mes amis ,
 » leur dit Renaud , je connois tout le prix de ce jeune
 » héros ; d'ailleurs il est neveu du Roi : s'il veut la paix ,
 » je ne demande pas mieux ; mais s'il veut combattre ,
 » je ne le crains point , tout invulnérable qu'il veut se
 » faire croire ; je trouverai peut-être le moyen de dissi-
 » per un préjugé qui lui est trop favorable ». Comme

il parloit encore , il vit Roland qui s'avançoit vers lui :
« Mon frere , dit-il à Alard , retenez les troupes ; que
» personne ne quitte ses rangs jusqu'à ce que je l'or-
» donne : » Aussi-tôt il pique Bayard & fend l'air jusqu'à
ce qu'il ait joint Roland ; alors , en présence de deux trou-
pes , il descend de cheval , l'attache à un arbre , met sa
lance à terre , & le front courbé , fléchissant un genou
devant Roland ; « Prince , lui dit-il , voici le temps de
» terminer nos haines. Vous êtes neveu de Charlema-
» gne , & mon cousin ; soyez notre médiateur , réta-
» blissez la paix entre Charlemagne & nous ; qu'il nous
» rende son amitié , & je lui jure , pour mes freres &
» pour moi , toute foi & toute loyauté ; je remettrai Mon-
» tauban en son pouvoir , & Bayard vous appartiendra :
» Bayard , que je ne donnerois pas pour une Province ;
» nous quitterons la France & nous irons porter nos ar-
» mes , au nom du Roi , contre les Sarrafins. Il n'y a
» point de sacrifices que le Roi ne puisse exiger de nous ,
» tant nous désirons la paix , quelque avantage que la
» guerre puisse offrir à des Chevaliers sans fortune ,
» abandonnés par leurs parens ».

Roland fut touché de la priere de Renaud ; mais il
l'assura que jamais les fils d'Aymon n'obtiendroient rien
de Charlemagne , à moins qu'ils ne consentissent à lui
livrer Maugis. « Nous mourrons tous , reprit Renaud
» en se levant & en reprenant sa lance , nous mourrons
» tous plutôt que d'acheter la paix par une telle lâcheté ».
Il ceignit son épée , monta sur Bayard , & revint tout
armé vers Roland. Il prit un ton plus fier : « Roland , dit-il
» à son cousin , garde-toi de penser qu'aucune crainte m'ait
» engagé à m'humilier devant toi. Je t'ai rendu ce que je te
» devois , comme neveu du Roi , & comme mon parent ;
» j'ai cru trouver en toi , un ami , un défenseur contre
» l'oppression ; j'ai cru que tes vœux , comme ceux d'un
» vrai Chevalier , étoient pour la paix , que tu avois
» en horreur la discorde & les haines entre parens ; mais
» loin d'être sensible à ma priere , ton orgueil met à la paix
» une condition non-seulement impossible , mais vile &
» flétrissante : elle m'indigne & m'offense. Mais afin que tu
» n'aïlles pas te vanter à la Cour de Charles que le bruit

» de ta valeur m'a fait tomber à tes pieds, pour te de-
» mander grâce, combattons & voici les conditions que
» je te propose. Si je suis vaincu, je consens que tu me
» livres à la colere de Charlemagne; si tu l'es, tu vien-
» dras avec moi à Montauban, où tu n'éprouveras avec
» nous ni haine, ni colere; mais amitié franche, paix,
» douceur & loyauté ». Roland exigea que Renaud lui
donnât sa parole, & Renaud lui répéta les mêmes pro-
pos, qu'il appuya de son ferment. Roland demanda en-
core un moment pour aller rapporter à ses Chevaliers
les conditions du combat; il leur dit que Renaud vouloit
combattre seul à seul; mais Olivier, Oger, l'Arche-
vêque Turpin, & tous les Chevaliers s'y opposerent.
« Renaud, lui dirent-ils, est votre parent & le nôtre.
» & le combat ne finiroit que par la mort de l'un des
» deux. De quelque côté que tournât la victoire, nous
» en serions également affligés. C'est assez que le com-
» bat soit général, & si dans la mêlée, vous vous ren-
» contrez, vous pourrez essayer vos forces ». Roland,
obligé de céder à ces conseils, rangea sa troupe en ba-
taille; Renaud conduisit la sienne en grand Capitaine,
& se jeta le premier au milieu des François: un Che-
valier s'offrit sur son passage; il ne fit que pousser Bayard
sur lui, & le Chevalier fut foulé sous les pieds de Bayard;
il presse la premiere ligne des François & la rompt;
Richard, excité par son exemple, frappe, renverse,
écrase tout ce qui échappe à Renaud: il fait un si grand
carnage autour de lui, que Renaud étonné suspend ses
coups pour l'admirer; « que fais-tu Renaud, s'écrie-
» Richard, pénétre dans les escadrons, disperse, divise
» les François, empêche qu'ils ne se rallient ».

Cependant les François invoquent à grands cris le
secours de Roland; il accourt furieux; il appelle Renaud,
qui brûle de le combattre & qui laisse respirer les com-
battans; il remet son épée dans son fourreau, saisit une
lance courte, mais terrible par sa grosseur: « pourquoi,
» dit-il à Roland, vous êtes-vous dérobé si long temps
» à mes yeux ». Aussi-tôt ils courent l'un contre l'autre.
Hector, Salomon de Bretagne & l'Archevêque Turpin,
voyant que Roland étoit armé de son épée, tremblèrent.

pour Renaud. « Nous voyons avec douleur , dirent-ils à
» Olivier , que le plus généreux Chevalier du monde va
» périr : voyez avec quelle précipitation l'épée de Roland
» tombe sur Renaud ; il est vrai que Renaud rend ses
» coups inutiles , & qu'il les détourne adroitement ; mais
» le pourra-t-il encore long-temps avec sa lance ? Allez
» du moins dire à Roland que , puisqu'il veut combat-
» tre , il se serve des mêmes armes que son adversaire.
» Chevaliers , interrompit Oger , vous vous effrayez en
» vain ; laissez Roland se servir des armes qu'il jugera
» à propos ; il n'y en a point que Renaud redoute , je
» le connois mieux que vous , Roland n'est pas plus à
» craindre pour lui que tout autre ». On crut que l'envie
faisoit ainsi parler Oger , & les Chevaliers prièrent Oli-
vier de faire cesser ce combat ; mais l'impétueux Roland ne
voulut rien entendre , & les menaçant du courroux de
Charlemagne , retourna vers Renaud & lui dit : « Che-
» valier , vous évitez assez adroitement mon épée ,
» voyons maintenant si vous vous garantirez du fer de
» ma lance. Peu m'importe , répondit Renaud , la lance
» ou l'épée , tout m'est égal ». Alors ils coururent l'un
contre l'autre , avec une égale ardeur ; mais l'ardeur de
Renaud étoit éclairée , & se jouoit de l'impétuosité de
Roland ; ils se frapperent avec tant de fureur que leurs
lances , quoique d'une grosseur énorme , se réduisirent
en poussière ; leurs écus se heurterent & leurs chevaux ,
repoussés l'un par l'autre , retournerent malgré eux en
arrière , jusqu'à l'endroit d'où ils étoient partis : celui de
Roland s'abatit avec son Cavalier ; Renaud , fier sur le
sien , regardoit en riant son rival embarrassé , se dé-
battre sur le sable ; Renaud , qui ne voulut point profiter
de son avantage , cria *Montauban*.

Cependant Roland se relève , écume de fureur , prend
son épée , & veut abattre la tête de son cheval : « grâce ,
» grâce , lui crie Renaud ; hélas ! il a fait plus que vous
» ne deviez attendre ; il s'est relevé , & Bayard en est
» tout honteux. » Aussi-tôt Renaud saute à terre ; Bayard ,
comme s'il eût entendu les propos de son maître ,
s'élance sur le cheval de Roland , le frappe à coups de
pied & le déchire avec ses dents : le fougueux Roland

court à Bayard pour le percer de son épée : « Arrêtez ,
» Chevalier , lui crie Renaud ; quel champion choisissez-
» vous aujourd'hui ? En voici un plus digne de vous ;
» laissons faire nos chevaux & combattons ». Roland
rougit de colere : « tu me menaces , Renaud , s'écria-
» t-il , attends , voici de quoi rabaïsser ta fierté ». Re-
naud ne l'attendit point ; il courut à lui , & porta sur
son casque un si rude coup d'épée , qu'il l'ouvrit ; mais
Flamberge glissa sur l'écu sans effleurer la peau ; le ne-
veu de Charlemagne fut étourdi du coup , il recule de
crainte d'un second , & levant Durandal , cette épée
plus redoutable que les armes d'Achille , il avance &
frappe ; Renaud lui oppose son écu , & l'écu tombe
coupé en deux , aux pieds de Renaud ». Nous voilà
» quittes tout au moins , lui dit Roland. Non , reprit
» le fils d'Aymon , ton orgueil veut quelque chose de
» plus ». Ils alloient recommencer , leur fureur irritée
annonçoit le combat le plus terrible , mais Maugis plus
prudent , arrête Renaud & le fait remonter sur Bayard ;
Oger & Olivier forcent Roland d'en faire autant ;
Oger avoit bien de la peine à contenir la joie qu'il
ressentoit d'avoir vu Roland abattu par Renaud ; Roland
humilié rugit , appelle & défie son adversaire : « Mon
» cousin , lui dit Renaud , nos Chevaliers ne le veulent
» point ; mais tâchons de nous dérober à leurs regards ,
» passons la riviere à la nage , & seuls dans le bois ,
» nous verrons à qui demeurera la victoire ». Roland y
consentit ; mais Olivier qui soupçonna leur dessein , le
ramena malgré lui.

Mais comme Renaud alloit passer la riviere , il ap-
perçut une troupe d'environ cent hommes-d'armes , &
un Religieux au milieu d'eux ; il fond sur ce peloton ,
reconnoît le Roi Yon , & s'écrie : « lâches , qui prenez
» plus de précautions pour garder un Moine , que si
» vous conduisiez dix Paladins armés , fuyez , laissez le
» Roi ». Il frappe en même temps un Chevalier & le
renverse ; le reste se dispersa devant lui , comme à la
fin de l'automne , les feuilles s'éparpillent au souffle d'un
vent impétueux. Renaud resté seul avec Yon , ne lui fit
point de reproches ; il se contenta de lancer un regard

plus terrible pour le coupable que la punition la plus sévère. Le malheureux & foible Roi tombe aux genoux de Renaud & s'écrie : « mon crime est digne du supplice le plus honteux ; la seule grâce que je demande » à Renaud , est de ne périr que de sa main ; j'aurai » moins à rougir que de tomber entre celles de Charlemagne. J'ai été coupable par la crainte de le devenir ; le Duc d'Anjou m'a fait trembler pour mes Sujets ; il m'a rendu traître pour sauver mon Royaume des fureurs de Charlemagne ; & parce que le ciel » vous a protégés contre ma perfidie & la sienne , Charles m'accuse de l'avoir trahi ; il me fait un crime de » votre liberté ; mais hâtez-vous , délivrez-moi d'une » odieuse vie ». Renaud fit relever Yon , le fit monter à cheval , & le fit conduire derrière sa troupe.

CHAPITRE XII.

Richard est fait prisonnier par Roland. Charlemagne s'empare du prisonnier malgré son vainqueur , & le condamne à un supplice infâme. Enchantemens de Maugis , qui le rend méconnoissable ; il découvre ce qui se passe au camp , en donne avis à Renaud , qui fait embusquer ses troupes. Noble fermeté des Chevaliers qui refusent d'escorter la conduite de Richard au supplice. Lâcheté d'un Courtisan.

LE combat avoit recommencé entre les François & les Gascons au moment où Renaud étoit parti pour passer la rivière. Ses trois freres & Maugis furent attaqués par Roland , Oger & Olivier. Ils voulurent se montrer dignes de Renaud , & le camp des François fut couvert de morts. Roland ne se possédoit pas ; mais ce qui acheva de le mettre hors de lui , ce fut Oger qui lui dit : « Seigneur , avez-vous observé que votre cheval est » blessé à la cuisse , & que votre écu est fracassé ? mais » que vois-je ? voilà du sang qui coule de votre côté : » ah ! puisque le brave Roland est blessé , il faut que

» Renaud soit mort, ou tout au moins votre prisonnier ». Roland, qu'on ne plaisantoit pas impunément, porta la main sur la garde de son épée & menaça Oger; mais Olivier se mit entr'eux deux & les sépara.

Ce fut dans ce moment que le jeune Richard s'approcha de Roland & le défia; Roland, qui ne le connoissoit pas, lui donne à peine le temps d'achever, & poussant son cheval sur lui, il le renverse: Richard ne s'étonne point; il remonte, presse Roland, qui s'aperçoit enfin que c'est un des fils d'Aymon qu'il a en tête; mais au lieu de combattre seul à seul avec lui, craignant sans doute de se compromettre en se battant avec tout autre que Renaud: « A moi, François, s'écrie-t-il, » c'est Richard, c'est un des fils d'Aymon, qu'il serve » d'otage pour ses freres ». Aussi-tôt un escadron de François environne Richard; son cheval est tué sous lui; il se dégage, & quoiqu'il se voie prêt d'être accablé par le nombre, il met l'épée à la main, blesse dangereusement le Comte Antoine, tue un Chevalier qui veut le faire prisonnier, écarte les plus hardis, & donne la mort à tous ceux qui attentent à sa personne. Cependant on lui crie de tous côtés: rendez-vous, où vous nous forcerez à vous donner la mort. Entouré de toutes parts & voyant qu'aucun effort humain ne peut le dégager: » Je me rends, où est Roland, s'écrie-t-il, c'est à lui » que je remettrai mes armes ». Un Chevalier fut assez téméraire pour vouloir se saisir de son épée; Richard le regarda avec mépris: « Tu ne mérites que d'en » éprouver les coups », lui dit-il, en lui abattant la tête; & aussi-tôt il s'approche de Roland, lui remet son épée toute sanglante, & se rend à lui, comme au plus brave Chevalier.

Renaud fut averti de ce malheur lorsqu'il ne fut plus temps de le réparer, & qu'on eut fait partir Richard pour le camp de Charlemagne: Alard & Guichard, qui ignoroient la captivité de leur frere, rencontrèrent Renaud accablé de tristesse. Lorsqu'il leur eut raconté le désastre de Richard: « Ah! mon frere, s'écrierent-ils, » pourquoi nous avez-vous engagé d'aller au secours du » traître Yon » ? Guichard, à ces mots, jette un regard

furieux sur le Roi, & veut l'immoler à son frere ; déjà son épée étoit levée, Renaud lui retient le bras : « Arrêtez, mon frere, lui dit-il ; c'est à moi qu'Yon s'est rendu, c'est moi qui dois le punir ou le défendre ; soyons ses juges & non pas ses bourreaux. Je le mets sous votre garde ; conduisez-le à Montauban, & moi je vole au camp de Charlemagne ; je lui enlèverai Richard ou je périrai avec lui ». Il partoît ; mais Alard se jette au-devant de lui, saisit Bayard par le frein, & Guichard l'arrête par derriere.

Renaud faisoit ses efforts pour s'arracher des mains de ses freres, lorsque Maugis survint. Il leur demanda le sujet de leurs plaintes & de leurs larmes ; il les écouta avec un front calme & tranquille ; il blâma le projet inutile de Renaud. « Allez, lui dit-il, vous reposer à Montauban ; c'est moi qui irai au camp de Charlemagne, & si Richard n'est point mort, je vous réponds sur ma tête, de le ramener avec moi. Cessez toute plainte & comptez sur la parole de votre ami ».

Les trois fils d'Aymon rentrèrent tout consternés dans Montauban avec Yon leur prisonnier, dont les remords augmentoient par la perte de Richard. L'épouse & les enfans de Renaud vinrent l'embrasser ; Yolande ne put s'empêcher d'accabler son frere des plus sanglans reproches ; leurs larmes coulerent en abondance quand ils apprirent que Richard étoit entre les mains de Charlemagne ; mais Maugis, qui arriva un moment après, les consola & ranima leurs espérances. Maugis comptoit trop sur les secrets de son art pour avoir la moindre inquiétude ; il se retira un instant, & passa dans son appartement pour se préparer ; il se mit tout nud ; il avala le suc d'une herbe, dont la vertu étoit telle que son corps parut subitement enflé ; il froitta tous ses membres du suc d'une autre plante & ils devinrent noirs & livides, ses yeux tournèrent dans sa tête, & son front parut couvert d'ulceres : il se revêtit de haillons, & dans cet état il se présenta aux fils d'Aymon qui ne le reconnurent point ; sa tête étoit affublée d'un vieux chaperon ; il tenoit dans sa main un long bâton de pèlerin. Renaud fut étonné de voir dans son Palais, un mendiant si pauvre

& si malade ; il alloit ordonner qu'on prît soin de cet infortuné , lorsque Maugis le tira d'erreur. « Voilà , » dit-il , avec quelles armes je vais combattre Charlemagne & délivrer Richard ». Il part , & dans moins d'une heure il devance Roland au camp du Roi ; il le traverse en boitant & appuyé sur son bourdon ; il alla devant la tente de Charlemagne ; il attendit que le Monarque en sortît. « Grand Prince , lui dit-il , d'un ton » hypocrite , puisse le ciel vous préserver des traîtres ! » — Je te fais bon gré de tes vœux , lui dit Charlemagne , il n'y a que Dieu qui puisse préserver les » Rois de la trahison , ils ne sont que trop environnés » de pièges ! Combien de fois le traître Maugis ne m'a-t-il » pas trompé ? Pauvre , Hermite , Chevalier , il prend » toutes les formes qu'il veut. — Hélas ! hélas ! Sire , » reprit le faux mendiant , les bons pâtissent toujours » des méfaits des méchans : si Maugis est un traître , » les pauvres gens ne lui ressemblent pas : puisse le ciel » lui rendre tout le mal qu'il m'a fait ? — Et d'où viens-tu , » reprit Charlemagne ? — Sire , je viens de Jérusalem » d'adorer le Saint Sépulchre. Hier , je passai à Balançon , » j'avois avec moi dix Pèlerins ; une troupe de brigands » sortis de Montauban , nous attaquèrent ; ils tuèrent » mes compagnons , les dépouillèrent , & je ne me » sauvai que parce qu'ils me crurent morts. Quand ils » se furent retirés , je m'en allai dans un petit hameau » où je demandai qui étoient les scélérats qui avoient » tué mes compagnons. Hélas ! mon bon Prince , je ne » m'y ferois jamais attendu , on me dit que c'étoient les » gens des quatre fils d'Aymon & de leur cousin Maugis. » Eh ! mon Dieu ! leur dis-je , le mauvais métier qu'ils » font-là pour des Gentilshommes ! & l'on me répondit que leurs maîtres étoient si pauvres , si pauvres , » qu'ils étoient obligés pour subsister de faire attrêter » & dépouiller les passans. Au portrait que ces bonnes » gens me firent de Maugis , j'ai lieu de croire que c'est » lui-même qui me lia & qui me mit dans l'état où je » suis. Ah ! bon & généreux Sire , je ne veux de mal » à personne , mais je serois bien joyeux si j'étois vengé » de ces assassins publics. — Ce que tu me racontes , lui

» dit Charlemagne , est-il bien vrai ? — Oui , Sire.
» — D'où es-tu ? — de Bretagne. — Comment t'appelles-
» tu ? — Kerlinet le sincère , & je suis assez riche
» dans mon pays. Sire , vous êtes Roi , & vous devez
» me faire raison des brigands. — Eh ! mon ami , je
» ne puis m'en faire raison à moi-même , & crois que
» si Maugis tombe jamais entre mes mains , je ne l'épar-
» gnerai point ».

Les Chevaliers , témoins de cette conversation , furent si touchés de l'air de franchise du Pèlerin , qu'ils engagèrent le Prince à l'indemniser de ce qu'il disoit que les brigands de Montauban lui avoient volé. Charles y ajouta encore , & le faux-mendiant , en faisant un grand signe de croix , s'inclina jusqu'à terre ; il ajouta qu'il mouroit de faim , & le Roi ordonna qu'on ne le laissât manquer de rien. Maugis donna mille bénédictions au Prince , & en le regardant en face , il lui dit : « J'ai
» fait bien du chemin , j'ai vu beaucoup de pays ; mais
» je n'ai jamais rencontré un si beau , si aimable Prince ».

Le Pèlerin parloit encore , quand Roland , sa suite & Richard enchaîné , entrèrent dans le camp , au bruit des trompettes. Oger , Hector & Naimés , représentoient à Roland , qu'il n'étoit pas d'un preux Chevalier de livrer Richard , son parent & le leur , à un Prince qui avoit juré la mort des fils d'Aymon. « Il est votre prisonnier ,
» lui disoient-ils , vous êtes le maître de sa liberté &
» de sa vie. Ne feroit-il pas plus généreux de le mettre
» à rançon ». Roland étoit presque déterminé à le renvoyer sur sa parole ; mais Ganelon , pour faire sa cour à Charlemagne , avoit devancé la troupe , & l'avoit informé de tout ce qui s'étoit passé dans le combat , & sur-tout de la captivité de Richard : Charlemagne en tressaillit de joie ; il courut au-devant de son neveu , le félicita de sa conquête , lui demanda son prisonnier , & lui annonça la vengeance la plus terrible. « Sire , lui dit
» Richard , je suis en votre pouvoir : vous pouvez or-
» donner de ma vie ; mais songez que Renaud me ven-
» gera , & que tant qu'il pourra monter sur Bayard ,
» il n'y a ni Ville , ni Château qui puisse vous mettre
» à couvert de sa fureur ». Le Roi entra dans un tel

emportement qu'il frappa Richard de son sceptre. « Un » Juge , lui dit Richard , qui frappe un accusé , se rend » indigne d'être son Juge , & l'accusé devient son égal. » Défendez-vous ». Il étoit prêt de s'élancer sur lui ; mais on l'arrêta , & quelques Chevaliers eurent le courage de blâmer leur Souverain.

Richard cependant reconnut Maugis sous les traits du Pèlerin ; dès ce moment il se crut en sûreté : « quel » supplice me destine la générosité de mon vainqueur , » dit-il , en s'adressant à Roland » ? Le neveu de Charlemagne ne put s'empêcher de rougir : « ton vainqueur , » répondit Roland , t'eût rendu la liberté , si le Roi m'en » eut laissé le maître. Qu'importe , reprit Richard , n'est-ce » pas pour lui faire ta cour que tu me livres à sa vengeance ? Eh bien , que Charlemagne prononce , à quel » supplice me condamne-t il ? Au supplice des traîtres , » répondit le Roi : un gibet est le prix que je réserve » à tes exploits , puisse-je y envoyer tes freres & Maugis ! » Sire , répondit Richard avec un sourire amer , vous êtes » bien puissant ; mais je doute que jamais ce projet » s'exécute ».

Maugis , qui en avoit assez entendu , se glisse au travers du camp & vole à Montauban : Renaud , en le voyant arriver seul , ne douta point que Richard n'eût péri : il se livra à la douleur , & comme elle est toujours injuste , il fit un crime à Alard & à Guichard de n'avoir pas combattu à ses côtés ; mais Maugis les rassura. Il leur raconta tout ce qu'il avoit vu , & l'arrêt infâme que Charlemagne avoit prononcé. « Armons-nous , ajouta-t-il , ne perdons pas un instant ; allons attendre » Richard au lieu de son supplice , que ce lieu , destiné » à l'infamie , soit le théâtre de notre triomphe & de » notre gloire. La vertu fait tirer parti de tout ; elle » convertit le cyprès en laurier , & d'un rameau de » chêne , se fait une couronne immortelle ». Renaud fit sonner les trompettes ; il recommanda à ses troupes la plus grande subordination ; il se met à leur tête ; Alard & Guichard firent l'arrière-garde , & en moins d'une heure , par l'art de Maugis , ils furent portés au lieu où l'arrêt devoit être exécuté ; ils s'embulquerent dans les

bois des environs : mais les troupes étoient si fatiguées, qu'en arrivant elles tomberent dans un profond sommeil.

Cependant Charlemagne avoit assemblé ses Barons & ses Pairs. « Aigremont, leur dit-il, plongeà ses mains
» dans le sang de mon fils ; Renaud a donné la mort à
» Berthelot, mon neveu ; ces affreux parricides étoient
» encore impunis ; mais enfin, grâces à Roland, le
» ciel m'offre une victime. Les loix divines & humaines
» condamnent les enfans d'Aymon, & le supplice de
» Richard est un exemple que je dois à l'univers. Que
» sur la plus prochaine montagne, Richard, attaché à
» un gibet infâme, apprenne à toute la terre à respecter
» les Rois ; mais le trajet est long, & je crains que ses
» freres & Mangis ne l'enlèvent sur la route. J'ai be-
» soin d'un homme intrépide, d'un Chevalier qui ne
» les craigne point. J'ai jeté les yeux sur vous, Béren-
» ger ; vous tenez de moi le pays de Galles & l'Ecosse,
» vous m'avez juré de me servir, la plus grande preuve
» de fidélité que vous puissiez me donner, c'est de vous
» charger de cette entreprise & de protéger l'escorte
» qui doit conduire Richard. Sire, répondit fièrement
» Bérenger de Valois, j'ai juré de vous servir en choses
» qui ne pourroient compromettre votre honneur ni le
» mien. Je fais tout ce que je dois à mon Souverain ;
» mais reprenez vos bienfaits, s'il faut les acquérir à
» ce prix ».

Charlemagne proposa le même service au Comte Idelon, à qui il avoit donné la Baviere ; il offrit d'y joindre encore la Ville de Melun ; mais Idelon refusa avec indignation. Le Roi crut surprendre Oger en lui disant qu'il n'avoit pas de meilleur moyen de se justifier de la trahison de Vaucouleurs, dont Roland l'avoit accusé, & il lui promit en outre pour récompense le Duché de Melun. Oger répondit, que si quelqu'un le soupçonnoit d'avoir trahi la cause du Roi, il avoit à son côté de quoi se justifier ; mais qu'il aimeroit encore mieux être accusé d'une trahison dont il seroit innocent, que de commettre réellement une bassesse aux yeux de toute la France. Il fit plus il ajouta qu'il défendrait Richard,
son

son cousin , contre quiconque oseroit porter sur lui une main flétrissante.

L'Archevêque Turpin , que Charlemagne voulut charger de cette commission , objecta sa qualité de Prêtre ;
« mais , lui dit Charlemagne , je vous ferai Pape. Je
» ne veux point de la Papauté à ce prix , reprit Tur-
» pin , quand même vous y ajouteriez la France & l'Em-
» pire. Ce qui est mal , tous les Empires du monde
» ne sauroient le rendre bien ».

Salomon de Bretagne fut traité d'ingrat , pour n'avoir pas voulu accepter le Duché d'Anjou , & se charger des ordres du Roi.

Enfin il s'adresse à Roland son neveu ; mais celui-ci commença par remercier les Chevaliers de leurs refus , & protesta que Richard étoit son prisonnier , & qu'il le défendrait , si l'on vouloit non-seulement le faire périr d'un supplice infâme ; mais encore attenter seulement à ses jours. « Il n'est pas étonnant , ajouta-t-il , qu'il y
» ait des Rois injustes & cruels ; mais il est honteux
» d'imaginer qu'il y ait des hommes assez lâches , pour
» se faire un plaisir d'être les ministres de leurs injustices
» & de leurs cruautés , seulement pour leur plaire ».

Charlemagne essuya encore le refus d'Hector de Langres , à qui il offroit les Comtés de Clermont & de Montferrand. Richard de Normandie répondit à la proposition du Roi , qu'il accompagneroit Richard , à condition que le Roi lui donneroit deux cents preux Chevaliers bien armés , & que Charles conduiroit l'escorte.

Charlemagne étoit sur le point de renoncer à son entreprise , & de suivre le conseil de Ganelon , qui proposoit d'enfermer Richard dans un cachot , de diminuer peu à peu ses alimens , & de le faire ainsi périr de faim ; mais Charles craignit que dans l'intervalle , Renaud & Maugis ne l'enlevassent.

Oger , impatient de ces délibérations , rompt l'assemblée ; il est suivi de Richard de Normandie & de l'Archevêque Turpin : ils montent à cheval , font assembler leurs hommes d'armes , & protestent que , si quelqu'un étoit assez hardi pour mener Richard au supplice , ils sauroient bien l'en punir ; ils allèrent à la tente où le fils d'Aymon

étoit gardé ; ils le trouverent enchaîné comme un vil scélérat ; ils se dispoſoient à brifer ſes fers. « Cheva-
» valiers , leur dit-il , c'eſt trop vous expoſer à la diſ-
» grâce du Roi ; je fais combien vous deſireriez de me
» rendre la liberté ; mais j'aime mieux périr que de vous
» cauſer la moindre peine. Soyez tranquilles ſur mon
» fort , le ciel prendra ma déſenſe quand il en fera temps ;
» je ne vous demande qu'une grâce , c'eſt de dire au
» Roi de ne pas différer ſi long-temps mon ſupplice ».
Oger frémit de cette réſolution ; mais Richard le raffura ,
& ſans leur dire ſur quoi il fondeit ſes eſpérances , il
leur dit que plus tôt on le feroit partir & plus tôt il ſeroit
délivré , & qu'il les prioit de ne faire aucune entrepriſe
qui pût déplaire à leur Roi , parce que tout effort de
leur part lui ſeroit plus funeſte qu'utile.

Cependant des Rives , vil Courtiſan , qui n'attendoit
que l'occaſion d'une baſſeſſe pour mériter les bonnes grâces
de ſon maître , ſe préſenta au Roi , & offrit de conduire
Richard à la montagne. Charlemagne fut au comble de
la joie ; il accepta ſon offre. « Va , lui dit-il , conduis
» Richard , je te donne douze cents Cavaliers ; ſi Renaud
» ſe préſente , tu le combattras. Tu n'auras pas mes Pairs
» & mes Barons ; mais compte ſur Ganelon , ſur les
» deux fils de Foulques de Morillon , ſur Griffon de
» Haute-feuille & ſur Pinabel ; s'ils n'ont pas la valeur
» d'Oger , d'Olivier , de Turpin , de Naimés & de Ro-
» land , ils ont plus de rufe & d'adreſſe , & quand il
» s'agit de combattre un ennemi redoutable , qu'importe
» la fraude ou la vertu » ? Ainſi parloit Charlemagne ,
non qu'il fût aucun cas de des Rives , ni qu'il eſtimât
les Chevaliers qu'il lui donnoit pour le ſoutenir autant
que ſes Pairs ; mais il vouloit être vengé. « Sire , lui
» dit des Rives , qui ne pouvoit ſe diſſimuler la honte
» dont cette commiſſion le couvroit ; outre le deſir que
» j'ai de prouver qu'il n'y a rien que je ne ſois prêt
» de ſacrifier à mon Souverain , un autre motif m'a en-
» gagé de vous offrir mes ſervices. Renaud tua mon oncle
» au gué de Balançon , je vous rends grâces de m'avoir
» offert cette occaſion de me venger. Brave des Rives ,
» lui dit Oger , la vengeance eſt la paſſion des héros ».

Des Rives exigea encore que le Roi défendît à ses Barons & à ses Pairs de lui reprocher sa soumission aux ordres de son Roi. Oger ne put entendre de sang-froid cette demande ridicule : « qui ? nous ! s'écria-t-il , vous faire » un crime de votre obéissance ! allez , nous vous pro- » mettons de regarder toujours l'action que vous allez » faire , comme la plus mémorable & la plus éclatante » de votre vie. Vous allez entreprendre ce que les Che- » valiers les plus renommés & les plus intrépides n'ont » osé exécuter : sans doute vous avez plus de courage » que Roland , & si jamais l'envie essayoit de donner » à la commission dont le Roi vous honore , une in- » terprétation peu favorable , vous lui fermeriez la bou- » che par ce seul mot , j'ai fait ce qu'Oger , Olivier , » Roland , & vingt autres , n'ont osé faire. Et de plus , » n'allez-vous pas venger Foulques de Morillon votre » oncle ? La vengeance est du droit des gens ».

CHAPITRE XIII.

Richard est conduit au supplice ; Renaud le délivre , aidé de Maugis & du Roi d'Aquitaine. Des Rives est mis à la place de Richard. Méprise d'Oger. Combat entre Charlemagne & les fils d'Aymon. Offre généreuse de Renaud ; dangers que courent Charlemagne & Roland.

DES Rives , qu'ensuivoient les éloges ironiques d'Oger & du Roi même , se croyoit au-dessus des plus grands héros. Il alla lui-même à la tente de Richard , & après l'avoir fait lier , il le fit monter sur un mulet , & marcher à ses côtés : en passant devant la tente du Roi , il lui demanda ses ordres : il ne lui en donna d'autre , sinon de le délivrer promptement de Richard. « Plut à Dieu , » Sire , lui dit-il , d'un ton plein d'arrogance , que ses » freres fussent aussi en mon pouvoir ».

Tout le camp foudroiait en larmes , Richard avoit un air riant ; Oger , à qui il avoit dit son secret , ne faisoit semblant de rien ; mais il suivit d'un peu loin ,

avec les autres Barons & les Pairs , la troupe conduite par des Rives ; elle arriva sur la montagne , sans qu'il eut paru aucun des hommes d'armes de Renaud : Richard dit à des Rives , que s'il vouloit lui donner la liberté , il lui feroit présent d'une telle somme , qu'il n'y auroit aucun Chevalier qui n'enviât sa fortune ; mais des Rives parut inexorable. « J'en suis fâché , dit Richard ; car , » quoique nous soyons arrivés à la montagne , je crains » que vous ne veniez pas à bout d'exécuter les ordres » du Roi , & du moins la somme que je vous propose vous resteroit ».

Cependant Renaud & sa troupe dormoient encore ; Richard commença d'être inquiet. Il demanda à des Rives de lui faire venir un Religieux pour le soutenir & l'exhorter dans ce moment terrible ; des Rives hésitoit. Oger s'approcha : « Par Saint Denis , est-ce que vous » avez juré aux mânes de Toulques de Morillon , votre » oncle , de lui sacrifier l'âme & le corps de Renaud & » de ses freres ? Des Rives consentit enfin. Richard fit durer tant qu'il put sa confession & ses discours avec le Prêtre ; mais Renaud & Maugis ne paroissoient point. Le Religieux feignit un évanouissement , & pour gagner du temps , il demanda à des Rives la permission de retourner à son Couvent & d'envoyer un autre Religieux à sa place , des Rives refusa ; mais Oger & l'Archevêque Turpin le forcèrent d'y consentir , par leurs menaces. Alors le Religieux , au lieu d'aller à son Couvent , courut au lieu où Renaud étoit embusqué.

Quel étoit donc ce Religieux , qui , par un saint mensonge , sauva la vie à Richard ? Ce Confesseur étoit le Roi Yon lui-même. A son retour à Montauban , accablé de remords , confondu par les reproches de sa sœur , honteux des maux qui avoient été la suite de sa perfidie , il n'avoit pas songé à quitter le froc ; il avoit suivi Renaud hors de Montauban , & avoit été transporté avec les troupes des fils d'Aymon , au lieu de l'embuscade ; il les avoit tous vus se plonger dans le sommeil : lui seul ; tyrannisé par son repentir , ne put jamais s'endormir ; il étoit descendu dans la plaine , & cherchoit une Eglise où il pût prier le ciel de lui pardonner son

crime ; il se trouva à la porte du Couvent où l'on vint demander un Religieux , de la part de Richard ; c'est à lui qu'on s'étoit adressé , & il s'offrit. Il ne fit pas semblant de connoître le fils d'Aymon devant des Rives ; mais il eut tout le temps de lui parler secrètement , & de lui annoncer le prochain secours de son frere. Il l'avertit du sommeil où sa troupe étoit plongée ; enfin , craignant que le secours n'arrivât trop tard , il feignit une indisposition pour aller avertir Renaud.

Lorsque le Roi d'Aquitaine arriva , il trouva les troupes prêtes à marcher. Renaud avoit été éveillé par Bayard , qui , ne dormant point , avoit vu d'une hauteur tout ce qui se passoit. Bayard ne pouvoit voir des Chevaliers armés , sans songer à combattre ; il courut auprès de son maître : en vain il essaya de l'éveiller par ses hennissemens ; ce moyen ne lui réussissant point , il frappa si rudement de son pied sur l'écu qui servoit d'oreiller à Renaud , qu'il l'éveilla : Bayard revint à son poste , Renaud le suivit , & vit Richard entre les mains du Religieux.

Le Roi d'Aquitaine dit à Renaud qu'il étoit temps de se montrer ; qu'il avoit pour lui les Pairs & les Barons , & que s'ils ne le secundoient pas , du moins ils ne lui feroient pas contraires. Alors Renaud se mit en marche. Des Rives apperçut les Gascons avant personne , ce qui produisit un effet singulier. Le lâche tomba aux genoux de Richard , comme si c'étoit lui qui dût subir le supplice. Tandis qu'Alard & Guichard entourèrent la troupe de Charlemagne , Renaud & Maugis se saisirent de des Rives. Ganelon , Pinabel , les fils de Foulques , veulent en vain faire quelque résistance , ils sont désarmés & mis hors de combat ; mais Oger , Turpin , Olivier & les Pairs se retirèrent , voyant que les fils d'Aymon pouvoient se passer de leur secours , & pour ne pas encourir inutilement la disgrâce du Roi.

Cependant Maugis vouloit percer des Rives du fer de sa lance , Renaud l'arrêta : « cette mort seroit trop
» glorieuse , dit-il , pour un lâche qui n'a pas rougi
» d'offrir lui-même de conduire à un supplice infâme
» un des plus braves Chevaliers , condamné contre toutes

» les loix ; il n'y auroit point de tyrans , s'il n'y avoit
» pas de flatteurs dans les Cours : que des Rives leur
» serve d'exemple. Descends , traître ».

Des Rives étoit sur l'échafaud avec Richard ; & comme il venoit de descendre , Renaud le prit au bout de sa lance par-dessous sa cotte-d'armes , le tint quelque temps en l'air , & ensuite le posa à terre : & tandis que Maugis délioit Richard , Renaud déshabilloit des Rives de toutes pièces , & Richard les revêtoit ; quand il fut armé , il monta sur le cheval du lâché , & cet animal sembla prendre un nouveau caractère sous un plus noble poids. Richard armé , supplia Renaud de faire grâce à des Rives. « Non , mon frere , lui dit
» Renaud , si des Rives n'étoit qu'un homme de la lie
» du peuple , sorti un instant de la foule , pour se re-
» perdre dans l'oubli , je dédaignerois une telle victime ,
» & sa lâcheté punie ou impunie seroit sans consé-
» quence ; mais c'est un homme de naissance , le neveu
» de Foulques , un Courtisan , qui , à la faveur de son
» nom , approche du trône pour le souiller ; qui ,
» averti , par le refus de tant de braves Chevaliers , de
» l'indignité d'une action déshonorante , s'y est prêté
» avec bassesse , & a lui-même sollicité son déshon-
» neur ; il faut , mon frere , que son exemple fasse
» trembler ses semblables. La punition des gens du
» peuple s'oublie , se perd dans la foule ; les punitions
» exercées sur les Grands , quand ils sont coupables ,
» ne s'effacent jamais de la mémoire : & certes c'est
» une grande injustice de les épargner ; car , à crime
» égal , un Grand est toujours plus coupable qu'un
» homme de la lie du peuple , qui ne doit avoir ni la
» même élévation dans l'ame , ni la même force pour
» résister à ses penchans vicieux , ni les mêmes motifs ,
» ni la même délicatesse sur l'honneur. Que les Cour-
» tisans apprennent , par l'exemple de des Rives , que
» c'est trahir les Rois , que de leur obéir en choses
» malhonnêtes ; & que les Rois injustes seroient inuti-
» lement méchans , s'ils ne trouvoient point de com-
» plices. Parle , des Rives , regardois-tu le supplice
» d'un prisonnier qui s'est rendu , sur la bonne foi de son

„ vainqueur , comme une chose juste „ ? Des Rives fut forcé de convenir , que selon les loix de la Chevalerie , Charlemagne ne pouvoit disposer du prisonnier de Roland , sans l'aveu du vainqueur : il convint encore que Renaud & ses freres ayant offert de se soumettre au Roi , il ne pouvoit pas les traiter en rebelles , & qu'enfin c'étoit une chose indigne d'un Chevalier , de briguer la commission humiliante de conduire à la mort un autre Chevalier , fût-il coupable.

Après tous ces aveux , faits à haute-voix , Renaud dit à des Rives de se préparer à mourir. Des Rives pleura , se jeta à ses pieds , demanda grâce ; mais Renaud fut inflexible , il le fit périr par les mains du même bourreau , & au même gibet , qui étoient destinés pour Richard.

Renaud , après avoir remercié les Chevaliers , rassembla sa troupe pour s'en retourner à Montauban. Richard voulut voir Oger ; mais il étoit rentré au camp. „ N'im-
„ porte , dit Richard ; je suis libre , je pénétrerai dans
„ le camp „ ; il demanda à Renaud quatre cents Cavaliers pour le soutenir en cas de besoin. Renaud exigea encore qu'il prît son cor pour l'avertir , & fit tenir le reste de ses troupes à portée de le secourir. Il est vrai que Maugis , par son art , hâta leur marche & leur fit devancer le retour des troupes qui avoient accompagné des Rives à la montagne.

Richard , la visière baissée , la banniere de des Rives à la main , monté sur le cheval du traître , entre dans le camp. Le Roi étoit devant sa tente ; Oger , feignant de ne savoir point ce qui s'étoit passé , lui faisoit des reproches sur la mort infâme de Richard. A sa banniere , à son cheval & à ses armes , Naimés qui n'étoit pas sorti du camp , ne douta point que ce ne fût des Rives lui-même ; Oger , l'Archevêque Turpin , Olivier , qui s'étoient retirés dès que Renaud eût investi les gens-d'armes du Roi , y furent trompés ; ils crurent que , par quelque événement qu'ils ne pouvoient imaginer , Ganelon , Pinabel , les fils de Foulques , avoient repoussé ses troupes de Renaud. Oger , croyant que des Rives revenoit triomphant de sa honte , en ressentit la plus vive douleur :

« le lâche ! s'écria-t-il , il ne périra que de ma main ».
En vain Charles l'appela ; il avoit saisi le mors du cheval de des Rives : « tu mourras , lui disoit-il , je t'apporte le salaire de la mort de Richard. Mon cousin , lui » dit le fils d'Aymon , c'est Richard à qui vous parlez , » des Rives a subi le supplice auquel il m'avoit conduit , » & je venois vous donner des preuves de mon amour » & de ma reconnaissance. Tu mens , traître , s'écrie » Oger , tu crois échapper par cette feinte grossière ; » ne vois-je pas ton armure , ton cheval & ta bannière ? » Renaud l'en a dépouillé , reprit Richard , & j'ai pris » ses armes pour n'être pas reconnu ». Oger refusoit de le croire ; mais Richard , en s'inclinant vers lui , leva la visière de son casque ; Oger fut tenté de l'embrasser ; mais il n'osa point , à cause de Charlemagne qui survint ; Richard eut à peine le temps de lui dire ce qui s'étoit passé à la montagne. « Sire , dit Oger à » Charlemagne , des Rives est heureux que vous soyez » venu , sans vous j'allois faire voler sa tête à dix pas » de lui : je l'aurois vengé , dit le Roi » , & il dit au faux des Rives de descendre & de le suivre dans sa tente. » Sire , lui dit alors Richard , je ne puis pas supporter » plus long-temps d'être appelé du nom d'un lâche : recon- » noissez Richard , des Rives est au gibet où vous m'aviez » envoyé , & où mon frere l'a fait attacher ». Charlemagne ne concevoit point ce prodige ; mais enfin revenant à lui-même : « traître , dit-il , le ciel te destine donc malgré » moi , à périr d'une mort plus honorable » ; aussi-tôt poussant son cheval & saisissant sa lance , il fond sur le fils d'Aymon , qui à peine a le temps de se mettre sur ses gardes : ils se portèrent sur leurs écus des coups si terribles , qu'on ne retrouva plus les pièces de leurs lances ; chacun tira son épée , & les airs retentirent du bruit de leur combat : le cheval de Richard , qui n'étoit point accoutumé à de tels exercices , le renversa. Richard se relève , & quoiqu'à pied il porte un coup si terrible sur le casque de Charles , qu'il l'ouvre : le Roi n'en est pas blessé ; mais il tombe , se relève , & saisit si bien son temps qu'il fracasse le casque de Richard & le fait chanceler. Charles furieux , crie *Montjoye* , & les François s'ébranlent ,

étonnés du combat de leur maître avec des Rives , car ils étoient encore dans l'erreur. Richard fait retentir le cor de Renaud , & ses freres accourent avec leurs Chevaliers & les Gascons : alors commence une des plus terribles batailles qu'aient jamais livré l'orgueil outragé , la vengeance & l'amour de la gloire. Chacun des fils d'Aymon cria sa bannière : Maugis courut sur Mongon , Seigneur de Pierrefitte , & l'étendit mort aux pieds de son cheval , Renaud abattoit sous sa lance tout ce qu'il rencontroit. Guichard , en ouvrant la tête de Boémont , en fit exhaler les projets les plus insensés. Alard fit couler avec le sang de Resilly , le fiel & la bile qu'il conservoit depuis vingt ans contre un Chevalier qui avoit manqué de l'appeler *Monseigneur* , en présence d'un autre Chevalier. Cependant Charles s'approche de Renaud sans le connoître & le frappe ; ils prennent du terrain & se heurtent avec une telle impétuosité qu'ils vont tomber loin l'un de l'autre ; ils se relevent & mettent l'épée à la main. Charles ne put s'empêcher de s'écrier qu'il n'avoit jamais trouvé de Chevalier aussi redoutable. Renaud le reconnut à sa voix ; il y avoit quinze ans qu'il ne lui avoit parlé. Il s'approche du Roi , & mettant pied à terre : Sire , lui dit-il , je
» desire d'avoir un entretien avec vous , & je vous sup-
» plie de m'accorder une trêve & votre foi de Cheva-
» lier , que vous n'userez point de votre pouvoir jus-
» qu'après notre conférence ». Le Roi donna sa parole.
« Je suis Renaud , le fils d'Aymon , continua-t-il , je
» vous demande grâce pour mes freres & pour moi. Il
» y a 15 ans que vous nous avez chassé de votre Royaume
» & de notre pays. Vous savez les maux qui ont été la
» suite de votre haine contre nous. Vous connoissez
» l'incertitude des événemens ; le bien & le mal se
» succèdent : vous avez éprouvé contre nous , & nous
» éprouvons également contre vous , une alternative con-
» tinuelle de succès & de pertes. Sire , lorsque dans
» ces momens heureux , la fortune nous seconde , nous
» nous trouvons à plaindre au sein de notre gloire d'être
» séparés de notre Roi ; nous gémissons de ne point
» partager avec lui , & de ne pouvoir lui faire partager
» avec nous , des triomphes auxquels il manque toujours

» quelque chose. Il est cruel d'avoir à combattre contre
» un Souverain qu'on aime ; car quelques vœux que
» nous fassions , ils sont toujours à notre désavantage ;
» si nous sommes vainqueurs , nous savons que notre
» victoire doit l'irriter ; & s'il acquiert de la gloire , c'est
» à notre honte. Grâce , Sire , que la pitié vous touche.
» Ce n'est ni la crainte de la mort , ni l'espérance d'un
» sort plus heureux , qui me font implorer votre clémence ;
» c'est le desir d'obtenir votre amitié ; accordez-nous la paix ,
» & pour toujours nos bras & notre sang sont à vous : Montauban , Bayard & tout ce que nous
» possédons vous appartiendront : si vous l'exigez , je sortirai
» de vos Etats , & j'irai dans la Palestine avec mes
» freres , combattre les Sarrafins & triompher en votre
» nom ».

Charles ne voulut entendre parler de paix qu'autant que Renaud lui livreroit Maugis : « mais , Sire , quel
» est votre dessein sur Maugis ? De le traiter comme
» le scélérat que je hais le plus , de le faire traîner dans
» les rues de Paris , de brûler son corps & de disperser
» ses cendres. Sire , continua Renaud , voudriez-vous
» accepter pour sa rançon des Villes & des Châteaux ,
» une Province même que nous aurions conquise ? Non ,
» reprit le Roi , je veux disposer de Maugis à mon gré.
» Eh bien , Sire , apprenez que je suis lié de l'amitié la
» plus étroite avec Maugis : je lui dois tant , que si
» mes freres étoient vos prisonniers & que vous eussiez
» résolu leur mort , je ne vous donnerois point Maugis
» pour les arracher de vos mains ; & mes freres ne le
» livreroient pas non plus pour me sauver la vie. Eh bien !
» reprit Charlemagne , point de paix sans cette condition ,
» & défends-toi. Sire , reprit Renaud , vous nous
» traitez en rebelles ; souvenez-vous que nous n'avons
» jamais fait que nous défendre , & qu'aucune loi divine
» ni humaine ne nous oblige de nous livrer à vous ,
» quand vous nous menacez d'une mort infâme. Défends-toi ,
» lui dit Charlemagne , je te permets de combattre ton
» Souverain ». Renaud reprit ses armes ; Charlemagne courut
» sur lui , & d'un revers il emporte un quartier de son écu ;
» Renaud furieux , saisit Charles par le milieu

du corps , l'enleve de dessus son cheval , & le met en travers sur le col de Bayard. Charles se débat en vain , appelle à son secours Oger , Olivier , Naimés , l'Archevêque Turpin & Roland. Renaud appelle à grands cris ses freres & son cousin. « Amis , disoit-il , secondez-moi , la paix est faite si j'emmene mon prisonnier ». Soudain les Chevaliers François , les fils d'Aymon & Maugis accourent ; le combat devient furieux. Renaud tenoit le Roi d'une main , & de l'autre il portoit les coups les plus terribles à ceux qui vouloient lui enlever sa proie. Roland s'ouvre un passage & porte sur le casque de Renaud , un coup qui l'étourdit. « A quoi penses-tu , » Renaud , lui cria-t-il , de vouloir emmener le Roi ? » Crois-moi ce fardeau est trop pesant pour toi ». Renaud se remit , & frémissant de courroux , il court sur Roland , tenant toujours le Roi devant lui ; mais quand ils en vinrent aux mains , Charlemagne saisit un moment où Renaud , ayant reçu un coup sur la visière de son casque , fut ébloui des étincelles qui en jaillirent , & il se glissa le long du col de Bayard. Renaud & ses freres harcelèrent si vivement Roland , qu'il se vit forcé de prendre la fuite pour éviter d'être fait prisonnier. Renaud étoit désespéré que Charles lui eût échappé. Il fit sonner la retraite à cause de la nuit , & partit avec ses freres pour Montauban.

Charlemagne étoit inquiet de Roland & de ses Chevaliers ; il les vit arriver avec joie , & Roland ne put s'empêcher de lui dire , que c'étoit une chose téméraire pour un Roi , de combattre & de s'exposer comme il l'avoit fait ; qu'il devoit songer , qu'en exposant sa personne , il compromettoit son Royaume , & qu'il ne falloit qu'un malheur comme celui qui avoit été sur le point d'arriver , pour plonger ses Sujets dans les plus grands malheurs ; que la mort naturelle d'un Roi étoit quelquefois moins funeste à ses Etats , que sa captivité. « Mon neveu , répondit Charles , Renaud n'est pas en- » nemi comme un autre.

CHAPITRE XIV.

Les quatre fils d'Aymon & Maugis abattent le Pavillon du Roi. Combat d'Olivier & de Maugis. Maugis prisonnier d'Olivier. Efforts de Charles & de ses Chevaliers pour arracher Maugis à son vainqueur. Résistance opiniâtre d'Olivier ; combat d'Olivier avec les Chevaliers. Générosité de Maugis : Olivier le dégage de ses sermens. Maugis brave les Courtisans. Renaud vole à son secours.

RENAUD, après avoir rallié ses troupes, se joignit à ses frères & à Maugis pour faire l'arrière-garde, au cas que les François les suivissent. Quand il les eût conduits au-delà de Balançon, Renaud, insatiable de gloire, prit avec lui trois mille hommes, envoya le reste à Montauban, & résolut d'attaquer le Roi dans son Pavillon même ; &, lorsqu'il fut à portée : « mes amis, » dit-il à sa troupe ; courage & prudence. Mon frère, » reprit Richard, le cœur ne manque jamais à qui aspire à la gloire ». Aussi-tôt Richard met l'épée à la main, court au Pavillon du Roi, en coupe les cordes, l'abat, & fait tomber l'aigle d'or massif qui le couronnoit : les François furent effrayés en voyant tomber le Pavillon impérial. « A moi, mon cousin, s'écria Richard, » aides-moi à emporter ma conquête ». Richard & Maugis mirent pied à terre, prirent l'aigle d'or ; & firent sonner leur trompette pour donner le signal du combat. Bientôt les quatre fils d'Aymon se virent assaillis par toutes les troupes du Roi : ils en firent un tel massacre que le sang ruisseloit de toutes parts. Maugis s'écarta un moment, & après avoir mis l'aigle d'or en sûreté, il retourna seul vers le Pavillon ; il y trouva le Roi. « Sire, lui dit-il, vous nous persécutez avec fureur, » il seroit temps que les maux d'une guerre injuste » finissent, & que vous laissassiez reposer la terre. Vous » n'aspirez qu'à me faire périr du supplice des lâches

» & des traîtres , je saurai me garder de votre pouvoir ,
» & vous ne pouvez vous mettre à couvert de mon art ;
» & pour vous prouver qu'il est autant de votre intérêt
» que du nôtre de faire la paix , voyez si je suis maître
» de votre vie ». Aussi-tôt il lance un dard qui passe
entre la poitrine & le bras que Charles tenoit appuyé.
Charlemagne effrayé appelle Roland au secours , &
Maugis ne voyant plus Renaud & ses freres , se bat en
retraite contre Olivier & Roland. Il se crut en sûreté
quand il eut passé Balançon ; mais il fut arrêté par une
troupe qui le pressoit vivement. Maugis frappa si rude-
ment un des Chefs sur son écu , qu'il envoya à cin-
quante pas le cheval & le Cavalier roulant par terre.
Il appelle Renaud , & Renaud ne répond point ; mais
aulieu du secours qu'il réclame , Olivier fend la presse ,
fond sur lui , & lui fait à la poitrine une large blessure ;
Maugis en fut renversé ; il se releva & se défendit avec
tant de valeur , malgré la nuit obscure , que son adver-
saire lui cria : « Qui que tu sois , brave Chevalier ,
» rends-toi , ne t'expose point à une mort certaine , &
» ne perds pas dans les ténèbres , des exploits dignes
» du plus beau jour. Qui es-tu , lui répondit Maugis ,
» toi qui juges la valeur , qui me conseilles de me
» rendre , & qui m'as porté de si terribles coups ? Si tu
» crois , lui répondit l'inconnu , qu'un Chevalier puisse
» sans honte rendre les armes à Olivier , tu peux t'en
» rapporter à ma foi ».

« Généreux Olivier , si vous croyez qu'un Chevalier
» qui combat loyalement pour une cause juste , ou qui
» du moins lui paroît telle , peut imposer à son vain-
» queur une condition honnête , promettez-moi de rem-
» plir celle que j'exigerai de vous. Je vous le promets ,
» répondit Olivier ; eh bien , reprit Maugis , promettez-
» moi donc que vous ne me livrerez point à mon ennemi ,
» quelque puissant qu'il soit & quelques droits qu'il ait
» sur vous , à ce prix je vous dirai mon nom & je me
» rendrai. Olivier jura & donna sa foi : il n'est puis-
» sance sur la terre , ajouta-t-il , qui m'oblige à violer
» mon serment ; & , si une force supérieure & irrésis-
» tible tentoit de vous arracher de mes mains , je jure

» à la face du ciel , que je vous égorgerai plutôt que
» de vous livrer. Je n'attendois pas moins de vous ,
» reprit le Chevalier vaincu : mon nom est Maugis ,
» c'est vous dire que celui de mon plus cruel ennemi
» est Charlemagne , & voilà mon épée ». Quand Maugis
» se fut rendu , Olivier lui dit : « Consentiriez-vous
» que j'employasse tous les moyens qui dépendroient de
» moi , pour faire votre paix avec le Roi ? J'y consens ,
» répondit Maugis ; mes cousins & moi n'avons com-
» battu jusqu'ici que pour y parvenir ; nous l'avons
» vivement sollicitée ; nous avons voulu nous soumettre
» aux conditions les plus dures ; mais le cruel nous l'a
» refusé , plus aveuglé peut-être par les conseils de ses
» Courtisans , que par sa haine : il demande non-seu-
» lement notre mort , mais une mort ignominieuse.
» Cependant qu'a produit jusqu'ici sa fureur ? La perte
» de ses Sujets que moissonne une guerre inutile , sa
» confusion & notre gloire. Voici ce que diront les races
» futures : ce Charlemagne , ce vainqueur des Nations ,
» qui chassa les Sarrazins , qui imposa des loix aux fiers
» Saxons , qui régna sur la plus grande partie de l'Europe ,
» consuma les années de sa vieillesse & les plus belles
» troupes de ses Etats , à persécuter les fils d'Aymon qui
» le vainquirent souvent , & qui échapperent enfin à ses
» mains triomphantes ».

Il n'eût tenu qu'à Maugis de se délivrer de la captivité par le seul secret de son art ; mais il fut le premier à dire à Olivier : « vous avez oublié que , par les dons
» que j'ai reçus du ciel , j'étois toujours maître de ma
» destinée , & que je puis braver & Charlemagne &
» vous ; & que vaincu , chargé de fers , dans le fond
» des cachots , gardé par une armée entière , j'étois
» plus libre que mon vainqueur ; mais vous m'avez pris
» en combat loyal ; je me suis rendu de bonne volonté ,
» & je jure , à mon tour , que si vous remplissez le
» serment que vous m'avez fait , je ne m'éloignerai
» pas de vous , je ne romprai pas mes fers sans votre
» permission ». Olivier le fit désarmer , banda lui-même sa plaie , & lui céda son lit.

Cependant Charlemagne , irrité des entreprises des

« fils d'Aymon , assembla ses Barons & ses Pairs. « Il y
« a , leur dit-il , trente ans que je régne ; si depuis ce
« temps quelqu'un de vous a essuyé quelque injustice en
« ses biens , en sa personne , ou en son honneur ; si
« des usurpateurs ont attenté à ses propriétés ; si j'ai
« souffert que mes Officiers abusassent de l'autorité que
« je leur ai confiée ; si je n'ai pas repoussé loin de vous
« & de mes Etats , nos ennemis communs ; enfin , s'il
« y a un seul citoyen que mon pouvoir tutélaire n'ait
« défendu ou protégé , qu'il se plaigne & je suis prêt
« à réparer les dommages qu'il a reçus. J'ai régné en
« pere ; & quoique le meilleur des peres consulte rarement
« ses enfans sur la maniere de les conduire , vous savez
« si jamais j'ai agi au gré d'un pouvoir arbitraire , & si
« j'ai négligé , dans aucune occasion , de soumettre mes
« projets à vos lumieres. J'aurois pu m'en dispenser , du
« moins dans la force de l'âge ; car la nature qui donne
« à chacun son talent particulier , m'accorda celui de
« régner ; mais ce talent exige une activité qui hâte la
« vieillesse , & que la vieillesse ne peut soutenir. Trente
« ans de règne ont usé mes foibles organes , je sens
« que vos conseils & vos bras me deviennent tous
« les jours plus nécessaires ; si vous abandonnez votre
« Roi , il tombera dans des erreurs qui vous feront
« funestes ; si vous le conduisez mal , ou si vous ne
« consultez que vos intérêts dans les conseils qu'il vous
« demande , vous jouirez un moment d'une apparence de
« bonheur ; mais vos enfans , le Peuple & vous-même
« enfin , serez les victimes des loix injustes que vous lui
« aurez suggérées ; si dans les combats chacun n'agit que
« pour sa gloire & ne songe point à l'honneur de son
« Souverain , vous finirez par faire sa honte , & votre
« gloire s'éclipsera avec celle de la Nation. Voilà ce
« qui sans doute arrivera bientôt. Déjà vous m'avez
« abandonné pour Renaud ; vous vous êtes laissé séduire
« par les vertus apparentes d'un rebelle , & Renaud vous
« a fait l'affront d'attaquer votre Roi dans son camp ,
« de renverser son Pavillon & de lui faire les plus
« sanglans outrages. J'ai sans doute vécu trop long-temps
« à votre gré. Je ne veux plus être votre Roi malgré.

» vous ; & dans cette assemblée d'enfans ingrâts , je
 » dépose ma couronne qu'ils refusent de soutenir , ou
 » qu'ils brûlent peut-être de voir sur la tête de Renaud :
 » allez , consommez votre perfidie , couronnez sa rebel-
 » lion , & dites-lui qu'il vienne prendre la place de
 » Charlemagne ».

A ces mots les Pairs & les Barons parurent consternés , aucun n'osoit prendre la parole ; ils se regardoient les uns les autres en rougissant. Naimés , plus hardi , tombant à ses genoux : « Sire , dit-il , quand nous vous
 » avons parlé en faveur de Renaud repentant & soumis ,
 » nous avons essayé d'appaîser & non d'enchaîner votre
 » courroux , d'exciter votre clémence au pardon , &
 » non de vous forcer à une générosité involontaire ;
 » enfin de vous engager à la paix que vos Sujets sem-
 » blent désirer , & qui voient périr leurs plus braves
 » défenseurs , pour une querelle où vous n'avez à ga-
 » gner que la stérile satisfaction de vous venger , &
 » où l'Etat a tout à perdre , soit que vous veniez à bout
 » de vos desseins , soit que les fils d'Aymon triomphent.
 » Mais , Sire , dès que votre volonté est de continuer
 » la guerre , dès que vous pensez qu'il y va de votre hon-
 » neur de faire périr les fils d'Aymon & leur cousin ;
 » nous jurons tous , sauf notre honneur , de vous servir ,
 » de prendre Montauban , ou de périr sous ses remparts ,
 » & nous nous déclarons les ennemis de quiconque
 » accorderoit aide ou secours à Renaud , à ses freres &
 » à Maugis ; nous réservant néanmoins comme bons &
 » preux Chevaliers , de ne leur faire tort ni injure qu'en
 » loyale guerre ». Tous les Barons s'unirent au serment de Naimés ; mais Charlemagne n'étoit pas encore content. Il savoit que Maugis étoit au pouvoir d'Olivier ; mais il n'étoit point à l'assemblée. Charlemagne l'envoya chercher & lui ordonna de lui remettre Maugis. « Sire ,
 » lui dit Olivier , Maugis ne s'est rendu qu'à condi-
 » tion que je ne le livrerois point à votre pouvoir ; je le
 » lui ai promis & je lui tiendrai ma parole ; je suis
 » Chevalier , & une trahison me rendroit indigne de
 » ce titre. Olivier , reprit Charlemagne , vous connoissez
 » mal les loix de la Chevalerie , votre premier serment
 » est

» est de me servir & de n'avoir d'autres ennemis que
» les miens , & celui que vous avez fait à Maugis vous
» rendroit parjure envers moi , si vous ne le deveniez
» envers lui ; mais je veux bien avoir égard à votre déli-
» cateſſe , & pour vous ſauver d'un vain ſcrupule , Ro-
» land , Naimés & l'Archevêque Turpin vous enlève-
» ront de force un traître que vous vous croyez obligé
» de refuſer de m'é livrer. En ce cas , reprit Naimés ,
» faites arrêter Olivier ; car je tiens de lui-même qu'il
» a promis d'égorger ſon prifonnier plutôt que de le
» céder à la force ». Auſſi-tôt Charlemagne ordonna
qu'on arrêât Olivier ; mais le fier Chevalier tire ſon
épée & déclare qu'il arrachera la vie au premier qui
attentera à ſa liberté. Le Roi s'approcha lui-même , Oli-
vier tombe à ſes genoux pour lui marquer ſon reſpect
& ſon obéiſſance ; mais il ſe relève auſſi-tôt & s'échappe
de ſes mains ; Naimés veut le retenir , & Naimés reçoit
ſur ſon caſque un coup d'épée qui le renverſe ; Oger
accourt au ſecours de Naimés , & d'Estouteville vole au
ſecours d'Oger qu'Olivier vient de terraffer ; d'Estoute-
ville ne fut pas plus heureux ; mais dans le temps qu'Oli-
vier s'acharne ſur ſa proie , Roland s'élance ſur Olivier ,
le prend par le milieu du corps , l'enleve & le ſerre dans
ſes bras juſqu'à lui ôter la reſpiration ; Maugis , informé
du combat & du riſque que court Olivier , ſe préſente
à l'aſſemblée. « Pairs , Barons , Seigneurs , s'écrie-t-il ,
» & vous ſage Monarque , voici Maugis qui vient ſe
» livrer de lui-même , & dégager Olivier de ſes ſer-
» mens ; & moi , généreux Maugis , s'écria Olivier , je
» vous dégage des vôtres ; vous êtes libre , & vous pou-
» vez uſer de tous vos droits. Convenez , Seigneurs ,
» reprit Maugis , que c'eſt un ſpectacle bien doux & un
» triomphe bien ſatisfaiſant pour moi , d'avoir mis
» aux priſes les uns contre les autres , les plus braves
» Paladins de Charlemagne ! Et quel eſt l'objet de leur
» querelle ? Un prifonnier qu'ils ſe diſputent l'honneur
» de livrer à un ennemi qui veut le couvrir d'infamie.
» Certes cet empreſſement de ſe défaire d'un guerrier
» dont on craint la valeur , mé donneroit une grande idée
» de moi-même , ſi je pouvois me déguiſer que le véri-

» table morif de votre zele n'est que cette bassesse &
» cette lâcheté de Courtisans , toujours prêts à sacrifier ,
» au desir de plaire & de flatter , honneur & vertu. Si
» le généreux Olivier n'eut pas été intéressé à ce com-
» bat , je me serois amusé à le prolonger & à voir
» couler un sang ennemi ; ô Roi Charles , félicitez-vous
» d'être mieux servi que les tyrans d'Asie , d'avoir des
» esclaves prêts à s'égorger entr'eux au moindre signe
» de votre volonté , comme ces Gladiateurs qui se massa-
» croient pour plaire à leurs barbares spectateurs. Que
» des Paladins ordinaires consacrent leurs travaux & leur
» sang à défendre les opprimés , à secourir la vertu
» malheureuse & souffrante , à la gloire de leur patrie ,
» ceux-ci , plus généreux , n'ambitionnent d'autre prix de
» leurs combats que l'assurance d'avoir réussi à flatter
» leur maître ».

« Tu nous braves , Maugis , lui dit l'Archevêque
» Turpin , c'est la dernière ressource de l'orgueil déses-
» péré ; mais tantôt sur le bûcher qui t'est destiné , tu
» parleras peut-être sur un ton différent. Je ne doute
» pas , reprit Maugis , qu'avec de tels Ministres , un
» grand Roi ne trouve du plaisir dans les plaintes dou-
» leureuses d'un ennemi mourant ; mais je doute fort
» que tous les supplices réunis de tous les Rois du monde ,
» puissent jamais m'arracher une larme ».

« Charlemagne , la fureur dans les yeux , interrompit
» Maugis : crois-tu , lui dit-il , avoir besoin de m'irri-
» ter encore ? Si tu savois à quel point je te hais ! Sans
» toi , tes cousins seroient moins coupables , & seroient
» aujourd'hui dans mes fers ; Richard du moins ne seroit
» plus. Tu te flattes sans doute d'échapper à ma ven-
» geance : évoque , j'y consens , les puissances des en-
» fers , fers-toi de tes enchantemens , le ciel t'a dévoué ,
» & je te défie d'éviter la mort honteuse que je te pré-
» pare. Vois-tu ce hérault ? c'est lui qui portera à Re-
» naud & à ses freres , la nouvelle de ton supplice ».

Lorsque les quatre fils d'Aymon arrivèrent à Mon-
tauban , l'épouse de Renaud vint au-devant de lui ; après
qu'elle l'eut embrassé , elle fit éclater sa joie du retour
de Richard ; mais cette allégresse fut bientôt troublée

quand elle s'aperçut de l'absence de Maugis : Renaud croyoit qu'il les avoit devancés , on le chercha vainement ; Yolande tomba évanouie aux pieds de son époux : un deuil général se répandit dans Montauban , Cependant Renaud rappelant son courage : « mes amis , » dit-il à ses freres , de quoi serviront à Maugis nos » larmes & nos regrets ? Ne perdons pas de momens » précieux en gémissemens inutiles ; sachons d'abord ce » qu'il est devenu , & pourvu qu'il respire encore , il » n'est rien que je ne tente pour le ramener ». Aussi-tôt Renaud s'élance sur Bayard , sans vouloir permettre à ses freres de le suivre : il prend le chemin du camp de Charlemagne , & ne s'arrête qu'à Balançon : il rencontra un Page de l'Empereur qui essayoit un faucon pour la chasse. « Qui êtes-vous , lui dit le jeune homme , & » que faites-vous ici seul & sans suite ? Hélas ! dit » Renaud , je suis un des gens de l'infortuné des » Rives que les fils d'Aymon ont fait attacher-au gibet : » je crains de les rencontrer , & je ne me croirai en » sûreté que lorsque je me verrai dans le camp de Char- » lemagne. Oh ! qu'il doit être indigné de l'outrage qu'il » a reçu dans la personne de mon maître. Le Roi fera » bientôt vengé , répondit le Page ; il se livre mainte- » nant à la joie ; il tient en son pouvoir Maugis , qu'il » déteste encore plus que ses cousins. Que dites-vous ? » interrompit Renaud , quoi Maugis est prisonnier de » Charlemagne ! Sans doute il ne vit plus ; le Roi a » dû en tirer la vengeance la plus prompte. Non , re- » prit le jeune homme , il le destine à un supplice hon- » teux & cruel ». Renaud se félicita en lui-même d'apprendre que Maugis vivoit encore ; malgré le don qu'avoit son cousin d'éviter les dangers par ses enchantemens , Renaud craignoit toujours ; il s'enfonça dans un bois , où il passa le reste du jour , songeant aux moyens les plus prompts de délivrer Maugis.

CHAPITRE XV.

Maugis au pouvoir de Charlemagne ; condamné à périr du supplice des traîtres. Craintes , fureurs inutiles de Charlemagne contre Maugis ; enchantemens , ruses , déguisemens de Maugis. Les Chevaliers servent de caution à Maugis ; sa loyauté , même en trompant Charlemagne ; butin immense qu'il emporte , sa fuite. Rencontre de Renaud. Courroux de Charlemagne à l'aspect de l'aigle d'or. Députation à Renaud ; accord d'une trêve , rendue inutile par les conseils de Pinabel. Générosité de Renaud. Les Chevaliers défendent leur loyauté contre Charlemagne. Proposition du Roi de se battre avec Renaud ; Roland offre de combattre à la place du Roi.

CHARLEMAGNE triomphant d'avoir Maugis en son pouvoir , rappela sous sa tente Roland , Oger , l'Archevêque Turpin , Richard de Normandie , Idalon , le Duc Naimès , les Comtes de Morillon , Ganelon , Olivier & tous les Pairs : « Seigneurs , leur dit-il , Maugis m'a » trop long-temps outragé , pour que je ne fois point » en droit de me venger. Si je n'étois qu'un simple » Chevalier , je pourrois ne consulter que ma clémence » ou mon ressentiment ; mais je suis Roi & ne veux rien » faire qui ne soit conforme aux loix : le Souverain qui » n'a d'autre règle que sa passion & sa volonté , risque » toujours de s'égarer : mais avec le secours des loix , » il ne se trompe jamais ; il ne doit rien vouloir que » ce que veut la loi ; le droit qu'il a de faire des loix ; » ne lui donne pas celui de les enfreindre. Maugis s'est » rendu coupable de mille crimes ; mais desirant d'user » autant que je le puis de clémence & de modération à » son égard , je les réduis tous aux deux derniers. Il ne » s'est pas contenté d'abattre mon Pavillon & d'en en- » lever l'aigle ; mais il a lancé contre moi un dard , qui » m'eût ôté la vie s'il m'eût atteint : il a prétendu , à la

» vérité, qu'il n'avoit voulu que me donner une preuve
» de l'avantage qu'il avoit sur moi ; le dard étoit lancé
» avec tant de force qu'il s'est enfoncé de deux pieds
» dans un chêne qui est derrière mon Pavillon. Quel
» est le supplice dont les loix punissent un tel attentat,
» commis par un sujet, sur la personne des Rois ? Les
» Barons répondirent que la loi condamnoit le parricide à être tiré à quatre chevaux & ses membres jetés
» au feu ; que cependant l'intention pouvoit changer
» ou du moins affoiblir la nature du crime ; mais que
» ç'en étoit toujours un, digne d'une mort ignominieuse,
» que d'avoir, par une menace suivie d'une telle démonstration, fait sentir au Souverain que sa vie étoit
» au pouvoir d'un sujet ».

« Le second crime dont je l'accuse, continua Charlemagne, crime qui lui est commun avec la famille
» d'Aymon, c'est d'avoir été pris les armes à la main
» contre son Roi. De ces deux crimes le plus détestable
» est le premier ; mais comme il ne regarde personne
» que moi, je le lui pardonne, si pourtant la loi me
» permet de pardonner. Je ne veux le punir que du second. Quelle est la punition que les loix infligent » ?
Les loix, dirent les Barons, laissent aux Juges le choix du supplice, ou de faire mourir le coupable par le gibet, ou de lui faire trancher la tête ; mais, Sire, observèrent les Barons, les fils d'Aymon vous ont demandé grâce, ont sollicité la paix, & ils ne font qu'une guerre défensive. N'importe, dit le Roi, Maugis a été pris les armes à la main contre moi ; ç'en est assez. Dans une heure au plus tard, conformément à la loi, Maugis fera attaché au gibet, & je veux qu'ensuite, comme forçier, il soit jeté dans les flammes. Naimés représenta que si l'exécution se faisoit de nuit, Renaud attribuerait cette précipitation à la crainte qu'il ne vînt enlever le coupable : Charles consentit de différer jusqu'au lendemain ; mais il craignit que Maugis, par ses enchantemens, ne vînt à bout de lui échapper. Maugis, qui avoit été appelé pour entendre son jugement, s'aperçut de la crainte de Charles. « Sire, lui dit-il, d'un ton ferme
» & sans paroître ému, ne craignez pas que je fuie : je

suis prêt à vous donner caution de ma personne. Je
 „ l'accepte, dit le Roi, si tu peux en trouver une „
 Aussi-tôt Maugis se tourne vers Olivier : « Quand je
 „ vous ai rendu les armes, vous m'avez promis de me
 „ prêter votre aide auprès du Roi : vous avez fait tout
 „ ce qui étoit en votre pouvoir, pour que je ne tom-
 „ basse point entre ses mains : je vous demande pour
 „ dernière grâce de me servir de caution „. Naines &
 les autres Barons qui connoissoient l'exactitude de Mau-
 gis, lui demanderent s'il leur promettoit sur sa foi de
 ne pas s'en aller sans permission. Maugis leur promit sur
 sa foi, non-seulement de passer la nuit, mais quand le
 jour seroit venu de ne partir, si la fantaisie lui en venoit,
 sans prendre congé de l'Empereur même. Alors les douze
 Pairs n'hésiterent plus de servir de caution pour Maugis,
 jusqu'au point du jour. Le Roi les accepta, & pour plus
 de sûreté le mit sous leur garde; mais bientôt il s'en
 repentit & voulut qu'il fût gardé auprès de lui.

Maugis, pressé par la faim, demanda qu'on lui don-
 nât à manger. Charlemagne avoit peine à croire qu'un
 homme si près de son dernier terme, pût conserver
 autant de sang-froid; il voulut qu'il soupât dans sa
 tente & devant lui. Charles, moins tranquille que son
 prisonnier, n'osoit ni boire ni manger, dans la crainte
 qu'il ne l'enchantât. Olivier fit remarquer sa terreur à
 Roland, qui ne put s'empêcher d'en rire. Après souper,
 Charlemagne ordonna qu'on apportât cent torches, &
 qu'on les tint allumées toute la nuit; il voulut que Ro-
 land son neveu & les autres Pairs demeurassent avec lui;
 qu'ils détachassent cent hommes-d'armes, pour veiller
 autour de la tente, & que mille Cavaliers fussent ré-
 pandus de distance en distance dans le camp & en avant
 du Pavillon. Après toutes ces dispositions, Charles s'assit
 sur son lit, mit Roland & Olivier d'un côté & le pri-
 sonnier de l'autre : « Sire, lui dit Maugis, où dois-je
 „ reposer? quel est le lit que vous me destinez? —
 „ Quoi, répondit le Roi, tu songes à dormir? — Oui,
 „ Sire, & j'ai très-grand sommeil. — Malheureux, &
 „ comment pourrois-tu dormir, sachant que le gibet
 „ t'attend? va, crois-moi, tu ne dormiras que du
 „ sommeil de la mort. — Sire, je vous ai donné caution

» pour la nuit entière ; laissez-moi vivre à ma fantaisie.
» Demain , quand le jour paroîtra , vous ferez de moi
» tout ce que vous voudrez : maintenant permettez que
» je dorme ». Cette sécurité de Maugis augmenta les
soupçons de Charles ; il lui fit mettre les fers aux pieds
& aux mains , & le fit attacher par le milieu du corps ,
à un pilier avec une chaîne ; mais Maugis rioit de tant
de précautions. « Sire , dit-il , je vous ai donné ma pa-
» role ; elle est plus sûre que toutes vos chaînes , & si
» je vous avois promis de monter sur l'échafaud , vous
» n'auriez aucun besoin de m'y faire conduire : vous
» pouvez être tranquille jusqu'au lever du soleil , après
» cela je ne vous répons de rien ».

Plus Maugis paroissoit tranquille & paisible , & plus
le Roi monstroit de fureur ; une armée de Sarrafins l'eût
moins impatienté. « Eh quels sont tes projets pour de-
» main , lui demanda-t-il ? — Je n'en ai pas formé en-
» core ; mais quels qu'ils soient , je les exécuterai. —
» Traître , je t'empêcherai bien de voir le lever du so-
» leil », & saisissant son épée d'une main , & de l'autre
tenant Maugis par les cheveux , il alloit lui trancher la tête ;
mais aussi-tôt il sentit son bras engourdi : d'ailleurs Roland
& les Pairs le désarmèrent. « Ah ! Sire , lui dirent-ils ,
» songez que nous avons cautionné sa vie , & que nous
» serions déshonorés à jamais : eh ! Sire , ne voyez-
» vous point que c'est le désespoir qui le fait parler ainsi ,
» & qu'au lieu de votre colere , il ne mérite que votre
» pitié. Comment s'échapperoit-il , enchaîné comme il
» est , au milieu d'un camp gardé de tous côtés. Je ne
» fais , dit Charlemagne ; mais il m'a si souvent trompé ,
» que rien ne me rassure ».

Maugis remercia les Pairs , & comme le sommeil les
accabloit , il avoit soin de temps en temps de les réveiller :
le Roi sur-tout ne pouvoit résister à l'envie de dormir ,
& Maugis lui crioit sans cesse ; « éveillez-vous , Sire ,
» quoi , vous avez subjugué tant de Peuples , vous avez
» fait tant de conquêtes , & vous ne pouvez résister une
» nuit entière à un peu de lassitude ? Mais , si je ne me
» trompe , voilà le point du jour , le lever du soleil ne tardera
» pas , prenez-y garde ». Charlemagne s'agitoit , ques-

tionnoit ses Pairs ; ils lui répondoient en bâillant , & il s'endormoit en leur parlant. Enfin quand Maugis vit les premiers rayons du soleil : « Chevaliers , leur dit-il , » vous voilà libres de votre caution , & moi de ma » parole ; vous êtes à présent les maîtres de dormir ou » de vous éveiller ». Alors Charlemagne , qui convint que l'heure étoit passée , voulut ordonner les préparatifs du supplice de Maugis ; mais comme il va prononcer , entraîné par le sommeil le plus profond , il tombe sur son lit ; Roland qui veut faire des efforts pour l'éveiller , tombe à ses côtés ; tous les Pairs , les cent hommes-d'armes & les mille Cavaliers , s'endorment tous ; les chevaux ne peuvent plus agir ; quand cet enchantement eut produit tout son effet , Maugis ne fit que prononcer quelques mots & ses chaînes tombèrent à ses pieds. Il rit en voyant Charlemagne dormir si profondément ; il lui souleva la tête mal située , puis il lui ôta son épée & la mit à son côté ; il prit les épées des douze Pairs , Durandal à Roland , Haute-claire à Olivier ; il courut ensuite au trésor de Charlemagne , emporta sa couronne , ses pierreries & son or ; quand il eut tout pris , il attacha le Roi par le pied avec une petite chaîne , au pied de son lit , & lui fit ensuite respirer une liqueur forte qui l'éveilla. Maugis lui dit alors : « je vous pro- » mis hier , que je ne partirois pas d'ici sans prendre » congé de vous. Je suis exact en tout ; adieu , je pars ».

Charles furieux veut courir après lui ; mais il se trouve enchaîné lui-même ; il appela les douze Pairs ; mais ses cris sembloient les plonger plus profondément dans le sommeil ; alors il se ressouvint d'une herbe qu'il avoit apporté de la Palestine , & qui avoit la propriété de rompre tout enchantement ; mais il fut dans l'impossibilité de l'aller chercher lui-même ; il appela ses domestiques & ils ne répondirent point ; jamais Charlemagne n'éprouva autant d'impatience ; il eut désiré pouvoir se rendormir ; il ne savoit pas jusqu'à quand devoit durer cet enchantement ; il craignoit d'ailleurs que les fils d'Aymon ne profitassent de cette circonstance.

Maugis eut tout le temps de mettre en sûreté les effets qu'il emportoit ; il prit quelques chevaux qu'il

éveilla , les chargea de son or & de ses épées , & les conduisit dans un bois , sous la garde d'un Berger , à qui il promit une récompense ; ensuite il reprit la figure du Pèlerin , sous laquelle il avoit parlé à Charlemagne , lorsque Richard fut fait prisonnier ; mais il garda ses habits & ne conserva du Pèlerin que le bâton & le rochet. Il revint au camp dans cet équipage , & alla devant la tête de l'Empereur , jetant des cris plaintifs & demandant piteusement du secours. Charles l'entendit & reconnut la voix du Pèlerin. « Entre , entre ; mon ami , lui dit-il ; » c'est le Roi qui te le permet ». Le faux Pèlerin pénétra dans la tente. « Que vois-je , dit le Roi ? les habits de » Maugis !... ah ! Sire , s'écria le Pèlerin en sanglotant , » il m'a meurtri de coups ; il conduisoit trois chevaux » chargés d'or , de pierreries , & de très-belles épées ; » je l'ai reconnu pour un des scélérats qui tuèrent mes » compagnons sur le chemin de Balançon ; j'ai voulu » fuir ; mais infirme & malade comme je suis , je ne » pouvois aller bien loin ; il m'a arrêté. Traître , m'a-t-il » dit , j'ai besoin de tes haillons pour n'être pas reconnu : » comme je le soupçonnois d'un mauvais dessein , j'ai » refusé ; alors il m'a terrassé , m'a tant battu avec mon » bourdon , que je lui ai demandé grâce : j'ai fait tout » ce qu'il a voulu ; il m'a fait deshabiller ; il s'est déshabillé lui-même ; il m'a donné sa cotte-d'armes , sa » veste & tout ce que vous voyez ; il s'est couvert de » mes haillons & il est parti : mais , Sire , je viens de » traverser le camp & tout y est plongé dans le sommeil , & vos gardes & ces Chevaliers tout dort ; vous » seul veillez , & cependant il est midi. Tu vois , lui » dit Charles , un effet des enchantemens de Maugis ». Charlemagne raconta au Pèlerin ce qui s'étoit passé depuis la veille ; il lui dit de l'aider à briser la chaîne qui le retenoit , le Pèlerin le dégagea , Charles , pour lui marquer sa reconnaissance , lui donna quelques pièces d'or ; le Pèlerin , en les mettant dans la poche de sa veste , témoigna de la surprise ; il en retira une petite bouteille remplie d'une eau très-limpide. « Maugis , dit-il , a sans doute oublié ce flacon ; je ne fais » à quoi il peut être utile. Garde-toi de t'en servir ,

» dit Charlemagne en le lui ôtant des mains ; c'est sans doute
» quelque composition infernale pour ses enchantemens »,
& en disant ces mots , il jeta la bouteille avec colere.
Dès que la vapeur de la liqueur se fut répandue , tous
les Barons & les Pairs , les Gardes , les Officiers s'éveille-
lerent à la fois. Quelle fut leur surprise de trouver , au-
lieu de Maugis , le Pélerin qu'ils avoient vu & qu'ils
reconnurent ! Charles leur répéta ce qu'il en avoit appris ,
& la fuite du prisonnier , & tout ce qu'il savoit. Il dit
à Naimés & à Olivier : « vous m'avez répondu de lui ,
» c'est à vous que je dois m'en prendre. Sire , répondit
» Roland , nous en avons répondu jusqu'au point du
» jour , & il paroïssoit déjà , lorsque nous nous sommes
» endormis ; Maugis , lui-même (il m'en souvient) ,
» nous a rendu notre parole , & nous a dit qu'il ne
» répondoit plus de rien : vous vous êtes même em-
» porté contre lui ; jusques-là Maugis est quitte envers
» nous. Il est vrai qu'il vous avoit donné sa foi qu'il ne
» partiroit pas sans prendre congé de vous , & en cela
» il a manqué de loyauté ; non , vraiment , reprit le
» Roi , il m'a éveillé tout exprès le premier , pour me
» dire qu'il partoit. Quoi ! Sire , dit Olivier , vous
» l'avez vu , vous lui avez parlé , & vous ne nous avez
» point éveillés ! & vous ne l'avez point arrêté ! Je n'ai
» pu ni l'un ni l'autre , reprit le Roi , le traître m'avoit
» enchaîné ; & j'ai eu beau crier , le charme étoit si
» fort que rien n'a pu interrompre votre sommeil. Mais
» où peut-il être allé ? ce Pélerin l'a rencontré au sortir
» du camp : conduisant trois chevaux chargés d'or &
» d'épées : d'épées ! s'écria Roland , qui s'aperçut dans
» le moment que Durandal lui manquoit. O ciel ! il
» emporte la mienne ». Chacun des Chevaliers vit qu'il
avoit fait la même perte ; ils en furent tous consternés
se regardant les uns les autres ; Charlemagne ne tarda
pas non plus à se convaincre que Maugis lui avoit ravi
sa couronne & ses pierreries , & sa colere fut à son
comble. « Volons , courons après le traître , s'écria-t-il ;
» mais où le trouver ? Je ne le crois pas bien éloigné ,
» dit le Pélerin ; je l'ai vu gagner un petit bois , hors
» du camp ; ses chevaux étoient si chargés , qu'il ne

» peut pas avoir fait beaucoup de chemin ». Il s'offrit de leur servir de guide ; on l'accepte ; mais comme il pouvoit à peine se soutenir , il pria Charles de lui donner un de ses chevaux. Tandis qu'on choisit & qu'on selloit le meilleur , Charles ordonna à six Cavaliers de se tenir prêts à marcher ; la vapeur de la liqueur enchantée , s'étoit répandue sur tout le camp , & les Cavaliers s'éveilloient comme s'ils étoient encore à demi-endormis , la confusion régnoit par-tout. On eut bien de la peine à la faire cesser. Quand le cheval de Charlemagne fut prêt , on l'amena au Pèlerin ; il fit bien des cris & des efforts pour le monter ; & enfin on fut obligé de l'y porter & de l'y soutenir : cependant il se raffermir peu-à-peu ; il demanda une épée. « Je sa-
» vois m'en servir autrefois , dit-il , mais dans l'état où
» je suis , c'est une vaine parure ; n'importe ». Il prit l'épée d'un air gauche , & la porta comme il put toute nue dans sa main.

L'ordre du départ donné , le Pèlerin se mit à leur tête , & lorsqu'ils furent sortis du camp , il les conduisit dans une gorge formée de deux montagnes à pic. « C'est
» dans ce bois que vous voyez d'ici , dit-il à Charlema-
» gne , que j'ai vu entrer Maugis. Ne jugeriez-vous pas
» à propos que je vous devançasse de quelques pas ? Si
» Maugis est dans le bois & qu'il me voie ainsi monté ,
» il ne manquera pas de courir sur moi pour m'enlever
» mon cheval ; & comme vous ne serez pas éloigné ,
» au moindre cri vous viendrez à mon secours , & vous
» entourerez Maugis ».

L'avis du Pèlerin fut approuvé ; il gagna les devants ; quand il eut passé le défilé & qu'il eut mis entre la troupe de Charles & lui un espace de quinze à vingt toises , il se retourna , frappa la terre avec son bourdon : & forma d'une montagne à l'autre un précipice dont on ne voyoit pas le fond : alors il reprit sa véritable forme & cria à Charlemagne & aux Chevaliers : « reconnoissez
» enfin Maugis ; l'or , les pierreries , la couronne de
» Charles & vos épées , tout vous sera rendu , quand
» vous voudrez consentir à la paix que les fils d'Aymon
» vous ont proposée. Ne cherchez point à me suivre ;

» je ferai plus tôt arrivé à Montauban , que vous n'aurez
» tourné ces montagnes & franchi ce précipice , qui se
» refermera de lui-même lorsque je serai en sûreté ». On lui lança quelques traits ; mais il disparut comme un éclair.

La fureur parvenue jusqu'à un certain degré , s'évanouit souvent , & sur-tout chez les François. Charlemagne & les Pairs demeurèrent quelque temps confondus ; ils ne sortirent de leur étonnement , que pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. Pour parvenir au bois que Maugis leur avoit indiqué , il falloit franchir le précipice , ce qui étoit impraticable , ou tourner la montagne par un détour de dix lieues & par des chemins très-difficiles. On ne décida rien , l'on reprit le chemin du camp ; & les Chevaliers arrivèrent à la tente de Charlemagne en plaisantant secrètement de cette aventure. Les seuls Charles & Roland la traitoient plus sérieusement.

Cependant Maugis , après avoir repris son trésor , s'en retournoient tranquillement à Montauban ; il passa dans le bois où Renaud s'étoit arrêté. Bayard sentit Maugis & hennit de toute sa force. Il emporta son maître vers Maugis , qui d'abord ne reconnut pas son cousin. « Qui
» êtes-vous , lui dit-il , & que faites-vous ici ? Renaud
» sort de sa rêverie , se précipite à son col ; je courois
» à votre secours , lui dit-il. Vous seriez arrivé trop
» tard , répondit Maugis , si le ciel ne fut venu à mon
» aide : il lui raconta tous les événemens qui s'étoient
» passés depuis qu'ils s'étoient séparés. J'emporte un
» butin immense , non pour en profiter , mais pour
» forcer nos ennemis à la paix ».

Comme ils approchoient de Montauban , ils rencontrèrent , à la tête de deux mille Cavaliers , Alard , Guichard & Richard , qui alloient au camp de Charlemagne , ou pour délivrer ou pour venger Maugis ; ils étoient tristes & abbatus ; mais en revoyant Maugis & Renaud , ils se livrèrent à la joie. Guichard ne fit que les embrasser & les quitta pour aller annoncer leur retour à Yolande , qui vint au-devant d'eux avec ses enfans. Ils rentrèrent triomphans ; Maugis étala le butin

qu'il avoit fait , & il fut décidé qu'on placeroit sur la plus haute tour , l'aigle d'or du Pavillon de Charlemagne.

Lorsque le Roi vit son aigle qui réfléchissoit à cinq lieues à la ronde les rayons du soleil , il appela ses Pairs. « Quelle honte pour nous , leur dit-il , quel tro-
» phée pour mes ennemis ! Ah ! ce fut un grand mal-
» heur quand nous fîmes le projet d'entrer dans la Gas-
» cogne ; si quelque chose peut nous excuser aux yeux
» de la postérité , c'est l'art magique de Maugis ; car ,
» qui peut résister à un ennemi qui combat avec des
» forces surnaturelles ? Mais si l'enfer le protège ,
» qu'avons-nous fait au ciel pour nous abandonner ? Ne
» l'accusons point ; il condamne sans doute des Sujets
» rebelles ; mais il veut nous humilier. C'est à nous
» d'appaîser sa colere par notre soumission. Naimés ,
» Oger , Estouteville , Turpin , vous êtes parens de Re-
» naud ; allez dire aux fils d'Aymon que s'ils veulent
» me rendre ma couronne , mon aigle , mes pierreries
» & vos épées , je consentirai à une trêve de deux ans
» & que je ramènerai mes troupes ».

Les Chevaliers partirent , ils se présentèrent à la principale porte de Montauban ; ils demanderent à parler aux fils d'Aymon. Renaud , ses freres & Maugis , députerent Richard pour les recevoir ; il les conduisit dans la Ville , & Renaud vint au-devant d'eux ; il les combla de marques d'amitié , prit Oger par la main , les accompagna au Château & les présenta à Yolande , qui les vit avec plaisir , & leur témoigna le desir qu'elle avoit de la paix , pour que son époux pût se réunir à sa famille. Renaud leur demanda le sujet qui lui procuroit l'avantage de les recevoir. « Vous savez , lui dit Oger , com-
» bien nous vous aimons tous , & que s'il n'eût dépendu
» que de nous , toute querelle entre le Roi & vous se-
» roit depuis long-temps terminée ; cependant vous
» n'ignorez pas que Maugis votre cousin vient de nous
» faire à tous le plus sanglant outrage : il nous a prié
» de le *pleiger* , auprès de Charlemagne ; il avoit pro-
» mis de ne pas s'évader , & de ne partir qu'avec notre
» congé : non-seulement il est parti pendant notre som-
» meil ; mais encore il a emporté la couronne , les

» bijoux , le trésor du Roi , & les épées de tous les
» Chevaliers. Le Roi demande que vous lui rendiez son
» aigle d'or , ce que Maugis lui a enlevé & nos épées ,
» & il consent à une trêve de deux ans & à retirer ses
» troupes de la Gascogne ».

Alors Maugis prit la parole. « Seigneurs , leur dit-il ,
» vous savez que je n'ai manqué à aucun de mes en-
» gagemens , & si quelqu'un peut prouver que je ne
» les aie pas tous remplis , je consens à m'aller remet-
» tre entre les mains de Charles. Parlez , quelqu'un de
» vous a-t-il rien à me reprocher ? Vous m'aviez pleigé
» jusqu'au jour seulement , & je n'ai brisé mes chaînes
» qu'après le soleil levé ; j'ai pris congé du Roi comme
» je m'y étois engagé ; il est vrai que je suis parti dans le
» temps que vous dormiez , mais je ne m'étois pas en-
» gagé de prendre congé de vous. Il est encore vrai
» que par mon art , vous avez dormi plus long-temps
» que vous ne deviez ; mais avois-je promis de ne pas
» me servir de mon art ? J'ai fait un butin considérable
» dans la tente de Charlemagne ; en cela je n'ai fait
» qu'user du droit de la guerre. Mais j'ai eu en le faisant
» un motif plus noble , c'est d'engager Charles à con-
» sentir plus promptement à la paix , dont une des
» conditions sera la restitution de tout ce que j'ai em-
» porté. Mais nous discuterons demain plus profondé-
» ment cette matière ; livrons-nous aujourd'hui au plaisir
» de nous retrouver ensemble ». Il ordonna qu'on pré-
parât un festin magnifique , & la nuit se passa dans les
fêtes & les plaisirs.

Le lendemain le Duc Naimés demanda à Renaud
qu'elle réponse il vouloit faire aux propositions du Roi.
« Je consens à tout , répondit Renaud , pour avoir la
» paix , je ne désire que de vivre avec Charlemagne
» en sujet soumis & fidele. J'accepte la trêve de deux
» ans. J'espère que pendant ce temps , il exaucera nos
» vœux , & que vous vous employerez pour l'y déter-
» miner ».

Renaud fit apporter l'aigle , la couronne & l'épée de
Charlemagne. Il donna à chacun des Envoyés , celle
qui lui appartenoit ; il chargea Naimés de remettre

les autres : il rendit tous les bijoux & tout l'or sans en rien retenir. Oger , étonné de tant de générosité , ne put s'empêcher de lui dire , que jamais guerrier n'avoit fait un butin si riche & si glorieux , & n'y avoit renoncé avec tant de grandeur d'ame , & que le Roi devoit être touché d'un si grand sacrifice ; mais Richard ne vouloit point que son frere disposât de l'aigle d'or. « Si Maugis , » dit-il , a enlevé la couronne par son art magique , » j'ai gagné l'aigle par forces d'armes , & je n'oublierai » jamais que , prisonnier du Roi , il me frappa dans » son Pavillon ». Renaud pria tant son frere , qu'il céda l'aigle d'or.

Oger invita Renaud de venir au camp de Charlemagne avec eux , tandis que Maugis garderoit Montauban ; mais Renaud , qui n'avoit point de confiance au Roi , ne vouloit pas s'exposer ; Estouteville s'offrit de rester à Montauban pour ôtage ; Naimés promit , au nom des Chevaliers , de mettre Renaud à couvert de toute insulte. Enfin Renaud y consentit. Il s'arma de toutes pièces , & prit avec lui , Alard & deux Chevaliers. Yolande , son épouse , accourut toute tremblante ; elle fit tout ce qu'elle put pour détourner Renaud de ce voyage ; elle se jeta aux genoux des Chevaliers pour leur recommander son époux : Oger lui donna sa parole qu'il ne lui arriveroit rien.

Lorsqu'ils furent arrivés à Balançon , Oger , qui connoissoit le caractère vindicatif de Charles , proposa de les devancer pour sonder son cœur & savoir ses intentions ; Naimés se chargea de lui parler & de venir avertir Renaud qui attendroit son retour. Renaud consentit à tout.

Oger & Naimés partirent , Estouteville & l'Archevêque Turpin demeurèrent avec Renaud ; ils se félicitoient tous du retour de la paix ; ils la croyoient assurée.

Le hasard voulut que Pinabel , neveu de Charlemagne , se trouvât au gué de Balançon & qu'il entendit tout. Pinabel , Courtisan insolent & lâche flatteur , se plaisoit dans le trouble & haïssoit la vertu. Il se faisoit une étude de persécuter tous ceux qu'il voyoit aimés & estimés. Il alla empoisonner auprès de Charlemagne , son oncle , le voyage de Renaud , qu'il fit passer pour

un complot. Charlemagne ordonna à Olivier de prendre quatre cents Cavaliers bien armés, & d'aller à Balançon où il trouveroit Renaud & Alard son frere, & de les lui amener, quand il devroit y sacrifier toute sa troupe. Olivier, qui ignoroit la promesse qu'Oger & Naimés avoient faite à Renaud, partit pour exécuter les ordres du Roi. A peine étoit-il sorti du camp, qu'Oger & Naimés arriverent à la tente du Roi : ils virent le mécontentement sur son front & la colere dans ses yeux. « Sire, lui dit Oger, vos regards séveres ont de quoi » nous surprendre ; nous avons rempli notre commission » avec la plus grande fidélité ; nous rapportons le butin » que Maugis avoit fait ; Renaud nous a tout remis » avec une exactitude qui a droit de surprendre dans » un vainqueur. Il a tout sacrifié au desir de la paix. » Où est Renaud ? leur demanda brusquement le Roi : » je fais que vous êtes venu avec lui. Sire, il est vrai » que nous l'avons déterminé de venir vous offrir son » hommage, sur la foi de la trêve que vous lui avez » accordée & pour recevoir vos ôtages & se mettre en » ôtage lui-même. Estouteville a voulu rester à Mon- » tauban comme garant de la foi que nous avons donnée » à Renaud ; mais Renaud, plus généreux, l'a refusé, » & s'en rapporte à notre parole & à votre foi. Je ne » veux d'un tel ôtage, reprit Charlemagne, que pour » le traiter comme Richard & comme Maugis. Ah ! » Sire, s'écria Oger, songez que Renaud ne s'est livré » que sur la foi d'une trêve que vous-même lui avez » offerte. Sire, interrompit Naimés, de tels propos » sont indignes d'un Roi ; gardez-vous de commettre » un tel crime, il vous rendroit l'exécration de tous » les Peuples de l'univers. Cette pensée odieuse ne vient » pas de vous ; faites-moi connoître le traître qui vous » l'a suggérée, & je vous vengerai de l'affront qu'il » vous a fait. Je vous déclare, Sire, qu'avant de souffrir » cet attentat, Oger, Naimés, Turpin & Estouteville » que vous déshonoreriez, verseront leur sang pour » l'empêcher, & qu'ils défendront Renaud contre vous- » même. Qui ! nous ! qui l'avons presque forcé de nous » suivre, que nous fussions cause de sa mort & les » complices

» complices d'une perfidie ? Non , Sire , jamais. Nous
» devons vous servir , sauf notre honneur , & c'est
» notre honneur que vous voulez flétrir ! Sire , disposez
» de notre vie , nous vous en avons fait le sacrifice en vous
» donnant notre foi ; mais notre vertu ne dépend que de
» nous. Vous êtes le plus puissant Roi du monde ; vous
» avez la force en main & vous pouvez faire périr dans les
» supplices l'homme de bien comme le scélérat ; mais tous
» les Rois de la terre ligués ensemble , n'ont pas le pou-
» voir de forcer un honnête homme à trahir sa conscience ,
» à la faire parler ou se taire à leur gré. Si vous avez des
» Courtisans assez lâches pour être les ministres d'un assassi-
» nat , vous pouvez les employer , & non pas de bra-
» ves Chevaliers , qui ont juré de ne jamais souffrir le
» crime , de quelque rang que soit le criminel ».

Cependant Olivier arrive & rencontre Renaud sans
armes , éloigné de Bayard. Renaud , s'approche de
Turpin & d'Estouteville : « Perfides , leur dit-il , vous
» m'avez trahi ; jamais je ne me serois attendu à cette
» déloyauté ! Que dites-vous , Seigneur ? répond Turpin ,
» nous , des traîtres ! Je vous jure , que nous vous tien-
» drons la parole que nous avons donnée , de vous dé-
» fendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang : si
» quelqu'un a pu vous trahir , croyez que ce n'est ni
» Oger , ni Naimès , ni nous. Alors Renaud dit à Oli-
» vier : souvenez-vous que , lorsque , dans la plaine de
» Vaucouleurs , Maugis , mon cousin , vous abbatit , je
» vous rendis votre cheval , & que vous ayant aidé à y re-
» monter , je vous aidai à prendre votre revanche ; rendez-
» moi courtoisie pour courtoisie , & permettez-moi seule-
» ment de monter sur Bayard. Seigneur , répondit Olivier ,
» je n'ai jamais su oublier un bienfait. Je suis au déses-
» poir de vous avoir rencontré ici , & je ne fais pourquoi
» le Roi m'a choisi pour me saisir de vous ».

Comme ils parloient encore , voilà Roland qui venoit
aider Olivier à se rendre maître de Renaud & de son
frère : « rendez-vous , leur crie Roland , vous êtes mes
» prisonniers ». Comme il proféroit ces mots : « Ro-
» land ! Roland ! lui crie Oger , qui , en sortant du
» Pavillon de Charlemagne , étoit accouru au secours de

» Renaud , gardez-vous de faire aucun mal aux fils
» d'Aymon ! sachez que c'est le Duc Naimés & moi
» qui les avons conduits sur notre foi & serment , pour
» prendre & donner les ôtages de la trêve que nous
» avons proposée à Renaud de la part du Roi , qui
» nous avoit envoyés vers lui à Montauban : vous ne
» pouvez lui faire aucun outrage que nous ne le partagions
» avec lui , & si vous l'attaquez nous le défendrons ».
Olivier se joignit à Oger pour engager Roland à ne point
attaquer Renaud. « Il me rendit autrefois un service
» important , disoit Olivier , & je dois lui en marquer
» ma reconnaissance. Réunissons-nous , & si Renaud veut
» y consentir , nous l'accompagnerons tous au Pavillon
» de Charlemagne , pour l'engager à faire la paix. S'il
» la refuse , reprit Naimés qui avoit suivi Oger , &
» qu'en outrageant Renaud , il veuille nous rendre suf-
» fects de trahison , nous ne le souffrirons point , &
» nous combattrons pour Renaud. Ce seroit à nous
» une lâcheté indigne de l'abandonner ». Naimés de-
manda à Renaud s'il y consentoit. Renaud se livra à
leur bonne foi : les Chevaliers le prirent au milieu d'eux ,
& ils partirent.

Oger s'approcha le premier de Charlemagne. « Sire ,
» lui dit-il , vous nous avez envoyés vers Renaud lui
» offrir une trêve : nous avons rempli vos ordres en
» braves Chevaliers & en serviteurs fideles. Renaud a
» accepté toutes les propositions que nous lui avons faites
» de votre part ; il nous a remis non-seulement votre
» couronne , les épées de vos Pairs & la vôtre ; mais
» l'aigle d'or , qui , par droit de conquête appartenoit à
» son frere : nous lui avons promis sur votre parole ,
» que la trêve acceptée , il ne lui arriveroit aucun mal ;
» & cependant , au mépris de vos sermens sacrés , vous
» envoyez au-devant de lui pour le prendre , & c'est un
» de vos plus braves Chevaliers , dont vous surprenez
» la foi , pour le charger de cette expédition. Ainsi
» donc la foi des traités ne seroit qu'un piège pour
» tromper l'honnête homme qui ne connoît point la
» méfiance , parce qu'il est incapable de trahison ! non ,
» Sire , cela ne fera point ; mais si vous croyez que

» les propositions que vous avez fait faire à Renaud ,
 » vous soient défavantageuses ; si vous vous repentez de lui
 » avoir accordé une trêve , renvoyez Renaud à Mon-
 » tauban , & rendez-lui le butin de Maugis & celui de
 » son frere : alors ordonnez-nous d'aller , les armes à
 » la main , reconquérir votre couronne , votre aigle ,
 » votre trésor & nos épées , nous combattons loyalement ;
 » vous agirez en Roi , & le ciel bénira la cause qu'il
 » jugera la meilleure » .

Charlemagne imposa silence à Oger & lui dit qu'il
 feroit que ce qu'il lui plairoit , qu'il ne laisseroit point
 échapper Renaud aussi aisément que Maugis , & qu'il
 étoit décidé à le punir comme traître & rebelle. « Non ,
 » Sire , reprit Oger , vous ne le ferez pas. Préten-
 » dez-vous , lui dit Charlemagne en l'interrompant ,
 » défendre mon ennemi contre moi , & partager son
 » crime ? Sire , répondit Oger d'un ton ferme , je dé-
 » fendrai ma loyauté contre tous. Je la défendrai contre
 » le ciel même » .

Renaud les interrompit : « Sire , dit-il avec une mo-
 » deste fierté , quel est votre dessein , & qu'exigez vous ?
 » Vous m'appellez traître & rebelle ; Dieu fait que je
 » ne suis ni l'un ni l'autre , & qu'il n'y en eut jamais
 » dans ma famille ; il n'y a homme sur la terre qui
 » osât me faire un tel reproche avec impunité ; mais ,
 » Sire , l'autorité suprême peut tout se permettre , parce
 » qu'elle n'a rien à craindre » .

Charlemagne sentit qu'il avoit été trop loin , & pour le
 réparer en quelque sorte , il dit à Renaud : « Je suis
 » prêt de soutenir ce que j'avance les armes à la main :
 » je suis Chevalier autant que Roi. Sire , répondit Re-
 » naud , j'accepte le combat ; Naimés , Olivier , Oger &
 » Turpin seront mes répondans. Nous le devons , dirent
 » les Chevaliers , & nous le sommes » . Le Roi vouloit
 tenir sa parole ; mais Roland l'en empêcha & demanda à
 combattre à sa place. « Sire , dit Renaud , choisissez » .

Quand les Chevaliers eurent répondu pour Renaud ,
 Bayard lui fut rendu ; il s'en retourna à Montauban ,
 où l'on croyoit la paix assurée. Le lendemain , après
 avoir tendrement embrassé son épouse , il dit à ses freres :

« Je vais combattre le plus brave Chevalier qu'il y ait
 » au monde. Je ne puis prévoir quel sera le succès du
 » combat. Mes amis, mes freres, je vous recommande
 » ma chere Yolande & mes enfans : je remets en vos
 » mains la garde de ce Château ; c'est le seul héritage
 » què je puisse leur laisser ; eh ! qui fait encore si Charle-
 » magne, étendant sur eux sa haine contre leur pere, voudra
 » leur permettre d'en jouir tranquillement ? Défendez-
 » le, & apprenez-leur à le défendre. Ce n'est pas que
 » je désespere de vaincre Roland, j'ai pour moi *Dieu*
 » & mon *épée*, la justice d'une bonne cause, & un
 » courage égal au sien ; mais je puis être vaincu : on
 » nous juge de la même force ».

Les freres de Renaud ne voulurent point demeurer ;
 ils laisserent Maugis maître de Montauban & accompa-
 gnerent Renaud au lieu du combat.

CHAPITRE XVI.

*Combat entre Renaud & Roland. Maugis les sauve l'un
 & l'autre par un prodige de son art magique. Roland
 suit Renaud à Montauban. Charlemagne met le siège
 devant ce Château. Le Roi est enlevé dans le Palais
 de Maugis, & livré à Renaud. Maugis sort de Mon-
 tauban, & se retire dans un hermitage.*

A peine le jour eut-il paru, que Roland s'arma &
 monta à cheval pour se rendre sur le champ de bataille. Il
 alla auparavant prendre congé du Roi. « Mon neveu, lui
 » dit Charlemagne, puisse le Dieu des armées te soutenir
 » & te défendre ! s'il prête son secours à la bonne cause, il
 » doit protéger Renaud ; car je ne puis dissimuler que dans
 » cette occasion la justice est pour lui. Sire, répondit Roland,
 » il n'est plus temps de se repentir, & je me suis engagé trop
 » avant. En refusant le combat je me couvrirois de honte,
 » & elle rejailliroit sur vous. Mais, Sire, en faveur
 » du danger auquel vous m'exposez en combattant un
 » brave Chevalier, qui a sur moi l'avantage de la justice,

» souffrez que je vous conjure d'accorder aux fils
» d'Aymon la paix qu'ils vous demandent ». Charle-
magne ne répondit rien à son neveu ; mais il sentit , en
songeant à Pinabel , combien les Courtisans & les flat-
teurs étoient funestes aux Souverains.

Cependant Renaud étoit déjà sur le champ de bataille.
Roland brûloit d'impatience. Ces deux fiers rivaux
s'étoient déjà rencontrés plusieurs fois ; mais la victoire
avoit toujours été indécise. Quand l'un sembloit la fixer
par son audace & par son impétuosité , l'autre l'a rap-
peloit par une valeur éclairée & prudente. Ils avoient
le même courage & la même force , & si l'un avoit plus
d'activité , l'autre avoit plus d'adresse & de constance.
D'aussi loin que Roland apperçut Renaud , il lui cria
d'un ton impérieux : « Enfin , Renaud , tu ne peux éviter
» ton sort ; voici le jour où tu vas cesser de te croire
» invincible. Tu me menaces , Roland , répondit Re-
» naud , crois-moi , sois plus modeste ; un Chevalier pru-
» dent ne chante jamais sa victoire avant le combat.
» Veux-tu la paix , veux-tu combattre ? l'un & l'autre
» est à ton choix. Quelqu'honneur que j'attende du
» triomphe , je lui préfère la paix , qui rendra le calme
» à l'Etat , & l'amour des Peuples à ton maître. Je ne
» suis pas venu , répliqua Roland , pour conclure un
» traité. Eh bien , combattons , dit Renaud : crois-moi ,
» songe à te défendre , répondit Roland ».

A ces mots , ils piquent leurs chevaux , fondent l'un
sur l'autre , & leurs lances , en se brisant , formerent
dans les airs une poussière légère ; leurs écus se cho-
querent , & le choc fut si rude , que Renaud avec sa
selle , alla tomber derrière & loin de Bayard , & que
Roland abandonna ses écriers & chancela long-temps.
Renaud se relève , saisit Bayard par la crinière , remonte
sans selle , & porta à Roland un coup si terrible sur
son haubert , que son cerveau en fut ébranlé ; Roland se
remit , & alors commença un combat qui effraya les spec-
tateurs. Chaque coup emportoit un éclat de leur armure ;
leurs épées tranchoient l'acier , comme la hache du Bû-
cheron le tronc d'un vieux chêne. Naines en les regar-
dant , ne put s'empêcher de s'écrier : « Charles , quel

» est ton aveuglement ? ta dureté va causer la mort
» des deux plus braves Chevaliers qu'il y ait au monde ,
» & tu ne songes pas qu'ils pourroient faire un jour le
» succès de tes armes & la gloire de ton empire ! »

Renaud , voyant que l'avantage étoit égal , dit à Roland : « Ayons pitié de nos chevaux , ils vont périr , & nous n'en trouverions pas de pareils ; descendons , & si vous le jugez à propos , nous combattrons à pied ». Roland y consentit ; ils descendirent & coururent l'un sur l'autre avec autant de légèreté que s'ils n'eussent pas efflué la moindre fatigue. Ils se portoient les coups les plus redoutables ; mais leur adresse à les parer , en rendoit la plupart inutiles. Enfin ils jeterent leurs épées loin d'eux , & se prirent corps à corps ; mais jamais l'un ne pouvoit renverser l'autre. Roland faisoit des efforts qui auroient arraché les chênes les plus robustes ; mais la souplesse de Renaud en ralentissoit les secousses , & lorsque celui-ci courboit Roland jusqu'à terre , sa vigueur le remettait sur pied : tous deux , étonnés & de leur impulsion & de leur résistance , se séparèrent un moment pour reprendre haleine. Ils s'aperçurent alors que leurs casques , leurs hauberts , leurs armures & leurs écus fracassés , n'avoient plus rien de leur première forme. Ils furent surpris de leurs propres forces ; la terre , qu'ils avoient foulée en combattant , étoit aussi dure que l'aire où l'on vient de battre la moisson.

Charlemagne trembloit pour son neveu , & les frères de Renaud frémissaient pour leur frère. Le Roi invoqua le ciel pour Roland , & le pria de faire cesser le combat ; mais le ciel avoit inspiré à Mangis le desir d'être témoin de cette action mémorable. Il avoit quitté Montauban , & par son art il se transporta sur une hauteur voisine du champ de bataille.

Les deux Chevaliers après s'être reposés un moment , avoient déjà repris leurs épées , & alloient recommencer à se battre , lorsque Mangis rassembla autour d'eux & condensa des vapeurs , qui formèrent un nuage sombre , dont ils furent enveloppés. Ils ne se voyoient point l'un l'autre. « Où êtes-vous ? s'écrioient-ils mutuellement , ou bien j'ai perdu la vue , disoit Roland , ou bien

« la nuit a tout à coup ramené les ténèbres. J'entends
 » Roland, s'écrioit Renaud, & je ne le vois point ».
 Ils agitoient leurs épées & ne frapportoient qu'un brouil-
 lard insensible. Ils alloient en tâtonnant l'un à la voix
 de l'autre; enfin Roland rencontra la main de Renaud
 & la saisit; & par un mouvement involontaire, il em-
 brassa son rival & lui dit: vertueux Chevalier, si le
 » jour vous luit daignez me conduire, c'est une grâce
 » que je vous demande & dont je serai reconnoissant.
 » Où faut-il aller, demanda Renaud? — Au camp de
 » Charlemagne, lui dit Roland. — Vous voyez, reprit
 » Renaud, qu'il a juré ma perte & que je n'ai d'asyle
 » que Montauban, & vous ne voudriez point y venir.
 » — Pourquoi n'y irois-je pas? y aurois-je quelque
 » chose à craindre avec les généreux fils d'Aymon? —
 » Non, certainement, ils auroient la plus grande joie
 » de vous y recevoir. Nous avons combattu avec un égal
 » avantage, & soit que le ciel n'ait pas voulu que nous
 » périssions l'un & l'autre de fatigue, soit qu'il ait
 » décidé que nous ne fussions vaincus ni l'un ni l'autre,
 » il a répandu autour de nous une nuit protectrice. Vous
 » n'êtes point mon prisonnier, & je ne suis point le vôtre;
 » & si vous venez à Montauban, ce sera par amitié & de
 » votre bon gré. Mes freres & moi vous y regarderons
 » comme notre parent & notre ami, & nous vous traiterons
 » comme le plus loyal des Chevaliers & le neveu du Roi ».

Le nuage avoit la propriété de ne point ôter la vue
 des Chevaliers aux spectateurs, qui n'entendoient point
 ce qu'ils disoient, mais qui jugeoient par leurs gestes
 & leurs mouvemens que la paix régnoit entr'eux, &
 à l'exception de Pinabel & de Ganelon, tout le monde
 en ressentoit la plus grande joie. Les yeux de Renaud
 apperçurent les premiers la clarté, il le dit à Roland,
 qui lui renouvela ses prieres de le mener à Montauban.
 A peine eut-il témoigné ce desir que Roland vit la lu-
 miere; il crut revivre une seconde fois; il apperçut son
 cheval Mélancie & le monta, tandis que Renaud mon-
 toit sur Bayard.

Charlemagne demeura confondu en voyant son neveu
 suivre Renaud. « O ciel ! s'écria-t-il, Renaud emmene

» Roland ; ils prennent le chemin de Montauban ! ah !
» sans doute il est son prisonnier. Seigneurs , laissez-
» vous ainsi mon neveu au pouvoir de mes ennemis ?
» voyez Maugis & les freres de Renaud qui le suivent ;
» hâtons-nous , courons le délivrer ».

Les Pairs & Charlemagne volèrent sur les pas des Chevaliers & les suivirent jusqu'aux portes de Montauban ; mais Maugis avoit hâté , par son art , les chevaux de Roland & des fils d'Aymon. Charlemagne furieux , revint dans son camp , qu'il ordonna qu'on transportât sous les murs de Montauban pour en faire le siège ; il donna l'Oriflamme à Olivier , & à Richard de Normandie la conduite du siège. Tout obéit à cet ordre , on abattit les tentes , les bagages furent chargés , & l'armée se mit en mouvement. Richard de Normandie conduisit dix mille hommes au gué de Balançon pour le garder jusqu'à ce que toute l'armée fût passée. Le Roi alla lui-même marquer le camp , & quand l'armée fut arrivée sous les murs de Montauban , il fit élever son Pavillon en face de la porte principale.

Les Sentinelles qui étoient sur les tours , avertirent Maugis que l'armée de Charlemagne avoit investi la place , que le blocus étoit formé , & que le Pavillon de Charlemagne faisoit face à la Ville. « Soyez tranquilles , leur dit Maugis , dormez sans rien craindre :
» quand même Charles entreroit dans ces murs , il n'en
» seroit guere plus avancé ».

Lorsque la nuit eut fermé tous les yeux , excepté ceux des Sentinelles & des Gardes du camp , Maugis alla prendre Bayard , le monta , sortit de Montauban , & répandit sur les Sentinelles un charme qui rendoit leur vigilance inutile ; c'étoit une ivresse qui les faisoit sans cesse tourner sur eux-mêmes , & toujours sur un pied : il alla à la tente du Roi , & dès qu'il y parut , tous les Courtisans , les Officiers , se mirent également à pirouetter & à tourner : le Roi ne comprit rien à ce vertige & prit le parti de rire de toutes ses forces ; mais il s'endormit si profondément que Maugis le prit , le mit en travers sur Bayard , le conduisit ainsi dans Montauban , & le coucha dans son lit même. Il alla ensuite trouver

Renaud & lui dit ; « mon cousin , ne seriez-vous pas » bien satisfait , si vous pouviez tenir en votre pouvoir » le Roi Charlemagne ? — J'en conviens , reprit Renaud ; je me vengerois de lui avec bien du plaisir. » — Eh ! quelle vengeance en tireriez-vous ? — Je le » comblerois d'honneurs , je le traiterois comme mon » Seigneur & mon Roi. — A ce compte , venez , suivez-moi » , & Maugis conduisit Renaud dans son Palais , & lui fit voir le Roi endormi. Alors Maugis embrassa Renaud , ceignit une écharpe , prit un bourdon & , pour ne pas offrir à Charlemagne un objet odieux , il sortit de Montauban sans rien dire à personne : le Portier seul le vit sortir. Il alla vers la Dordogne , passa la rivière , entra dans un bois épais , & marcha jusqu'à neuf heures de la nuit , qu'il rencontra sur une hauteur un hermitage abandonné ; il s'y reposa jusqu'au jour. Le lendemain il examina cette retraite : c'étoit une grotte très-bien exposée , entourée de quelques arbres , moins épais que dans le reste de la forêt ; un petit verger , planté du côté du midi , produisoit des fruits de toutes les saisons ; à leurs pieds étoient des herbes potagères & des racines de toute espèce ; devant l'ouverture de la grotte , fermée par une forte natte , couloit une fontaine d'une eau claire & limpide ; Maugis entra dans une autre petite grotte qui étoit à côté , c'étoit une chapelle ; il se prosterna , pria l'Etre suprême de lui pardonner ses égaremens , & se sentit pénétré d'une si sainte ferveur , qu'il résolut de faire sa demeure dans cette solitude , de renoncer au monde , & de ne vivre que des fruits , des herbes & des racines que la terre accorderoit au travail de ses mains ; il fit sur-tout des vœux pour que le ciel mît la paix entre Charlemagne & les quatre fils d'Aymon ; il résolut , si cette paix s'établissoit , de passer le reste de ses jours dans cet hermitage , d'y expier les maux qu'il avoit causés pour venger la mort du Duc de Beuves son pere ; car , quoique sa vengeance fut légitime , il eut pu , par un pardon généreux , épargner tout le sang que la guerre avoit fait verser.

Il n'avoit eu d'abord d'autre projet , en s'éloignant de Montauban , que de ne pas irriter Charlemagne par sa

présence , & de mettre ses cousins en droit de pouvoir répondre , au cas que Charles persistât à leur demander de le lui livrer , qu'il avoit disparu & qu'ils ignoroient en quel lieu de la terre il s'étoit retiré , & en effet ils ne le favoient point alors.

CHAPITRE XVII.

Conseil des fils d'Aymon sur le sort de leur prisonnier. Réveil de Charlemagne ; sa fermeté ; prières de Renaud pour la paix ; attendrissement du Roi ; Pinabel change ses dispositions. Extrême générosité de Renaud : liberté de Charlemagne ; vaine remontrance des Chevaliers. Continuation du blocus ; assaut général ; les troupes de Charles sont repoussées ; famine horrible : le plus grand danger que Bayard ait couru. Aymon jette des vivres dans la Ville , sa disgrâce , sa retraite de l'armée. Nouvel assaut aussi inutile que le premier.

CHARLEMAGNE dormoit d'un sommeil profond ; Maugis seul favoit le moment où le charme devoit finir. Renaud appela ses freres & leur demanda ce qu'ils devoient faire de Charlemagne , & quelle vengeance ils vouloient prendre de lui ? Alard opina qu'il falloit profiter de cette circonstance pour le forcer à faire la paix ; Guichard vouloit qu'on le retînt dans un endroit écarté du Palais , qu'on en renvoyât tous les François & que , dans l'absence du Roi , Renaud & les Chevaliers François , mécontents , s'emparassent d'une partie de ses Etats : Richard , qui ne pouvoit oublier que Charlemagne avoit voulu le faire périr d'une mort ignominieuse , vouloit l'immoler à sa fureur ; mais Renaud , après avoir rêvé quelque temps , leur dit : « Mes freres , oubliez-vous » que Charles est notre Souverain ? Quelqu'injuste qu'il » soit à notre égard , ce n'est pas à nous à punir ses » injustices. Notre défense est de droit divin ; mais une » vengeance telle que celle que vous proposez , nous

» rendroit odieux à l'univers. Quel Chevalier , quel
» que déloyal qu'il fût , voudroit avouer pour son ami ,
» des assassins teints du sang de leur Souverain , ou les
» usurpateurs de ses Etats » ?

Renaud fit appeler Roland , Naimés , Oger , Turpin & tous les Chevaliers du parti de Charlemagne qui se trouvoient à Montauban. « Seigneurs , leur dit Renaud ,
» vous êtes tous mes amis ; j'espère que j'obtiendrai
» bientôt la paix que je desiré : j'ai en mon pouvoir
» un prisonnier d'une telle importance , que le Roi ne
» peut manquer de me l'accorder pour sa rançon ».

Tous les Chevaliers étoient dans l'impatience de savoir quel étoit ce prisonnier , & quand Renaud leur eut nommé Charlemagne , ils n'en pouvoient rien croire. Renaud leur raconta comment Maugis l'avoit emporté tout endormi sur Bayard. Naimés ne douta pas que le ciel par ce miracle ne s'expliquât en faveur de la paix. Renaud les conduisit dans l'appartement de Maugis , où ils trouverent le Roi dormant encore. Roland , qui pensoit qu'il n'y avoit que celui qui avoit fait le charme qui pût le détruire , étoit d'avis qu'on fit venir Maugis ; mais on le chercha vainement. On fit venir le Portier de la Ville qui l'avoit vu sortir ; il raconta que Maugis étoit parti les larmes aux yeux ; qu'il avoit dit qu'il ne rentreroit plus à Montauban , & que , pour ne pas mettre un obstacle à la paix , il alloit se retirer dans le fond d'un désert. Richard & ses frères pleurèrent amèrement la perte de leur cousin. « Hélas ! disoit Richard , sans lui
» j'aurois péri d'une mort infâme ; c'est pour nous qu'il
» s'est exposé au courroux du Roi ». Richard , dans son désespoir , étoit prêt à commettre le plus affreux des parricides. « O Richard , lui dit Naimés , y pensez-
» vous de vouloir ôter la vie à qui ne peut la défendre ?
» & à qui encore !... » Richard fut frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre , & rougit de son projet.

Tandis qu'ils parloient , l'enchantement cessa : Charles jeta les yeux autour de lui ; il crut s'être éveillé dans sa tente , au milieu de ses Chevaliers ; mais il crut dormir encore , lorsqu'il s'aperçut qu'il étoit dans le Château de Montauban , au pouvoir des fils d'Aymon. Loin de

faire paroître la moindre crainte , il jura de nouveau qu'il ne consentiroit à la paix que lorsqu'on lui auroit remis Maugis , pour en disposer comme il le jugeroit à propos.

« Eh ! quoi , Sire , s'écria l'impétueux Richard , vous
 » êtes notre prisonnier & vous nous menacez ! ah ! pour
 » être dans ton Château , répondit fièrement Charlema-
 » gne , en suis-je moins ton Roi ? Et parce que vous
 » êtes Roi , réplique Richard plus fièrement encore ,
 » vous est-il permis d'être injuste à notre égard » ?
 mais Renaud imposa silence à son frere : « Quelle que
 » soit la volonté du Roi , dit-il , c'est à nous de nous
 » soumettre & d'implorer sa clémence : nous sommes
 » ses sujets , & notre partage est de le servir quand il
 » nous commande en Roi , & de nous défendre quand
 » il nous traite en ennemis ».

Renaud , ses freres & tous les Chevaliers , tomberent aux genoux de Charlemagne : Grâce , Sire , s'écria Renaud , grâce pour mes freres , pour Maugis & pour moi ; nous nous livrons à vous , sauf notre honneur ; accordez-nous la paix , & notre sang est à vous , non pour le répandre sur un échafaud , mais dans les combats & à votre service. S'il vous faut une victime , ordonnez-moi des entreprises au-dessus des forces humaines , j'y périrai , content de mourir au chemin de l'honneur ; mais pardonnez à mes freres , & rendez-leur ce qui leur appartient. Je consens à tout , répondit Charlemagne , pourvu qu'on me livre Maugis. Sire , j'ai dit que nous nous livrerions à vous , sauf notre honneur , & vous demandez que nous vous abandonnions notre cousin ? non , Sire ; jamais je n'y consentirai ; l'amitié que j'ai pour lui me le défend encore plus que mon honneur même : je donnerois ma vie pour la sienne , & mes freres à cet égard pensent tous comme moi. D'ailleurs Maugis , prévenant votre demande & ne voulant point être un obstacle à la paix , a pris le parti de s'éloigner pour ne plus paroître dans Montauban ».

Les Barons certifierent que Maugis avoit disparu , & ils se jetèrent encore aux genoux de l'Empereur ; ils demanderent la grâce des quatre fils d'Aymon avec tant

de zele & de larmes , qu'il commençoit à s'attendrir ; quoiqu'il marqua encore des doutes sur le départ de Maugis. Pinabel profita du soupçon du Roi , & feignant de prendre la parti des fils d'Aymon , qui ne se méfioient point de lui , prit la parole : « Il est temps , » Sire , que cette guerre qui épuise vos Etats ait un » terme. Je sens que votre cœur ulcéré répugne à se » déterminer , & que le pardon des outrages que vous » a faits Maugis est un sacrifice pénible. Je suis persuadé » qu'il est sorti de Montauban ; cependant , comme » vous pourriez croire que c'est encore une ruse , em- » ployez ce jour à faire des recherches , & si en effet » il a été assez généreux pour s'exiler lui-même , cette » action héroïque doit vous engager à le comprendre » dans le pardon que vous accorderez à ses cousins ».

Charlemagne adopta cet avis , que les Chevaliers combattirent en vain , & qu'ils auroient bien plus désapprouvé , s'ils eussent vu le piège qu'il cachoit ; mais Pinabel avoit l'art de séduire , & quoiqu'il fut regardé comme un homme de peu de courage , on ne le soupçonnoit pas d'être fourbe & méchant.

Quand il se vit seul avec Charlemagne. « Eh quoi ! » Sire , lui dit-il , après toutes les ruses que Maugis a » exercées contre vous , il ne vous est donc pas possible » de vous en garantir ? Pouvez-vous penser que Maugis » ait abandonné ses cousins , lorsque son secours leur est » plus nécessaire que jamais ? Pourquoi , & comment » vous trouvez-vous dans Montauban ? Y êtes-vous venu » de votre plein gré , n'est-ce pas encore Maugis , qui , » par son art diabolique , vous y a transporté ? Souffrirez- » vous qu'il se joue toujours impunément de vous ? Que » dis-je ? se jouer ? souvenez-vous , Sire , qu'il n'y a pas » encore huit jours qu'il eut l'audace de vous enchaîner ; » que peu de jours avant il vous prouva que votre vie étoit » entre ses mains. La croyez-vous en sûreté ici ? & » tant que Maugis vivra , la fera-t-elle jamais ? Ne » doutez point , Sire , que le traître ne soit dans Mon- » tauban ; peut-être dans ce moment entend-t-il tout ce » que je vous dis : n'a-t-il pas l'art de se rendre invisi- » ble ? Croyez-vous que les fils d'Aymon fussent si

» empressés à obtenir leur grâce , s'ils n'avoient des pro-
» jets dangereux ? Beaux-freres du Roi d'Aquitaine ,
» soutenus par une valeur téméraire , protégés par les
» secrets de Maugis , qu'ont-ils besoin de grâce ? Ils vous
» tiennent , pour ainsi dire , dans leurs fers , & ils sont
» à vos genoux ; ils peuvent vous forcer à capituler ,
» & ils vous parlent en supplians. Sire , tant de contra-
» dictions couvrent quelque mystere. Si l'on pouvoit
» ajouter foi à des bruits populaires , ces contradictions
» apparentes ne seroient point inexplicables ; mais une
» rumeur que je ne puis croire Le Roi voulut sa-
» voir quels étoient ces bruits ; il ordonna à Pinabel de
» ne lui rien cacher. « Sire , reprit Pinabel , il y a quelque
» temps qu'Oger fit prisonniers deux Archers de Re-
» naud ; ils disoient hautement dans le camp que bien-
» tôt les choses changeroient de face ; que Maugis avoit
» promis à Renaud de le faire monter sur le trône de
» France ; que déjà plusieurs de vos Pairs & de vos Barons
» souffroient impatiemment la dureté que vous exerciez
» à l'égard de la famille d'Aymon , à laquelle ils appar-
» tenoient ; que Renaud , profitant de ce mécontente-
» ment , acheveroit de les gagner ; que Maugis se char-
» geroit du reste. Je n'ajoute aucune foi à ce discours ;
» mais cet empressement des fils d'Aymon à demander
» la paix , lorsqu'après tout ils peuvent s'en passer , ne
» sembleroit-il pas indiquer le desir de se mettre à portée
» de séduire & d'intriguer ? Ces deux prisonniers dispa-
» rurent deux jours après ».

« Mais je veux que mon zele m'aveugle , & que mes
» conjectures ne soient que les rêves d'un sujet fidele ,
» qui craint pour les jours de son Roi : songez à l'exem-
» ple que vous allez donner à vos Chevaliers , l'ambition
» excite à la révolte , & l'impunité l'autorise. Il y a ,
» dans vos Etats , des feudataires aussi braves & plus
» puissans que Renaud : eh ! qui fait si Roland , dont
» il a gagné l'affection , qui sollicite votre clémence
» pour les fils d'Aymon , encouragé par le pardon qu'on
» vous arrache , n'essayera pas , dans un moment
» de dépit , car , vous savez , Sire , combien il est
» bouillant & emporté , de se soulever contre vous , &

» d'obtenir par la force , ce que vous refuserez à ses
» importunités ? Renaud est , dit-on , franc , sincere &
» généreux , & vous m'avez souvent dit que vous ne
» pouviez lui refuser votre estime. Il vous a séduit par
» je ne sais quelles vertus. Eh bien ! si , par un excès
» de bonté , vous voulez faire grâce aux fils d'Aymon ,
» gardez-vous du moins d'y consentir avant de vous être
» assuré de Maugis ».

Le lendemain Charlemagne rassembla les Pairs & les
fils d'Aymon. Il leur dit qu'il étoit résolu de faire grâce
à Renaud & à ses freres , puisqu'il l'avoit promis ; mais
qu'il ne pouvoit violer le serment qu'il avoit fait de
mettre Maugis hors d'état de lui nuire à l'avenir ; qu'ils
n'avoient qu'à le remettre entre ses mains ; & qu'à cette con-
dition ils pourroient compter sur son amitié. Alors Renaud
prit la parole : « Sire , dit-il , puisqu'il n'y a aucun
» moyen de fléchir votre colere , que j'ai fait tout ce
» qu'un Sujet fidele & un bon Chevalier pouvoit faire ,
» que je me suis abaissé à la plus humble priere , Sire ,
» vous êtes le maître de sortir quand vous voudrez de
» cette Ville ; les portes vous sont ouvertes , ne craignez
» rien des quatre infortunés que votre dureté réduit au
» désespoir ; ils aimeroient mieux périr que de faire
» aucun outrage à leur Souverain. Vous les forcez de
» penser que s'ils étoient en votre pouvoir , comme vous
» êtes au leur , vous leur feriez éprouver votre ressenti-
» ment : cette affligeante idée n'est pas une raison pour
» eux , de manquer au respect qu'ils vous doivent. Si
» nous vous refusons de vous livrer Maugis , ce n'est
» point par défobéissance , c'est parce que nous ferions
» une action lâche & malhonnête ».

Alors Renaud appela un de ses Ecuyers & lui ordonna
de faire seller Bayard pour reconduire le Roi. Renaud
l'accompagna jusqu'aux portes de Montauban , & en le
quittant , il mit encore un genou à terre. Charlemagne
ne put s'empêcher d'admirer tant de vertu ; il dit même
à Renaud qu'il le plaignoit d'avoir une si grande ten-
dresse pour son cousin. Renaud s'en retourna , & Richard
lui dit : « Ah ! mon frere , je crains bien que vous ne
» vous repentiez de tant de générosité. Mon frere ,

» répondit Renaud , je ne puis jamais me repentir d'avoir
» fait mon devoir ».

L'armée qui étoit dans la douleur de l'absence de Charlemagne , se partagea entre la joie & la surprise en le voyant revenir , monté sur Bayard ; il n'y eut personne qui ne crut que la paix étoit faite entre les fils d'Aymon & le Roi ; mais on fut dans l'admiration de la courtoisie de Renaud , quand on apprit que Charlemagne avoit refusé de leur faire grâce : on ne savoit pas que sans Pinabel elle alloit être accordée.

On demanda des nouvelles de Roland , de Naimés , d'Oger : « Ils ont abandonné le Roi , répondoit Pinabel ,
» pour suivre le parti de Renaud » . On ne doutoit pas du moins que Renaud ne les retînt pour ôtages de la paix ; mais quelle fût la surprise de l'armée , lorsque Charles ayant renvoyé Bayard , on vit arriver les Chevaliers , à qui Renaud avoit permis de s'en retourner pour ne pas les exposer à la colere du Roi.

Tant de grandeur d'ame eut dû fléchir Charles ; mais il étoit livré à de lâches Courtisans , ennemis des fils d'Aymon , & qui , pour satisfaire leur vengeance , compromettoient la gloire de leur maître. Cependant il ne put s'empêcher de dire à Pinabel , que des procédés si généreux de la part de Renaud , étoient bien opposés aux projets dont il lui avoit parlé » . Sire , répondit Pinabel , Renaud connoît mieux que vous l'art de tromper & de séduire. Si dans ce moment il paroïssoit dans votre camp , il n'y a peut-être pas un Chevalier qui ne fût prêt à le défendre. C'est par ces dehors imposans qu'on gagne les cœurs » .

A peine les Barons & les Pairs furent-ils rentrés que Charles ordonna un assaut général. Il vouloit en même-temps surprendre Renaud , & juger du fonds qu'il pouvoit faire sur les conjectures de Pinabel , par la conduite des Chevaliers. Cependant Naimés ne cessoit de lui vanter la grande ame de Renaud , sa soumission & sa confiance ; il lui représentoit les fils d'Aymon comme les plus vaillans Chevaliers du monde ; il prévoyoit que la conquête de Montauban causeroit des pertes dont on pourroit se souvenir long-temps ; il lui répétoit que la guerre
n'avoit

n'avoit causé que trop de maux ; que les campagnes étoient dévastées ; qu'il en coûtoit déjà à l'Etat des sommes immenses qui auroient pu être employées à chasser les Sarrafins qui faisoient des incursions jusques dans l'intérieur de la France. « Ils jouissent tranquillement , dit-il , du fruit de nos querelles intestines ; ils se félicitent de voir leurs ennemis se faire plus de mal eux-mêmes , qu'ils n'en auroient reçu de leurs véritables ennemis. Les Sarrafins n'ont plus à regretter de n'avoir pas de vaillans Chevaliers à opposer aux nôtres , & qu'ont-ils à desirer , puisque nos Chevaliers se détruisent eux-mêmes » ?

Ainsi parloit Naimés , mais Charles prévenu , jetant sur lui un regard de fureur : « Naimés , dit-il , craignez ma vengeance pour vous-même , & non pour mes ennemis , dont les intérêts vous sont trop chers. Un zèle si importun commence à me devenir suspect ; il semble tenir moins du protecteur que du complice. Je suis résolu de ne point pardonner aux fils d'Aymon , à moins qu'ils ne me livrent Maugis ou qu'ils ne m'apportent sa tête ; & je regarderai comme mon ennemi quiconque me parlera en leur faveur ».

Malgré la terreur que ce discours causa aux Barons , Oger ne put s'empêcher de dire : « Certes , l'inébranlable fermeté du Roi doit bien encourager ses Chevaliers à la bienfaisance & à la générosité. Si Renaud n'eut point été généreux , on se fut borné à le blâmer , & parce qu'il l'a été , nous allons le combattre , détruire sa retraite , & peut-être le livrer à un ennemi qu'il a comblé d'honneurs & de respects. Allons , Chevaliers reconnoissans , profitons de la liberté que Renaud nous a rendue , pour mettre sa ville à feu & à sang , & pour égorger sa famille , le Roi l'ordonne , il faut être ingrats ou rebelles ; partons ».

En effet ils s'approchent aussi-tôt des murs , traînent après eux les échelles , les catapultes & les béliers. Renaud les voit du haut des murs , il fait sonner le cor pour avertir ses troupes. Au premier signal , les remparts furent couverts de soldats ; ils attendirent les François , qui s'élançerent dans les fossés , & planterent leurs échelles

sans obstacle ; mais dès que les assiégés les virent prêts à monter, ils firent tomber sur eux une pluie d'huile bouillante & de poix fondue, qui s'attachoit à leur armure & à leurs habits, & qui les brûloit jusqu'aux os. Ils rouloient d'énormes rochers, qui écrasèrent les échelles. Les fils d'Aymon dirigeoient si bien leurs coups que rien ne tenoit sous les remparts. Il n'y avoit pas une heure que l'assaut avoit commencé, & le Roi craignant de perdre les troupes qu'il y avoit envoyées, fit sonner la retraite : il se borna à tenir la Ville bloquée, jurant qu'il ne lèveroit le siège que lorsqu'il auroit affamé & pris le Château, ou que les assiégés se rendroient à discrétion. Il posta un corps de deux cents Cavaliers à chaque porte, afin que personne ne sortît ; Renaud fut consterné de ce projet, parce que les vivres commençoient à manquer. Alors Richard lui reprocha de n'avoir pas gardé le Roi ; mais malgré le danger qui les menaçoit, Renaud ne put se repentir de sa générosité.

Cependant la faim commençoit à se faire sentir ; elle augmenta tous les jours & ses progrès devinrent terribles. D'abord on ménagea le pain & les alimens ordinaires ; malgré cette économie ils manquèrent tout-à-fait. On eut recours à toutes les ressources que la nécessité cruelle fait imaginer. On mangea les animaux de toute espèce, les insectes les plus révoltans parurent délicieux : on détrempa les cuirs & on les mêla avec des herbes ; on dépouilla les arbres & les ronces ; on arracha les racines les plus sauvages ; les habitans n'étoient plus que des squelettes défigurés, sans courage & sans vigueur ; ils n'avoient de force que pour s'arracher les uns les autres quelques alimens empestés ; la mort les moissonnoit par centaines, & plusieurs expiroient en dévorant les cadavres de leurs pères & de leurs amis. Les chevaux avoient été la pâture de leurs maîtres ; il ne restoit que ceux des quatre fils d'Aymon. Au milieu de la calamité publique, quelques-uns, mourant de faim, demandoient à se rendre. « Citoyens, leur dit Renaud, je suis prêt à sauver votre vie aux dépens de la mienne ; mais songez que si nous nous rendons, le Roi ne me fera point périr seul ; que ma femme, mes enfans & mes frères seront

» les victimes des plus cruels supplices. Nous allons nous
» livrer si vous l'exigez ». Alors ils s'écrierent tous , autant
que leurs voix foibles & lugubres purent se faire entendre :
« Mourons , mourons tous avec les fils d'Aymon ,
» plutôt que de souffrir qu'ils se rendent » !

Le Duc d'Aymon fut indigné de la dureté de Charlemagne ; il combattoit contre ses quatre fils , & il étoit resté fidele à son Souverain contre son propre sang. Il alla supplier Charles d'avoir pitié de ses malheureux enfans : il lui représenta que , quoiqu'il les eut bannis de la maison paternelle , il ne pouvoit se défendre de les aimer ; mais Charles n'eut aucun égard à ses prieres , & comme il vit que les Pairs étonnés se regardoient , il ordonna qu'on fit des machines pour abattre la grande tour. C'étoient des catapultes qui lançoient des pierres énormes ; il en donna sept à commander à Roland , six à Olivier , quatre à Naimés , quatre à l'Archevêque Turpin & autant à Oger , & enfin il eut la cruauté d'en donner trois au Duc Aymon ; le foible Duc n'osa les refuser ; il murmura secrètement & n'en obéit pas moins.

Les catapultes furent dressées & jeterent nuit & jour de grosses pierres , qui ravagèrent la Ville & écrasèrent quantité d'habitans : ils souffroient ces maux plus patiemment que la famine. Renaud , outre ses propres maux , avoit à supporter ceux de sa famille , de ses troupes , & des habitans de Montauban ; il versoit des larmes ameres. Yolande affectoit une tranquillité qu'elle n'éprouvoit pas ; elle essayoit de le consoler ; elle lui conseilloit de faire tuer deux des chevaux qui restoient pour substantier ses freres & ses enfans , & elle tomboit aux pieds de Renaud expirant de besoin : il proposa cet expédient à ses freres ; mais Richard ne vouloit pas livrer le sien ; il brusqua même Renaud , la faim cruelle ne connoît ni l'amour ni l'amitié. « Faites tuer Bayard , lui dit-il , » si vous le jugez à propos ; c'est vous qui êtes cause » de nos peines , puisque c'est vous qui , par orgueil » plutôt que par générosité , avez accordé la liberté à » Charles ». Le jeune Aymon qui l'entendit , dit à son oncle qu'il ne falloit pas ainsi revenir sur le passé , &

qu'il étoit honteux de reprocher à quelqu'un deux fois la même chose ; qu'il n'étoit pas question de ce qui étoit fait , mais de ce qu'il falloit faire. La réflexion de cet enfant attendrit & fit rougir Richard , qui , en l'embrassant , dit à son frere de faire tuer son cheval : Alard consentit aussi que le sien fut tué ; mais il voulut qu'on épargnât Bayard , à qui tous avoient de si grandes obligations.

Ces ressources furent bientôt épuisées. Richard étoit d'avis de demander à capituler. « Ah ! plutôt , mon » cher Richard , s'écria Renaud , manger Bayard & mes » enfans que de me rendre à un Roi barbare qui nous » feroit périr du supplice des infâmes ! ne desespérons » point du ciel , dans les circonstances malheureuses où nous » nous trouvons : un jour a souvent produit de grands changemens ». Alard avoit défendu jusqu'alors la vie de Bayard ; mais il ne vit pas d'autre moyen pour vivre encore un ou deux jours. Renaud étoit consterné , sa femme , ses freres & ses enfans mourans & exténués le pressoient si vivement qu'il étoit prêt d'y consentir ; ses enfans s'arrachioient en pleurant des bras de leur mere défaillante ; Alard embrassoit le jeune Aymon qui respiroit à peine ; Richard colloït sa bouche sur Yon , & cherchoit à le ranimer de son haleine brûlante : si Renaud détournoit ses regards de ce spectacle déchirant , ils tomboient sur des objets plus effroyables encore. On avoit creusé dans divers lieux de la Ville des fosses profondes où l'on jetoit ceux dont la faim avoit terminé les jours ; là , des malheureux sans force expiroient sous le poids des cadavres qu'ils portoient & rendoient à côté d'eux leur dernier soupir ; ici , des créatures humaines déterroient & dispuoient aux vers , des chairs infectes & livides , on les faisoit cuire , on les préparoit comme les chairs des animaux , & ces abominables alimens ne servoient qu'à mettre dans le sang de ceux qui s'en nourrissoient , un nouveau ferment qui rendoit leur fièvre plus dévorante.

Dans cette affreuse extrémité , Renaud promit à ses freres que la nuit suivante ne se passeroit point sans qu'il leur procurât des secours : en effet , dès qu'elle fut venue ,

il sortit secrètement de la Ville , & alla au Pavillon de son pere , qu'il avoit reconnu du haut de la tour : il rencontra le Duc Aymon qui se promenoit , triste , rêveur & cherchant à savoir ce qui se passoit dans Montauban. Son fils lui demanda qui il étoit & ce qu'il faisoit seul à cette heure ? Aymon le reconnut ; mais il dissimula : « Et toi , lui dit-il , que viens-tu chercher » dans le camp ? Ah ! mon pere ! s'écria Renaud , j'embrasse vos genoux ; ayez pitié de vos enfans qui meurent de faim , qui ont épuisé toutes leurs ressources : ayez pitié de mon épouse & d'une famille nombreuse qui va disparaître : dans ce moment peut-être mes enfans expirent ; je me rendrois pour les sauver , si je croyois que le Roi se contentât d'une seule victime , ou qu'il ne fît pas rejaillir sur eux l'infamie du supplice qu'il me destine. Depuis trois jours , ni moi , ni ma femme , ni mes freres , ni mes enfans , n'avons pris aucune espece de subsistance , & nous périssons. Il faut que nous mourions ou que nous nous rendions à discrétion. Seriez-vous assez cruel pour nous voir mourir ? ou pourriez-vous souffrir , qu'en nous livrant au Roi , nous courussions au-devant des supplices » ? Le Duc Aymon ne put résister plus long-temps : un torrent de larmes s'échappa de ses yeux ; il embrassa Renaud , le fit entrer dans son Pavillon , & lui dit d'y prendre tous les vivres qu'il y trouveroit , ne voulant pas les lui donner lui-même , pour ne pas violer le serment qu'il avoit fait au Roi. Renaud pressa les genoux de son pere , prit tout ce qu'il trouva & en chargea Bayard qui portoient autant que deux chevaux auroient pu faire. Le lendemain le Duc Aymon fit rassembler dans le camp des viandes & du pain , & les lança au lieu de pierres , par le moyen des catapultes dont il avoit le commandement. Renaud rassembla sa famille , & leur expliqua par quel moyen ce secours leur étoit venu.

Charlemagne fut bientôt informé , par Pinabel , de la maniere dont le Duc Aymon avoit fait passer des vivres à ses enfans. Il lui en fit un crime , & le menaça de le punir comme traître. « Sire , lui dit

» Aymon, je n'ai que trop long-temps étouffé les
» cris de la nature, & c'est le seul crime que je me
» reproche. J'ai banni mes enfans de la maison pater-
» nelle, parce que vous vous êtes déclaré leur ennemi ;
» mais, Sire, ni la crainte de vous déplaire, ni
» mon obéissance aveugle, ni l'envie de mériter les
» bonnes grâces de mon Roi, n'ont pu les bannir de
» mon cœur ; je gémis de leurs maux, & je les sou-
» lagerai tant que je pourrai, dût votre colere épui-
» ser mon sang dans l'horreur des supplices. Le plus
» cruel de tous est au fond de mon cœur, c'est la
» honte & le remords d'avoir été si long-temps injuste
» & cruel envers des enfans, qui, malgré ma con-
» duite, ont toujours eu pour moi le même amour
» & le même respect. Vous voulez les faire périr,
» & vous exigez, Sire, qu'un pere enfonce le poi-
» gnard dans leur sein ! quand ils auroient mérité le
» sort que vous leur destinez, un pere qui se ren-
» droit complice de leur honte, seroit justement re-
» gardé comme un monstre. Eh ! de quel œil voudriez-
» vous qu'on me vît, moi, qui aurois été le com-
» plice de la mort de quatre enfans, les plus braves,
» les plus vertueux Chevaliers qu'il y ait au monde ?
» Ah ! Sire, ne l'espérez jamais ».

Le Duc Naimés, qui voyoit le courroux du Roi s'enflammer, interrompit le Duc Aymon : « C'est trop
» long-temps, Sire, dit-il, avoir retenu Aymon auprès
» de vous. Le sacrifice qu'il vous fit en se séparant de
» ses enfans, auroit suffi au Souverain le plus absolu.
» Un despote pense qu'il peut disposer de la fortune
» & de la vie de ses Sujets ; mais il y en a peu,
» qui exigent qu'à leur ordre suprême, on immole
» les droits de la nature. Renvoyez le Duc Aymon, &
» traitez-le plutôt comme ses enfans, que de vouloir
» qu'il en soit le bourreau ».

Le Roi suivit le conseil de Naimés, & en se retirant, ce pere infortuné, demanda pardon aux Barons & aux Pairs, de la foiblesse qu'il avoit montrée jusqu'à ce jour, & leur recommanda ses enfans.

Cependant Charlemagne, qui craignit, qu'à l'exemple

d'Aymon, on ne se servît de la catapulte pour fournir des vivres aux assiégés, ordonna de les détruire, & bientôt la faim se fit sentir dans Montauban avec la même fureur. La famille d'Aymon se trouva réduite aux mêmes extrémités, & la mort de Bayard fut encore demandée. Renaud s'y étoit déterminé; mais au moment d'exécuter son projet, Charlemagne, impatient que les assiégés ne forçassent point les fils d'Aymon à se rendre, crut qu'en donnant un assaut à la Ville, il s'en rendroit aisément le maître. Il fit porter au pied des murs, des échelles, des tours roulantes, & fit marcher l'élite de l'armée; mais comme si le désespoir ou plutôt l'espérance de trouver sur les remparts une mort qui terminât leurs souffrances en les couvrant de gloire eût ranimé leurs forces, les Gascons firent pleuvoir sur les assiégeans, une si grande quantité de pierres & de feux qu'ils les contraignirent de se retirer.

CHAPITRE XVIII.

Les fils d'Aymon abandonnent Montauban, ils en sortent secrètement avec les habitans. Ils se retirent à Dordogne. Secours qu'ils trouvent dans leur route. Etat où Charlemagne trouve Montauban. Il veut assiéger Dordogne : Renaud le prévient. Bataille sanglante. Le Duc Richard de Normandie prisonnier de Renaud ; sage conseil de Roland ; fermeté du Duc. Mort du Roi d'Aquitaine.

Au moment où Renaud n'avoit plus de ressources pour sauver ses enfans, sa femme, ses freres & Bayard ; au moment où ils avoient projeté de s'enfermer dans la citadelle & d'y mettre le feu, en laissant aux habitans le liberté de se rendre, un vieillard se présente à Renaud & lui dit : « Monseigneur, je vois qu'il est impossible de sauver cette malheureuse Ville : tant que j'ai vu la plus petite lueur d'espérance, j'ai gardé mon secret ; mais le moment est venu d'abandonner

» Montauban. Respectable vieillard , lui dit Renaud , que venez-vous me proposer ? Quoi ! ces généreux habitans ont mieux aimé souffrir les horreurs de la faim & une mort cruelle , que de se rendre , & vous voudriez . . . Non , Monseigneur , reprit le vieillard , il ne faut pas se livrer à Charlemagne . . . Ah ! je t'entends , eh bien ! charge-toi de l'exécution : vas , ordonne , donne des torches à tout ce qui reste d'habitans , fais porter de la paille dans toutes les maisons , & que chacune serve de bûcher à sa famille. N'est-ce pas-là le conseil que tu viens me donner ? il est cruel ; mais il est d'un citoyen généreux , & je t'en remercie. Sans doute , reprit le vieillard , je préférerois ce parti à celui de me rendre ; mais je viens vous en offrir un plus doux. Nous pouvons sortir de Montauban sans que le Roi puisse l'empêcher. Votre Château est construit sur les ruines d'une ancienne citadelle , dont le Seigneur fut un homme très-habile dans toutes les ruses de guerre ; au-dessous d'une des tourelles du rempart , un caveau communique à un souterrain , qui conduit jusqu'au bois de la Serpente ; mais l'ouverture du caveau est si artistement fermée , que personne ne la connoît & ne peut même la soupçonner ; ce sont les mêmes briques & la même terre du rempart , & si je ne savoris par moi-même l'endroit qu'il faut creuser , quand même je serois prévenu qu'il y a une ouverture , je la chercherois envain .».

Le vieillard qui avoit amené des ouvriers , y conduisit Renaud , & lui montra les briques & la terre qui masquoient l'ouverture ; quand la terre fut ôtée , on trouva le caveau , & ensuite le souterrain. Renaud rassembla tous les habitans , leur donna des torches & du feu ; il fit prendre aux plus robustes ce qu'il y avoit de plus précieux dans Montauban , & les conduisit à la caverne ; les torches les éclairèrent. Alard & Guichard marchèrent à la tête. Richard & Renaud fermoient la marche. Ils avoient déjà fait une partie du chemin , lorsque Renaud se ressouvint qu'ils avoient laissé le Roi Yon , qui étoit malade. « Continuez votre marche , dit-il , à Richard , je

» vais chercher le Roi d'Aquitaine : il mourroit de faim ,
» ou tomberoit peut-être entre les mains de Charlema-
» gne , & je ne veux point avoir sa mort à me repro-
» cher. Ah ! mon frere , répondit Richard , le traître
» n'a que trop vécu : ne nous cause-t-il pas assez de
» maux ? Mon frere , reprit Renaud , il est coupable &
» malheureux ; & l'état déplorable où nous sommes ne
» doit-il pas seul nous inspirer de la pitié pour ceux
» qui souffrent ? A quoi serviroient les revers s'ils ne
» nous rendoient pas meilleurs » ? En disant ces mots ,
il partit pour aller chercher le Roi , & recommanda à
Richard de veiller sur la troupe. Il ne tarda pas à ra-
mener Yon , qu'il avoit fait monter en croupe sur
Bayard.

Au point du jour ils trouverent l'issue de la caverne ,
& le vieillard leur fit reconnoître l'endroit du bois de
la Serpente où ils étoient. Renaud se ressouvint qu'il
n'étoit pas éloigné de l'hermitage d'Arsene , vieux soli-
taire , autrefois Chevalier , qu'il avoit vu chez le Duc
Aymon , son pere ; il avoit quitté le monde & la Cour
à l'occasion de quelqu'injustice qu'il avoit essuyée. Renaud
demanda à ses freres s'ils ne jugeoient pas à propos
d'aller le voir en attendant la nuit , pour ne pas entrer
de jour à Dordogne. Ils y consentirent ; mais ils furent
arrêtés par un spectacle qui leur arracha des larmes.
Leur troupe , en voyant de l'herbe fraîche , ne put s'em-
pêcher de la brouter & de s'écarter dans le bois. Re-
naud eut bien de la peine à les rassembler ; il repré-
senta à ces infortunés combien il étoit dangereux de se
séparer ; & les assura que bientôt ils auroient de quoi
manger.

Lorsque le bon hermite reconnut Renaud , il courut
l'embrasser ; malgré la maigreur d'Yolande , Arsene fut
frappé de sa beauté ; il leur fit à tous l'accueil le plus
gracieux. Renaud lui raconta en peu de mots l'excès de
leur misere : Arsene eut bien voulu appaiser la faim
de toute la troupe ; mais ses provisions n'étoient pas
suffisantes. Il dit aux uns d'aller cueillir les herbes qu'il
leur indiqua ; aux autres d'arracher des racines ; il prit

tout ce qu'il y avoit de légumes dans son jardin : il vit des Bergers sur une hauteur qui conduisoient des moutons, il envoya Richard en acheter dix. Tandis que les uns les tuoient & les écorchoient, les autres faisoient des broches avec des bâtons de saules & de noisettes; d'autres formoient des trous dans la terre & y allumoient du feu; Arsene nettoya les herbes & les racines, & les fit cuire comme il put dans les casques des Cavaliers; car, pour toute batterie de cuisine, il n'avoit qu'une petite marmite de fer. Quand tout fut prêt, le bon hermite leur défendit de se servir eux-mêmes. « La faim » que vous avez soufferte, leur dit-il, vous feroit » manger avec trop d'avidité; & trop d'alimens sur- » chargerait vos estomacs affoiblis; il commença par leur faire prendre des alimens liquides & humectans; il leur distribua les viandes en petite quantité; il les conduisit si bien que personne ne fut incommodé.

Les fils d'Aymon, Yolande & ses fils, & le Roi d'Aquitaine, après avoir servi la troupe, passerent le reste de la journée avec l'Hermite, lui racontant leurs aventures & les maux qu'ils avoient soufferts pendant le blocus de Montauban, & donnant des larmes amères à ceux que la faim avoit enlevés; quand la nuit fut venue, ils prirent congé d'Arsene & se remirent en marche: Renaud avoit eu la précaution d'envoyer Richard avec un détachement annoncer son arrivée. Arsene lui avoit procuré un cheval. Dès que les habitans de Dordogne eurent appris que Renaud arrivoit, ils sortirent tous, & vinrent à une lieue au-devant de lui, & le conduisirent à la forteresse. Le reste de la nuit, qui étoit déjà avancée, se passa en réjouissances, & le lendemain Renaud reçut la foi & hommage de tous les Barons & Chevaliers du pays.

Huit jours s'étoient passés sans que Charlemagne eut vu paroître personne sur les murs de Montauban. Il fit le tour des remparts, & rien n'y paroissoit. Il rassembla ses Pairs, & leur dit que sans doute les assiégés avoient mieux aimé périr tous de faim que de se rendre; qu'il falloit s'en assurer, & ordonna, pour le lendemain, un

assaut général ; il marcha à la tête des troupes , on battit les murs , & personne ne les défendit. Alors on ne douta plus que la mort n'eût tout moissonné. On dressa l'échelle la plus haute contre le mur , & Roland monta le premier ; il fut suivi d'Oger , d'Olivier & de Naimés. Ils ne virent par-tout qu'une solitude : aucune espèce d'animaux ne la vivifioit , tous avoient servi de pâture aux assiégés : une odeur infecte qui s'exhaloit des fosses remplies de cadavres ; un silence que le cri du plus petit insecte n'interrompoit point , imprimoient aux Chevaliers une terreur involontaire : ils entrèrent dans quelques maisons & trouverent les restes infects de membres humains à demi-cuits , qui paroissoient avoir été dévorés ; ils détournèrent leurs regards de cet horrible spectacle , & se hâtèrent d'aller ouvrir les portes au Roi : Il fit chercher par-tout les restes des fils d'Aymon , car il ne doutoit plus qu'ils n'eussent péri.

Renaud fut averti que Charles étoit dans Montauban ; il vouloit l'aller assiéger à son tour , & comme le Roi croyoit n'avoir plus d'ennemis , & qu'il se livroit à une sécurité dangereuse , Renaud eût pu le surprendre ; mais Yolande s'opposa à son projet. Ce fût sans doute une grande faute dans un guerrier tel que Renaud ; mais Yolande lui rappela qu'il avoit juré de se défendre contre Charlemagne & de ne l'attaquer jamais.

Cependant Pinabel , à force de fouiller , trouva l'ouverture du souterrain ; il alla faire son rapport à Charles , & ajouta que Maugis leur avoit ouvert cette route voisine des enfers. Naimés s'y transporta & dit au Courtisan : « Ta méchanceté te fait toujours trouver des » raisons de blâmer les absens. Ne vois-tu pas que cette » caverne est creusée depuis des siècles , & qu'on n'a » fait que la déboucher ? Tant mieux , reprit Pinabel , » il sera plus aisé d'en trouver l'issue ; car , si ç'eût » été l'ouvrage de Maugis , je n'aurois conseillé à per- » sonne de s'y engager ». Il conseilla à Charlemagne d'y faire entrer quelques Archers intrépides. Naimés , qui haïssoit Pinabel , lui dit qu'il ne connoissoit personne dans l'armée plus propre que lui à une telle entreprise.

Pinabel n'osa refuser ; il fit allumer quantité de torches , prit avec lui une cinquantaine d'Archers , & n'entra qu'en tremblant ; à peine eut-il fait quelques pas qu'il retourna tout effrayé : il rapporta , qu'il étoit impossible d'aller plus avant , que l'air intercepté empêchoit de respirer. Roland éclata de rire en voyant la frayeur de Pinabel ; il lui arracha la torche de la main & ne se fit suivre que de son Ecuyer ; il avança sans obstacle & se trouva enfin dans un bois qu'il ne reconnut point ; il revint par la même route , fit son rapport à Charlemagne & l'assura que Renaud s'étoit sauvé par cette caverne , & qu'il avoit reconnu les pieds de Bayard imprimés dans le sable : sur ces indices , le Roi envoya de tous côtés pour savoir où Renaud pouvoit s'être retiré ; il logea son armée à Montauban , & les Pairs se féliciterent en secret de la fuite des fils d'Aymon.

Enfin un des Espions que Charlemagne avoit envoyés à la découverte des fils d'Aymon , lui rapporta qu'il les avoit vus à Dordogne , qu'ils y avoient une Cour brillante , qu'ils répandoient , sur les compagnons de leurs disgrâces , les bienfaits à pleines mains , qu'il ne concevoit pas où ils pouvoient avoir pris un si riche trésor , & qu'ils avoient déjà rassemblé une armée formidable.

Le Roi , irrité par ses mauvais succès , jura d'aller assiéger Dordogne ; il fit sonner les trompettes afin que chacun s'armât , & quand le camp fut levé & que tout fut prêt , il fit sonner la marche ; ils arriverent en deux jours à Montorgueil , d'où l'on apperçoit les clochers de Dordogne. L'armée y coucha cette nuit , & , dès le point du jour , Renaud vit les premières troupes s'avancer ; il ne jugea pas à propos de se laisser assiéger comme à Montauban ; mais d'attaquer le premier ; il fit sonner le cor , tout s'arme , on sort de la Ville en bon ordre. Renaud fait sentir à son armée , qu'elle avoit non-seulement à se venger des maux qu'ils avoient essuyés à Montauban , mais à satisfaire la vengeance de leurs concitoyens , de leurs parens , de leurs amis.

Charlemagne fut surpris de voir les fils d'Aymon à la tête d'une si brillante armée. Lorsque Renaud fut à

portée, il dit à Richard, qui vouloit tomber sur l'avant-garde, de suspendre un moment, parce qu'il vouloit parler encore au Roi, & lui demander la paix. Richard essaya vainement de l'en empêcher. Renaud s'approcha de Charlemagne, & s'inclinant devant lui : « Sire, lui » dit-il, tout ce que nous venons de souffrir devoit » vous avoir apaisé ; je viens encore vous supplier de » nous accorder la paix ».

Le Roi, plus irrité que jamais, rejeta sa priere avec mépris, & ordonna à ses gens de tomber sur lui. Renaud, plus indigné encore, pousse Bayard, fond sur un Chevalier trop prompt à obéir aux ordres du Roi, le frappe dans la poitrine & le fait tomber aux pieds de Charles, où il expire.

Charles excitoit ses troupes du geste & de la voix. Naimés, en prenant l'Oriflamme, lui dit qu'il devoit accorder la paix à Renaud, puisqu'il la lui demandoit encore après tant de sujets de ressentiment. « Naimés, » lui répondit le Roi d'un ton sévère, quand j'assemblerai mes Pairs, & que je vous demanderai des conseils, je vous permettrai de m'en donner ; ici votre devoir est de porter mon Oriflamme d'une main, » & de l'autre de frapper sur mes ennemis ».

Renaud, voyant l'Oriflamme, se jeta dans la mêlée, renversa un Cavalier en passant, & en abattit quatre de sa lance qui se brisa. Comme il faisoit son épée, un Chevalier s'approcha pour le prendre en défaut ; mais d'un revers Renaud fracassa son casque & lui fend la tête jusqu'aux dents ; alors il crie *Dordogne* ; rallie ses gens & leur promet le gain de la bataille.

A la voix de Renaud ses freres se mirent à frapper sur les ennemis ; chacun en abattoit de son côté, puis se joignant tous les quatre, ils réunirent leurs forces, & la mort voloit autour d'eux. Des escadrons entiers venoient les choquer & dispa-roissoient pour ne se rallier jamais : Charlemagne attaqua la troupe de Renaud, & tua plusieurs Cavaliers de sa main & la troupe se battoit en retraite ; alors Renaud quitta ses freres, vint à son secours, la ranima par sa présence, & Charle-

magne fut sur le point d'être entouré ; mais Roland le tira d'embarras. Charles ordonna à ses Pairs de faire sonner la retraite ; il convenoit que jamais Renaud ne lui avoit paru si grand & si terrible ; qu'il y avoit peu de héros qui pussent lui être comparés , & que ses freres avoient fait des prodiges. L'impression que cette journée avoit faite fut son esprit y resta long-temps gravée. Richard de Normandie voulut venger l'honneur des François ; il harcela Renaud dans sa retraite jusqu'aux portes de Dordogne. Renaud ne se laissa jamais entamer ; il se battit toujours , & les troupes avancoient , protégées par leur arriere-garde qui faisoit face à l'ennemi. Renaud , prêt à entrer , fait filer les premieres bandes , ensuite , faisant semblant de craindre & de fuir , il entre avec précipitation ; l'imprudent Duc de Normandie le suit jusques dans la Ville , Renaud avoit fait ranger de droite & de gauche , le long des murs & en dedans , trois cents hommes d'armes. Lorsque Richard de Normandie se fut engagé dans la Ville , Renaud fait masquer la porte par les trois cents hommes , & fait prisonnier Richard avec une centaine de François , qui tenterent vainement de se faire jour.

Charlemagne , instruit de la prise de Richard de Normandie , l'un des douze Pairs , résolut le siège de Dordogne. « Sire , lui dit Roland , vous savez que » Renaud n'a pas eu d'ennemis plus redoutables que » moi ; mais aujourd'hui je prendrai sa défense auprès » de vous. Il y a quinze ans que vous faites la » guerre la plus sanglante aux fils d'Aymon , & tous » jours persécutés , ils sont toujours vainqueurs ; le » ciel semble s'être déclaré pour eux. Voilà donc Richard de Normandie prisonnier de Renaud ; il n'a » pas tenu à vous que Renaud & Richard n'aient péri » par le supplice des traîtres ; vous avez dit , à la face » de l'univers , que si jamais eux ou Renaud étoit en » votre pouvoir , c'étoit le sort que vous leur destinez. Sire , c'étoit nous exposer à la même infamie ; » car enfin , le droit de la guerre permet à Renaud

„ d'user de représaille envers le Duc de Normandie ,
„ & il n'y aucun de vos Pairs qui n'eût pu tomber
„ dans le piège où le Duc est tombé. Vous avez ré-
„ duit la guerre à ce point , qu'elle ne laisse au plus
„ brave homme que l'alternative de la victoire ou d'une
„ mort honteuse ; ainsi l'honneur ou la honte de vos
„ guerriers ne dépend plus que des caprices de la for-
„ tune ; en quoi , certes , vous entendez mal vos inté-
„ rêts ; car si le Duc périt d'une mort ignominieuse ,
„ la honte en réjaillira sur vous & sur vos États.
„ Richard a de puissans amis qui s'armeront pour le
„ venger. Sire , si vous voulez en croire un serviteur
„ fidele , qui n'a d'autre intérêt que votre gloire ,
„ saisissez l'occasion de la prise de Richard de Norman-
„ die pour faire la paix. Envoyés à Renaud deux Che-
„ valiers pour le réclamer ; Renaud ne manquera point
„ de mettre la paix pour condition de la liberté du
„ Duc , & en l'acceptant , vous paroîtrez faire ce sa-
„ crifice à Richard & à vos Pairs qui vous en seront
„ plus inviolablement attachés ».

„ Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ? ré-
„ pondit Charlemagne. Certes , j'aime à voir Roland
„ qui prétend marcher sur les traces d'Achille , em-
„ prunter le langage du prudent Ulysse ; mais Ulysse
„ eut mieux connu le caractère de Renaud ; il eut su
„ que Renaud aimeroit mieux périr que d'abuser des
„ droits qu'il a sur son prisonnier ; ainsi Ulysse n'au-
„ roit point employé pour me séduire le frivole motif
„ de la crainte de la mort du Duc Richard. Eh !
„ quoi , Sire , reprit Roland , c'est donc parce que vous
„ connoissez la courtoisie de Renaud , que vous ne
„ craignez point de le persécuter , & ce qui , pour les
„ autres , est une raison d'aimer & d'estimer , est
„ pour vous une raison de haïr & de tyranniser.
„ C'est , parce que vous savez qu'il porte la générosité
„ jusqu'à rendre le bien pour le mal , que vous lui
„ faites tout le mal que vous pouvez. En vérité , Sire ,
„ c'est une manière de forcer vos Sujets à se tenir en
„ garde contre la bonté de leur cœur , à laquelle je

» n'aurois jamais pensé. O Rois , tel est donc l'usage
» que vous faites de votre pouvoir ! vous ménageriez
» des Peuples mutins & prompts à se révolter , &
» vous appesantissez la verge de l'autorité sur des Su-
» jets doux & fideles , parce que vous savez que
» l'honneur leur fait un devoir de l'obéissance & de la
» soumission » !

Après que Renaud eut tout disposé pour la garde & la sûreté de la Ville & de la citadelle , il fit venir Richard de Normandie. « Richard , lui dit-il , vous
» savez combien Charles me hait ; vous savez que son
» dessein est de nous faire prisonniers , pour nous li-
» vrer au supplice des scélérats , cependant ses Pairs
» servent ses injustes fureurs ; quel est leur but ,
» n'est-ce pas de nous livrer entre ses mains ? N'étoit-ce
» pas votre intention , lorsque votre imprudence vous
» a conduit dans ces murs ? Le Duc Richard fut
» obligé d'en convenir. Vous & les autres Pairs , con-
» tinua Renaud , êtes donc les complices de l'injustice
» de Charles. Complices ? reprit Richard , des Sujets
» fideles obéissent , servent les passions de leur maî-
» tre , sans être obligés de discuter ses raisons. Richard ,
» je pardonnerois cette défaite à un soldat mercenaire ,
» au Peuple ; mais vous , Pair du Roi de France ,
» un des Chefs de la nation , obligé de balancer avec
» lui , la justice ou l'injustice de ses actions , d'éclairer
» son autorité , je n'avance rien de trop , quand je
» dis que , soutenant ses prétentions , dont l'injustice
» vous est connue , vous êtes son complice. Je le se-
» rois sans doute , reprit le Duc , si , pouvant l'em-
» pêcher , je ne le faisois pas. Richard , lui dit Re-
» naud , il n'y auroit jamais eu de tyrans , s'ils
» n'eussent jamais trouvé des ministres de leurs cruau-
» tés. Vous partagez donc avec lui une injustice re-
» connue ? & puisque Charles , aimant mieux me
» faire une guerre qui me rend son égal & qui me donne
» les mêmes privilèges qu'à lui , que de m'accorder
» une paix que je lui ai si souvent & si honnêtement
» demandée , me laisse le pouvoir de le combattre ,
de

» de le faire prisonnier & d'user avec lui de tous les
» droits de la guerre , trouvez-vous qu'il y ait quel-
» qu'injustice d'en user de même à votre égard ? Non ,
» Renaud , répondit Richard , vous avez sur moi tous
» les droits d'un vainqueur légitime. Je vous déclare
» donc , lui dit Renaud , que si vous ne déterminez
» le Roi à la paix , j'userai de tous mes avantages ,
» que vous périrez du même supplice qu'il me desti-
» noit , & qu'il m'auroit fait subir si vous m'aviez
» fait prisonnier. Renaud , reprit Richard , la repré-
» saille est juste , & pour te prouver que l'égalité de
» nos droits est parfaite , je te ferai observer que ,
» comme Charlemagne se seroit déshonoré par ta
» mort , tu ne peux manquer de te déshonorer par la
» mienne ; & pour que tu aies moins à te repro-
» cher , je veux bien t'avertir que tes menaces ne me
» forceront jamais d'engager le Roi d'ajouter le parjure
» à l'injustice du serment qu'il a fait de te punir de
» la mort de son neveu ». Renaud ordonna qu'on
gardât le Duc de Normandie avec le plus grand soin
& qu'on ne le laissât manquer de rien.

Le fils d'Aymon étoit alors occupé d'un autre soin.
Le Roi d'Aquitaine avoit abdiqué sa couronne en fa-
veur de son fils , & passoit ses jours auprès de Renaud ,
il avoit beaucoup souffert pendant le blocus de Mon-
tauban ; & , quoiqu'il eût pu se retirer dans ses an-
ciens Etats , il aima mieux partager les disgrâces de
Renaud & de ses freres. Consumé de remords , il fut
attaqué d'une maladie violente ; il demanda pardon
aux fils d'Aymon des maux qu'il leur avoit causés ;
mais Renaud , oubliant ses anciennes infortunes ou ne
s'en ressouvenant que pour mieux jouir du bien pré-
sent , ne voyoit dans Yon que son beau-frere : il ex-
cusoit sa foiblesse en faveur de la bonté de son cœur ;
il le consolait , le servoit avec le zele d'une ame re-
connoissante , qui ne croit jamais avoir assez payé les
services de son bienfaiteur. Yon lui confirma la dona-
tion de la Ville & du Château de Montauban & de
celui de Dordogne : il recommanda la famille d'Aymon

au Roi son fils , & rendit son dernier soupir dans les bras de Renaud , qui le pleura comme son ami , & qui lui fit faire des funérailles telles qu'elles convenoient à un Roi. Il fit transporter son corps à Bordeaux , où il fut enterré dans le tombeau de ses peres.

Fin de la seconde Partie.



LES
QUATRE FILS
D'AYMON.
HISTOIRE HÉROIQUE.

TROISIÈME PARTIE.



A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du
Pont Saint Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

On trouve chez le même Libraire ,

Histoire de Pierre de Provence & la belle Maguelone.

———— de Robert le Diable.

———— de Richard sans peur.

———— de Fortunatus

———— de ses Enfans.

———— de Jean de Calais.

Contes des Fées de Perrault.

Contes des Fées de Mademoiselle de la Force.



LES

QUATRE FILS

D'AYMON.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE XIX.

Songe de Maugis ; il vole au secours de Renaud ; il attaque des voleurs & les bat ; il traverse le camp de Charlemagne sous la figure d'un Chevalier paralytique ; il combat Pinabel , le terrasse , lui fait une peur effroyable ; il arrive à Dordogne. Joie de Renaud & d'Yolande. Maugis préfere son hermitage & sa pauvreté à la grandeur & à la richesse ; il repasse au travers du camp de Charlemagne en Hermite ; dangers qu'il court.

MAUGIS avoit pris possession de son hermitage ; une nuit qu'il s'étoit endormi après une longue méditation , il songea qu'il avoit été transporté à Montauban ; il lui sembla que Renaud & ses freres se plaignoient que Charlemagne vouloit leur enlever Bayard , que Renaud le tenoit par la bride & le défendoir ; il crut entendre Charlemagne jurer que si jamais il étoit maître de Renaud , il le feroit périr avec ignominie ; il vit , un moment

après, Renaud aux prises avec Roland & Charlemagne ; qui l'abattoient & le chargeoient de fers. Maugis , alarmé de ce songe , s'éveille , part , vole au secours de Renaud , traverse la forêt , & arrive dans un lieu fort couvert : il y trouve deux Marchands qui faisoient retentir la forêt de leurs cris ; il leur demande ce qui les faisoit ainsi gémir. « Hélas ! dirent-ils , des voleurs » viennent de nous enlever toutes nos marchandises & » tout l'argent que nous avons ; voyez sous ces arbres » un de nos compagnons qu'ils ont blessé : nous sommes » ruinés : car , ce qu'ils nous ont pris étoit non-seule- » ment toute notre fortune , mais encore nous devons » une grande partie de ces marchandises , de sorte que » nous n'avons rien & que nous nous trouvons char- » gés de dettes que nous ne pouvons pas payer. Qu'al- » lons-nous devenir , & que deviendront nos femmes » & nos enfans » ? Maugis fut touché de leurs plaintes , & leur dit de venir avec lui , qu'il les prieroit si honnêtement , que quelque discourtois que fussent ces voleurs , il les engageroit de rendre ce qu'ils avoient pris ; & qu'au pis aller , s'ils s'obstinoient à refuser , il sauroit bien les y forcer à coups de bourdon. Les Marchands crurent avoir affaire à un fou ; ils regarderent Maugis avec pitié , & l'un d'eux lui dit : « Pauvre homme , un » seul de ces brigands vous terrasseroit , & ils sont » sept ; vous n'avez qu'un misérable bâton , sur lequel » vous vous appuyez avec effort , & ils sont bien ar- » més : eh ! mon Dieu , disoit l'autre , nous sommes bien » malencontreux aujourd'hui ! à peine échappés des mains » des voleurs , nous voilà aux prises avec un fou , qu'il » faudra peut-être encore battre pour nous en défaire » ! Maugis rioit en lui-même de ces bonnes gens. « Dites- » moi toujours , reprit-il , quel chemin ils ont pris. Va , » crois-moi , mon ami , reprit un des Marchands , passe » ton chemin , & , par tes extravagances , ne va pas en- » core les attirer sur nous ; l'autre , de plus mauvaise » humeur ; le menaça. Tu as tort , lui dit Maugis , de » menacer qui veut se rendre service ; mais enfin je » ne puis vous faire du bien malgré vous ; c'est votre » faute , adieu. Maugis les quitta , & malgré leur bru-

talité, il ne fut pas moins touché de leur état : il suivit la trace des voleurs & les rencontra. « Seigneurs, leur » dit-il, je viens de trouver, à quelques pas d'ici, de » pauvres Marchands, qui se plaignent que vous leur » avez pris leurs marchandises, que vous les avez mal- » traités, & même l'un d'eux est dangereusement blessé : » ils pleurent, ils gémissent, & je ne doute pas que si » vous les entendiez vous ne fussiez touchés de leurs » larmes. Je me suis chargé de vous faire connoître la » situation où vous les avez réduits, & de vous enga- » ger à leur rendre ce qui leur appartient. Bon-homme, » lui dirent-ils, tu t'es chargé-là d'une assez mauvaise » commission, & nous pouvons t'assurer que tu n'en » viendras pas à ton honneur. Pourquoi non, dit Mau- » gis ? il ne faut jurer de rien ». Les voleurs regarde- » rent Maugis des pieds à la tête, & se mirent à rire : » « Messieurs, leur dit Maugis, je vous ai parlé poli- » ment, & vous auriez dû me répondre de même ; » mais je veux bien, à cause de votre profession, ne » pas faire attention à cela, pourvu toutefois que vous » rendiez à ces pauvres Marchands ce que vous leur » avez pris. Ecoute, gueux, lui dit le maître des vo- » leurs, tu devrois t'appercevoir que tu nous impor- » tunes. Cela se peut, répondit Maugis, on importune » presque toujours quand on veut ramener à leur devoir » ceux qui s'en sont écartés ; c'est dans l'ordre : mais » que m'importe, pourvu que vous rendiez à ces pau- » vres gens ce que vous leur avez volé ? Attends, » dit le chef en prenant un bâton & le levant sur » Maugis, voici peut-être un moyen de t'imposer si- » lence. Maugis recule, saisit son bourdon à deux » mains, & le frappe si rudement sur la tête, qu'il l'érend mort à ses pieds. Les autres voleurs s'élancent sur Maugis ; il ne fait qu'un saut en arrière, ses yeux s'enflamment, & cet homme qui, un moment auparavant, paroissoit foible & exténué, prit l'air le plus terrible ; ses yeux étinceloient, la fureur éclatoit dans chacun de ses traits : armé de son seul bourdon, il écarte les voleurs, les fatigue, les harasse, leur porte mille coups & les met en sang. « Rendez-vous, leur

» dit-il, vils scélérats, ou laissez-là votre proie & fuyez, ou craignez le sort de votre Chef ». Les voleurs, espérant de l'accabler sous le nombre, se réunissent pour l'envelopper, Maugis les écarte encore, les sépare, & à mesure qu'ils approchent, il les terrasse & les tue; lorsqu'il n'en resta que deux, ils voulurent prendre la fuite; il les arrêta; il appela les Marchands, qui avoient entendu le combat; ils accoururent & témoignèrent leur reconnoissance & leur repentir à Maugis; « Ce n'est pas de quoi il s'agit, leur dit-il, je ne m'embarrasse pas plus de votre reconnoissance que de vos injures; il vous faut une justice entière & vous l'aurez. Reprenez d'abord vos marchandises; ce n'est pas tout, dit-il aux voleurs; vous avez pris de l'argent, où est-il? ils le lui remirent, & Maugis le rendit aux Marchands. Ce n'est pas encore assez; il y là-bas un homme blessé, il lui en coûtera pour se guérir ». Il évalua les frais & les fit payer. Ensuite il renvoya les voleurs, après leur avoir fait jurer que dès ce moment ils renonceroient à leurs brigandages. Les Marchands étoient à ses pieds: « Levez-vous, mes amis, leur dit-il, soyez une autre fois plus honnêtes envers les Hermites: allez soulager votre compagnon; je voudrois qu'il fût en mon pouvoir de lui rendre la santé ». Il les accompagna pour leur demander des nouvelles de Charlemagne & des fils d'Aymon. « Mon pere, lui dirent-ils, le Roi a pris Montauban par famine; mais les fils d'Aymon ont trouvé, dans le Château, une secrète issue, un souterrain qui les a conduits à Dordogne; Charlemagne est allé les y assiéger encore, & ne veut entendre aucune proposition ».

Maugis, à ces nouvelles, prit congé des Marchands, & s'achemina vers Dordogne; il fallut traverser le camp du Roi; en approchant, il prit la figure d'un vieux Chevalier accablé de misère & d'infirmités, la tête courbée & s'appuyant sur son bourdon qu'il avoit changé en un méchant tronçon de lance; il paroissoit paralysé de la moitié du corps & traînoit avec peine la jambe gauche; il entendoit les Archers qui disoient entre eux: « Croyez-vous qu'il fallût beaucoup de tels Pala-

» dins pour venir à bout de Dordogne » ? Maugis ne répondoit rien ; il passa devant la tente de Pinabel , qui lui cria en riant : « Chevalier , ne venez-vous pas » rompre une lance contre Roland en faveur de Renaud » ? Maugis fut piqué. « Pourquoi , lui dit-il , contre Roland ? » il ne m'a jamais insulté ; mais si tu veux , j'en romprai une contre toi , qui as l'insolence d'outrager un » vieillard , parce que tu le crois plus foible & plus » lâche que toi ». Pinabel entre en fureur , saisit un piquet de sa tente & veut frapper Maugis ; mais Oger qui passa dans ce moment les sépara : « Il m'a insulté , » dit le vieillard. Il a eu l'audace de me défier , dit » Pinabel ». Oger le blâma. « Il valoit mieux accepter » le défi , dit-il à Pinabel , que de le frapper , & selon » les loix de la Chevalerie , vous devez à cet étranger une » réparation. Je n'en veux pas , dit le vieux Chevalier ; » je veux me battre avec lui , ou être en droit de dire » qu'il est un lâche ». Cette affaire fut portée à Charlemagne , il les fit comparoître : il demanda à l'inconnu qui il étoit ; il se dit Chevalier Normand , parent du Comte Robert , & revenant depuis peu de Jérusalem , où il avoit vu Maugis , qui marchandait de jeunes esclaves pour le Soudan d'Egypte , son maître. Le soudan ! s'écria le Roi. « Hélas ! oui , dit le vieillard ; il a été » fait prisonnier. Le Soudan lui a proposé d'être empalé ou de renoncer à sa religion. Maugis , qui l'eût » dit ? a eu la lâcheté de préférer ce dernier parti ; le » Soudan l'a fait Eunuque , & il est dans le Serrail ; » mais que m'importe Maugis ? Sire , il s'agit de mon » injure ; ce discourtois Chevalier m'a insulté , je l'ai » défié , & plus lâche que Maugis , il est tombé sur » moi , un bâton à la main. Je conviens , dit Charlemagne , que Pinabel a tort ; mais vieux & infirme , » comment vous défendrez-vous ? Sire , répondit le » faux Chevalier , je ne suis paralysé que de la moitié » du corps ; je me battraï de l'autre , & c'est assez » pour un rival tel que ce Chevalier ».

Pinabel étoit couvert de honte ; il rougissoit ; il n'osoit ni accepter , ni refuser ; il ne voyoit pas plus de gloire d'un côté que de l'autre. Enfin le vieux Chevalier s'impa-

tientant , menace Pinabel de lui casser la tête avec son tronçon de lance. Charlemagne ordonne que le combat aura lieu. Le Chevalier demande que , ne pouvant se tenir à cheval , à cause de sa paralysie , ils combattent à pied : Pinabel y consent , prend son épée & veut fonder sur le Chevalier , qui , profitant du temps , & ne voulant d'autre arme que son tronçon , en donne un si terrible coup sur le poignet de son adversaire , qu'il le désarme ; d'un second coup il le frappe si rudement dans la poitrine , que Pinabel , tout étourdi , va tomber aux pieds de Charlemagne. Le vieux Chevalier , sans lui donner le temps de se relever , lui met le genou sur la gorge , & tenant , de la seule main qui paroît libre , le pommeau du tronçon de lance , levé sur le visage de Pinabel , menace de l'écraser s'il ne se rend. Pinabel demande grâce , & le Chevalier , en le remettant dans les mains de Charlemagne , lui conseilla d'être plus circonspect à l'avenir.

Le Roi , étonné de ce qu'il a vu , fait l'accueil le plus honorable au vieux Chevalier , qui le prie de lui permettre de voir le camp , avant qu'il n'aille à Dordogne , faire rougir les fils d'Aymon de l'amitié qu'ils avoient eu pour ce Maugis. Charles , qui trouvoit cet homme fort singulier , & que son combat lui faisoit regarder comme un des plus braves Chevaliers , lui laisse toute liberté. Pinabel s'étoit retiré dans sa tente fort humilié ; Maugis , en parcourant le camp , l'aperçut sur son lit ; il entra ; Pinabel appela deux de ses Écuyers , & leur ordonna de se saisir de cet homme ; mais Maugis les atterra , & par son art , les plongea dans un profond sommeil. Pinabel les crut morts , & eut une seconde fois la lâcheté de demander grâce. » Je » te l'accorde , dit le Chevalier , tu n'es pas digne que » je te tue ; mais ta grâce ne te servira pas de beau- » coup , car tu vas mourir de ta belle mort ; le ciel a » fixé ce jour pour le dernier de ta vie ; tu ne douteras » pas de ma prédiction quand tu sauras qui je suis : » reconnois Maugis ». En ce moment Maugis reprit ses véritables traits ; Pinabel eut la plus effroyable terreur ; Maugis reprit encore la figure du vieux Chevalier

écloppé, & sortit en boitant comme si de rien n'étoit. Pinabel voulut appeler du secours ; mais une langueur qu'il prit pour les avant-coureurs de la mort, un sommeil qu'il crut être le dernier, s'emparèrent tout-à-coup de ses sens ; ce malheureux qui n'avoit que la force de pleurer, luta quelque temps contre son assoupissement & y succomba en croyant rendre le dernier soupir.

Cependant Maugis, son bras en écharpe & traînant sa jambe, traversa le camp de Charlemagne, & prit le chemin de Dordogne, où il entra sous sa figure d'Hermite ; il alla au Palais : Renaud, ses freres, Yolande & ses enfans dînoient ; Maugis entra, comme spectateur dans la Salle à manger ; il s'appuya contre un pilier, & les regardoit avec plaisir sans rien dire. Le maître-d'hôtel, qui le prit pour un Hermite qui demandoit l'aumône, lui fit apporter à dîner ; mais il ne prit que du pain & ne but que de l'eau claire. Renaud le regardoit avec beaucoup d'intérêt : malgré son visage pâle & sa maigreur, il lui sembloit retrouver dans ses traits quelque chose des traits de Maugis : « mais quelle » apparence, disoit-il, qu'il se déguisât ainsi avec ses » cousins & ses amis ? » Quand le dîner fut fini, Renaud se leva & fit dire à l'Hermite qu'il avoit à lui parler ; lorsqu'ils furent seuls : « Dites-moi, lui de- » manda Renaud en l'embrassant, pourquoi vous dé- » guisez-vous ? si vous n'êtes point Maugis, qui êtes- » vous ? » Maugis ne put se cacher plus long^temps : « C'est lui-même, dit-il en réitérant ses embrassemens ; » c'est Maugis, qui pleure de joie de vous revoir » ! Renaud le pria de quitter ses haillons, de prendre d'autres habits, & de venir vivre avec ses cousins. « Non, » Renaud, lui dit Maugis ; j'ai fait vœu de vivre dans » la solitude & la pauvreté : je n'en avois jamais connu » les avantages ; une vie obscure & tranquille & le » témoignage d'une conscience pure, sont au-dessus » de la fortune des Rois ; leurs vastes Etats, des Royaumes conquis ajoutés à leurs Royaumes, rien ne suffit » à leur ambition & tandis que le pauvre est content » avec un peu de pain, de l'eau pure & quelques racines ; qu'un travail modéré lui procure tout ce qui

» est nécessaire à sa subsistance , le monde ravagé ne
» peut assouvir la faim des Rois ».

Renaud , dans la joie d'avoir retrouvé Maugis , appela ses frères & sa famille ; tous l'entourèrent en versant des larmes de tendresse. « Croyez-vous , mon cousin , disoit-il à Renaud , que dans ce moment , je ne me trouve pas mille fois plus heureux que Charlemagne » ? Yolande , la tendre Yolande , arrosoit de ses larmes les mains de l'Hermite ; elle ne cessa de le presser dans ses bras , que pour aller dans le Palais annoncer à ses femmes & à tous ceux qu'elle rencontroit , le retour de Maugis ; puis elle revenoit à lui , & l'embrassoit encore.

Mais que cette joie fut courte ! Yolande le prioit de changer d'habits : « Non , lui dit Maugis , faites-moi donner un bourdon de nœuds d'épines & je pars : ma retraite importe à votre sûreté : jamais Charlemagne ne consentira à la paix , s'il fait que je suis auprès de vous. Les larmes que la tendresse & l'amitié faisoient couler des beaux yeux d'Yolande , se changerent en larmes de tristesse & coulerent plus abondamment ; mais tout ce qu'ils purent obtenir , fut que Maugis ne partiroit que deux jours après. Renaud voulut lui faire accepter un cheval & de l'argent. « Non , non , lui dit Maugis ; simple & pauvre Hermite , je traverserai le camp de Charlemagne sans qu'on prenne garde à moi : plus d'éclat inspireroit plus de curiosité. Mon cousin , l'élévation fait le malheur de la plupart des hommes , en fixant sur eux tous les regards. Au nom de Dieu , cessez de m'attendrir par vos larmes , & laissez-moi retourner dans ma solitude. J'ai fait vœu d'aller à Jérusalem , & d'y passer trois ans ; je viendrai vous voir avant mon départ & à mon retour ; mais je veux finir mes jours dans mon hermitage ».

Le jour de son départ arrivé , Maugis , qui ne vouloit prendre congé de personne , sortit de Palais avant l'aurore ; mais Renaud , qui s'étoit douté de son projet , s'arracha doucement des côtés d'Yolande , alla le rejoindre comme il sortoit , & l'accompagna jusqu'à la porte

de la Ville ; ils s'embrassèrent , & Maugis promit de venir le voir le plus tôt qu'il pourroit.

Maugis , après avoir quitté Renaud , tomba dans une profonde rêverie ; il ne s'aperçut qu'il étoit prêt du camp de Charlemagne , qu'aux plaisanteries d'une garde avancée , qui s'écria : « Voici l'Hermite de l'autre jour. » Quelques Soldats s'aperçurent qu'il avoit une écharpe neuve : sur ma parole , disoit l'un , il a rencontré quelque Chevalier de son espece , ils auront rompu quelque bourdon ensemble & il se fera paré de la dépouille du vaincu ; mais un Soldat plus brutal , en le regardant sous le nez , s'avisa de dire qu'il falloit se méfier des Moines ; que cet Hermite pourroit bien être le Magicien Maugis , & qu'il n'y auroit pas grand risque à le tuer ; qu'après tout ce seroit ou un Saint de plus en paradis , ou un Sorcier de moins sur la terre ; qu'il n'y avoit qu'à gagner. Quelle folie ! reprit un vieux Cavalier ; ne voyez-vous pas que cet homme a cent ans passés , & qu'il est paralytique ? Je connois Maugis ; je l'ai vu cent fois ; il n'a pas trente-cinq ans ; il est plus grand que ce vieillard au moins de trois pieds. D'ailleurs ne voyez-vous pas qu'il est couvert de médailles bénites , & ne savez-vous pas qu'il ne faut qu'une médaille de Rome pour empêcher tous les sortilèges du monde » ?

Comme le vieux Cavalier parloit ainsi , le convoi de Pinabel , qu'on croyoit mort & qu'on portoit au tombeau , passa. Maugis s'approcha du vieux Soldat & lui demanda quel étoit ce Chevalier. « C'est , lui dit-il , un favori du Roi , un méchant homme que Dieu a puni de ses crimes , & qu'on a trouvé mort subitement ; il n'est pas mort , reprit l'Hermite , il n'est qu'enchanté , comme ces deux autres qu'on porte sans doute aussi au tombeau ; ils dorment ; voulez-vous que je les réveille ? Je serois assez curieux de voir un désenchantement , reprit le Soldat ; mais je voudrois que ce fût sur tout autre que sur ces méchantes gens. Comment connoissez-vous qu'ils ne sont qu'enchantés ? & comment avez-vous le pouvoir de les désenchanter ? Le charme est aisé à connoître , reprit

» Maugis , à la couleur de leurs traits. Quant au pour-
 » voir de les désenchanter , il consiste , comme vous
 » l'avez très-bien observé , dans ces médailles ». Maugis , qui savoit le moment où le charme devoit finir , donna une médaille au Cavalier. « Vous pouvez , si vous
 » voulez en faire l'essai , accompagner le convoi , &
 » dans deux heures d'ici , quand on sera prêt à les
 » mettre dans le tombeau , dites qu'on suspende la
 » cérémonie ; appliquez seulement un demi-quart-d'heure
 » la médaille sur le front de chacun des ensorcelés , &
 » vous les verrez revenir peu-à-peu ». Le Cavalier remercia l'Hermite , & ne se vanta pas du présent qu'il lui avoit fait , pour se ménager le plaisir de la surprise de ses camarades.

CHAPITRE XX.

Résurrection de Pinabel. Propositions de Charlemagne à Renaud. Inflexibilité de part & d'autre. Pinabel détruit les bons effets des conseils de Roland. Reproches & remontrances au Roi. Gibet élevé sur la plus haute tour de Dordogne. Le Duc Richard , menacé du supplice , tue ses satellites. Ingratitude de Charlemagne. Défection des Barons & des Pairs. Fermeté constante du Duc Richard. Action généreuse de Renaud.

CHARLEMAGNE murmuroit de ne pas revoir Richard de Normandie ; il se plaignoit aux Pairs de la déloyauté de Renaud qui le retenoit. « Sire , lui dit Roland , ce qui me surprend le plus , c'est votre étonnement même , & sur quoi vous seriez-vous flatté que Renaud feroit , je ne dis point assez généreux , mais assez inconsidéré pour vous renvoyer son prisonnier ? Souvenez-vous de sa courtoisie , lorsqu'étant en son pouvoir , dans Montauban , il vous renvoya sans rançon , sans aucune condition , sur Bayard , son propre cheval , qu'il vous confia , vous laissant toute liberté de lui faire la guerre ou de lui accorder

» la paix ? Aulieu de lui tenir compte de sa magna-
» nimité , vous n'avez usé de votre liberté que pour le
» bloquer dans son Château & le faire périr de faim ,
» lui & sa famille. Le ciel , qui le protège visiblement ,
» lui ouvre un chemin , il échappe à vos fureurs , il
» vous épargne un crime , & vous le poursuivez dans
» son dernier asyle , il est assez heureux encore pour
» vous enlever un de vos plus vaillans Chevaliers , prêt
» à le prendre , pour vous le livrer , & vous voudriez
» qu'il vous le rendît ! Sire , si Renaud ne l'a pas fait
» mourir , c'est un excès de bonté qui n'a point d'exem-
» ple ; mais , je le regarderois comme le plus insensé
» des hommes , s'il vous rendoit un ôtage de la paix
» qu'il desiré , avant qu'elle fût conclue ».

Naimés , Oger & l'Archevêque Turpin , appuyèrent le discours de Roland , & Charlemagne fut forcé de se rendre ; il leur ordonna d'aller vers Renaud , de lui dire de rendre Richard de Normandie & Maugis , & qu'à ce prix il consentiroit à la paix ; qu'il rendroit leurs terres aux fils d'Aymon , & qu'il feroit élever dans sa Cour les enfans de Renaud. « Sire , répondit » Naimés , ce seroit nous envoyer inutilement : depuis » deux ans Maugis s'est séparé de ses cousins , & per- » sonne ne fait ce qu'il est devenu. Il a pris ce parti , » vous le savez , non qu'il craignît que jamais Renaud » le livrât ; mais pour ôter tout obstacle à la paix ».

« C'est une imposture , s'écria Pinabel , qui avoit » entendu ces dernières paroles , & qui venoit d'être » désenchanté ; Maugis est à Dordogne ». Il raconta tout ce qui lui étoit arrivé dans la tente avec le Chevalier paralytique. Roland lui soutint que la honte d'avoir été vaincu par un vieux Chevalier invalide , lui faisoit supposer ces mensonges ; mais les funérailles de Pinabel & de ses Ecuyers , & le désenchantement occasionné par la médaille , le justifient dans l'esprit de Charlemagne , & Roland ne savoit qu'en penser.

« Quoi qu'il en soit , reprit le Roi , portez mes propositions à Renaud : nous verrons ce qu'il répondra ; » sur-tout rapportez-moi des nouvelles de Richard de » Normandie ».

Les Barons obéirent; ils furent introduits dans la Ville, portant chacun une branche d'olivier, en signe de paix. Renaud leur fit l'accueil le plus favorable, & Naimés lui fit les propositions du Roi.

« Je suis bien étonné, leur répondit Renaud, que
» Charlemagne, sachant que Maugis s'est séparé de
» nous, & que c'est uniquement pour ne lui point
» faire ombrage, il s'obstine à me le demander en-
» core. Attacher à un traité une condition impossible à
» remplir, est un jeu indigne de lui & de moi, & de
» ceux qu'il charge d'une ambassade aussi puérile. Je
» ne vous cacherai pas cependant, que Maugis est venu
» me voir; mais il n'a passé ici que deux jours, & il est
» reparti sans qu'il ait voulu dire quelle étoit sa retraite;
» mais Charles fait que quand il seroit en mon pouvoir,
» je ne le livrerois jamais. Il me fait demander Richard
» de Normandie, & c'est la seconde condition qu'il
» met à la paix. Richard est un très-vaillant Chevalier;
» mais c'est pour me livrer au Roi qu'il a eu la témé-
» rité de me poursuivre jusques dans Dordogne: s'il
» eut réussi, je n'avois à espérer qu'une mort infâme.
» Je ne blesserai donc point la justice en livrant Ri-
» chard au même supplice, auquel il n'a pas tenu au
» ministre des vengeance du Roi, que je n'aie été
» livré. Allez donc rapporter à votre maître, que Maugis
» n'est point en ma puissance; que quand il y seroit,
» je ne le sacrifierois point à sa fureur; que j'ai des-
» tiné le Duc Richard au supplice auquel Charles me
» destinoit lui-même; que tout ce qui s'est passé, de-
» puis qu'il mit le siège devant Montauban, m'a appris
» à être inexorable comme lui; & qu'enfin je traiterai
» comme espions tous ceux qu'il m'enverra, Cheva-
» liers ou autres, lorsqu'ils n'auront à me faire que de
» semblables propositions ».

Les Pairs furent étonnés d'entendre Renaud répondre avec une fierté qu'il n'avoit jamais montrée; ils ne doutèrent point que sa patience ne se fût lassée, & ils tremblèrent pour le Duc de Normandie. Ils retournèrent vers le Roi, & après que Roland lui eut rendu la réponse de Renaud: « Sire, lui dit-il, la patience

» & la douceur ont leur terme. Celui qui fait se maî-
» triser , les franchit rarement ; mais quand une fois
» il s'abandonne à son ressentiment , ses excès sont plus
» à craindre que celui de l'homme impétueux qui ne
» connoît pas la modération. La colere se ralentit par
» l'habitude ; mais elle est intraitable quand elle succède
» à l'habitude de la douceur. Votre inflexible sévérité ,
» Sire , a forcé le plus doux des hommes à écouter un
» courroux trop long-temps retenu , & dont le malheu-
» reux Richard fera peut-être la victime. Je crois donc
» qu'il n'y a pas un moment à perdre , si vous voulez
» appaiser Renaud ».

Le Roi fut ébranlé ; Pinabel le vit prêt à renvoyer Oger & Roland vers Renaud ; mais , profitant de l'ascendant qu'il avoit sur son maître. « Seigneurs , dit il ,
» vous seriez-vous flatté de jeter , par vos craintes ,
» feintes ou véritables , l'alarme dans le cœur de votre
» Roi ? Si , jusqu'ici la terreur que ses menaces ont im-
» primées dans l'ame de Renaud , l'a porté à s'humili-
» er & à demander grâce ; si , lorsque Maugis , par
» la plus indigne des félonies , mit son Souverain en
» la puissance de ses cousins , il n'osa point profiter de
» ses avantages ; si , au milieu des combats , il est
» tombé aux pieds de son maître , pour obtenir la paix ,
» comment pouvez-vous croire qu'aujourd'hui Renaud
» veuille s'exposer , par le supplice de Richard , à la
» plus terrible des vengeance ? Ce que vous appelez
» douceur en lui , n'est que prudence , & ce n'est pas
» dans cette circonstance qu'elle se démentira ».

Charlemagne approuva l'avis de Pinabel , parce qu'il étoit conforme à ses desirs & à ses vues ; & il ajouta que si Renaud faisoit le moindre outrage au Duc de Normandie , il extermineroit & Renaud & ses enfans , ses freres , son pere , jusqu'au dernier de sa race ; il chargea Naimes de porter cette réponse à Renaud. « Sire ,
» lui dit Naimes , je suis prêt d'obéir à vos ordres ;
» mais songez que cette démarche est décisive pour la
» vie de Richard. Renaud est plus désespéré de l'éloi-
» gnement de Maugis , dont vous seul êtes la cause ,
» que de tous les maux qu'il a soufferts ; il eût donné

» fa propre vie pour la sienne : jugez , Sire , s'il épar-
 » gnera celle de Richard. Pinabel ne concevra pas , sans
 » doute , que l'amitié malheureuse puisse porter à de
 » tels excès une ame sensible , & il conclura que Re-
 » naud ne s'exposera point , pour cette chimere , aux
 » défastres dont vous le menacez. Vous pouvez , Sire ,
 » vous en rapporter à Pinabel : qui connoît mieux que
 » lui la sensibilité inquiète & les délicatesses d'une ame
 » grande ? Continuez , Sire , de régler votre conduite
 » sur ses conseils ; chargez-le de porter vos propositions
 » à Renaud : au défaut de la bienséance , son éloquence
 » suffira pour les lui faire accepter ».

Pinabel rougit , voulut parler , & sa voix tremblante ne put proférer que des sons mal articulés. Charlemagne sentit tout le poids des reproches de ses Barons : il craignit non-seulement la perte de Richard de Normandie , mais encore la défection de ses Chevaliers , qui se trouvoient humiliés par les mauvais traitemens faits aux fils d'Aymon , par la mort infâme à laquelle Charles exposoit le Duc Richard , & par la préférence qu'il sembloit donner aux avis de Pinabel sur leurs conseils désintéressés.

Cependant Renaud assembla ses freres pour délibérer sur le sort de Richard de Normandie ; ils furent d'avis de lui faire subir le supplice auquel Charles avoit condamné Richard , leur frere. Renaud ne prononça point ; mais il ordonna qu'on élevât un gibet au-dessus de la grande tour qui dominoit le camp de Charlemagne. Aussi-tôt que Roland l'aperçut , il courut en avertir le Roi. « Sire , lui dit-il , voilà donc la récompense de
 » tous les services que Richard vous a rendus ; il ne
 » dépendoit que de vous de le sauver , & vous aimez
 » mieux l'abandonner , que de pardonner aux fils
 » d'Aymon ! Certes , Sire , c'est un puissant encourage-
 » ment pour vos serviteurs » !

Charlemagne sourit de ses plaintes. « Ne voyez-vous
 » pas , leur dit-il , que tout cet appareil n'est qu'un vain
 » épouvantail , pour me forcer à faire la paix ? Je ne
 » crains rien pour Richard ».

Renaud cependant commanda dix Cavaliers pour con-
 duire

duire le Duc de Normandie au supplice. Le Duc jouoit dans ce moment une partie d'échecs avec le jeune Yon ; il vit approcher les satellites , & leur demanda froidement ce qu'ils vouloient : ils lui répondirent , d'un ton respectueux , qu'ils étoient fâchés des ordres dont ils étoient chargés , que c'étoit avec le plus grand regret qu'ils les exécutoient. « Quels sont ces ordres , interrom- » pit brusquement Richard ? Monseigneur , lui dirent- » ils , nous avons la triste commission de vous conduire » au supplice ». Richard les regarda avec mépris & continua sa partie. Les Gardes attendirent encore quelque temps ; mais voyant que Richard ne faisoit aucune attention à eux , « Monseigneur , reprirent-ils , il est temps » de marcher ; il n'y a point de grâce à espérer ». Richard , sans faire semblant de les entendre , continua son jeu. Enfin les Gardes s'étant avisés de vouloir l'enlever de force , Richard se lève , & à grands coups de son échiquier , qui étoit d'ivoire , il en étend quatre morts à ses pieds , & les autres prirent la fuite ; ensuite il revint à Yon : « Racommodons notre jeu , lui dit-il tranquillement ; » ces malheureux , qui sans doute étoient ivres , l'ont » un peu dérangé ; ma mémoire y suppléera : vous aviez » perdu un cavalier , & moi un fou ; il vous restoit » quatre pions & à moi six ; votre Roi étoit là , & ma » tour ici ». Le jeune Yon trembloit & n'osoit rien dire. Tandis qu'il raccommode son jeu , Richard appelle son Ecuyer , & lui dit froidement : « Fais jeter par la fenê- » tre ces coquins qui venoient m'écourdir & que j'ai » tués ». L'Ecuyer , avec le secours d'un domestique , les jeta l'un après l'autre dans la cour du Château. Alard , qui attendoit sur la tour qu'on amenât Richard , fut bien étonné , lorsqu'il vit voler par les fenêtres de son prisonnier , les Gardes qu'il lui avoit envoyés : il courut en avertir Renaud , qui comprit bien qu'il en coûteroit beaucoup avant qu'on pût se saisir du Duc de Normandie : ceux qui avoient fui , vinrent tout tremblans encore , implorer le secours de leur maître. Renaud vint dans l'appartement de Richard & lui demanda pourquoi il avoit tué ses gens. « Il est vrai , répondit » Richard , que tandis que je jouois avec votre fils , il

» est venu ici dix à douze coquins ; ils m'ont tenu de
» votre part des propos insolens , auxquels d'abord je
» n'ai pas fait attention ; mais ensuite , en assurant tou-
» jours que c'étoit par vos ordres , ils ont eu l'audace
» de vouloir se saisir de moi pour me conduire , ont-
» ils dit , au supplice ; je suis tombé sur eux à grands
» coups d'échiquier , j'en ai tué quelques-uns , & les
» autres ont pris la fuite comme des lâches. Si vous étiez
» mon prisonnier , comme je suis le vôtre , j'empêche-
» rois mes gens de vous faire de pareils outrages. Mon
» cher Richard , lui dit Renaud , il n'est plus question
» de courtoisie : je fais tout ce que se doivent de bra-
» ves Chevaliers ; mais Charlemagne m'a avili , &
» vous partagez les torts de Charlemagne ; quand Ri-
» chard , mon frere , fut entre ses mains , & qu'il le
» condamna au gibet , il le fit garder dans une prison
» obscure ; il le chargea de chaînes , comme un vil cri-
» minel ; je n'ai rien fait de tout cela à votre égard.
» C'est contre mon intention qu'on a usé de violence ;
» mais aussi auriez-vous dû peut-être marquer moins de
» hauteur , & ne pas donner la mort à des malheureux qui
» croyoient ne faire qu'obéir ; mais Renaud , reprit Ri-
» chard , ne suis-je pas aussi un serviteur de Charles ,
» qui a fait serment de lui obéir en tout » ?

« Richard , ne perdons pas le temps en des discus-
» sions inutiles ; je veux bien vous donner le temps
» encore de solliciter ma paix auprès de lui ; mais si
» vous n'y parvenez pas , il faut vous résoudre à mou-
» rir. Renaud , reprit Richard , je connois si bien le
» fonds de ton cœur , je crains si peu tes menaces , que
» je me livre à toi sans réserve , & que , sans qu'il soit
» besoin d'autres gardes que de moi-même , je vais me
» rendre au lieu de mon prétendu supplice ». Il y monta ;
Renaud avoit fait un appareil imposant ; il se fit accom-
pagner à la tour par un cortège nombreux. Il dit à Ri-
chard : « Il est encore temps de vous dérober à la honte.
» Voici deux partis que je vous propose : abandonnez
» le Roi & vous unissez avec moi ; ou bien faites ma
» paix avec lui. J'ai juré , répondit Richard , foi & hom-
» mage à Charlemagne ; il est mon Souverain , & la

» crainte de mille morts ne me feroit point changer.
 » Quant à la paix que vous demandez , personne ne
 » la desire plus sincèrement que moi : je ne l'exciterai
 » point à se parjurer ; mais comme je connois son
 » amitié pour ses Pairs , donnez-moi un hérault que je
 » puisse lui envoyer ».

Renaud appela un hérault , à qui Richard dit : « Allez
 » vers Charlemagne , dites-lui que vous m'avez parlé
 » au pied d'un infâme gibet , où j'étois prêt à monter ,
 » & que s'il ne consent à la paix que Renaud lui de-
 » mande , il va m'y faire attacher. Vous lui donnerez
 » cette bague , comme un signe que ce que vous lui
 » rapportez , vous le tenez de moi & non d'autrui. Vous
 » ajouterez que , pour lui témoigner le desir que j'ai
 » de cette paix , non à cause de la mort que je suis prêt
 » à subir , mais à cause de l'amitié que j'ai pour les
 » fils d'Aymon & du zele que j'ai pour le Roi , je con-
 » sens à le dédommager des torts que Renaud lui a faits.
 » Vous direz à Roland & aux autres Pairs , de repré-
 » senter à Charlemagne la honte qui rejailliroit de mon
 » supplice sur eux & sur lui ».

Le hérault exécuta fidèlement sa commission , & rapporta mot à mot ce que Richard lui avoit dit. Alors Roland , Naimés , Oger , Turpin & tous les Pairs , se jeterent aux genoux du Roi. « Sire , lui dirent-ils , sauvez
 » à la fois ; & Richard de Normandie , & les fils
 » d'Aymon , & vous-même ». Charlemagne parut inflexible : il leur répétoit sans cesse que Richard , au pied du gibet , étoit en sûreté comme dans le camp , & que jamais Renaud ne se résoudroit à le faire périr. Le hérault protesta qu'il n'y avoit aucune grâce à espérer , & que Renaud l'avoit juré. Alors Olivier se hasarda de dire à Charles : « Sire , vous lui avez trop bien appris qu'il
 » ne faut pas obliger une seconde fois celui qui , la pre-
 » mière , a manqué de reconnoissance. Vous tourneriez
 » contre lui la grâce qu'il feroit à Richard , comme vous
 » avez déjà fait celle qu'il vous accorda à vous-même ». Le hérault demanda son congé ; mais Roland l'arrêta , & lui dit : « Tu peux assurer Richard de Normandie & les
 » fils d'Aymon , que tu as laissé les Pairs disposés à quitter

» le service d'un Prince, qui, dans l'occasion, n'auroit
» pas plus de pitié de nous qu'il n'en a de Richard ».

Alors tous se leverent en pleurant : l'Archevêque Turpin, qui restoit seul, dit à Charlemagne. « Sire, » c'est avec regret que je vous quitte ; mais il seroit » honteux à moi, de me séparer des douze Pairs, leur » démarche fût-elle condamnable, j'aime encore mieux » être blâmé avec eux, que de les trahir par une lâche » désertion ». Ils sortirent tous ; ils allerent à leurs tentes & les firent abattre ; ils rassemblèrent leurs gens, & les conduisirent hors du camp. L'armée de Charles se trouva diminuée de plus de moitié : ce qui resta frémit ; en voyant partir tous les Chevaliers, & ne laisser que quelques Gentilshommes, le traître Ganelon & le perfide Pinabel.

Le hérault rapporta toutes ces choses à Renaud ; & Richard sentit combien peu il falloit compter sur l'amitié des Rois, puisque Charlemagne l'abandonnoit dans une circonstance, où il s'agissoit de lui sauver l'honneur & la vie ; le héraut raconta les dispositions & la désertion des Pairs. « C'en est assez, s'écria Renaud, & il courut » aussi-tôt embrasser Richard. Mon cousin, lui dit-il, je » ne vous demande point pardon du mal que j'ai voulu » vous faire ; car vous étiez bien assuré, & Charles n'en » est que trop persuadé, que mon intention n'a jamais » été de vous faire mourir. Quelqu'outrage que Charles » m'ait fait, son exemple ne doit point séduire un cœur » noble & généreux ; mais je vous prie de me pardonner » cet appareil que j'ai voulu mettre sous les yeux » du Roi, & cette apparence de rigueur & d'inflexibilité à votre égard : l'effet qu'elle a produit sur » les douze Pairs doit me justifier à vos yeux.

Renaud renvoya le hérault vers les douze Pairs, & leur fit dire qu'en leur considération, il avoit fait grâce à Richard, & les Pairs firent assurer Renaud qu'ils ne rentreroient au service de Charles, que lorsqu'il auroit fait sa paix avec les fils d'Aymon.



C H A P I T R E X X I.

Méchanceté des conseils de Pinabel reconnue & punie. Noble aveu de Charlemagne. Retour des Pairs. Renaud se dévoue pour ses freres. Sa résistance aux larmes de son épouse & de sa famille. Alarmes d'Yolande ; son amour & son courage. Attendrissement de Charles. Pardon & punition. Exil de Renaud.

LES douze Pairs s'assemblerent hors du camp , & prirent congé les uns des autres. Charlemagne , réfléchissant sur la perte qu'il faisoit , fit appeler Pinabel , dont il commençoit à se méfier ; il lui témoigna ses craintes & ses regrets. « Sire , lui dit le lâche flatteur , » je suis étonné de vos alarmes ; n'êtes-vous pas assez » grand par vous-même ? Eh ! que vous importe que vos » Barons restent ou s'en aillent ? Vous pouvez tout sans » eux , & que feroient-ils sans vous ? Quand il seroit » vrai , comme ils ont eu l'adresse de vous le persuader , » que la nation a en eux une confiance aveugle , elle » disparaîtra avec eux , & leur défection prouvera à la » nation même , combien peu cette confiance étoit fondée. Vous craignez que leur retraite n'affoiblisse l'amour » de vos Peuples : Sire , cet amour , ils le partageoient » avec vous , & vous allez en ressentir seul tous les effets. » D'ailleurs , Sire , quel est cet amour qu'ils vous faisoient tant valoir ? un caprice , une effervescence passagère. Quelle que soit l'affection des Peuples pour le » Souverain , qu'ils le craignent ou qu'ils l'aiment , pourvu » qu'ils lui obéissent , peu importe. Sont-ce les Rois qui » sont faits pour les Peuples , ou les Peuples pour les » Rois ?

Charlemagne , enfin révolté de sentimens si bas , interrompit le lâche adulateur : « Traître , lui dit-il , cent » fois plus digne de ma haine que Renaud & Maugis , » porte loin de moi tes discours empoisonnés. C'est » toi , lâche , qui m'as engagé dans des démarches

» contre lesquelles tu t'es imaginé que ma grandeur
 » compromise, ou une fausse honte m'empêcherait de
 » revenir. La honte consiste à persister dans l'injustice,
 » & non à revenir d'une erreur. Malheureux ! que t'avois-je
 » fait pour abuser ainsi de la confiance que je t'avois
 » donnée ? Cent mille ennemis sont moins redoutables
 » pour un Souverain, qu'un courtisan dont on ne se
 » méfie pas ».

A ces mots, Charlemagne appelle un hérault & lui ordonne de conduire Pinabel, pieds & mains liés, vers les douze Pairs. « Dites-leur, ajoute-t-il, que je leur
 » envoie le traître qui, par ses conseils, n'a cessé de
 » m'irriter contr'eux & contre la famille d'Aymon : je
 » les laisse les maîtres de sa punition ; dites-leur que
 » leur Roi ne veut être désormais que leur ami ; qu'ils
 » reviennent lui donner des conseils plus salutaires, &
 » qu'il est prêt à les écouter ».

Renaud qui, des remparts de Dordogne, voyoit tout ce qui se passoit, fit remarquer à Richard de Normandie un Chevalier sans armes, monté sur une mule étique, les mains liées derrière le dos, qu'un hérault présentoit aux douze Pairs. Richard reconnut Pinabel : ils virent, un moment après, les douze Pairs s'assembler, délibérer & reprendre le chemin du camp de Charlemagne ; mais le hérault conduisoit Pinabel à Dordogne. Richard s'en félicita : depuis long-temps il haïssoit le perfide ; ils allèrent au-devant de lui. « Seigneurs, dit
 » le hérault, le Roi a livré cette victime aux douze
 » Pairs ; il a reconnu que c'étoit un vil flatteur qui,
 » par ses conseils, entretient les divisions qui régissent
 » entre le trône, les fils d'Aymon & les Pairs ; &
 » comme Charlemagne les a laissés les maîtres de son
 » sort, ils vous le renvoient pour que vous en fassiez
 » à votre volonté ». Richard & Alard opinèrent pour qu'il fût attaché au gibet, qui se trouvoit tout élevé sur la tour ; mais Renaud le fit mettre en prison jusqu'à ce que Charlemagne eût prononcé.

Cependant les Pairs étant revenus auprès du Roi, ils embrassèrent ses genoux ; il leur rendit la main & leur ordonna de prendre leurs places.

„ J'ai peut-être , dit-il , poussé la sévérité trop loin
 „ à l'égard de la famille d'Aymon , & quoique Gane-
 „ lon & Pinabel , par des mensonges adroits & par des
 „ rapports insidieux , aient eu l'art d'entretenir ma co-
 „ lere , j'avoue que j'aurois dû être plus sensible au re-
 „ pentir de Renaud & ne pas rejeter sa prière ; mais
 „ il n'en est pas moins vrai que les fils d'Aymon se
 „ sont révoltés contre leur Souverain ; ils ne se sont
 „ pas bornés à une guerre défensive ; ils m'ont attaqué ;
 „ ils m'ont poursuivi ; ils m'ont insulté jusques dans ma
 „ tente : je rends justice à Renaud , il n'a pas trempé
 „ dans cette félonie ; mais le chef doit répondre de ceux
 „ qu'il conduit , & la loi le condamne ; un pardon absolu
 „ feroit un attentat contre la Loi. Les quatre fils d'Aymon
 „ sont coupables & leur cousin l'est encore davantage. Je
 „ veux bien cependant me contenter d'en punir un seul , en
 „ sauvant même son honneur & sa vie. Allez , Duc de
 „ Naimés , dites à Renaud , à ses frères & à Maugis ,
 „ que l'un d'eux se remette en mon pouvoir , & qu'à
 „ ce prix , non-seulement je fais grâce à tous les au-
 „ tres ; mais encore que je leur rendrai leurs héritages ,
 „ leurs fiefs , & tout ce que leurs crimes ont fait tom-
 „ ber au fisc.

Naimés porta cet ordre à Dordogne ; toute la famille
 d'Aymon , excepté Renaud , en fut consternée : chacun
 vouloit se dévouer pour les autres : „ Non , dit Re-
 „ naud , ce sera moi qui me sacrifierai pour tous. Le
 „ Roi est grand & généreux , & s'il eut été le maître
 „ de fuivre le penchant de son cœur , il y a long-temps
 „ qu'il eût accepté les propositions que je lui ai faites
 „ de lui céder Bayard & de fuir avec vous loin de
 „ ses Etats ; mais Pinabel & Ganelon lui ont fait envi-
 „ sager la clémence comme une foiblesse dangereuse.
 „ Si c'est du sang qu'il demande , c'est le mien qui doit
 „ couler ; je me suis couvert d'assez de gloire en com-
 „ battant contre lui , pour n'avoir point de regret à la
 „ vie. Vous êtes plus jeunes que moi ; il n'est aucun
 „ de vous dont la mort ne fût une perte pour la patrie
 „ & pour l'univers. Allez , Naimés , dites au Roi , que

» je vais me livrer à sa discrétion & lui ramener Richard de Normandie ».

Les frères de Renaud s'opposèrent vainement à cette résolution : ni leurs larmes, ni leurs prières ne purent le faire changer d'avis. Yolande avec ses deux fils vint embrasser les genoux de Renaud. « Cruel, lui dit-elle, tu vas t'exposer aux fureurs d'un ennemi implacable ; & tu n'emmenes point avec toi ta femme & tes enfans ! si tu les abandonnes, que veux-tu qu'ils deviennent ? que veux-tu que devienne leur mère infortunée ? Si tu es résolu de mourir, permets que je meure à tes côtés : survivre à ce qu'on aime est mille fois plus cruel que la mort ; épargne-moi, je t'en conjure, un supplice si long & si terrible ».

Renaud, ne pouvant plus résister à leurs larmes, feignit de se rendre. « Vous le voulez, leur dit-il, que le sort en décide : que le reste du jour se passe en prières, que nos temples soient ouverts ; demain, quand le soleil éclairera nos plaines, nous nous rendrons tous sur la place publique, & là, en présence de nos citoyens, chacun écrira son nom, le jettera dans un casque, & le premier qui sortira, fera la victime que le ciel aura choisie ».

Les frères de Renaud donnerent d'autant plus aisément dans le piège, qu'ils se flattoient d'exciter le Peuple, à suivre de près celui que le sort désigneroit, & à l'arracher au pouvoir de Charlemagne, s'il vouloit attenter à ses jours ; mais pendant la nuit, Renaud, Naimés & Richard de Normandie partirent secrètement.

Renaud s'étoit échappé des bras d'Yolande, sous prétexte de veiller à la sûreté de la Ville. Le jour étoit prêt de paroître, & Yolande ne voyoit point revenir son époux ; agitée de mille soupçons, elle sort de son Palais, va chercher Renaud & ne le trouve point. Elle court à la porte du Château, & elle apprend enfin qu'il est parti avec Naimés & Richard ; elle revient au Palais échevelée & versant un torrent de larmes ; elle vole vers ses enfans. « Chers gages de la tendresse de Renaud, s'écrie-t-elle, allons suivre votre

» pere ; il va se mettre au pouvoir de son ennemi » ! A peine leur donne-t-elle le temps de s'habiller ; sans songer à se faire accompagner , oubliant la foiblesse & la timidité de son sexe , elle prend un de ses enfans de chaque main , & court au camp de Charlemagne. La longueur de la route n'irritoit que son impatience , & ne lui causoit point de fatigue ; ses enfans s'animoient de son courage , ils hâtoient les pas de leur mere , qui eût voulu précipiter leur marche.

Dès que le jour parut , les freres de Renaud se rendirent au Palais ; mais quel fût leur étonnement , lorsqu'ils n'y trouverent ni leur frere , ni son épouse , ni leurs neveux ! Le départ de Richard de Normandie & de Naimés leur eut bientôt ouvert les yeux. Ils s'accusent d'une honteuse crédulité ; mais , sans perdre un temps précieux à de vaines plaintes , ils font retentir les cors & les trompettes , & le Peuple est déjà sur la Place ; il veut prendre les armes & suivre les troupes qui défilent.

Cependant à la premiere clarté du jour , Naimés conduisit à la tente du Roi , Renaud & Richard de Normandie ; Charles ne put retenir ses larmes en voyant l'un & l'autre ; il tendit la main à Richard & s'inclina vers Renaud qui embrassoit ses genoux ; mais se souvenant qu'il étoit Roi , il prit un air sévère , que démentoit son cœur. « Renaud , lui dit-il , en prenant les armes » contre votre Souverain , vous avez violé toutes les » loix divines & humaines , & vous méritez la mort. » La punition d'un tel crime , vous le savez , est l'échafaud. . . . Nous venons pour y monter avec lui , » s'écrie Yolande qui arrivoit dans ce moment , & qui se précipite avec ses enfans aux pieds de Charles ! Yolande avoit pénétré dans le camp , & lorsque les Sentinelles avoient voulu l'arrêter , elle leur avoit dit , en leur présentant ses enfans , « Voici les fils de Re- » naud , donnez-leur des armes , & tout jeunes qu'ils » sont , osez leur disputer le passage ». A ce discours menaçant , au nom de Renaud , la garde du camp s'étoit ouverte & les avoit laissés passer. « Charles , lui » disoit-elle , grâce pour Renaud , ou faites-nous périr

» avec lui ! je jure pour moi , pour mes enfans , que
 » nous le suivrons au tombeau.... Et moi , je jure ,
 » interrompit Charles , que vos enfans m'aimeront ,
 » qu'ils béniront leur Souverain , qu'ils lui seront fide-
 » les , qu'ils le regarderont comme leur protecteur &
 » leur pere. Leve-toi , Renaud , Charles te pardonne ;
 » mais l'Empereur doit un exemple à l'univers. Vas
 » rejoindre tes freres , vas calmer leur impatience ; après
 » les avoir embrassés , j'exige que tu passes les mers ,
 » que tu ailles combattre pour la défense des lieux saints.
 » Je ne prescis point de terme à ton exil ; cependant
 » j'aurai soin de ton épouse & de tes enfans. Je rends
 » à tes freres & à ta famille vos héritages. Vas , Renaud ,
 » pars & reviens couvert de nouveaux lauriers ».

Renaud embrassa son épouse , qui s'évanouit dans ses
 bras : il profita de ce moment pour s'en arracher &
 s'épargner de plus tristes adieux : il demanda la protec-
 tion du Roi pour sa femme , ses enfans & son pere :
 il reprit le chemin de Dordogne avec Richard de Nor-
 mandie , qui ne voulut se séparer de lui que lorsqu'il
 partirait pour son exil.

Renaud rencontra , à moitié chemin , ses freres à la
 tête de leurs troupes & de tous les habitans de Mon-
 tauban : il leur raconta tout ce qui s'étoit passé & les
 ramena. Il arbora sur la grande tour le Pavillon de la
 paix , & à ce signal Roland & Oger ne purent s'empê-
 cher d'avouer que la douceur de Renaud , qui sacrifioit
 tout au bonheur des Sujets de Charlemagne , le mettoit
 au-dessus de tous les Chevaliers. Un moment après on
 vit arriver un hérault qui conduisoit Bayard. Renaud
 l'envoyoit au Roi & lui faisoit demander ses ordres au
 sujet de Pinabel. Charlemagne laissa Renaud le maître
 de son sort ; le généreux Renaud donna au traître une
 haquenée blanche , & lui ordonna de ne jamais repa-
 roître dans les Etats de Charles. Le lâche sortit de Dor-
 dogne , au milieu des huées du Peuple , & malgré ces
 témoignages de mépris , préférant la honte à la mort ,
 il avoit un air content d'échapper à la vengeance des
 fils d'Aymon.

Renaud , après s'être félicité de la paix qu'il venoit de

donner à la France & du sacrifice qu'il venoit de faire à ses freres, leur demanda pour toute récompense de prendre soin de son épouse & de ses enfans, & sur-tout de bien servir le Roi. Alors il quitte son armure, endosse l'habit de Pélerin, ne garde que son épée, & veut se séparer de ses freres; ils l'accompagnèrent avec Richard de Normandie, jusqu'à ce qu'enfin Renaud exigea qu'ils le quittassent pour aller servir Charlemagne, & consoler la triste Yolande.

CHAPITRE XXII.

Accueil de Charlemagne aux freres de Renaud. Son départ pour Liège. Combat de Bayard & de Ganelon dans la Meuse. Arrivée de Renaud à Constantinople. Rencontre imprévue de Maugis malade; leur arrivée à Jérusalem. Siège de la Cité sainte. Admiration qu'excite Renaud dans le camp des Chrétiens. Hommages du Comte de Rance & des Chevaliers à Renaud. Présens rejetés & distribués par les fils d'Aymon aux pauvres Chevaliers. Fêtes, réjouissances dans le camp. Sortie des assiégés; bataille sanglante. Valeur de Renaud & de Maugis. Jérusalem enlevée aux Persans. Action désespérée d'Emirza. Les Perses chassés de la Palestine; ils demandent la paix. Troupes des Chrétiens disciplinées par Renaud. Départ de Renaud & de Maugis.

LE lendemain du départ de Renaud, Richard de Normandie conduisit Alard, Guichard & Richard au Roi. Leur arrivée au camp fut annoncée par le bruit des cors & des trompettes. Charles ordonna à ses Chevaliers d'aller au-devant d'eux. Richard de Normandie les lui présenta; ils mirent un genou à terre, & Alard dit :
 « Sire, quoique vous ayez voulu vous contenter de l'exil
 » de Renaud, quoique vous ayez promis de nous faire
 » grâce, nous venons nous remettre entre vos mains.
 » Croyez, Sire, que quelque vengeance que vous vou-

» lussiez exercer contre nous, elle n'égalerait jamais la
» peine que nous ressentons d'être séparés de Renaud,
» qui étoit notre pere & notre ami, & qui s'est si gé-
» néreusement sacrifié pour nous ». Charlemagne les fit
lever, leur promit son amitié, les remit en possession
de tout ce qu'il leur avoit ôté, les embrassa en signe
de paix, les assura qu'il aimoit Renaud autant que
Roland, son neveu, & que lorsqu'il seroit de retour, il
ne mettroit aucune différence entr'eux.

Les trois freres allerent auprès d'Yolande; ils la trou-
verent dans les larmes, embrassant ses enfans l'un après
l'autre, & leur parlant sans cesse de Renaud: ses pleurs
redoublerent en voyant ses beaux freres. « Ma sœur,
» lui dit Richard, Renaud n'est point perdu pour nous;
» il va cueillir de nouveaux lauriers; le ciel qui l'a
» protégé jusqu'ici, le ramenera plus digne de vous;
» ne vous montrez point indigne de lui par un désespoir
» qu'il condamneroit. L'épouse de Renaud doit avoir
» plus de fermeté; elle doit renfermer ses peines, &
» ne laisser éclater que son courage ». Yolande remercia
Richard, & lui promit de faire tout ce qui dépendroit
d'elle pour se vaincre, & se contenta de ne porter que
des habits violets, couleur triste & conforme à sa
situation.

Cependant Charlemagne fit lever son camp, & fit
mettre ses troupes en marche pour aller au pays de
Liège. Bayard, depuis qu'il avoit perdu le vaillant Re-
naud, son maître, ne pouvoit souffrir d'autre Cavalier
que le Roi, & sous ce fardeau glorieux, il étoit encore
triste de l'absence de Renaud. Un jour que Charlema-
gne, suivi de sa Cour, marchoit le long de la Meuse,
& qu'un de ses Ecuyers menoit Bayard à la main, Ga-
nelon se vanta de le monter avec la même facilité que
le cheval le plus doux. Charlemagne le défia; Ganelon
piqué, s'élance sur la croupe de Bayard; mais le fier
coursier indigné, l'emporte & se précipite dans le fleuve
avec son Cavalier; il plonge, reparoit sur l'eau, re-
plonge, remonte encore; Ganelon ne lâche point prise:
Bayard furieux gagne le rivage, emporte Ganelon sur
le pont, & se précipite encore avec lui dans les flots.

Ganelon , étourdi du coup , l'abandonne ; Bayard qui se sent libre , profite du moment , se dresse , renverse Ganelon , nage & s'élance sur la rive qui est opposée à l'armée : il hennit , rue , part comme une éclair , s'enfonce dans la forêt d'Ardenne , & disparoît aux yeux de l'armée étonnée. Charlemagne fit courir sur ses traces , mais tous ses soins furent inutiles ; on ne put jamais le retrouver , & l'opinion commune est , que ce superbe coursier vit encore dans ces forêts , ne se laissant approcher de personne , & hennissant toutes les fois qu'il voit passer un Chevalier , dans l'espérance de retrouver son maître.

Ganelon fut retiré du fond du fleuve , couvert de vase & presque noyé , & malgré l'état où il étoit , on eut bien de la peine à s'empêcher de rire : car , c'est un spectacle bien satisfaisant que la confusion d'un homme vain & méchant.

Lorsque Charlemagne fut arrivé à Aix-la-Chapelle , où il devoit un jour établir la capitale de l'Empire d'Occident , il licencia ses troupes , & permit à ses Pairs & à ses Barons d'aller chez eux ; mais avant qu'ils partissent , il les récompensa tous , & les freres de Renaud comme les autres.

Cependant Renaud , couvert d'un habit de Pèlerin , arrive à Constantinople : il se cache à tout le monde ; il évite les lieux trop fréquentés ; il demande une hôtellerie , un asyle pour un Pèlerin qu'un vœu amène à Jérusalem : on lui indique le réduit obscur d'une femme pauvre & pieuse qui exerçoit l'hospitalité ; il préfère cette maison au plus riche Palais ; il y fut servi par-la pauvreté avec plus de zele & d'affection , qu'il ne l'eût été par l'opulence. La charitable Mérance partagea avec Renaud un repas simple & frugal ; après lui avoir lavé les pieds , comme elle avoit coutume de faire à tous les Pèlerins qu'elle retiroit , & l'avoir fait souper , elle le conduisit dans une petite chambre où tout respiroit la propreté , la décence & la simplicité. « Il faut , lui dit-elle , que vous vous contentiez de ce » logement ; celui qui est à côté & qui peut-être vous » eût mieux convenu , est occupé par un Pèlerin malade ,

» à qui je vais donner des soins. Madame, lui dit Renaud, ce Pèlerin est sans doute protégé du ciel, puisqu'il lui a fait trouver dans sa maladie, les secours d'une ame bienfaisante. Que le sort d'un pauvre étranger malade est à plaindre, si la pitié ne lui fait trouver des parens par-tout où il y a des hommes ! Permettez-moi de l'aller voir avec vous & de partager les soins que vous lui rendrez ». Mérancie vouloit qu'il allât se reposer ; il l'assura qu'il n'en avoit aucun besoin, & que depuis l'enfance il étoit accoutumé au travail & à la fatigue : il la suit, & à peine a-t-il porté ses regards sur le malade, qu'il s'écrie : « Ciel ! c'est Maugis, c'est mon cousin » ! A cette voix, Maugis souleve sa tête appesantie. « Je te remercie, ô Dieu consolateur, s'écrie-t-il, de m'avoir envoyé Renaud dans l'affligeante situation où je me trouve. Ah ! Renaud, dans quel état je vous vois ! Sous ce déguisement, vous fuyez sans doute la haine d'un barbare, & vous n'avez que des malheurs à m'apprendre » ?

Renaud calma ses inquiétudes, & lui raconta tout ce qui s'étoit passé ; il lui dit que son voyage en Palestine étoit l'unique condition que Charlemagne eut mise à la paix, & qu'il étoit trop heureux, pour les fils d'Aymon, de terminer à ce prix une guerre funeste. Ce récit rendit les forces à Maugis. « Ne nous quittons plus, dit-il à Renaud. Nous sommes sans fortune, nous portons les livrées de la pauvreté ; mais nous sommes également au-dessus de l'une & de l'autre par notre courage ». Mérancie, qui les écoutoit, comprit seulement à leurs discours, qu'ils étoient d'une maison illustre. La charité chez les femmes les empêche de médire, mais non pas d'être curieuses ; elle leur témoigna tant d'envie de savoir qui ils étoient, que Maugis lui dit : « Nous sommes deux Gentilshommes exilés de France, pour lui procurer la paix ; nous voyageons sous ces humbles habits pour n'être point reconnus, non que nous ayons rien à craindre ; mais nous voulons jouir de la liberté qu'un nom trop fameux ne nous permettroit pas de goûter ». Mérancie se contenta de cet éclaircissement, & ne les traita ni mieux

ni plus mal qu'auparavant. Maugis, trois jours après, se sentit rétabli : ils remercièrent Méranicie, récompensèrent ses soins, & lui promirent de la revoir à leur retour.

Ils se mirent en chemin & traversèrent gaiement un pays immense, entendant souvent parler de leurs exploits & affectant de n'y prendre aucune part pour n'être pas connus ; ils parvinrent ainsi à la vue de Jérusalem, & quand ils purent distinguer la tour de David & le Temple, ils se mirent à genoux & remercièrent le ciel de les avoir conduits jusques-là. Pleins de confiance, ils se leverent pour entrer dans la Cité sainte ; mais en avançant ils virent un vaste camp qui l'environnoit.

Ils ne pouvoient discerner de quelle Nation ce camp étoit formé. Comme Maugis & Renaud s'entretenoient, ils apperçurent un vieux homme à cheval qui sortoit du camp ; ils allèrent à lui ; ils lui demandèrent quelles troupes assiégeoient la Cité sainte ? Le vieillard leur répondit qu'elle étoit maintenant assiégée par les Chrétiens, qui avoient bien de la peine à la reprendre ; que les Persans s'en étoient emparés, & qu'Emirza, leur général, l'avoit prise par trahison. Renaud voulut savoir comment il s'en étoit emparé. « Tout paroissoit en pleine » paix, reprit le Vieillard ; les Persans avoient essayé » plusieurs fois de prendre Jérusalem, les Chrétiens les » avoient toujours repoussés. Fatigués enfin d'une guerre » inutile, les Persans proposèrent aux Chrétiens de leur » payer les frais de la guerre, & qu'alors ils se retire- » roient. Les Chrétiens consentirent à en payer la moi- » tié, la condition fut acceptée, & l'on se crut tranquille » sur la foi du traité ; mais ce n'étoit qu'un piège. Les Per- » ses firent semblant de se retirer ; ils se cachèrent dans les » montagnes, & attendirent un temps plus favorable ». « La délivrance de Jérusalem attira de toutes parts » un grand nombre de Pélerins ; Emirza se déguisa & » fit déguiser mille hommes sous ce saint habit ; il les » fit glisser dans la Ville en plusieurs fois & par diffé- » rentes portes : il y entra le quatrième jour avec ses » Officiers : il avoit choisi le temps d'une fête solem-

„ nelle. Tandis que les Chrétiens étoient en prières dans
 „ le Temple, il fit sonner les cors, & les Perses, qui
 „ s'étoient emparés des postes les plus importants, pri-
 „ rent leurs armes cachées sous leurs habits de Pèlerins,
 „ firent main-basse sur les Chrétiens, & en massacre-
 „ rent un grand nombre. Le trouble & la confusion
 „ régnoient par-tout : les troupes embusquées quitterent
 „ leur retraite & vinrent se joindre aux autres. Quel-
 „ ques Chrétiens, revenus de leur première frayeur,
 „ se défendirent. Le sang ruisseloit de toutes parts ;
 „ mais les Perses étoient les plus forts. Une troupe ar-
 „ mée de torches, accourt au Temple & menace d'y
 „ mettre le feu, si les Chrétiens ne rendent les armes
 „ & ne sortent de la Ville. Tous sont forcés de l'aban-
 „ ner, enviant le sort de ceux qui sont morts en dé-
 „ fendiant la Cité sainte. Le Patriarche Thomas, Roi
 „ de Jérusalem, fut retenu par les infidèles, eh ! qui
 „ fait le sort qu'ils lui réservent ? Cet ôtage suspend
 „ l'ardeur des assiégeans ; ils craignent pour ses jours,
 „ s'ils attaquent vivement la place, de sorte qu'ils n'osent
 „ rien entreprendre „.

Renaud demanda au vieillard si les assiégés faisoient
 quelquefois des sorties. « Très-souvent, répondit le
 „ vieillard, car ils sont en très-grand nombre, & mal-
 „ heureusement nous n'avons point de Chef. Nous ver-
 „ rons, dit Renaud en souriant, & ils prirent congé
 „ du vieillard „.

Renaud & Maugis entrèrent dans le camp ; ils atti-
 rerent les regards de toute l'armée : jamais on n'avoit
 vu un aussi beau Pèlerin que Renaud ; il cherchoit des
 yeux un endroit où il put camper. Maugis lui fit apper-
 cevoir une petite éminence assez près des murs ; ils
 allerent chercher des branches de palmier & éleverent
 une cabane.

Tandis qu'ils travailloient, le Comte de Rance s'ap-
 procha d'eux ; il les considéra long-temps ; il fut frappé
 de leurs traits majestueux, de leurs manieres nobles,
 de leur physionomie intéressante, de leur taille & de
 leur port ; il ne pouvoit sur-tout se laisser d'envifager
 Renaud. Enfin il lui adressa ces mots : « Beau Pèlerin,
 pardonnez

» pardonnez ma curiosité ; si votre nom n'est point un
» mystere , si vous n'avez aucune raison de vous cacher ,
» dites-moi si votre nom & votre naissance répondent
» à la grande opinion que j'ai conçue de vous en vous
» voyant. Il est venu ici un grand nombre d'étrangers
» de toutes les parties du monde chrétien ; mais aucun
» n'avoit encore fait la même impression sur moi. Je vous
» conjure donc , par le Temple du Dieu que vous venez
» adorer , par la Ville sainte où il a terminé le cours
» de sa vie mortelle , de vous découvrir franchement à
» un Chevalier , qui croit appercevoir en vous les mar-
» ques d'une vertu supérieure ».

« Seigneur , répondit Renaud , quand j'aurois des rai-
» sons particulieres pour taire mon nom à toute la terre ,
» votre loyauté ne me permettroit point de vous en faire
» un secret. Je suis Renaud de Montauban , le Duc
» d'Aymon est mon pere! Un Prince imprudent , neveu
» de Charlemagne , porta sur moi une main téméraire ;
» je me vengeai , & sa mort excita dans le Roi , mon
» Souverain , une haine implacable ; il n'a cessé de
» persécuter mes trois freres , mon cousin Maugis &
» moi ; il nous traitoit en rebelles , nous menaçoit d'un
» supplice infâme , & nous nous sommes défendus les
» armes à la main : j'ai tout tenté , mais vainement ,
» pour fléchir la colère de Charles , sans cesse irritée
» par de vils Courtisans , espece toujours jalouse , tou-
» jours ennemie de la gloire des Chevaliers , à laquelle
» ils savent qu'ils ne peuvent atteindre ; il eut retrouvé
» en nous des Sujets fideles & soumis ; mais il vouloit
» des victimes ; il a armé contre nous ce que la France
» a produit de plus vaillans Chevaliers ; ainsi l'envie
» aveugle & mal-adroite des Courtisans de Charles ,
» en nous persécutant , me fournissoit chaque jour des
» occasions nouvelles d'acquérir de la gloire : la guerre
» avoit moissonné un tiers de ses Sujets , pour une
» querelle qui leur étoit étrangere. Enfin Charles , ar-
» rêtant le cours d'une persécution funeste à lui-même ,
» a pardonné à mes freres & à Maugis , & s'est contenté
» de mon exil sans en fixer le terme. Il m'a ordonné

» de venir dans la Palestine défendre ou conquérir les
» lieux saints ».

Le Comte de Rance connoissoit Renaud de réputation & savoit une partie de ses aventures. « Généreux Renaud, lui dit-il, en mettant un genou à terre, le Comte de Rance se donne à vous avec tous ses biens, recevez sa foi; c'est un hommage qu'il doit au plus noble, au plus grand, au plus brave Chevalier du monde. Comte, que faites-vous? lui dit Renaud, en voulant le relever. Non, reprit Rance; jamais je ne me lèverai que vous n'ayez reçu mon hommage. Je l'accepte, dit Renaud en l'embrassant; mais à condition que vous accepterez celui de mon amitié. Rance continua: que sont devenus vos freres, si dignes de vous, & ce sage Maugis, votre cousin, qui joignoit à tant de valeur des connoissances surnaturelles? Seigneur, répondit Renaud, mes enfans & mon épouse sont auprès de Charlemagne; il s'est déclaré le protecteur de mes freres & les a rétablis dans leurs biens. Maugis, le cher compagnon de mes infortunes, de mes travaux & de ma gloire, est devant vous, c'est lui que vous voyez ». Le Comte de Rance embrassa Maugis & lui demanda son amitié; il remercia le ciel d'avoir envoyé de si vaillans Chevaliers au secours des Chrétiens; il ne douta pas que bientôt la Cité sainte ne fût en leur pouvoir, & que le Roi Thomas ne fût délivré. Rance annonça Renaud & Maugis à l'armée; les Chevaliers se rassemblèrent autour d'eux, & le camp retentit de cris de joie. Les Chevaliers se joignirent aux prieres de Rance, pour que Renaud acceptât le commandement de l'armée, & tous firent serment de lui obéir; ils ne voulurent écouter d'autres avis que ceux de Maugis; Renaud reçut leur foi. Rance le supplia de n'avoir d'autre tente que la sienne, & de la partager avec Maugis & lui; il les prit par la main & les conduisit dans son Pavillon: tous les Chevaliers les accompagnèrent. Rance fit présent à ses hôtes de vingt chevaux de la plus grande beauté, de riches habits & d'écharpes magnifiquement brodées, de hauberts, & d'épées de la meilleure trempe de

Damas. Renaud fut étonné de tant de magnificence & pour l'engager à accepter ces présens, Rance l'assura que c'étoit la moindre partie du butin qu'il avoit fait sur les Perses en différentes occasions ; mais Renaud & Maugis ne voulurent qu'un cheval pour chacun, un haubert, une érée, une écharpe & une armure complète. « Seigneur, lui dit Renaud, un homme quelque » riche, quelque puissant qu'il soit, ne peut porter qu'un » habit à la fois ; je conçois que dans les chaleurs excessives de l'été, il ne se couvre point comme dans » le froid rigoureux de l'hiver ; mais le guerrier ne » connoît point ces vaines délicatesses, son armure est » son habillement, elle s'accommode à toutes les saisons ; & lorsque dans la vie privée, il la quitte, » tout habillement doit lui être égal ; car il sera toujours moins pesant que son armure. Ainsi, Seigneur, » si ces présens me sont destinés, permettez-moi d'en » disposer en faveur des plus pauvres Chevaliers ; mais » comme vous les connoissez mieux que moi, distribuez-les vous-même ». Rance le lui promit ; il les envoya chercher sans en rien dire. Cependant on soupa ; Rance avoit invité les principaux Chevaliers ; Crissé, parent de Turpin, Tessé, Galerand, Lezay, Géoffroy, Taleyrand. Sur la fin du repas trente Chevaliers entrèrent & se placèrent en face de Renaud ; ils avoient une contenance noble, un air de propreté martiale, qui leur faisoient à peine remarquer la pauvreté de leurs vêtements ; quand ils furent tous entrés, « Seigneur, dit » Rance à Renaud, voilà trente Chevaliers les plus » pauvres qu'il y ait au camp ; & si la fortune s'attache » choit à la vertu, ils seroient aussi riches que les plus » puissans Rois de la terre ». Renaud se leva, courut à eux & les embrassa l'un après l'autre. « Mes amis, » leur dit-il, je suis pauvre comme vous ; mais, non plus » que vous, je ne rougis pas de ma pauvreté : les vrais » biens d'un digne Chevalier, sont une conscience » exempte de reproches & une bonne réputation ; tous » les trésors de la terre ne valent pas ceux-là ».

On apporta les présens, & Renaud les leur distribua ; il voulut leur ceindre l'épée, & à mesure

qu'il la leur ceignoit, il les embrassoit. Les Chevaliers étoient attendris ; ils répandoient des larmes de joie , & , dans le transport de leur ivresse , ils s'écrierent , en mettant la main sur la garde de leur épée : « Seigneur , » nous jurons de vous suivre , de vous obéir en tout , » & de tenter toutes les entreprises que vous nous » ordonnerez ».

Rance ordonna qu'on fît des réjouissances dans tout le camp , & qu'on rendît à Dieu des actions de grâces d'avoir envoyé Renaud & Maugis au secours des Chrétiens. Galerand & Geoffroy portèrent ces ordres. Tous les Pavillons furent illuminés ; on alluma des feux devant les tentes , & les airs retentirent de chants militaires & d'hymnes sacrés , mêlés de cris de *vivent Renaud & Maugis*. Renaud fut surpris de la beauté du camp ; il le parcourut & il lui échappa peu de soldats , auxquels il ne témoignât sa joie ?

Le bruit des acclamations , la clarté des illuminations , le tumulte de la joie qui régnoit dans le camp , attirèrent les Perfans sur les remparts ; leur Général en fut étonné. « Que leur est-il arrivé , s'écria-t-il , pourquoi » ces divertissemens & ces fêtes ? ont-ils sçu que je dois » les exterminer demain ? & font-ils comme les cygnes , » qui ne chantent jamais tant & si bien que la veille » de leur mort » ?

Le Roi Thomas ne concevoit rien lui-même à cette joie des Chrétiens ; il s'en félicita parce qu'il supposa qu'elle étoit occasionnée par quelque grand événement. Renaud prévint , en Général habile , que cette clarté du camp qui se réfléchissoit sur les tours & sur les murs de Jérusalem , inspireroit de la méfiance aux ennemis ; il ordonna qu'on redoublât cette nuit la garde du camp & qu'on veillât avec plus d'attention que jamais.

A peine le jour eut-il paru , que tous les Chrétiens & leurs Chefs se rendirent auprès de Renaud pour prendre ses ordres : ils lui proposerent de livrer un assaut à la Ville. Renaud préféra de se tenir toujours prêt au combat & d'attendre que les ennemis fissent une sortie. On délibéroit encore , lorsqu'on vint annoncer que le Général ennemi avoit fait ouvrir les portes & que ses

troupes commençoient à sortir. Renaud ordonne que chacun-courre aux armes & qu'on s'assemble ; il monte sur le cheval que Rance lui avoit donné ; Maugis le devance , & crie aux Chevaliers : « Voici le jour de la » victoire , je vous l'annonce de la part du ciel qui en- » voie les ennemis au-devant de nos coups ; je jure de » ne rentrer dans ma solitude que lorsqu'ils seront » chassés de la Cité sainte ». Il dit à Godefroy : « Ne » quittez point Renaud , & moi je vais où la victoire » m'appellera ». Il ne prend avec lui que trente Soldats , & va se poster entre la porte de la Ville & le camp , où les Perses étoient entrés au nombre de dix mille. Par l'art de Maugis , les trente Chrétiens qu'il conduisoit , parurent aux yeux des Persans une armée de trente mille hommes ; de sorte qu'il étoit impossible aux assiégés de porter du secours aux dix mille qui étoient déjà sortis.

Renaud fit de ses troupes une disposition si savante , que le Général Persan fut déconcerté ; il fut obligé de changer son plan d'attaque , & Renaud profita de ce moment pour jeter la confusion dans son armée. Margarit , jeune Prince d'une riche contrée voisine de l'*Indus* , s'avance le premier , à la tête de trois mille hommes , pour soutenir Emirza ; il ose attaquer Renaud , qui disoit à Godefroy , je plains ce jeune homme , qui se dépêche de courir à la mort ; Renaud court à lui & d'aussi loin qu'il peut se faire entendre. « Jeune homme , lui » dit-il , rendez-vous : ne vous obstinez pas à lutter » contre vos destinées , elles sont aujourd'hui d'être » vaincu ». Je vais les changer , répondit le jeune audacieux , en soulevant sa lance , pour frapper Renaud à la visière ; mais Renaud écarte son fer , le frappe au milieu de la poitrine & le jette à dix pas de son cheval , qui recule d'effroi & foule son maître sous ses pieds. Un Sarrafin accourt , l'épée à la main , pour venger le Prince ; Renaud saisit le moment où il leve le bras pour le frapper , & d'un revers il emporte le bras & la tête du Sarrafin : un troisième , qui portoit la bannière du Prince , vient à toute bride sur Renaud , en proferant des injures grossières contre lui ; mais le

fier Paladin enfonce le fer de sa lance dans sa gorge, & la moitié de ses blasphêmes s'exhale avec son ame. Renaud crie *Montauban* : Maugis laisse ses trente hommes & vient au cri de son cousin, frappant & faisant tomber les Sarrafins de droite & de gauche. Renaud lui-même, étonné de sa valeur, demanda à Rance si jamais il avoit vu un Hermite de cette espece. Le Comte lui répondit qu'un seul Renand suffisoit contre une armée de Sarrafins, & qu'à présent que les Chrétiens en avoient deux, tous les sectateurs de Mahomet réunis n'empêcheroient pas la prise de Jérusalem. Rance, animé par de si grands exemples, ordonne aux Chrétiens de frapper : il se jette au milieu des ennemis, & ceux qui échappoient à Maugis, alloient tomber sous les coups de Rance & de Renaud. Les trente Chevaliers faisoient un carnage horrible ; ils moissonnoient tout ce qui se présentoit à eux : les Sarrafins prirent la fuite & voulurent rentrer dans Jérusalem ; mais l'armée enchantée de Maugis leur parut un mur impénétrable.

Le Général Persan alla au-devant d'eux & les rallia : « Lâches, où fuyez-vous ? leur disoit-il : ignorez-vous » que je suis à votre tête, & que je peux seul vous » défendre contre ce vil assemblage de Chrétiens » ? Il demanda le Prince Margarit. On lui répondit qu'il avoit été tué par ce Chevalier François qui faisoit couler tant de sang : on l'assura que c'étoit le plus terrible Chevalier que les Chrétiens eussent encore eu ; Emirza jura à Mahomet que ce Chevalier, quel qu'il fût, ne périroit d'autre main que de la sienne : aussi-tôt il se jette dans la mêlée : Galerand opposa vainement son écu à la lance d'Emirza, qui lui perça la poitrine & l'étendit mort sur la croupe de son cheval. Il crioit : « Frappez, » qu'aucun Chrétien n'échappe, Mahomet combat au » milieu de nous ; après la victoire, il se manifestera » à vos prophanes yeux ». A ces mots, le combat devint terrible : la superstition fit dans les Persans ce que leur courage n'auroit pu faire ; & sans Renaud & Maugis, ç'en étoit fait du camp des Chrétiens.

Mais Renaud vole aux lieux où Emirza faisoit plus de ravage. Orcan, jeune Seigneur Persan, neveu du Général,

veut joûter avec Renaud ; mais celui-ci lui porte un coup d'épée si terrible , qu'il lui fit voler la tête aux pieds de son oncle : Maybon , désigné pour succéder au Muphty , veut venger Orcan au nom d'Ali , & Renaud , du même coup , donne la mort à Maybon & à son cheval. Les Persans étoient si étonnés des exploits de Renaud , qu'ils crurent que le Dieu des Chrétiens étoit venu les défendre , & combattre contre leur Prophète ; il ne frappoit pas un seul coup qu'il n'abâtît un ennemi & souvent deux ou trois ; il avoit jeté son écu sur son épaule , comme s'il eût dédaigné de se défendre ; il avoit attaché à son bras la bride de son cheval , & tenant son épée à deux mains , on eut dit qu'il frappoit en même-temps ceux qui se trouvoient devant lui , ceux qui le suivoient & ceux qui étoient à ses côtés.

Le Général Persan voulut s'élancer sur lui , pour accomplir le serment qu'il avoit fait à son Prophète. « Seigneur , lui dit Amaury , qui étoit son prisonnier , » je crains bien que vous n'ayez promis à Mahomet » plus que vous ne pouvez lui tenir. Croyez qu'il n'y » a pas de Chevalier au monde qui égale celui-là ». Le Général regarde Amaury avec pitié ; mais , lorsqu'un moment après , le cri de *Montauban* eut frappé ses oreilles , l'histoire & le nom de Renaud , dont la réputation étoit parvenue jusqu'à lui , se retraçant à sa mémoire , ne lui permirent plus de douter que ce ne fut Renaud même , & il fut tenté d'être parjure. D'un autre côté Maugis faisoit couler un torrent de sang ; la déroute des Persans étoit générale : Emirza fit sonner la retraite ; alors Maugis retira ses trente Cavaliers ; les Perses qu'il avoit tenus en échec , se précipitent dans le camp , tandis que ceux du camp accourent en foule pour entrer dans la Ville ; leur choc fut terrible ; ils se pressoient , se fouloient , s'étouffoient eux-mêmes ; Renaud & Maugis profitent de cette circonstance ; ils rassemblent leurs Chevaliers , fondent sur cette foule embarrassée & qui ne peut se servir de ses armes ; ils augmentent la confusion. Les Perses périrent par leurs propres efforts & par les coups des Chrétiens. Le Général

erre au hasard autour des murs , le Comte de Rance le fuit , est sur le point de le faire prisonnier ; mais quelques Persans ayant aperçu Emirza du haut des remparts , lui ouvrirent une des portes , vinrent au-devant de lui , & le firent entrer dans Jérusalem. Cependant Renaud & Maugis lassés de frapper , se contentèrent de regarder les infidèles s'écraser eux-mêmes ; jamais ils n'auroient pu rentrer dans les murs , si le Général , ayant fait sortir trois mille hommes par une autre porte , cette nouvelle troupe ne leur en eût montré le chemin ; ils rentrèrent enfin , mais toujours harcelés par les Chrétiens.

Renaud , fâché que le Général lui eut échappé , descend de cheval , prend sur ses épaules un madrier que trente hommes les plus robustes auroient eu bien de la peine à soulever ; il s'approche de la porte & l'élève sous la herse pour l'empêcher de tomber : d'ailleurs la porte étoit si embarrassée , par les cadavres des Sarrasins qui avoient été étouffés & foulés aux pieds , qu'il eût été impossible de la fermer. Les trois mille hommes de troupes fraîches que le Général avoit envoyés firent face à la porte ; mais Renaud , l'épée à la main , sous la herse , & se faisant un rempart des cadavres , soutient l'effort des assiégés : dards , lances , léviérs , tout est mis en usage pour le repousser ; ce héros est inébranlable : il donne le temps à Maugis & à Rance de le joindre , suivis de leurs Chevaliers ; alors Renaud entra dans Jérusalem en criant *Montauban* , tandis que Crissé , Taleyrand & Godefroy protégeoient & rangeoient en bon ordre les Chrétiens qu'ils faisoient entrer.

Emirza , voyant les Perses fuir devant Renaud , Rance & Maugis , parut comme un homme que la foudre a ébloui ; il se ressouvint du Roi Thomas qui étoit dans les fers ; il courut dans sa prison. « Thomas , lui dit-il , » tu vas mourir de ma main , si tu ne me sauves la vie. » Les Chrétiens sont maîtres de Jérusalem ; ils me » poursuivent ; je consens à leur abandonner la Ville & » à me retirer ; mais s'ils s'acharnent à me faire périr , » je me précipite du haut de la tour avec toi ». Le

Général Persan fit passer le Roi sur la plate-forme ; il lui tenoit le poignard sur la gorge , & dans cette situation , il attendit que les Chrétiens arrivassent : ils approchent ; ils sont prêts de poser leurs échelles , lorsque Thomas leur crie d'arrêter : Renaud & Maugis levent la tête , quel spectacle ! ils demeurent immobiles. Thomas leur fait savoir les propositions d'Emirza. Renaud , ne pouvoit pas se persuader qu'un guerrier qui avoit eu la lâcheté d'abandonner ses troupes , pour se réfugier dans la Ville , eût le courage de poignarder Thomas & de se précipiter avec lui du haut de la tour ; mais Renaud se trompoit , & les hommes courageux & braves se trompent presque toujours en calculant les effets de la crainte & de la lâcheté. Emirza , voyant qu'ils se disposoient à escalader , prit le Roi par les cheveux , le renversa sur un des crenaux , & levoit le bras pour lui enfoncer le poignard dans la gorge. « Arrête , barbare , » s'écria Renaud en retirant l'échelle , épargne le Roi » & nous te laissons la vie & la liberté de te retirer ». Le Général exigea la foi des Chevaliers ; ils la donnèrent , & Thomas fut libre. Renaud de son côté tint sa parole au Général , & lui permit de sortir de Jérusalem avec trois de ses guerriers.

Renaud , Godefroy , Maugis & tous les Chevaliers monterent à la tour. Le Roi Thomas embrassa son libérateur , lui demanda son nom , & voulut savoir ses aventures. Renaud lui en raconta une partie en allant au saint Sépulchre , où ils se rendirent tous.

Renaud donna ordre que tous les Persans blessés fussent traités avec les mêmes soins que les Chrétiens : il dispersa les prisonniers en divers quartiers de la Ville , de manière qu'ils ne pussent pas se rassembler ; il accorda la liberté aux Officiers sur la parole qu'ils lui donnerent de ne plus porter les armes dans la Palestine ; il leur permit de ramener deux cents Soldats à leur choix pour leur servir d'escorte ; il traita si bien les prisonniers , que , peu de jours après , leur ayant donné la liberté de s'en retourner , ils lui demandèrent , comme une grâce , de les incorporer dans les

troupes des Chrétiens , avec promesse d'embrasser leur religion , lorsque sa lumière auroit éclairé leur raison.

La Ville retentissoit de cris de joie , par-tout on bénissoit Renaud & Maugis. Le Roi Thomas avoit voulu leur céder son Palais ; il vouloit encore partager sa couronne avec Renaud ; mais Renaud la refusa. Les Perses avoient laissé dans la Ville un grand nombre de chevaux superbes & quantité de choses précieuses ; le Roi donna tout à Renaud & à Maugis , Renaud accepta quelques dons ; mais Maugis ne voulut rien « Je suis pauvre , disoit-il , je veux l'être , je ne » changerois pas ma pauvreté pour toutes les richesses » du Roi de Perse. A quoi peuvent être bons des trésors » fors pour qui n'a besoin de rien » ?

Renaud & Maugis demeurèrent à Jérusalem tout le temps qu'il fallut pour rétablir la Ville & pour discipliner les troupes ; ils formerent des Généraux habiles , & des Soldats courageux ; ils avoient étudié la manière de combattre des Perses ; ils mirent les Chrétiens en état de ne plus les craindre.

Renaud , portant ses vues plus loin , crut que pour ôter à jamais aux Perses le desir de rentrer dans la Palestine , il falloit les attaquer dans leur propre pays ; il forma une armée d'environ quinze mille hommes , & la conduisit au sein de la Perse ; il y fit des ravages. Le Roi , que la défaite d'Emirza avoit effrayé , fit marcher contre Renaud & Maugis de nombreuses armées ; mais Renaud , par ses savantes dispositions , & Maugis , secondé des secrets de son art , furent toujours vainqueurs. Le Roi de Perse demanda la paix. Renaud l'accorda aux conditions les plus avantageuses pour les Chrétiens. Renaud & Maugis les ramenerent triomphans & chargés d'un butin immense.

Charlemagne apprit par des Envoyés du Roi de Jérusalem , les grands exploits de Renaud & de Maugis ; il fit dire au fils d'Aymon qu'il lui permettoit de revenir à Montauban & à sa Cour quand il le jugeroit à propos , qu'il accordoit à Maugis le même pardon & les mêmes faveurs qu'à ses cousins , & qu'enfin il les reverroit l'un & l'autre avec plaisir.

Lorsque Renaud crut que les Chrétiens de la Palestine pouvoient se passer de lui, il demanda au Roi Thomas la permission de retourner dans sa Patrie ; il voulut faire ce trajet par mer. Le Roi fit construire un vaisseau plus lesté & plus léger que magnifique ; il le chargea des présens les plus riches , l'arma & ne le confia qu'au Pilote le plus habile & aux Matelots les plus expérimentés. Lorsque tout fut prêt , Renaud & Maugis allèrent s'embarquer à Prolémaïs. Le Roi , le Comte de Rance & Godefroi les accompagnèrent , & ne se séparèrent d'eux qu'avec les plus grands regrets.

CHAPITRE XXIII.

Renaud & Maugis arrivent à Palerme ; accueil qu'ils reçoivent du Roi de Sicile ; bataille sanglante gagnée contre les Sarrafins. Départ de Renaud & de Maugis ; ils retournent à Constantinople pour s'acquitter envers Méricanie ; leur retour en Italie : ils passent à Rome , & reviennent à Dordogne. Renaud y apprend la mort d'Yolande ; sa douleur , ses regrets ; son chagrin se calme en revoyant ses enfans. Maugis lui fait quitter le triste séjour de Dordogne.

RENAUD & Maugis parcoururent les mers pendant huit mois entiers ; ils essuyèrent des tempêtes & rencontrèrent des Pirates : vainqueurs des plus grands dangers , ils aborderent enfin à Palerme. Le Roi de Sicile , dont le Palais donnoit sur le port , aperçut un vaisseau , dont la forme élégante & l'équipage lesté & brillant annonçoient un étranger de grande importance ; une foule de Peuple , attiré par la singularité du vaisseau , & par la bonne mine des voyageurs , s'étoit rassemblée autour d'eux. Le Roi descendit dans ses jardins , & d'une terrasse qui baignoit les flots de la mer , il reconnut Renaud ; il en fut transporté de joie ; il alla lui-même avec ses Chevaliers au-devant du fils d'Aymon , qui lui présenta Maugis , son cousin ; le Roi les em-

brassa l'un & l'autre , & après avoir donné ordre qu'on mît toutes leurs richesses en sûreté dans son Palais , il les prit par la main & les y conduisit.

Au milieu des fêtes que le Roi de Sicile leur donna , un Chevalier vint porter la nouvelle , que sans aucune déclaration de guerre , les Sarrafins avoient envoyé une flotte sur les côtes de Sicile , avec cinquante mille hommes de débarquement , sous la conduite d'Emirza , & que cette armée s'avançoit vers Palerme. Le Roi ne s'attendoit point à cette guerre , & quoique ses troupes fussent en bon état , il en craignoit l'événement : Renaud le rassura & promit de le délivrer bientôt de cet ennemi. Il lui raconta la victoire qu'il avoit remportée avec Maugis sur Emirza. Le Roi fit sonner les trompettes , & toutes ses troupes se rassemblèrent devant Palerme. Renaud se mit à leur tête , & Maugis prit le centre ; le Roi de Sicile lui confia sa bannière ; il ne pouvoit pas la remettre en de plus sûres mains ; Maugis lui promit de la porter en tel lieu , qu'il faudroit bien que les Siciliens la suivissent.

Lorsque Renaud eut fait ses dispositions , l'armée marcha en bon ordre au-devant des ennemis & ne leur donna pas le temps de se reconnoître ; ils venoient attaquer un Prince qu'ils croyoient surprendre , & ils se virent attaqués par une armée qui paroissoit déterminée à tout hasarder ; Maugis est le premier qui , sa bannière à la main , se jette au milieu des Sarrafins , en criant à une troupe choisie : « Braves Siciliens , la bannière du Roi est au milieu des ennemis , venez la défendre ». Renaud vit un Sarrafin qui vouloit s'en emparer , le héros le frappe de sa lance , de manière que le fer qui s'en détache le cloue à son cheval ; ils tombent l'un & l'autre , se débattent contre la mort , se roulent dans la poussière , & causent autour d'eux un désordre , dont Renaud fut tirer parti ; car Maugis & lui poursuivant , l'épée à la main , quelques Cavaliers & les forçant de passer sur le corps du Chevalier expirant & sur celui de son cheval ; ils s'embarassent , tombent , en font culbuter plusieurs autres , qui périssent tous accablés par les Siciliens. Cependant Renaud court

dans les rangs de l'armée ennemie , abat tout ce qu'il rencontre ; l'effroi le devance & la mort le suit. Maugis se bat avec le même succès. Emirza qui ne le reconnoit point , est étonné de leur courage ; il animoit contre eux ses Officiers les plus intrépides ; il formoit des pelotons de ses plus braves soldats & les envoyoit contre les deux guerriers ; mais ainsi que les vagues poussées contre des rochers par un vent impétueux , ces détachemens venoient se briser contre Renaud & contre Maugis.

La fureur tenant lieu de courage à Emirza , il ose s'avancer lui-même au-devant d'un des héros , à la tête d'une troupe qu'on appeloit l'invincible ; il en étoit à peu de distance , lorsqu'il entendit crier *Montauban* ; à ce cri Emirza demeure immobile. « Par quel art infernal , s'écrie-t-il , ce » Renaud qui m'a chassé de Jérusalem , se retrouve-t-il à » Palerme ? Le Roi de Sicile , prévoyant que je viendrois l'attaquer dans ses Etats , l'a-t-il attiré dans la » Palestine , pour l'opposer aux Sarrafins , ou l'enfer lui » a-t-il révélé que je viendrois dans ces climats » ?

Envain ses Officiers promettent-ils à Emirza de le délivrer de ce terrible ennemi. « Vous ne le connoissez » pas , répond le Général ; cet homme joint à la prudence la plus consommée , la valeur la plus audacieuse ; » à la plus grande force , la générosité la plus sublime. » Si l'ennemi de Mahomet pouvoit ne pas être un démon , je croirois Renaud un Dieu ». Emirza vit Maugis qui s'étoit fait autour de lui un rempart de cadavres ; il crut en venir plus aisément à bout que de Renaud ; il l'attaque , l'entoure , & pousse des cris de victoire ; mais Maugis , s'élançant du milieu des morts , s'attache à la troupe d'Emirza , trouve que son épée est trop lente , saisit une énorme massue , qu'il portoit attachée à l'arçon de sa selle , & tenant d'une main la bannière du Roi de Sicile , il frappe de l'autre & fait perdre son nom à la troupe invincible ; il renverse , écrase Chevaliers & Soldats ; les heaumes fracassés & les têtes applaties ne forment que la même masse , spectacle horrible & dégoûtant ! Emirza ne peut le soutenir ; il prend la fuite. Maugis le suit jusqu'au rivage , Emirza se précipite dans la mer avec son cheval ; il gagne ses

galeres en frémissant , suivi de quelques-uns des siens ; mais son armée dispersée sur les bords de la mer , s'efforce en vain de suivre son Général ; Renaud , Maugis & le Roi en font un si horrible carnage , qu'après la bataille , il fallut commander un détachement pour jeter les cadavres dans les flots , de crainte que leur infection ne corrompît l'air de Palerme. Bientôt les galeres d'Emirza furent entourées de ces tristes restes que les flots entraînoient , & qui sembloient lui reprocher sa fuite. Le fils d'Aymon regrettoit que ce Général lui échappât encore ; il fit lancer des pierres & des feux contre sa galere qui s'embrâsa ; il fut forcé de l'abandonner , de sauter dans une autre & de gagner au large.

Le Roi de Sicile , ramené triomphant par Renaud & Maugis , & chargé de tout le butin de l'armée ennemie , étoit si pénétré de reconnaissance , qu'il proposa aux fils d'Aymon de partager avec lui un trône qu'il avoit si bien su défendre , & à Maugis de leur aider à le gouverner ; mais ils n'acceptèrent sa proposition ni l'un ni l'autre ; il tarδοit trop à Renaud de revoir sa chere Yolande & sa Patrie ; pour s'amuser à être Roi sur une rive étrangere ; & Maugis étoit trop empressé de retourner dans sa solitude pour se charger des soins du ministere. Qu'avoit à desirer Renaud du côté de la gloire , son nom étoit plus célèbre dans l'univers que celui d'aucun Roi ; il accorda quelques jours au Roi de Sicile , & lui demanda la permission de retourner en France. Le vaisseau fut abondamment approvisionné ; le Roi ajouta de nouveaux présens à ceux du Roi de Jérusalem , & accompagna les deux héros.

Ils sortoient du Port , lorsqu'ils se ressouvinrent de leur hôtesse de Constantinople ; ils délibérèrent s'ils y retourneroient. « Eh quoi ! dit Renaud , si un Roi nous » témoignoit le desir de nous avoir , nous volerions à » ses ordres. Nous avons juré à Mérance de la revoir ; » nous savons combien notre visite comblera de joie » un femme vertueuse , à qui nous devons le plaisir » de nous être réunis , qui nous a prodigué ses soins , » à qui peut-être Maugis doit la vie , & nous hésite-

» rions ! & nous ne ferions point par devoir & par
» reconnoissance , à son égard , ce que nous ferions par
» vanité envers un Souverain qui devoit tout à sa nais-
» sance & rien à sa vertu ! Allons , Maugis , revenons
» à Constantinople. » Ils partirent ; ils débarquèrent heu-
reusement. Mérance qui ne les avoit point perdus de
vue , avoit su qui ils étoient ; elle s'étoit fait informer
de leurs aventures , avoit suivi leurs exploits , & ne
désespéra jamais que de si braves Chevaliers lui tinssent
la parole qu'ils lui avoient donnée , si le cours de leurs
exploits les ramenoit à Constantinople. Cependant ,
pour ne pas attirer les regards du Peuple , ils laissèrent
leur vaisseau à quelque distance du Port , & ne parurent
chez Mérance qu'en Pèlerins ; elle les reçut avec une
tendresse mêlée de respect ; elle les appela par leur nom ,
& lorsqu'ils la prièrent d'accepter des témoignages de
leur reconnoissance , elle rejeta leurs dons ; mais Renaud
lui dit : « Ce n'est point à vous que nous faisons ces pré-
» sents , c'est aux Pèlerins , aux pauvres étrangers à qui
» vous servez de mere : c'est un dépôt que nous vous
» confions , afin que vous puissiez en recevoir un plus
» grand nombre , & donner plus d'étendue à votre
» bienfaisance ». A ces conditions Mérance accepta les
présens des Chevaliers ; elle les employa à bâtir un
auspice pour les Chrétiens qui passaient en Palestine ,
& souvent les Infidèles y reçurent les mêmes secours
dans leurs besoins. Mérance commençoit toujours par
secourir & s'informoit ensuite de la religion des infor-
tunés ; mais Infidèles ou Chrétiens , elle ne se repentoit
jamais de leur avoir été utile.

Après s'être acquittés envers Mérance , qui les vit
partir avec chagrin , Renaud & Maugis reprirent la
route de l'Italie ; ils ne voulurent pas revenir en France
sans avoir vu Rome. Ils débarquèrent au Port d'Ostie ,
& fuyant les honneurs avec plus de soin que les autres
ne les recherchent , ils prirent leurs habits de Pèlerin
& entrèrent dans cette ancienne Capitale du monde ,
que le pere de Charlemagne , Prince qui autrefois eut
brigué l'honneur d'être compté au nombre des Citoyens
de Rome , avoit depuis peu donnée aux souverains Pon-

tifes ; ils admirèrent ses monumens & ses ruines. « O » ville superbe ! s'écria Renaud , tu existerois encore dans » toute ta splendeur , si le luxe n'eût chassé la vertu de » tes murs , si l'orgueil de quelques-uns de tes Citoyens » ne leur eût fait méconnoître la véritable gloire & fait » préférer le frivole avantage de commander aux hom- » mes , à l'honneur de protéger & de défendre leur » liberté ! César t'enchaîna , César est l'idole du monde ; » les héros se forment sur ses principes ; & si Catilina , » regardé comme l'opprobre de sa patrie , eut été se- » condé par les mêmes circonstances , au lieu de César , » les héros prendroient aujourd'hui Catilina pour mo- » dele ».

Après avoir parcouru quelques autres Villes d'Italie , Renaud & Maugis se rembarquerent , & dans peu de jours ils furent rendus à Dordogne. Tous les habitans coururent au-devant d'eux. Alard & ses freres ne pou- voient se lasser d'embrasser les deux héros ; ils les conduisirent au Palais au milieu des cris de joie de tout le Peuple. Renaud , impatient de ne pas voir Yolande , demanda si elle étoit encore à la Cour de Charlemagne , on ne lui répondit que par un triste silence : les larmes coulerent des yeux d'Alard , malgré ses efforts pour les retenir. « Mon frere , mon cher frere , s'écria Renaud ! » vous vous troublez ; que m'annoncent vos pleurs ? Au » nom du Dieu qui m'a sauvé de tant de dangers , ne me » cachez rien. Mon frere , répondit Alard , vous avez sou- » tenu tant de revers avec courage , en manquerez-vous » dans l'épreuve la plus cruelle que le ciel vous ait réservée ? » La vertueuse Yolande est morte digne de son époux. Des » scélérats de la Cour , charmés de sa beauté & ne » pouvant vaincre ses rigueurs , ont cru la rendre sen- » sible à leur amour en supposant votre mort ; ils se » sont procuré une de vos armures ; ils l'ont fait porter » à Yolande de votre part , comme le dernier témoi- » gnage de votre tendresse pour elle , & le dernier » présent que vous faisiez à vos enfans. Yolande ajouta » foi à ce mensonge ; elle se livra toute entiere à sa » douleur , & depuis ce moment elle n'a fait que languir » dans la tristesse. En vain Charlemagne envoya un ex- » près »

» près à Jérusalem pour s'assurer de la vérité, en vain
» l'imposture a-t-elle été découverte, en vain vous avons-
» nous vengé, le coup fatal étoit porté, & tout ce
» que nos soins ont opéré, c'est qu'Yolande est morte
» avec la satisfaction de savoir que vous viviez encore,
» & qu'elle régnoit toujours sur votre cœur ».

Renaud versa un torrent de larmes & Maugis partagea sa douleur. On ordonna un deuil public qui dura un an; mais le deuil de Renaud dura jusqu'au dernier moment de sa vie. « Que me sert, s'écrioit-il quelque-
» fois, d'avoir remporté tant de triomphes, d'avoir
» soutenu tant de travaux avec quelque gloire, si je ne
» puis en partager la récompense avec Yolande? avent-
» tures, combats, travaux, entrepris pour la vertu,
» vous avez manqué votre but, puisqu'Yolande ne peut
» en recevoir l'hommage! Oh! femme héroïque! tu
» aurois inspiré la vertu à celui qui n'en eût point eu
» d'idée, & tu soutenois la mienne. Oh! ma chere
» Yolande, si le bonheur dont tu jouis au sein de l'Etre
» suprême ne t'a pas fait oublier ta tendresse, supplie-
» le de me rapprocher de toi. Je revenois content dans
» ma Patrie, parce j'y revenois plus digne de toi; tu
» as disparu, il n'est plus pour moi de patrie qu'au
» ciel, où tu m'attends! »

C'est par ces douces plaintes que le tendre Renaud exhaloit sa douleur, malgré la force de sa grande ame, il y eût succombé, si Maugis n'eût fait venir de Montauban les enfans de Renaud; l'un avoit atteint sa quinzième, & l'autre sa seizième année. Ils étoient d'une taille majestueuse & d'une beauté parfaite; ils réunissoient dans leurs traits, la touchante douceur d'Yolande & l'air martial de leur pere: d'aussi loin qu'ils virent Renaud, ils coururent à lui, chacun d'eux prit une de ses mains qu'il baïsa & qu'il arrosa de ses larmes. « O mon
» pere, lui dit Aymon, nous étions orphelins, nous
» avions perdu notre mere, & le ciel, touché de nos
» pleurs, vous rend à nos vœux! Nous sentons à présent
» la vérité de ce qu'elle nous a souvent répété: le
» ciel, nous disoit-elle, n'envoie jamais aux hommes
» plus de maux qu'ils ne peuvent en supporter, &

» quand le fardeau est au-dessus de leurs forces, c'est
» par pitié qu'il leur envoie la mort. Oui, mes enfans,
» leur dit Renaud, je l'éprouvé aujourd'hui, comme vous,
» cette vérité consolante : je ne croyois pas, il n'y a qu'un
» moment, pouvoir survivre à votre mere, & je sens
» que votre présence m'attache à la vie. Chers gages de la
» tendresse de ma chere Yolande, n'oubliez jamais votre
» mere, & soyez dignes de la remplacer dans mon cœur » !

Maugis ne savoit comment arracher Renaud des lieux où reposoient les cendres d'Yolande. « Mon cousin, lui
» dit-il un jour, si mon amitié vous fut utile & chere,
» je vous en demande la récompense ; je desire de m'en
» retourner dans ma solitude. . . . Quoi ! Maugis, lui
» dit Renaud, ne me trouvez-vous pas assez à plaindre
» d'avoir perdu mon épouse, vous voulez encore m'ôter
» la ressource de l'amitié ? — Je serai toujours votre
» ami, & quelle que soit ma passion pour le retraite,
» dès que vous aurez besoin de moi, je volerai à
» votre secours ; permettez-moi de m'en retourner.
» Mais avant de quitter le monde j'aurois désiré de re-
» voir avec vous, des lieux qui furent le théâtre de
» notre gloire, Montauban, où vous devez fixer votre
» séjour, puisque Charlemagne vous l'a rendu ; mais je
» n'ose vous prier de m'y accompagner, un charme
» trop puissant vous retient à Dordogne, & je ne sau-
» rois vous en blâmer : je vais donc partir sans avoir
» revu cette terre où nous avons éprouvé tant de biens
» & tant de maux. Adieu donc, mon cher cousin, je
» prends congé. . . . — Arrête, Maugis, nous irons à
» Montauban ; nous partirons dans deux jours : là, tu
» me promettas de venir me consoler, de m'enseigner
» le lieu que tu as choisi pour y vivre éloigné du monde,
» afin que j'aie pu puiser des forces dans le sein de l'ami-
» tié ». Maugis promit tout à Renaud, & deux jours
après il partit pour Montauban, avec ses enfans &
Maugis.



CHAPITRE XXIV.

Retour de Renaud à Montauban ; départ de Maugis pour son hermitage ; Renaud & ses fils l'accompagnent. Précautions de l'amitié. Mort du Duc Aymon. Renaud en apprend la nouvelle à ses freres : partage de ses biens. Education des enfans de Renaud. Essais de leurs forces : discours de Renaud à ses enfans ; il les envoie à Charlemagne & les met à la tête de deux Compagnies d'hommes-d'armes.

RENAUD eut revu Montauban avec joie , si tout ne lui eut rappelé le souvenir d'Yolande ; cependant il renferma son chagrin dans le fonds de son cœur ; il parcourut toute la Ville avec Maugis : les habitans jetoient des fleurs sur leur passage ; ils bénissoient Renaud & Maugis & toute la famille d'Aymon. Depuis que Charlemagne avoit rendu cette Ville aux enfans de Renaud , leurs oncles la gouvernoient ; ils avoient formé entr'eux un Conseil de régence où régnoit l'esprit de Renaud. Quand les trois freres délibéroient ensemble , ils se demandoient l'un à l'autre : « Qu'eût fait , qu'eût pensé Renaud , dans cette circonstance » , & ils n'approuvoient que ce qu'ils étoient bien assurés qu'il auroit approuvé s'il eût été présent ; il fut étonné de la grande population d'une Ville que le blocus avoit rendue entièrement déserte ; il attribua cette population à la bonne administration de ses freres ; car , il ne faut pas demander si , où le Peuple abonde , le Peuple est heureux. Renaud donna des éloges à ses freres & voulut qu'ils continuassent de gouverner.

Maugis étoit toujours également chéri de ses cousins ; il ne savoit comment il pourroit les quitter ; enfin , prenant un jour son parti , il leur annonça sa retraite dans son hermitage. Renaud , pour qui cette séparation étoit plus cruelle que pour les autres , lui reprocha de vouloir l'abandonner dans un temps où son amitié lui étoit plus

nécessaire que jamais : « Prêter son secours à son ami ,
» lui disoit Renaud , dans les occasions où sa vie est en
» danger , est sans doute un grand bienfait ; mais ç'en
» est un mille fois plus grand de le consoler dans l'af-
» fliction , de l'aider à supporter les tourments de son
» cœur. Mangis en convint ; aussi , lui dit-il , mon in-
» tention n'est pas de vous abandonner , je viendrai sou-
» vent à Montauban , & vous viendrez me voir dans
» ma solitude ; vous ne la troubleriez jamais ; absent
» ou présent , vous y ferez toujours avec moi. A quel-
» qu'heure que vous y veniez , vous m'y trouverez avec
» votre souvenir ».

Renaud voulut l'accompagner , Mangis n'y consentit qu'autant qu'Aymon & Yon viendroient avec eux. Au jour marqué ils partirent de grand matin ; lorsqu'ils furent à une lieue de Montauban & qu'ils furent sur le point de se séparer , ils s'embrassèrent ; malgré tous les efforts que Renaud faisoit sur lui-même , son cœur grossissoit & ses larmes rouloient sous sa paupiere. Mangis avoit prévu ce moment douloureux ; il le saisit pour lui annoncer une nouvelle qui fit diversion à sa peine : c'étoit celle de la mort du Duc d'Aymon & du testament qu'il avoit fait en faveur de ses enfans. Renaud demeura confondu & sa tendresse se partagea entre son pere & Mangis. « Il vous reste encore , lui dit Mangis , une
» mere , dont vous connoissez l'amour pour vous , vous
» lui devez des consolations ; elle n'a jamais partagé la
» dureté du Duc à votre égard.... Par combien de
» coups , o ciel ! s'écria Renaud , accablez-vous tout à
» la fois un cœur sensible ? Mon ami , lui dit Mau-
» gis , votre pere a parcouru une longue carrière. La
» vieillesse n'est qu'une longue & pénible maladie , ter-
» minée par une crise salutaire , qui nous délivre de ses
» infirmités. Pleurer un vieillard qui cesse de souffrir ,
» c'est aller contre le vœu de la nature : ne voyez-vous
» pas avec quelle sagesse elle nous conduit au terme
» de la vie ? elle nous affoiblit peu-à-peu , elle entasse
» successivement infirmité sur infirmité afin d'atténuer
» peu-à-peu cet attachement qu'elle nous a donné pour
» la vie. Allez , Renaud , n'attendez pas que vos freres

» apprennent par d'autres que par vous , la mort de leur
» père ; ils peuvent en savoir la nouvelle d'un moment
» à l'autre , & comme ils ont moins de force d'esprit
» que vous , il faut que vous leur annonciez vous-même
» cet événement , vous le leur adoucirez ; il est bien
» juste que , puisqu'ils ont mis tant de zele à vous venger
» de la mort d'Yolande , puisqu'ils s'épuisent en efforts
» pour vous consoler de sa perte , vous les consoliez ,
» s'ils se livroient trop à leur affliction. Adieu , Renaud ,
» tous ces maux sont passagers , la gloire de les avoir
» supportés avec constance est immortelle ».

L'adresse de Maugis , en faisant passer ainsi le cœur de Renaud du sentiment de l'amitié à celui de la perte de son pere , en opposant à celui-ci le tableau de l'affliction de ses freres , en mêlant à tout cela , le souvenir de la mort d'Yolande , affoiblissoit l'un par l'autre , & lui faisoit trouver moins poignant , le chagrin de leur séparation. Renaud , après avoir encore embrassé son cousin , n'entretint ses enfans que de la mort du Duc d'Aymon. En arrivant à Montauban il appela ses freres ; il leur parla pour la première fois des biens que Charlemagne leur avoit rendus ; il en vint à ceux qui restoient à leur pere ; il en prit occasion de sa vieillesse ; il excusa sa sévérité à l'égard de ses enfans , rappela les maux qu'il leur avoit causés , en rejeta en partie la cause sur les Courtisans de Charlemagne ; enfin , après les avoir bien disposés , il leur apprit sa mort ; il la pleura avec eux ; il appaisa leurs douleurs ; il en revint au partage des biens qu'il leur laissoit ; ils s'en rapportèrent à lui : il leur en fit la distribution , & il ne fut pas le mieux partagé ; il ne se réserva que Montauban.

Renaud cependant mettoit la dernière main à l'éducation de ses enfans ; il les formoit aux devoirs , aux vertus & aux exercices de la Chevalerie ; il mettoit leur honneur & leur probité à toute épreuve ; il élevoit leur ame par le récit des grandes actions des Chevaliers les plus célèbres & des héros qui avoient fait le plus d'honneur à l'humanité : quand il les crut assez instruits & assez exercés , il assemblea tous les Chevaliers des environs , & tous ceux de sa famille ; il fit porter des lances

& des armes & propofa des joûtes : les jeunes fils de Renaud combattirent avec tant d'adrefle, de grâce & de force, que tous les Chevaliers qui les voyoient pour la premiere fois, furent perfuadés qu'ils avoient fait leurs premieres armes ; bien des Chevaliers connus par leurs combats, convinrent qu'ils voudroient avoir la force & l'adrefle des deux jeunes gens.

Quelques jours après, Renaud prit fes deux fils en particulier. « Il eft temps, leur dit-il, d'être utiles à » votre Patrie : chaque moment que vous perdriez dans » l'oifiveté, feroit un larcin que vous feriez au Roi & » à l'Etat, & un temps mort pour votre gloire. Dispo- » fez-vous à aller offrir vos fervices à Charlemagne, » & à le prier de vous armer Chevaliers. N'oubliez » jamais qu'il eft votre Souverain : rappelez-vous fans » cefle ce que je vous ai dit au fujet des devoirs qui » vous lient à lui : quoique fes parens, vous n'en êtes » pas moins fes Sujets. L'hiftoire de ma vie vous appren- » dra quelles font les fuites funeftes d'une apparence » d'oubli de ce devoir. Tout innocent que j'étois, le » ciel a permis que Charles fut inflexible à mon égard, » pour apprendre aux hommes, que les fautes même » involontaires contre une fubordination établie par nos » peres, étoient des outrages faits à la fociété, dans la » perfonne de celui qu'elle a choifi pour fon Chef & » fon repréfentant ».

Renaud ordonna qu'on fabriquât des armes d'une trempe à toute épreuve. Son premier Ecuyer fut chargé de ce foin, & s'en acquitta au gré de fon maître. Har- nois, armures, palefrois, tout fut parfait. Renaud les arma lui-même : enfuite il leur préfenta cinq cents hommes d'armes. « Mes enfans, leur dit il, voilà deux compagnies » de braves gens que je vous donne. Comme ils vous fa- » crifient, pour vous fervice dans les occafions, leur repos, » leurs plaifirs & leurs vies, vous devez les ménager & » vous facrifier vous-mêmes pour leur confervation. Par » les loix de la guerre, ils font obligés d'obéir à vos » ordres ; mais il n'y a aucune loi qui puiffe les forcer » à vous aimer ; c'eft à vous à gagner leur confiance & » leur amitié. Si vous ne les aimez pas, ils vous obéiront

„ malgré eux ; leur ame fera fans énergie & fans ému-
 „ lation ; ils vous feront soumis & fideles , parce qu'ils
 „ font honnêtes ; mais ils n'iront jamais au-devant de
 „ vos vœux , parce que rien ne les y oblige. Si vous
 „ obtenez leur estime & leur amour , l'obéissance ne
 „ leur coûtera rien , leurs devoirs seront des plaisirs ,
 „ ils chercheront à deviner votre volonté , à la prévenir ,
 „ ils n'auront d'autre intérêt que le vôtre : un Général
 „ qui ne se fait point aimer de ses Soldats , est seul &
 „ isolé au milieu de ses troupes , il n'a d'autre empire
 „ sur eux , que celui d'un tyran sur des esclaves.

„ Votre naissance & vos aïeux vous imposent la né-
 „ cessité de ne rien faire qui soit indigne d'eux & de
 „ vous ; les plus légères fautes des gens sans naissance ,
 „ sont des crimes dans ceux qui ont une illustre origine.
 „ La fortune ne vous a comblés de ses biens qu'afin que
 „ vous les répandiez sur ceux qu'elle en a privés. Ces
 „ richesses leur appartenoient peut-être , & le hafard des
 „ circonstances les a fait passer dans vos mains. Le titre de
 „ propriété ne vous donne pas plus le droit de faire ce
 „ que vous voulez de vos biens , que de votre vie ;
 „ vous ne devez faire qu'un usage honnête de l'un &
 „ de l'autre ; ce n'est pas l'humanité seule qui doit vous
 „ exciter à la bienfaisance , c'est la justice. Ne vous per-
 „ mettez jamais aucune parole qui puisse offenser per-
 „ sonne ; ne faites jamais des reproches sans être bien
 „ certains qu'ils sont mérités. Aimez , respectez l'homme
 „ de bien dans quelque condition que le ciel l'ait fait
 „ naître. Ne pensez pas légèrement du mal d'autrui &
 „ n'en dites jamais : si le mal est public , qu'avez-vous
 „ besoin de le répéter ; s'il est caché , le publier est une
 „ trahison „.

„ Aimez-vous sur tout , mes enfans ; c'est à notre ami-
 „ tié mutuelle que vos oncles & moi devons peut-être
 „ notre gloire. Soutenez-vous l'un l'autre , avertissez-vous
 „ de vos défauts. Consultez-vous avant de rien entrepren-
 „ dre ; si vous réussissez , ne vous en prévaliez pas ,
 „ l'orgueil gâte les plus belles actions ; si vous échouez ,
 „ ne vous découragez point : soyez humbles & mo-
 „ destes dans la bonne fortune , fiers & courageux dans

„ l'adversité : ne donnez jamais votre opinion comme
 „ un jugement décisif. Etudiez , connoissez les personnes
 „ avec qui vous vous lierez ; car vous devez compte
 „ au public non-seulement de votre conduite , mais en-
 „ core de celle de vos amis. Parmi les Courtisans de
 „ Charlemagne , il y en a qui sont vos ennemis ; évi-
 „ tez de vous trouver avec eux ; craignez leurs pièges ;
 „ leur haine est d'autant plus dangereuse , que dans
 „ quelques-uns elle est héréditaire ; ne les provoquez point ,
 „ ne négligez aucune voie honnête pour les ramener : il
 „ y a plus de gloire à gagner un ennemi , en le forçant
 „ de vous aimer qu'à en vaincre dix les armes à la main ;
 „ mais s'ils vous provoquent , s'ils vous attaquent en
 „ votre honneur , défendez-le , préférez la mort à la
 „ honte , & l'honneur à tout. Ces préceptes sont com-
 „ pris dans les loix de la Chevalerie , méditez-les en-
 „ semble. Aymon , vous devez secours & assistance à
 „ votre frere , parce qu'il est plus jeune que vous :
 „ Yon , vous devez à Aymon déférence & honneur ,
 „ parce qu'il est votre aîné ; mais que l'âge & la subor-
 „ dination ne vous empêchent point de vous aimer :
 „ où trouveriez-vous un ami plus intéressé à la gloire de
 „ son ami que vous-même ? celle de l'un ne rejaillit-elle
 „ pas sur l'autre » ?

Les enfans de Renaud remercièrent leur pere dans
 les termes les plus touchans ; ils lui promirent d'avoir
 ces préceptes toujours gravés dans leur cœur , ainsi que
 ceux que leur mere leur avoit donnés sur les mœurs &
 sur la Religion ; ils se mirent à ses genoux ; il les bé-
 nit ; il offrit à l'Etre suprême toutes les actions de leur
 vie ; il le supplia de les protéger comme source de
 toute vertu. Renaud ne distinguoit point la vertu de
 l'honneur véritable. « Car , avoit-il dit souvent à ses
 „ enfans , si c'étoient deux choses distinctes , il s'ensui-
 „ vroit qu'on pourroit avoir l'un sans l'autre , soutenir
 „ par exemple une injustice , par honneur , ou se dés-
 „ honorer par un excès de vertu ». Renaud n'avoit
 d'autre conseil , d'autre oracle que sa conscience. L'opi-
 nion d'autrui , l'autorité , ne lui en imposoient pas.
 Thémistocle , qui préféroit à soi-même la gloire de son

pays , lui paroissoit le plus grand homme de l'antiquité.

Après cet avis , Renaud embrassa encore ses enfans , monta à cheval , & les accompagna jusqu'à une lieue de Montauban ; il ne voulut point se montrer à la Cour de Charlemagne , parce qu'il n'avoit pas encore reçu une permission expresse d'y paroître.

C H A P I T R E X X V.

Aymon & Yon arrivent à Paris , demandent au Roi de les faire Chevaliers ; accueil qu'ils recoivent de Charlemagne & de ses Pairs. Jalousie des fils de Foulques de Morillon : outrages qu'ils font aux fils de Renaud : défis , gages , pleiges. Réception des fils de Renaud ; fêtes. Préparatifs pour le combat entre les fils de Foulques & ceux de Renaud : trahison inutile ; combat , victoire d'Aymon & d'Yon ; fureurs de Ganelon. Retour de Renaud & de ses fils à Montauban.

A Y M O N & Yon arriverent à la tête de leurs compagnies. Le Peuple accouroit en foule sur leur passage , à cause de la grande réputation de leur pere ; mais quand on les voyoit , on ne pouvoit s'empêcher de les aimer pour eux-mêmes ; ils se firent annoncer au Roi comme deux aspirans à l'ordre de Chevalerie ; ils lui firent demander la permission de se présenter. Dès qu'ils l'eurent obtenue , ils dirigerent leur marche vers le Palais. Les Barons & les Pairs , qui ignoroient encore quels étoient ces jeunes aspirans , allèrent au devant d'eux ; ils admirerent leur beauté , leur air affable , & leur fierté modeste. Quand les fils de Renaud furent introduits auprès du Roi , ils fléchirent le genou & s'inclinèrent jusqu'à ses pieds ; mais le Roi leur présenta sa main qu'ils baisèrent , avec une affection qui le surprit , parce qu'elle paroissoit accordée plus à la personne qu'à la Majesté. Aymon prit la parole , & après avoir fait des vœux pour la prospérité du Monarque : « C'est à

» la source de tout honneur , dit-il , c'est à vous , Sire ,
» qu'il appartient de nous ouvrir la carrière où nous nous
» disposons d'entrer ; nous vous supplions de nous ac-
» corder l'ordre de Chevalerie : nous nous soumettons
» à toutes les épreuves que cet ordre respectable exige ,
» & dès ce moment , nous nous consacrons , mon frere
» & moi , au service de votre Majesté ».

« Qui êtes-vous ? leur demanda Charlemagne , qui ,
» ne les ayant pas vus depuis six ans , avoit oublié leurs
» traits ? pourquoi aucun Prince , aucun Seigneur , ne
» vous a-t-il pas annoncés à ma Cour ? Sire , répondit
» Aymon , nous sommes les fils d'un Prince que vous
» daignâtes honorer de votre estime , qui , pour avoir
» vengé son honneur outragé , eut le malheur de vous
» déplaire , que des Courtisans jaloux & perfides ont perdu
» dans votre esprit , contre lequel ils ont excité un courroux
» que vous crûtes légitime ; qui , malgré ses longues &
» cruelles disgrâces , n'a jamais cessé d'aimer son Sou-
» verain , qui nous a élevés dans cet amour ; de Re-
» naud enfin , qui a offert sa vie pour obtenir une
» paix qu'il crut nécessaire au bien de vos Etats ; de ce
» Renaud qui , dans l'espace de trois ans qu'a duré son
» exil , a réparé ses torts apparents par des actions hé-
» roïques qui ont mis le sceau à sa gloire ».

Charlemagne , en entendant prononcer le nom de Renaud , se leva de son trône , prit un visage riant , fit approcher Aymon & Yon , & leur fit l'accueil le plus gracieux. « Renaud , leur dit-il , est le plus digne Che-
» valier qui jamais ait été & qui fera jamais ; ce que je
» puis vous souhaiter de plus heureux , c'est que vous
» lui ressembliez ; & plutôt à Dieu , que la calomnie qui
» assiège le trône des Rois , n'eût jamais tenté de me
» séparer de lui » !

Charlemagne leur demanda à quoi leur pere s'occu-
poit ? « Sire , répondit Yon , comme son âge ne lui
» permet guere les exercices violents & pénibles , il s'ap-
» plique à faire le bonheur de ses vassaux par des loix
» sages , par les bienfaits qu'il répand sur les malheureux ,
» par l'activité qu'il entretient parmi les Citoyens , par
» les encouragemens qu'il accorde à l'Agriculture , au

» Commerce , aux Arts , par la protection que les pauvres
 » trouvent en lui contre les Grands , & les riches qui abu-
 » sent de leur fortune & de leur autorité pour les
 » opprimer. Tous ses vassaux , Sire , ne forment qu'une
 » famille , & la distinction des rangs , qu'il croit né-
 » cessaire d'entretenir , n'en met aucuné dans les affec-
 » tions & dans l'harmonie de la société. Ses travaux ,
 » plus que son âge , l'ont affoibli. Hélas ! reprit le Roi ,
 » un tel homme ne devrait jamais mourir. Seigneurs ,
 » continua-t-il , en s'adressant à ses Pairs , regardez-à
 » l'avenir les enfans de Renaud comme mes propres
 » enfans ; ils ressembleront si bien , par leurs traits , à
 » leur vertueux pere , que la Nature seroit en contra-
 » diction avec elle-même , s'ils ne lui ressembloient par
 » la beauté de l'âme ». Puis se tournant encore vers les
 » fils de Renaud : « Gentils enfans , leur dit-il , vous serez
 » Chevaliers , & je vous donnerai plus de terres que
 » votre pere , à qui j'ai rendu toute mon amitié , n'en
 » possède , à cause de lui & de ce que vous méritez ,
 » je ferai cent autres Chevaliers avec vous ».

Roland , Olivier , Naimés , Oger , le vieil Archevê-
 que Turpin & tous les autres Pairs , accablèrent Aymon
 & Yon de caresses & d'amitiés ; chacun croyoit revoir
 Renaud dans ces jeunes gens. Aymon leur demanda
 modestement à qui ils devoient tant de bontés. « Nous
 » sommes tous vos parens & les amis de Renaud , répon-
 » dirent les Pairs ». Le Duc Naimés les leur nomma
 les uns après les autres. Aymon & son frere s'incline-
 rent devant eux , & les prierent de vouloir bien guider
 leur jeunesse : les Pairs leur promirent qu'ils auroient
 toujours pour eux la même amitié qu'ils avoient pour
 leur pere , & pour leurs oncles ; & Roland se chargea
 de les éclairer sur les usages que leur éloignement de
 la Cour ne leur permettoit point de connoître.

Deux jeunes Chevaliers virent avec envie cette allé-
 gresse générale , c'étoient les fils de Foulques de Mo-
 rillon ; leur haine s'enflamma , sur-tout lorsqu'ils virent
 Charlemagne admettre à sa table les deux fils de Re-
 naud , avant qu'ils fussent Chevaliers. « Eh ! quoi , di-
 » soient-ils , nous avons fait nos premières armes ; nous

» sommes Chevaliers , nous faisons assidûment notre
» cour au Roi , jamais encore il ne nous a distingués
» par aucune faveur particuliere ; & les fils de Renaud ,
» qui n'étoient point encore sortis de Montauban , arri-
» vent à la Cour & en deviennent les idoles ! que
» fera ce , lorsqu'ils auront l'ordre de Chevalerie ?
» Protégés par le nom & par la réputation , peut-être
» usurpée , de Renaud , le moindre petit fait-d'armes
» fera érigé en action éclatante , & sans vertus ils ac-
» querront une célébrité à laquelle nous n'oserons ja-
» mais prétendre. Les fils de Foulques de Morillon va-
» lent bien ceux de Renaud ; souffrirons-nous une pré-
» férence avilissante ? Non , jurons à ces jeunes présomp-
» tueux une haine implacable , haine d'autant plus légi-
» time , que la mort de notre malheureux pere nous
» en fait un devoir ».

Un jour que le Roi tenoit Cour pléniere , un Che-
valier Allemand étoit venu porter l'hommage de son
Prince à Charlemagne : parmi les présens qu'il offrit à
la Princesse Theudelinde , fille de Charlemagne , il se
trouva deux panaches de plumes de héron. La Princesse ,
après en avoir obtenu la permission de son pere , appela les
fils de Renaud , & les leur donna pour en orner leurs
casques , le jour qu'ils seroient reçus Chevaliers. Yon se
trouvoit placé à côté de Constant , l'un des fils de Foulques ;
comme il retournoit à sa place , il s'assit , sans y penser ,
sur le bout de l'écharpe de Constant. Celui-ci se leva
furieux. « Jeune insensé , dit-il à Yon , tu devrois être
» plus attentif à ce que tu fais. Si les honneurs qu'on
» rend ici aux enfans d'un traître & d'un rebelle leur
» ont fait perdre la raison , mon frere & moi trouve-
» rons bien le moyen des les y ramener. Constant , lui
» répondit Yon , j'ai tort de m'être assis sur votre
» écharpe , mon intention n'étoit point de vous déplaire ,
» & je vous en demande pardon ; mais je suis bien
» étonné qu'une faute aussi légère , si ç'en est une , ait
» pu exciter dans un Chevalier , la fureur que vous
» faites éclater. Les injures que vous venez de me dire
» devant l'assemblée la plus respectable de la nation ,
» vous déshonorent & l'outragent ; vos reproches sont

» un mensonge qui n'eût pas dû sortir de votre bouche.
» Si mon pere a tué le vôtre , c'est à son corps défendant , en brave & loyal Chevalier. Le Roi fait , & personne n'ignore , qui fut Foulques de Morillon ; si cependant vous soutenez qu'il a été tué par trahison , vous mentez , & voici mon gage ».

Les Barons furent indignés de la conduite grossiere de Constant. « Jeune imprudent , lui dit Charlemagne , vous avez tort d'accuser Renaud d'avoir tué votre pere par trahison , & vous n'êtes point excusable de prendre en témoignage d'une fausse accusation les Pairs & moi. Vous auriez dû garder , sur cet événement , le silence le plus profond. Je vous ordonne ou de désavouer ce que vous venez de dire à Yon , ou de sortir de ma Cour , que vous venez de troubler sans respect pour votre maître ».

Robert , le frere de Constant , prit la parole. « Sire , nous sommes tout prêts de prouver , les armes à la main , aux fils de Renaud , que leur pere a tué le nôtre par trahison , voici mon gage ». Aymon & Yon s'approcherent du Roi , mirent un genou à terre & prirent les gages des fils de Foulques , Charles fut fâché de cette querelle ; mais il reçut des mains d'Aymon & d'Yon les gages de Constant & de Robert , & ceux d'Aymon & d'Yon des mains de Constant. Alors Ganelon & Berruyer , d'Estouteville de Morillon , & Griffon de Hautefeuille , parent de Foulques , pleigerent Constant & Robert , & le Roi les leur donna en garde pour les représenter quand il en seroit temps ; & Roland , Olivier , le Duc Naimés , Oger , Richard de Normandie , & les fils d'Odon , pleigerent les fils de Renaud pour les représenter au jour du combat.

Cependant le Roi voulut , que dès le lendemain , Aymon & Yon fussent reçus Chevaliers ; il donna les ordres nécessaires au grand Sénéchal. Aymon , son frere & ceux qui devoient être reçus avec eux , firent la veille d'armes à Notre-dame ; ils se présentèrent le lendemain à Charlemagne : les deux fils de Renaud , en habit de cérémonie , demanderent l'ordre de Chevalerie ; ils furent reçus avec pompe & après eux cent autres Gentils-

hommes. La fête que le Roi donna à ce sujet, fut une des plus brillantes qui eussent été donnés depuis le commencement de son regne. Les nouveaux Chevaliers portoient à leurs casques les panaches dont Theudelinde leur avoit fait présent ; mais ces honneurs affectoient faiblement les enfans de Renaud ; ils auroient désiré que leur pere en eut été témoin ; ils saisirent un moment favorable , & se jeterent aux genoux de Charles , pour lui témoigner combien la présence de Renaud ajouterait à leur bonheur. Le Roi leur fit sentir qu'il étoit fâché de ne pas l'avoir fait avertir lui-même. « D'ailleurs , ajouta-t-il , Renaud fait que j'ai tout oublié , pourquoi n'est-il pas avec vous ? Il lui suffisoit de m'en prévenir ; il devoit être bien assuré que je ne m'y opposerois point ». Aussitôt Charles envoya un messager à Renaud pour lui annoncer que ses enfans étoient Chevaliers , & pour l'engager de venir à sa Cour ; il lui fit part de l'outrage qu'ils avoient reçu des fils de Foulques , & de la vengeance qu'ils se préparoient d'en tirer.

Renaud apprit ces nouvelles avec joie , il envoya à ses freres pour qu'ils se rendissent au plutôt à Montauban ; il leur communiqua la lettre du Roi , & il fut résolu qu'ils iroient tous ensemble à Paris , & le lendemain ils partirent escortés de leurs Chevaliers.

Lorsque les douze Pairs comprirent que Renaud & ses freres n'étoient qu'à quelques lieues de Paris ; ils allerent au-devant d'eux avec Aymon & Yon. Renaud , après avoir remercié les Pairs , prit ses enfans à l'écart. « Mes amis , leur dit-il , vous êtes Chevaliers » & n'avez encore rien fait pour l'honneur. Vous avez obtenu la récompense avant de l'avoir méritée : si vous aviez le malheur d'échouer dans le combat contre les fils de Foulques , on diroit que Charles s'est trop hâté de vous donner l'ordre de Chevalerie , que vous n'en étiez point dignes , & votre défaite légitimerait l'outrage que vous avez reçu & que je partage avec vous. Mon pere , s'écria Aymon en l'embrassant , nous courons à une victoire assurée , puisque la cause que nous soutenons est juste , nous ne craignons rien ; nous combattons sous les yeux du

» Roi & sous les vôtres , & nous défendrons notre père
» & notre honneur. Vous voyez ces panaches , ils
» nous été donnés par Theudelinde , comme un pré-
» sage de la victoire.

Charlemagne apprit avec joie l'arrivée de Renaud & de ses freres ; il les fit venir & leur fit l'accueil le plus honorable ; il combla Renaud d'amitié ; il lui confirma ce que ses enfans lui avoient dit des bontés qu'il leur avoit témoignées , de la manière éclatante & distinguée dont il les avoit reçus Chevaliers ; du zele avec lequel il avoit pris leur parti contre les fils de Foulques & contre leurs parens. Renaud manquoit d'expressions pour marquer au Roi sa reconnoissance & son amour ; il lui demanda pardon du passé , comme s'il eût été coupable. « Je ne me souviens de rien , lui dit Charles , au mo-
» ment que vous m'avez obéi & que vous vous êtes
» soumis , j'ai tout oublié , excepté vos grandes actions.
» Je vous jure que vous n'aurez jamais de meilleur ami
» que votre Souverain tant qu'il vivra ». Charles le congédia & le laissa aller songer au combat qui se préparoit.

Quand le jour marqué fut arrivé , Constant & Robert se présenterent les premiers à Charles , qui leur dit : « Jeunes téméraires , vous avez eu une idée bien
» funeste en défiant les enfans de Renaud. Je crains bien
» que vous ne vous en repentiez , en entrant sur le
» champ de bataille : ce n'est pas la première impru-
» dence qu'aient faite ceux de votre race , puisse-t-elle être
» la dernière » !

Ganelon & les autres Chevaliers , pleiges de Constant & de Robert , furent consternés de ce reproche ; mais Constant , sans répondre au discours du Roi , lui demanda seulement d'assigner le champ de bataille , de décider si le combat seroit de deux contre deux , ou d'un contre un. Le Duc Naimés prit la parole , & dit que , puisque Constant avoit appelé Yon traître & que Robert avoit insulté Aymon , ils devoient se battre ensemble & deux à deux. Le Roi ordonna donc , que le combat seroit de deux à deux , & que le champ seroit dans l'Isle Notre-Dame , entre les deux bras de la Seine.

Renaud conduisit ses enfans chez lui , & ceux de

Foulques se retirèrent avec leurs pleiges. Alard , Guichard & Richard armerent leurs neveux & leur donnèrent toutes les instructions qu'ils crurent nécessaires ; ils les envoyèrent ensuite à S. Victor , pour faire leur veilled'armes ; leurs ennemis allèrent veiller à S. Germain-des-Prez. Un Evêque , parent de la famille de Foulques , leur dit la messe & les bénit ; & l'Archevêque Turpin dit la messe aux fils de Renaud & les bénit avec son épée. Après les cérémonies , les deux nouveaux Chevaliers allèrent se présenter au Roi , qui les recommanda au Duc Naimés , à Roland , à Olivier , à Oger & à Richard de Normandie. « Ayez soin , leur dit-il , que » le champ soit bien gardé , vous porterez les saintes » Evangiles , & vous ferez jurer aux combattans qu'ils » entreront en lice loyalement , & sur-tout que mon » honneur soit bien gardé. Je crains qu'il n'y ait quelque » trahison , car Robert me paroît peu loyal , & je me » méfie de ses amis : Renaud & ses freres sont puissans & sages & ne souffriront aucun tort en leurs » personnes , ni en celles de leurs parens & amis. Je » connois sur-tout la vivacité de Richard ; il ne ménage » rien quand il est courroucé , & je n'oublierai jamais , » qu'une fois dans sa fureur , il me menaça moi-même. » Je ne crains rien de Renaud , il est trop prudent & » trop sage ». Naimés promit au Roi , que son honneur & ses droits seroient bien & loyalement gardés.

Les fils de Foulques se rendirent dans l'Isle Notre-Dame , superbement montés ; quand ils y furent arrivés , ils mirent pied à terre , s'assirent sur le gazon , & se mirent tranquillement à discourir ensemble , en attendant Aymon & Yon. Leur assurance prévenoit en leur faveur tous ceux qui étoient accourus pour être témoins de ce combat ; mais personne ne se doutoit que la cause de leur sécurité étoit une affreuse perfidie.

Tandis que Charlemagne étoit encore avec ses Barons , Berenger , Hardes & Griffon de Hautefeuille étoient allés s'embusquer auprès de l'Isle ; lorsque le combat auroit commencé , ils devoient venir , bien accompagnés , au secours de Constant & de Robert , & massacrer les fils de Renaud.

Enfin

Enfin lorsque Renaud jugea qu'il étoit temps que ses deux fils se rendissent dans l'Isle : il appela Aymon , & lui dit , en lui remettant Flamberge : « Puisse cette épée » vous acquérir autant d'honneur qu'elle m'en a acquis : » allez , qu'elle serve à venger votre pere ». Il les embrassa tous les deux & les accompagna jusqu'au bord de la Seine.

Lorsque Renaud & ses freres eurent laissé les jeunes Chevaliers au lieu du combat , ils allerent au-devant de Charlemagne , qui devoit être présent ; mais comme ils étoient près de son Palais , ils furent arrêtés par les cris d'un homme qui couroit après eux. « Arrêtez , Renaud , » arrêtez , disoit l'inconnu , arrêtez , Renaud , & volez » au secours de vos enfans ; peut-être ne vivent-ils plus : Griffon est en embuscade auprès de l'Isle avec quantité » de gens armés pour tomber sur eux , si leurs adver- » saires ont du dessous ».

A ces mots , Renaud tomba presque évanoui. « Oh ! » France ! s'écria-t-il , oh ! ma chere Patrie , faut-il » qu'il y ait toujours , parmi tes enfans , des traîtres » pour te déchirer le sein ? Allez , courez , Richard , » armez-vous , faites armer tous nos amis , conduisez- » les dans l'Isle , qu'ils veillent sur Griffon , & s'il » paroît , tombez sur lui , n'épargnez pas le perfide. » Ne vous embusquez pas comme lui ; mais que tout » le monde sache que vous êtes-là pour la sûreté du » camp ; mais sur-tout , quand le combat sera engagé » entre les enfans de Foulques & les miens , si les pre- » miers triomphent , gardez-vous bien de donner du » secours aux vaincus ; laissez périr vos neveux plutôt » que de les sauver par un attentat ».

Richard rassembla quelques amis à la hâte , & après leur avoir fait connoître la perfidie de Griffon , il les mena dans l'Isle.

Cependant Charlemagne fut surpris de voir arriver Renaud sans Richard ; ils monterent sur la tour qui est au bord de la Seine , avec les Barons & les Pairs pour juger du combat. A peine y furent-ils arrivés que Charlemagne vit Richard accourir avec sa troupe. « Ah ! » Renaud , s'écria-t-il , quel est votre dessein , avez-vous

» résolu de me déshonorer & de vous perdre ? Renaud , qu'est devenu votre loyauté ? Sire , répondit Renaud , pourriez-vous me soupçonner d'une lâcheté ? Il n'est pas encore temps que vous sachiez pourquoi Richard s'est armé ; mais croyez que c'est pour votre honneur , & n'appréhendez rien d'indigne de vous , ni de la famille d'Aymon ».

Cependant le combat s'engage , & Constant renverse le jeune Aymon ; mais celui-ci se relève adroitement , & porte à son adversaire un coup terrible sur son heaume : il étoit d'un acier d'une si bonne trempe , qu'il résista ; mais Flamberge glissa sur la visière , la mit en pièces , & la moitié de la joue fut emportée. Le coup ne s'arrêta point là , il tomba sur le col du cheval qu'il abattit & Constant avec lui. Aymon descendit : Constant ne se releva qu'avec peine ; Aymon courut à lui. « Ce fut , lui dit-il , un grand malheur pour toi , quand tu t'avisas d'accuser mon pere de trahison , voici le jour de la vengeance ». Aymon lui ayant dit de se défendre , il lui porta des coups si multipliés , que Constant , déconcerté , alloit de côté & d'autre , agitant vainement son épée , & ne pouvant porter que des coups amortis. Alors jetant loin de lui son épée & son écu , il prit Aymon par le milieu du corps pour luter contre lui : Aymon ne demandoit pas mieux , il étoit fort & robuste , & élevé dans les exercices les plus pénibles ; il se dégagea des bras de Constant , le saisit par le heaume , le traîna sur la poussière , jusqu'à ce que le heaume se détacha & resta dans la main d'Aymon : Constant ne pouvant plus se relever , appela son frere à son secours. « C'en est fait de moi , lui disoit-il , si tu ne viens me défendre » ; mais Robert lui-même n'étoit pas en meilleur état. Yon l'avoit terrassé du premier coup , il avoit brisé son armure pièce à pièce ; il avoit , d'un coup d'épée , fait rouler à terre la moitié de son heaume avec une oreille & une partie de la mâchoire droite ; il perdoit tout son sang ; il ne pouvoit se soutenir ; il se traîna avec de grands efforts auprès de son frere. Les fils d'Aymon leur offrirent leur grâce , à condition qu'ils avoueroient que , lorsqu'ils avoient accusé

Renaud d'avoir tué leur pere par trahison , ils avoient dit un mensonge , & qu'ils reconnoissoient que la mort de Foulques étoit juste ; mais Robert , saisissant le moment où Aymon s'approchoit de Constant , pour l'exhorter à demander grâce , se souleve , & est prêt à frapper Aymon par derriere ; Aymon s'en apperçoit , il le repousse rudement & revient sur Constant qu'il frappe au visage. Yon s'appretoit à punir la perfidie de Robert.

Renaud triomphoit , Charlemagne étoit bien aise que la calomnie reçut son salaire ; mais Ganelon , étincelant de colere , appelle Eérenger , Hardes & Henri de Lyon. « Nous sommes deshonorés , leur dit-il , les fils de » Foulques sont défaits. Je n'ose les secourir , non à » cause de Richard , mais à cause de la présence du » Roi. Quel parti devons-nous prendre ? Le seul qui » nous reste , répondit Hardes , c'est de dissimuler notre » injure & d'attendre un moment plus favorable , pour » nous venger sur les parens de Renaud , sur ses amis » & sur Renaud lui-même.

Aymon avoit dangereusement blessé Constant. « Cou- » viens , malheureux , lui disoit-il , que Renaud est le » Chevalier le plus loyal qu'il y ait au monde , qu'il » tua ton pere en se défendant , tandis que ton pere , » au contraire , vouloit le tuer par trahison , reconnois » & désavoue ta méchanceté. Ne t'obstines pas à ta » perte ». Constant s'avoua vaincu , se rendit ; mais refusa de désavouer ce qu'il avoit avancé de Renaud ; Aymon reçut son épée & le mena au Roi , pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Il revint au camp pour achever la défaite de Robert ; mais Yon s'y opposa. « Laissez-moi , lui dit-il , me défaire de celui-ci , comme » vous vous êtes défait de l'autre ». Yon court sur Robert & lui porte sur l'épaule un coup si terrible qu'il lui abat le bras. « Reconnois , lui dit Yon , que Renaud » de Montauban n'est point un traître , que tu as dit » un mensonge quand tu l'as dit , avoue & rends-toi , » & je te laisserai la vie ». Robert refusa d'avouer & de se rendre , ajoutant encore de nouvelles injures contre Renaud & ses fils. Yon furieux , le prend par le

heaume, le lui arrache, lui tient l'épée sur la gorge ; mais Robert, plus obstiné que son frere, nie constamment qu'il ait fausement accusé Renaud, & traite Yon de fils de rebelle. « Yon, indigné de son obstination, après l'avoir encore invité de demander grâce ; le prend par les cheveux & lui plonge l'épée dans le sein.

Les deux Chevaliers, comblés de gloire, allerent se jeter aux pieds de Charlemagne, qui loua leur courage. « C'en est assez, leur dit-il, Constant se meurt & Robert n'est plus ; allez-vous reposer dans les bras de la Victoire : cependant il est juste que Constant soit puni. — Sire, qu'il désavoue son mensonge, & j'oublierai tout ». Charles le lui ordonna, sous peine d'être dégradé d'armes ; mais Robert, en voulant proférer quelques mots, expira ; & l'on ne put savoir s'il avoit désavoué ou s'il avoit persisté.

« Vous voyez, dit Ganelon à Hardes, à Bérenger & à Griffon ; vous voyez comment Charlemagne nous traite. Jurons de nous en venger quand nous en trouverons l'occasion ». Ils le jurèrent, & Ganelon ne remplit que trop bien son serment, lorsqu'à Roncevaux, il trahit & fit périr les douze Pairs.

Cependant Renaud, qui avoit expliqué à Charles pourquoi Richard s'étoit armé, rendoit grâces à Dieu : il fit venir ses enfans ; il les accabla de caresses, & tandis qu'Alard & Guichard bandoient leurs plaies, il les exhortoit de profiter de l'exemple de ces jeunes inconsidérés, & de ne jamais rien dire qui portât atteinte à la réputation de personne ; il leur fut gré d'avoir plusieurs fois offert la vie à leurs ennemis ; il leur recommanda de conserver l'humanité, la première des vertus.

Dès qu'ils furent guéris, ils allerent voir Charlemagne, qui les combla d'honneurs & leur donna plusieurs Châteaux ; & peu de temps après Renaud & ses freres prirent congé de Charlemagne & s'en retournerent à Montauban.

Renaud s'appliqua à mettre ses affaires en bon ordre, ensuite il envoya chercher ses enfans ; il leur distribua ses États ; donna Dordogne à Yon, & Montauban à l'aîné. « J'ai assez vécu pour le monde, leur dit-il, & je le quitte

» sans regret , puisque je puis compter sur vos vertus ;
 » vous n'avez plus besoin de mon secours ; je puis ,
 » sans crainte , vous abandonner une carrière que j'ai
 » parcourue avec quelqu'honneur. Pour moi , je veux
 » consacrer au Dieu à qui je les dois , le peu de jours que
 » j'ai encore à vivre ».

CHAPITRE XXVI & dernier.

Retraite de Renaud ; regrets sur son départ ; son amour pour l'égalité. Renaud Maçon , Pélerin , défenseur de l'innocence , vainqueur de Pinabel , poursuit ses courses , arrive à l'Hermitage de Maugis , se fixe auprès de lui ; leur amitié ; leur vie douce & paisible : maladie , prédiction & mort de Maugis. Dernier combat de Renaud. Pinabel suffoqué dans les flots ; il y entraîne Renaud. Mort de ce héros ; son tombeau , ses funérailles ; honneurs que Charlemagne rend à sa cendre.

LES freres & les fils de Renaud ne croyoient point sa retraite si prochaine ; il reprit son habit de Pélerin , & , dès le lendemain , au lever de l'aurore , il descendit sous le rempart du Château ; il entra dans le souterrain par lequel il s'étoit sauvé à Dordogne , lorsque Charlemagne avoit affamé Montauban. Ses freres & ses enfans le chercherent en vain ; tout retentissoit de leurs cris. Aymon & Yon résolurent de l'aller chercher dans tous les pays de la terre , si , avant quinze jours , ils n'en avoient point de nouvelles. Alard courut à Charlemagne annoncer la retraite de Renaud ; Charles & ses Barons en furent inconsolables.

Cependant ce Renaud qui remplissoit le monde du bruit de ses exploits , erroit à travers les montagnes , exposé aux injures de l'air & de la faim , se nourrissant de racines & de fruits sauvages , plus content , au milieu de ce dépouillement général , que Ganelon & Griffon , méditant des perfidies , ne l'étoient au sein de la Cour.

Renaud envifageoit tous les hommes comme égaux ; il ne les distinguoit que par leurs vertus ; il regardoit

comme des jeux d'enfans , ces distinctions que la fortune & la naissance ont mises entr'eux : il faisoit peu de cas de ce mérite de convention qui n'existe que dans l'opinion , & à cet égard il ne s'estimoit pas plus que le plus pauvre & le dernier des hommes ; il pensoit que , comme il ne falloit pas rougir de parens vertueux , dans quelqu'état que le ciel les eut placés , il ne falloit pas non plus les exposer à rougir par des actions indignes d'eux , & que le meilleur moyen de leur témoigner notre reconnoissance , étoit de nous comporter comme ils desireroient que nous nous comportassions , s'ils vivoient encore , ou comme nous voudrions que vécussent nos descendans. C'est dans ces principes qu'il avoit élevé ses enfans. Cette habitude de n'estimer les hommes que par leurs propres vertus , & de ne les distinguer les uns des autres , qu'autant qu'ils se distinguoient eux-mêmes par leur conduite , lui faisoit trouver sa condition actuelle aussi douce qu'elle l'étoit , lorsqu'il régnoit dans Dordogne ou dans Montauban.

En parcourant le bois de la Serpente , il vit de loin des Maçons qui bâtissoient un Monastere ; les uns étoient accablés sous le poids de pierres énormes , les autres , fut le faite de l'édifice , étoient exposés à perdre leur vie à tout moment. « Quel est , disoit Renaud , l'objet
 „ de travaux si fatigans & si dangereux ? De gagner
 „ dequoi ne pas mourir de faim. Ces hommes , con-
 „ damnés en naissant à la misere , ne sont ils pas comme
 „ moi , les enfans de la nature ? Pourquoi n'ont-ils pas
 „ eu la même part à ses faveurs ? n'y ont-ils pas les
 „ mêmes droits ? Ah ! ils les ont sans doute ; mais
 „ c'est nous , ce sont les puissans & les riches , qui ,
 „ abusant de la foiblesse de l'innocence , ont usurpé ces
 „ droits & fait des victimes de leurs semblables !
 „ hommes injustes & cruels ! la nature ne peut-elle vous
 „ donner quelqu'avantage que vous ne vous en serviez
 „ pour l'outrager ? Eh ! bien , vengeons-la : je pouvois
 „ naître d'un pere Maçon , comme je suis né d'Aymon ,
 „ allié de Charlemagne ; quittons la place que le ha-
 „ sard m'avoit marquée , & mettons-nous à celle qu'il
 „ pouvoit me donner ».

En parlant ainsi, Renaud va trouver le maître des ouvriers, & le prie d'employer un pauvre étranger qui ne demande pas mieux que de travailler pour gagner sa vie. Le Maître Maçon le regarde des pieds à la tête. Renaud étoit exténué par le jeûne & par la fatigue. « Mon ami, lui dit le maître, cet ouvrage n'est guère » fait pour vous. Qu'importe ? dit Renaud, je ferai ce » que je pourrai, & vous ne me payerez qu'à raison » de mon travail. J'y consens, lui dit le Maçon. Voyez- » vous là-bas ces quatre Manœuvres qui n'ont pu venir » à bout de traîner cette pierre ? allez leur prêter votre » bras ». Renaud vit bien que cet homme plaisantoit ; mais sans faire semblant de s'en appercevoir, il alla vers ces pauvres gens : le Maçon le rappela. « Bon » homme, lui dit-il, ou vas-tu ? ne vois-tu pas que ce » fardeau est trop lourd pour quatre jeunes gens ro- » bustes & vigoureux ? Crois-moi, si d'autres que toi » n'y mettoient la main, la pierre pourroit bien rester-là » jusqu'à la fin du monde » ; mais Renaud, sans l'écouter alla vers la pierre, & sans le secours de personne, il la roula jusqu'aux pieds du maître qui avoit de la peine à croire ce qu'il voyoit. « Eh ! bien, lui dit Renaud, » voulez-vous me recevoir parmi vos ouvriers ? Mon » ami, lui répondit le Maître, prenez l'emploi que » vous voudrez ». Alors Renaud monta lestement sur le faite & se mit à travailler. En regardant autour de lui, il vit, dans le fond d'un vallon, une femme échelvelée repoussant les brutales caresses d'un homme effréné qui faisoit tous ses efforts pour l'outrager ; Renaud quitte son ouvrage, descend, s'arme d'un gros levier, & court de toutes ses forces. Quelques manœuvres, qui ignorent son dessein, le suivent sans savoir où il va ; il approche ; il entend les cris de la jeune femme, & reconnoît Pinabel. « Traître, s'écrie-t-il, abandonne ta proie & » songe à te défendre ». Pinabel reconnoît la voix de Renaud & s'élance sur lui ; le fier Paladin ne lui donne point le temps d'approcher, & d'un coup de levier, il l'étend à ses pieds : alors Renaud vole à la jeune fille étendue à terre à demi nue, & presque sans connoissance ; mais comme il essaye de la rappeler à la vie, il entend

le cri des Maçons qui étoient sur une hauteur ; il vole à leur secours , il les trouve aux prises avec une douzaine de scélérats , complices de Pinabel. Les Maçons n'étoient que six , & sans Renaud ç'en étoit fait d'eux. Renaud , armé de son levier , se jette au milieu des assassins , enfonce à l'un la poitrine , casse la tête à l'autre , abat le bras du troisième , en affomme deux autres , & le reste prend la fuite & court plus vite que le vent ; les Manœuvres furieux achevent ceux que Renaud avoit blessés ; il revint au secours de la jeune fille , & il la trouva noyée dans son sang : le lâche Pinabel , revenu de son étourdissement , tandis que Renaud punissoit ses complices , l'avoit poignardée & avoit pris la fuite ; Renaud fut également désespéré de la mort de cette infortunée & de la fuite de Pinabel.

Renaud s'acquit une si grande réputation parmi ces Maçons ; que le Maître vouloit lui céder toutes ses entreprises ; mais , ennemi de toute distinction , Renaud trouva qu'être Maître de Maçons , c'étoit encore blesser cette loi d'égalité qu'il eut voulu rétablir sur la terre , & sans rien dire , il partit peu de jours après , il fut généralement regretté de ses compagnons , qui tous se seroient sacrifiés pour lui.

Renaud erra de montagne en montagne , de forêt en forêt , jusqu'à l'Hermitage de Maugis ; il en avoit changé : de la Guyenne , il étoit passé en Allemagne ; il avoit craint le courroux de Charles ; il évitoit sa faveur ; il s'étoit fixé sur les bords du Rhin , au-dessous de Cologne ; il étoit assis sur un gazon , le dos appuyé contre un rocher , tenant un livre à la main , entièrement occupé de sa lecture. Renaud le vit ; il s'approche de loin sans en être aperçu ; se met devant lui & le regarde sans rien dire. Quand Maugis eut cessé de méditer , il leva les yeux , & le premier objet qui le frappa , fut Renaud. Maugis crut que c'étoit son ombre ; mais Renaud s'écrie en le pressant dans ses bras : « O mon cher Maugis , » bénissons le ciel qui nous réunit pour ne plus nous » séparer ». La joie de deux Chevaliers unis depuis si longtemps peut se concevoir & ne sauroit se peindre ; malgré leur amour pour la solitude , ils ne purent cependant se priver de la douceur de vivre l'un auprès de l'autre.

A quelques pas de l'Hermitage de Maugis , étoit une caverne creusée dans le rocher ; Renaud la choisit & l'habita ; ils se voyoient tous les jours ; leur âge & leurs infirmités avoient besoin de cette ressource ; chacun de son côté sortoit de sa solitude , & leur point de réunion étoit un chêne antique , sur une petite hauteur. Le monde étoit pour eux une ombre qui les avoient occupés un moment , & ils regrettoient de s'en être occupés ; ils ne trouvoient de véritable jouissance que dans la contemplation de la nature ; leur ame n'étoit vivement affectée que de la grandeur & de la sagesse de cet Etre suprême , à qui le spectacle de l'univers les ramenoit sans cesse ; jamais leurs jours n'avoient passés aussi rapidement.

Un jour que Renaud s'étoit rendu sous le vieux chêne , plus tard qu'à l'ordinaire , il n'y trouva point Maugis ; il l'attendit long-temps & ne le vit point venir. L'amitié de Renaud en fut alarmée , il alla jusqu'à la cabane de son ami ; il le trouva foible & languissant. « Mon » cousin , lui dit Maugis , le terme est venu , dans deux » heures je ne ferai plus ; je craignois que vous ne » vinsiez point , & je serois mort avec ce regret ; n'en » donnez point à ma perte ; la mort n'est que l'accomplissement de l'ouvrage que la Nature commence en » nous formant , heureux les hommes , si mille accidens » funestes , dont leur inconduite & leur méchanceté sont » la cause , ne dérangoient cet ordre : pour un fruit » qui tombe dans sa maturité , combien que les insectes dévorent , que les vers corrompent , que la gelée détache de leur tige , que des chaleurs excessives dessèchent , ou que des mains imprudentes cueillent » avant le temps ? Je tombe sous les coups bienfaisans » que frappe la Nature. Ah ! mon cher Renaud , que je voudrois que votre vie fût terminée par une mort » comme la mienne ! mais le ciel vous en destine une » plus utile ; il faut que vous serviez sa vengeance , » même en mourant. Que dites-vous ? Maugis , interrompit Renaud , comment se pourroit-il qu'un Solitaire , dont les forces sont affoiblies & qui ne veut plus » quitter ces lieux , puisse venger le ciel ? Telle est

» votre destinée , Renaud ; vous ne voulez pas , dites-
 » vous , quitter ces lieux : & qu'est-ce que la volonté
 » de l'homme ? Dieu seul veut & l'homme obéit ;
 » malheur à lui s'il obéit malgré soi. N'est-ce pas Dieu
 » qui lui donne le vouloir ? Comment l'homme peut-il se
 » flatter qu'il fera ce qu'il voudra , lui qui ne peut pré-
 » voir un seul instant dans l'avenir ? Se soumettre ,
 » exécuter les ordres du ciel , lorsqu'il nous les fait
 » connoître , ou par la voix de la conscience , ou par
 » celle de la raison , ou par celle de la nécessité , voilà
 » le partage de l'homme. Adieu , mon cher Renaud ,
 » tu ne me survivras pas long-temps : je meurs satisfait
 » & tranquille dans les bras de mon ami. Je ne crains
 » rien au-delà du terme de la vie ; créature foible &
 » fragile par nature , je rends à un être bienfaisant par
 » essence , une ame dont l'injustice n'a point altéré la
 » pureté. Adieu.

En disant cet adieu , Maugis expira dans les bras de
 Renaud qui se sentoît consolé par les dernières paroles
 de son ami ; il ne regrettoit que soi dans cette perte ,
 car il étoit persuadé que Maugis alloit jouir d'un bon-
 heur éternel ; il l'enfvelit & le déposa dans un tom-
 beau , que Maugis s'étoit creusé lui-même : depuis ce
 moment , Renaud vint tous les jours dans la grotte où
 reposoit Maugis ; le lieu qu'il avoit habité étoit un
 temple pour Renaud ; il le revoyoit dans tout ce qui
 avoit été à son usage , & cette illusion lui tenoit lieu
 quelquefois des momens qu'il avoit passés avec lui.

Un jour que Renaud se promenoit sur le bord du
 Rhin , il entendit , sous des arbustes , le cri de deux
 jeunes filles qui appeloient du secours , malgré les gla-
 ces de l'âge , Renaud vole : une jeune fille étendue sur
 le sable & toute nue , avoit les pieds & les mains liés
 & se désoloit : d'aussi loin qu'elle vit Renaud elle lui
 indique de la main un spectacle plus affreux qui se
 passoit sur le fleuve ; un homme , la fureur dans les yeux ,
 traînoit une autre jeune fille par les cheveux , hors de
 l'eau : Renaud vole sur le bord du Rhin & de son bour-
 don frappe le scélérat sur la tête : celui-ci lâche sa proie &
 s'éloigne à la nage hors de la portée d'un second coup ;

Renaud , ne le quitte point ; il le poursuit , l'atteint & reconnoît encore Pinabel. « Infâme oppresseur de l'innocence ! lui dit-il , ce fleuve sera ta tombe ». A ces mots , Renaud s'élance sur Pinabel , le saisit par le milieu du corps & le plonge dans l'eau pour l'y étouffer ; mais , soit que la crainte donnât des forces à Pinabel , soit que les derniers efforts de la nature expirante ôtent aux nerfs leur souplesse & leur élasticité , il ne fut jamais possible à Renaud de débarrasser ses jambes des mains de Pinabel , qui les tenoit accrochées : il fit d'inutiles efforts pour se délivrer d'un poids qui l'empêchoit de nager ; il frappoit en vain Pinabel dans la poitrine & sur la tête , pour lui faire lâcher prise ; Pinabel étoit mort , & ses ongles , enfoncés dans les chairs de Renaud , étoient des crochets que ses efforts ne faisoient que resserrer davantage. Renaud nagea pendant quelques temps , il appela du secours ; mais il n'en parut d'autre sur le rivage , que les jeunes filles qui le faisoient retentir de vœux impuissans pour leur libérateur ; Renaud luta long-temps contre le courant & contre le fardeau qui l'entraînoit ; mais ses forces affoiblies , ne purent lui permettre de regagner le bord , il s'enfonce , & le même flot couvrit le scélérat & l'homme juste.

Jamais les enfans & les freres de Renaud n'auroient eu des nouvelles de sa mort , si les jeunes filles n'avoient raconté leur aventure & remarqué l'endroit où Renaud fut submergé ; elles allèrent avertir des Pécheurs de ce qui venoit de se passer ; c'est par elles qu'on fut que Pinabel , qui , depuis long-temps , brûloit d'un feu inutile pour l'une d'elles , les avoit surprises dans le bain , qu'il avoit d'abord traîné sur le rivage celle qui lui étoit indifférente , qu'il l'avoit liée pour l'empêcher de défendre sa compagne , que son projet étoit d'enlever celle qu'il aimoit & d'abandonner ou peut-être de plonger l'autre dans les flots ; & qu'enfin Pinabel , avec quelques brigands de son espece , s'étoit emparé d'un Château dont ils avoient massacré les habitans.

Les Pécheurs retirèrent en même temps du fleuve Renaud & Pinabel ; ils reconnurent l'Hermite pour l'avoir vu quelquefois se promener dans la forêt pro-

chaîne ; ils le transportèrent dans la grotte où reposoient les restes de Maugis ; ils lurent cette inscription sur sa tombe.

RENAUD DE MONTAUBAN , FILS D'AYMON ,

A CONSACRÉ CETTE PIERRE

AUX MANES RÉVÉRÉS DE SON COUSIN ,

MAUGIS , FILS DE BEUVES ,

EN MÉMOIRE DE LEUR AMITIÉ.

Les Pécheurs apprirent pour la première fois , qu'il y avoit eu deux Hermites , & que le dernier ne pouvoit être que ce Renaud de Montauban , dont l'Hermitage ne devoit point être éloigné ; ils le cherchèrent & l'eurent bientôt trouvé ; ils se convinquirent de son nom , par l'image d'Yolande , qui étoit suspendue à l'un des rochers de la grotte , & sous laquelle Renaud avoit écrit de sa main , le nom de son épouse & le sien. Les Pécheurs ne voulurent point séparer ces deux amis ; ils inhumerent Renaud à côté de Maugis , & mirent pour toute inscription le nom de Renaud de Montauban & le portrait d'Yolande sur la tombe de son époux.

Le bruit du combat & de la mort de l'Hermite parvint jusqu'à Cologne. Le nom de Renaud excita la curiosité du Seigneur de Burie ; il avoit autrefois connu le fils d'Aymon ; il savoit qu'il avoit disparu du sein de sa famille ; il savoit que Charlemagne le faisoit chercher , & , quoique ce Seigneur ne pût se persuader que l'Hermite dont on parloit , fût Renaud de Montauban , il alla le voir , lut l'inscription du tombeau de Maugis & reconnut Yolande ; il pria sur la tombe du héros , y mit des Gardes , revint à Burie , & dès le lendemain il y envoya tout le Clergé de Cologne , fit exhumer Maugis & Renaud & fit embaumer ce dernier ; il fut transporté avec la plus grande pompe à Cologne & déposé dans la Cathédrale , où vingt Chevaliers , qui se succédoient deux à deux , le veillèrent nuit & jour.

Le Seigneur de Burie envoya un exprès aux frères de Renaud & à Charlemagne. A cette nouvelle , un deuil

général couvrit toute la France ; la Cour fut plongée dans la tristesse : *le modele des Chevaliers est mort*, s'écrioit-on de tous côtés , & bien loin que les Chevaliers , les Barons & les Pairs fussent offensés de cet éloge exclusif, ils répétoient, *le modele des Chevaliers est mort*. Les freres de Renaud & ses enfans étoient inconsolables ; ce qui rendit la douleur de Charlemagne plus amere , ce fut d'apprendre que Pinabel étoit la cause de la mort de Renaud ; il fit venir les deux jeunes filles qu'il avoit défendues contre les outrages du brigand ; il les maria à deux Seigneurs de la Cour & les dota d'une partie des biens confisqués au traître.

Peu de jours après , les freres & les fils de Renaud , accompagnés d'un grand nombre de Chevaliers , allerent à Cologne chercher les restes du héros & de Maugis ; ils les firent transporter en France , & lorsqu'ils furent à quelques lieues de Paris , Charlemagne avec sa Cour , alla au-devant du convoi ; & , lorsqu'il lui eut fait faire les plus magnifiques funérailles , on conduisit les cercueils à Montauban ; Charlemagne voulut encore les accompagner jusqu'à Orléans , & de retour à la Cour , il condamna à l'opprobre le nom & la mémoire de Pinabel.

F I N.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les quatre fils d'Aymon, Histoire héroïque*, N^o. VI de la Bibliothèque bleue, entièrement réfondue & considérablement augmentée; & je pense que personne ne regardera cet amusement d'un Littérateur, homme d'esprit, comme un rajeunissement inutile. Donnée à Paris, le 12 Septembre 1783.

PHILIPPE DE PRÉTOT,
des Académies d'Angers & de Rouen.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur FOURNIER, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *les quatre fils d'Aymon & autres Histoires de la Bibliothèque bleue, revues, corrigées & augmentées, & écrites dans un nouveau style*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayant cause, à peine de fausse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous

dépens , dommages & intérêts , conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777 , concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caracteres , conformément aux Réglemens de la Librairie , à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , es-mains de notre très-cher & féal Chevalier , Garde des Sceaux de France , le sieur HUE DE MIROMÉNIL , Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le Sieur DE MAUPEOU , & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causé pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , sur ce requis , de faire , pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte normande , & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris , le dix-huitième jour de Juin , l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-trois , & de notre Regne le dixième.

Par le Roi en son Conseil , LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , N°. 2966 , fol. 894 , conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris , ce 1^{er}. Juillet 1782.

LE CLERC , Syndic.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--	--



